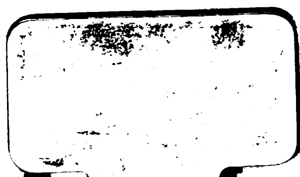

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LE
CHRIST

PARIS
IMPRIMERIE BALITOUT, QUESTROY ET Ce,
3, rue Neuve-des-Bons-Enfants.

LE
CHRIST

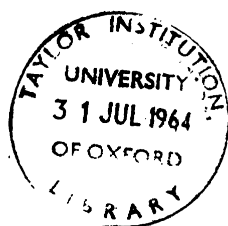
PAR

ÉMILE BARRAULT



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1865



PROLOGUE

Un cabinet de travail dans un pavillon au milieu d'un parc. — Bibliothèque, table et ameublement en vieux chêne. — Au fond de la pièce, le tableau de saint Augustin d'après Ary Scheffer.

I

QUALITÉS DES INTERLOCUTEURS.

CHARDEVEL, LE DUC, MICHAUD, ANDRIEUX.

LE DUC.

Monsieur, je suis touché de votre visite et je me félicite de notre voisinage.

MICHAUD.

Tout l'avantage est pour moi, Monsieur le Duc. J'ai pris ma retraite en 1862 sur une terre limitrophe de la vôtre, après avoir cédé mon établissement à mes fils, et depuis un an j'attends avec impatience votre retour de Rome pour vous être présenté par

M. Andrieux ; les vertus, le savoir, la piété qui s'unissent chez vous à l'illustration d'une vieille noblesse...

LE DUC.

De grands manufacturiers tels que vous sont les barons de notre temps.

MICHAUD.

Monsieur le Duc, je sais priser les éléments historiques du pays à leur valeur, j'ai le respect de toutes les traditions, et, quoique protestant de conviction et d'origine, à Dieu ne plaise que je sois un ennemi de l'Église !

CHARDEVEL.

Rome et Genève en sont au baiser de paix. (*Saluant.*) Monsieur Michaud ne me remet pas ? Avant 1851, lorsque vous n'aviez pas encore déposé votre mandat législatif, je vous ai rencontré quelquefois chez vos amis politiques, ces illustres vétérans du régime parlementaire, que j'ai toujours côtoyés en admirateur de leurs talents...

MICHAUD.

Monsieur Chardevel ? veuillez m'excuser ; mais j'hésitais, je l'avoue...

CHARDEVEL.

A reconnaître un libre penseur sous le toit d'un fils des croisés ?

LE DUC.

Allez, Chardevel ne fait partout que côtoyer les gens.

CHARDEVEL.

Distinguons, Monsieur le Duc. Les parlemen-

taires et moi, nous avons les mêmes principes sans avoir la même logique, cela éloigne; mais entre vous et moi il y a un abîme, cela rapproche. Vous êtes l'homme de la foi, je suis l'homme de la raison. Vous déplorez la révolution; moi, j'aurais été de la Convention, et, faute d'être né à propos, je fus après le 24 février commissaire du gouvernement provisoire dans ce département. Or, un jour que le proconsul, voulant se montrer l'ami des châteaux autant que des chaumières, déjeuna chez vous, au lieu de nous repousser nous nous attirâmes. Tout d'abord le pair de France, démissionnaire en 1830, et le républicain de 1848 s'entendirent aux dépens de la bourgeoisie; mais il y eut mieux entre nous qu'une intelligence des extrêmes contre les termes moyens; vous daignâtes employer un peu de la coquetterie de vos races raffinées à séduire un ennemi; de mon côté, j'eus la fatuité de faire agréer le démocrate par le patricien, le philosophe par un disciple de M. de Maistre, et quand je vous vis tout naturellement vous mettre de plain pied avec la roture et toucher à l'homme en homme, mon cœur vous fut gagné. Malgré mon penchant aux affections impersonnelles, je me pris à vous aimer comme un plébéien... davantage peut-être... je ne me défendis pas d'être sensible à ce je ne sais quoi de grâce aristocratique et d'onction chrétienne qui accompagne votre large fonds de bonté; faut-il tout avouer, j'attachai un prix singulier à vos émotions religieuses, phénomènes qu'il m'est interdit d'observer chez moi-même, et notre liaison s'est entretenue par une contradic-

tion perpétuelle dont nous adoucissons les chocs, vous en gentilhomme courtois, moi en prolétaire se piquant d'atticisme. Que de batailles de Sorbonne nous nous sommes livrées devant cette image du fils de sainte Monique, notre saint de prédilection, ou sous les ombrages de ce parc séculaire ! Nous discutons toujours, nous ne disputons jamais, c'est un charme. — Monsieur Michaud, vous voilà au courant; en résumé, nous causons. — Le Duc, depuis le mariage de ses filles, les dignes filles de feu madame la duchesse, vit seul dans son manoir; il n'y reçoit leur visite que l'été, il éprouve le besoin d'avoir un interlocuteur au printemps et à l'automne, je fais sa partie. C'est que notre noble ami est du passé sans l'effroi du présent, avec la curiosité de l'avenir; l'Évangile l'a converti à la démocratie et le rend indulgent à la pensée moderne. Tel il était à son départ, tel il est au retour. Après deux ans de séjour à Rome, il m'a appelé de Paris, et, en arrivant ce matin, je me suis réjoui de ce que la ville pontificale n'avait altéré ni son humeur ni sa santé robuste. Il n'a pas d'âge. Voyez si soixante et dix ans ont courbé le corps, s'ils ont émoussé le regard de ces grands yeux bleus qui embrassent tout l'horizon, et l'esprit n'a perdu en chaleur que pour gagner en lumière; il pénètre ce qu'il savait, il devine ce qu'il ignore à m'étonner moi-même; il a atteint à un degré d'élévation où il domine ses aigreurs et celles d'autrui en aspirant à la paix dans la vérité; cette sérénité divine de l'intelligence est un privilége des années, même chez les meilleurs, et c'est ici que j'ai

appris ce que la vieillesse a d'enviable lorsqu'elle unit à la fermeté de l'âge mûr la fraîcheur retrouvée de la jeunesse.

LE DUC.

Vous me flattez à ce point que me voilà bien empêché de vous louer.

MICHAUD.

Ma foi, M. Andrieux en dit tout autant.

LE DUC.

Lui aussi? Que voulez-vous? je l'ai vu naître. Il est l'ami de ma maison... comme l'était feu son père, un volontaire de 1792, chirurgien des armées de la république et de l'empire, qui s'établit ici en quittant le service, et fut dans nos campagnes une vraie sœur de charité en bottes et à cheval.

ANDRIEUX.

Soyez remercié de ce bon souvenir de mon père, Monsieur le Duc.

LE DUC.

Parbleu! vous êtes son digne fils... un maître dans l'art de la culture,.. possédant aujourd'hui de grands biens au soleil, mais tellement agronome que je ne sais si vous êtes croyant ou philosophe. Je reviens donc à Chardevel, incrédule de profession, que je suis obligé de vous présenter selon les règles, Monsieur Michaud, puisqu'en se présentant lui-même il a moins parlé de lui que de moi. Notre connaissance s'est faite un peu autrement qu'il ne l'a dit. Soit modestie, soit répugnance aux vanités vulgaires, il ne vous a pas conté que nos

relations se nouèrent à la suite d'une émeute, dans laquelle il avait exposé sa popularité et sa personne ; l'ordre fut rétabli sans effusion de sang, grâce à son courage... et à son éloquence. Le reste du récit est exact. L'occasion lui parut bonne à tâter le pouls d'un duc catholique; moi, je fus aise de voir un révolutionnaire de près. Je ne pouvais mieux rencontrer. Chardevel tient de ses pères, Gaulois issus de Gaulois, cinquante mille francs de rente, et a suivi sa vocation; il n'est rien, il lit, il pense, il cause; plutôt que de se concentrer dans un ouvrage, il préfère se disperser en conversations, soit avec de jeunes écrivains qu'il approvisionne d'idées, soit dans nos salons de Paris où il a ses entrées en prolétaire qui n'a point d'antipathie contre le capital, en socialiste qui se gante. Ce n'est pas sans terreur, vous le pensez bien, que je fus initié à ce rationalisme absolu qui est la doctrine de son radicalisme démocratique, au programme de ces libres penseurs, sorte de dévots retournés, dont l'homme sans Dieu est toute la religion, de même qu'il est des croyants dont toute la religion est Dieu sans l'homme; mais lorsque la foi et la raison s'offensent si violemment, il me plut que ce débat fût domicilié chez moi pour me contraindre à mieux connaître les armes de nos adversaires, à les aimer eux-mêmes en les combattant. J'ai beaucoup appris de Chardevel qui, malgré sa naturalisation philosophique en Allemagne, parle toujours en français; c'est un riche d'esprit qui n'est pas dur aux pauvres gens, il raille les opinions plus que les personnes,

MICHAUD.

Notre siècle ne compte que trop de ces fils de Voltaire, au rire terrible.

LE DUC.

Non, c'est autre chose. Ces Messieurs ont le rire précieux, ils raffinent l'ironie, ils n'immolent nos croyances qu'avec les politesses de l'oraison funèbre, et ils leur font si bien les honneurs de la tombe que je me prends quelquefois à les en détester. Mais comment haïr longtemps Chardevel ? Je suis forcé d'honorer la gravité de ses mœurs ; j'ai même senti en lui des tendresses inattendues chez un stoïcien, touchantes comme une libéralité d'avare ; tout persifleur qu'il est, je l'ai toujours trouvé bonhomme avec notre curé, et quoiqu'il se pique de n'être pour moi qu'un interlocuteur utile, je le tiens pour un ami ; et, ne pouvant ni le damner ni le convertir, je prie pour lui.

CHARDEVEL.

Le Duc me comble ; ne me croyez pas si diable que je suis noir.

MICHAUD.

Des entretiens tels que les vôtres sont la plus noble des récréations, Messieurs... Et moi aussi j'ai repris ces études qui passionnaient la forte et sérieuse jeunesse de la Restauration ; c'est la joie de mes loisirs, et, malgré mes cheveux gris, je me suis remis à l'hébreu pour lire l'Ancien-Testament dans le texte même.

CHARDEVEL.

La foi naïve des Cévennes a résisté chez vous à tous

les frottements politiques, je m'en doutais; un pasteur martyrisé sous Louis-le-Grand n'est-il pas l'un de vos ancêtres?

MICHAUD.

Et j'en suis fier... mais sans être un ennemi de l'Église! J'ai même pris à tâche de lire les écrits de M. de Maistre, qui est implacable envers ses adversaires; mais il est fort... très-fort... et je goûte beaucoup M. de Maistre.

LE DUC.

Monsieur, nous causions bien à deux, nous causerons mieux à trois. Quant à Andrieux, il a le rôle ingrat dans nos conversations, il est l'auditoire... attentif par complaisance, muet par indifférence à ces matières.

CHARDEVEL.

Ah! il en parlait autrefois avec transport, je l'ai entendu, je le répète. Andrieux, n'avouerez-vous donc jamais qu'en 1832, un jour où je visitais Ménilmontant, vous essayâtes de me convertir à la religion nouvelle? Oui, vous-même... je vous vois encore, parbleu! Vous étiez l'un des plus jeunes de cette troupe sacrée, mais déjà grave; votre parole était biblique et vous aviez une barbe à peindre. Seize ans après, quand je vous revis au château, l'apôtre était rasé, chef de famille; il causait drainage, irrigation, machines agricoles, élève du bétail surtout; il engraissait admirablement les bœufs et s'arrondissait lui-même; mais il refusait de reconnaître ceux qu'il prêchait naguère, et de ses vieilles

opinions saint-simoniennes il ne soufflait mot..... Pourquoi? il s'y trouvait du bon.

MICHAUD.

Du bon? J'ai vu le saint-simonisme à l'œuvre, moi, et je sais ce qu'en vaut l'aune... Vous accusez M. Andrieux à tort, j'en suis sûr; je ne le connais que depuis un an, mais nous avons fait amitié à première vue.

LE DUC.

Andrieux, auriez-vous été de tout cela sans m'en parler?

ANDRIEUX.

Monsieur le duc, j'avais pris avec moi-même l'engagement de ne point rappeler ces souvenirs.

CHARDEVEL.

Enfin! *Habemus confitentem.*

MICHAUD.

La pudeur avec laquelle M. Andrieux a voilé ses folies me désarme... *Errare humanum est.*

LE DUC.

Toujours discret, Andrieux. Allons, il est de ces romans de jeunesse dont l'homme mûr ne parle pas.

CHARDEVEL.

Messieurs, il est de ces premières amours dont on ne guérit jamais... Quoi qu'il en soit, son silence nous est acquis, nous ne causerons qu'à trois. Il nous tarde à tous sans doute d'écouter ce que M. le duc nous dira de Rome; mais avant tout il me paraît convenable de faire honneur au dernier venu, à vous, Monsieur Michaud. Votre théologie protestante

manquait à l'harmonie de nos entretiens, et si vous voulez nous en expliquer les rapports avec votre ferveur pour le catholicisme, ce sera l'entrée en matière.

II

ÉTAT DES OPINIONS ET DES CROYANCES.

LE DUC, CHARDEVEL, MICHAUD, ANDRIEUX.

MICHAUD.

Monsieur, la question était prévue et la réponse est aisée. Je pourrais me borner à invoquer la liberté, dont on ne se montre digne qu'en la voulant pour tous, l'heureux progrès d'une tolérance mutuelle, la philosophie elle-même qui nous interdit de répéter aujourd'hui les imprécations de Luther contre Babylone ; mais je hais les faux-fuyants, et je dirai que les gens sages de toutes les croyances se sont coalisés pour prévenir les révolutions futures en remédiant à ces habitudes d'agitation qui nous ont été léguées par nos pères avec leurs immortelles conquêtes, pour retirer les peuples de leurs folles espérances de bonheur en leur offrant dans le ciel le prix de leur résignation sur la terre, pour consolider l'ordre matériel en rétablissant l'ordre moral. Grâce à la bonne entente du catholicisme et de la réforme, qui abjurent leurs rancunes et gardent

leur indépendance, le christianisme est restauré, le socialisme et le rationalisme sont terrassés ; Dieu soit loué ! nous avons opposé à la révolution un grand parti conservateur et religieux.

CHARDEVEL.

Une croix sur une borne. Et vous vous fiez à cette coalition de croyants avec des apostats de la révolution et des renégats de la philosophie, à ce pêle-mêle d'amateurs intéressés du christianisme comme le furent ceux du paganisme autrefois ? Est-ce que des amateurs remportent des victoires ?

MICHAUD.

Nous ne faisons pas vos affaires, vous avez le droit de railler. Il nous plaît fort que la philosophie s'exaspère à la vue de la religion qui se raffermit de jour en jour, grâce au zèle de nos Églises, de l'Église de Rome surtout qui est encore un tronc tandis que les autres ne sont que des rameaux.

CHARDEVEL.

Me permettrez-vous de dire sans passion ce que je pense de votre restauration chrétienne ? Je ne la crains pas, je la juge. Le catholicisme est l'un des grands systèmes de l'esprit humain, lent à mourir comme tout ce qui fut lent à croître, s'entretenant de son intégrité au milieu de ses ruines et de son omnipotence au milieu de ses abdications, mais marqué pour la mort.

MICHAUD.

Vous l'entendez, Monsieur le Duc !

CHARDEVEL.

Fils dégénéré de Calvin, vous avez allumé l'in-

cendie et vous criez au feu? N'est-ce pas à l'exemple de la réforme que la révolution a appliqué la loi d'expropriation pour cause d'utilité publique aux Églises nationales qui ont cessé d'être des puissances territoriales, à l'Église universelle qui cesse d'être un État? Déjà le temporel de Rome où peu s'en faut est rayé de la carte, et le spirituel ne se relèvera pas, quoi qu'il fasse. D'une part, l'Église affecte l'amour de la liberté dont elle fut l'oppresseur chaque fois que les peuples lui désobéirent, le défenseur chaque fois que les princes la tyrannisèrent; nous avons un petit Port-Royal du libéralisme, qui ambitionne de placer le catholicisme aussi haut que l'anglicanisme en proclamant sa compatibilité avec les institutions représentatives, sans se préoccuper de la question démocratique dont il a l'effroi, et Rome tolère ces démonstrations généreuses comme une amorce dans ses filets. D'une autre part, l'Église a sa petite école algébriste qui signale dans les Écritures la révélation anticipée de la science, qui n'a qu'à creuser les textes pour y tout découvrir, de telle sorte qu'elle fait de la science ce qu'elle fait de la liberté, un trophée de son autorité infaillible. C'est là ce que l'Église nomme amoureusement sa réconciliation avec la civilisation moderne; double alliance, double piége; mais le monde n'est pas si dupe que de recevoir d'elle les idées qui sont à lui, et qu'elle lui emprunte pour se les ajuster après les avoir proscrites. Ces artifices de séduction achèvent de la décrier auprès des penseurs, elle est sans prise sur les masses, peu à peu elle s'éteindra au milieu de

la confusion de ses efforts et de l'invariable respect de la philosophie pour ses services mémorables.

LE DUC.

Dieu n'éteint que pour rallumer, Dieu n'efface que pour écrire.

MICHAUD.

Excellemment dit. D'ailleurs, si le catholicisme pouvait périr, effroyable calamité que je n'admets pas, resterait la réforme... On ne l'ébranlera point, mon cher Monsieur.

CHARDEVEL.

Mon cher Monsieur, je ne suis pas sans sympathie pour la réforme qui ouvrit la brèche à ses deux vaillantes filles, la philosophie et la révolution ; mais je la dédaigne, je l'avoue, lorsqu'elle a la prétention de conserver. N'est-ce pas pitié que de voir chacun de vous tailler dans le dogme comme en plein drap, et s'imaginer qu'il a pris le bon morceau, s'attacher à une fraction du vieux système, le tenir pour un entier, y loger sa pensée, et se juger d'autant mieux logé qu'il est plus à l'étroit ? Etrange christianisme que le vôtre ! une affaire de sentiment privé, une croyance de bon plaisir, un minimum de religion ; il n'y a pas en tout cela l'ombre d'une doctrine, et vous n'êtes pas gênants pour la philosophie à laquelle vous ne tournez le dos qu'en lui tendant la main. Il en est de vos protestants comme de vos classes moyennes ; là jeu de bascule entre la foi et la raison, ici jeu de bascule entre la royauté et la démocratie ; mais quoi ? ce jeu peut-il être éternel ? ne voyez-vous pas où vont les protestants? On pourrait compter

chez eux presqu'autant de sectes que d'individus; les calvinistes de l'Angleterre et de la France vont au monothéisme en passant par les doctrines d'Arius ou de Socin; les luthériens de l'Allemagne vont au panthéisme de Schelling ou de Hegel; de telle sorte que, sous le coup des événements, tout se dissoudra avec rapidité. Que voulez-vous? Les dieux s'en vont, en Orient comme en Occident, et c'est un magnifique spectacle que cette décadence simultanée de Rome et de Constantinople, du pape et du sultan, de Jésus et de Mahomet; les dieux s'en vont et l'humanité arrive.

LE DUC.

Les dieux ne s'en vont que pour revenir.

MICHAUD.

Expliquez-vous catégoriquement; c'est donc la mort du christianisme que vous voulez?

CHARDEVEL.

Sans impatience; je n'ai garde de lui mesurer les années, mais il a fait son temps. Sa théologie est ruinée soit par nos sciences positives et philosophiques soit par nos exigences économiques, le pacte du catholicisme et de la réforme ne le sauvera point; c'est l'accord de deux provisoires religieux pour éterniser un provisoire social.

MICHAUD.

Enfin où voulez-vous en venir? à la religion naturelle? La chose serait trop innocente. Est-ce à l'athéisme? à pis encore peut-être... au panthéisme... J'ai frappé juste!

CHARDEVEL.

Regardez-moi sans frémir.

MICHAUD.

C'est le fond de l'abîme. Ah! si jamais le panthéisme triomphait, nous verrions les autels renversés, la société livrée aux radicaux de la démagogie poussés par les radicaux du rationalisme, aux barbares conduits par les athées... Après tout ce qui vient d'être dit, prenez la parole, Monsieur le duc; j'ai besoin d'entendre une voix religieuse, une voix catholique et comme un écho de la ville éternelle... Dieu soit loué, je ne suis pas un ennemi de l'Église.

CHARDEVEL.

M. Michaud et moi, nous nous sommes donné la note pour nos conversations prochaines, maintenant parlons de Rome.

ANDRIEUX.

Monsieur le duc, personne ici ne souhaite plus que moi vous écouter à ce sujet.

LE DUC.

Triste et glorieuse Église, tout à la fois immolée et invoquée! elle ne peut se défendre, et c'est à elle que le monde confie la tâche de décider la victoire de l'esprit chrétien sur l'esprit révolutionnaire; cet espoir ne sera pas trompé, Messieurs; l'Église sera l'instrument du salut de la société, n'en déplaise à la philosophie qui dispose de l'avenir comme d'un pays conquis, et qui sera confondue.

MICHAUD.

Je respire.

LE DUC.

Cependant, mon cher monsieur Michaud, l'Église n'aura sa puissance qu'en planant au-dessus des révolutionnaires et des conservateurs, sans être enchaînée ni à un camp ni à un autre ; peut-être vos amis et vous ne la voulez-vous forte que dans la mesure de votre utilité, influente que pour administrer les âmes d'après vos vues ; peut-être en feriez-vous un épouvantail à votre profit, une machine à votre usage, un palladium à votre taille ; prenez garde, elle ne peut sauver le monde que par sa médiation entre les classes civilisées et une démocratie encore sauvage. Et quelle autre mission serait digne de l'Église qui fut la rédemptrice des nations, la mère de la société moderne? Oui, vous l'avez bien senti, le moment est venu où il faut que le verbe divin éclate. Ce qui monte, ce qui monte toujours, c'est le fond même des populations, déjà racheté de l'esclavage, résolu à se racheter de la plèbe ; mouvement qu'il est possible de régulariser, qu'il serait impossible de refouler. — Oh ! veuillez nous en croire, nous autres vieux défenseurs du trône et de l'autel, qui avons assez pâti des coups que vous portiez en haut, assez observé ceux qui vous ont été portés d'en bas, pour bien juger la force des révolutions. — Mouvement irrésistible, vous dis-je, puisque le suffrage universel donne aux masses le droit et le moyen de s'intéresser à la politique ; enfin, faut-il le déclarer, ce flot immense est poussé de Dieu lui-même qui ne veut plus de la division de l'humanité en deux espèces, lorsque l'Évangile n'en

fait qu'une seule famille. Et c'est pour cela que la grande autorité religieuse doit réapparaître, mais elle fera mieux que vous ne pensez; elle terrassera tous les égoïsmes par la charité qui s'adresse aux aînés et aux cadets, aux grands et aux petits, aux savants et aux ignorants, aux riches et aux pauvres; la charité qui intervient entre des passions fratricides, voilà l'esprit chrétien qu'il faut opposer à l'esprit révolutionnaire, et si l'Église tira jadis une humanité nouvelle du mélange des Romains et des Barbares, à cette heure, après tant de révolutions qui ne nous ont tous broyés que pour nous mêler, il y a une autre humanité qui se forme, l'Église l'aidera à sortir du chaos !

MICHAUD.

L'Église? Je ne suis pas un ennemi de l'Église, mais gardons-nous de lui en trop demander ; c'est en condamnant les nouveautés qu'elle se conserve et conserve tout ; ne dérangez pas son aplomb, ne la jetez pas dans les aventures grandioses ; les temps sont bien changés.

LE DUC.

Hé bien ! l'Église changera.

MICHAUD.

L'Église? Jamais ; entre nous, elle fait profession d'immutabilité.

LE DUC.

Bénie soit donc la main qui la déracine de terre ! Elle se prétendait immuable, qu'elle change ; immobile, qu'elle marche; Dieu l'arrache de ses fondements, afin qu'elle se mêle aux peuples comme un

esprit vivifiant, afin qu'elle soit encore pour eux la colonne de feu de l'Exode ! N'en doutez pas, Dieu ne la délivre des attaches du sol que pour la délivrer en même temps des servitudes de la lettre ; là, et là seulement, est la question. Eh ! qu'importe, je vous prie, que l'Église garde son temporel pour y languir comme dans un sépulcre ou le perde pour errer comme un spectre ? Elle ne peut rien qu'en reprenant une vie nouvelle ; c'est dans sa propre régénération qu'elle doit chercher la force de régénérer le monde.

MICHAUD.

Hélas ! nous ne nous entendons plus... Vous dictez à l'Église la loi de se régénérer, vous êtes donc un séditieux, un rebelle, un protestant ; vous l'êtes ! Est-ce de nos jours qu'un homme de votre rang devrait se faire hérétique ? Monsieur le Duc, cela n'est pas politique.

LE DUC.

Personne, personne ne serait plus heureux que moi de trouver sur la terre une expression vivante de la volonté divine ; on ne renonce pas à cette confiance que le cœur n'en saigne ; mais Dieu ne s'est incarné qu'une fois, et l'Église est en péril pour en être venue à s'idolâtrer. La maladie des chefs du spirituel est la même que celle des chefs du temporel ; tous se sont divinisés jusqu'à l'hébétement, tous se refusent à comprendre le décret de la Providence contre les têtes altières qui ne s'appliquent pas à mériter leurs couronnes. Il fut, il fut un temps où l'Église savait plus et valait mieux que la société ;

elle commandait à bon droit alors; mais elle n'a pas été martyre dans toutes les persécutions, elle n'a été que victime quelquefois; elle avait perdu sa prééminence, la lumière se levait ailleurs. Je me trompe peut-être, mais je pense que Dieu ne s'est jamais communiqué sans réserve; il a mesuré ses révélations à notre faiblesse, et nous a laissé la tâche de les développer à la sueur de nos fronts, sans cesser de nous assister; je croirais blasphémer en disant que Dieu a parlé une fois pour ne plus parler que par l'organe de l'Église, qui depuis si longtemps a gardé de lamentables silences ou proféré de lamentables paroles; elle a beau se vanter d'avoir toute la vérité entre les mains, Dieu n'est le captif de personne; l'inspiration se donne ou se retire selon nos mérites, et l'Église, qui s'en proclame la dépositaire éternelle, devrait se ressouvenir du peuple élu que son infatuation du Divin rendit aveugle et sourd à tous les signes du temps; Dieu fit son œuvre par les gentils à défaut des Juifs, il l'a faite quelquefois par le monde à défaut de l'Église. Ah! je crois, je veux croire à la durée de cette institution qui, dans ses éclipses même, demeure le symbole de l'autorité morale dont l'humanité a besoin; mais j'estime que nous avons le droit et le devoir de lui exprimer nos vœux; après avoir été tant de fois et si cruellement avertie par ses ennemis, ne voudra-t-elle point faire l'expérience de ses amis? C'est de cette démocratie de fidèles que la monarchie sacrée est sortie; qu'elle s'y retrempe sans effroi.

MICHAUD.

Vous voulez que l'infaillibilité fasse le bilan de ses fautes ?

CHARDEVEL.

Vous êtes étonné, je ne le suis pas moins ; jamais, j'en appelle à Andrieux, nous n'avions entendu notre noble ami tenir ce langage avant son voyage aux bords du Tibre... Monsieur l'ultramontain de Genève, que dites-vous de ce retour de Rome ?

MICHAUD.

Le diable se mêle de tous ces retours de Rome, oui, le diable. Oserais-je le dire, Monsieur le Duc ? Vous parlez comme l'abbé de Lamennais, qui prétendait gouverner le monde par Rome, Rome par sa plume, et qui, de dépit de n'avoir pu être archipape, jeta le froc à la démagogie ; grand écrivain, je le veux, mais quel prêtre !

LE DUC.

L'Église en produit de pareils en ses jours de crise. Et lui aussi, c'est son honneur, rêva la réconciliation du monde et de l'Église ; du monde qu'il entreprit de ramener à l'autorité, de l'Église qu'il essaya de pousser à la liberté ; œuvre de paix à laquelle il appliqua ce terrible esprit de combat qui accompagnait son grand cœur évangélique. Hélas ! né pour aimer, né pour haïr, il maudit les défaillances de l'infaillible et les décadences de l'adorable avec les emportements d'un amour trompé, d'un orgueil déçu ; amour de prêtre, orgueil d'écrivain, acharnement de ferrailleur peut-être... Pour moi, je ne suis pas de ceux qui furent pétris de je ne sais quel

limon pour immoler le passé, tâche effroyable pour laquelle mon âme et mes mains ne sont pas faites; je suis né respectueux de la tradition; ce n'est pas moi qui frapperai du fer le tronc sacré, qui chercherai à en saper les racines; j'ai gémi en voyant ce que les orages en ont arraché de branches, et je prie les vents du ciel d'épargner désormais l'arbre tant de fois mutilé et toujours majestueux; assez, assez de ces souffles de colère qui ne l'abattent pas et l'obligent à résister; que Dieu nous envoie des vents doux et propices, qu'à côté des rameaux fracassés ou desséchés des jets vigoureux attestent l'inépuisable séve du chêne antique, qui veut s'enfoncer plus profondément dans le sol et monter plus haut, plus haut vers la nue!

MICHAUD.

Cette réconciliation de l'Église et du monde est une chimère périlleuse.

LE DUC.

Le salut n'est que là.

MICHAUD.

Illusions! jamais l'Église ne vaincra la science, l'érudition, le scepticisme, le rationalisme. le matérialisme, le panthéisme, l'athéisme, le positivisme, qui ont perverti les intelligences. Beaucoup veulent se perdre, on ne les en empêchera point. Il faut faire la part des mauvaises doctrines, préserver les bonnes sans y rien changer; en un mot, faire durer l'Église sans la commettre avec le mauvais esprit du monde.

LE DUC.

Non, le monde et l'Église sont destinés à s'entendre encore une fois. Nous autres catholiques, dans notre dépit de la décroissance visible de l'Église, nous nous sommes habitués à injurier le monde dont la croissance nous irrite; la marée descend toujours dans l'un des deux océans, le flot monte toujours dans l'autre à travers les tempêtes, et ce double spectacle nous jette à de mélancoliques lamentations entremêlées d'anathèmes contre le monde, de panégyriques de l'Église. Mais de part et d'autre on se rapproche, c'est le signe de la paix. Il faut que l'Église ose s'instruire de tout ce que le monde sait et fait, afin de relever son orthodoxie au niveau du savoir laïque et d'élever le savoir laïque à la hauteur de la religion ; il faut qu'elle entre dans la situation de ce monde qui vit au jour le jour; n'avançant que pour reculer et ne reculant que pour avancer; se précipitant dans l'anarchie ou se recueillant sous le despotisme; n'osant regarder en face cette redoutable question de la démocratie, dont il abandonne la solution au hasard ou à la force, et s'enivrant de ses progrès pour se consoler de manquer de la lumière morale; non que je lui nie toute vertu; mais il est au-dessous de l'élan révolutionnaire de ses pères, au-dessous de l'élan religieux de ses ancêtres; il ne se propose aucun but, et, tout entier au présent, il désintéresse Dieu de la conduite de ses affaires, il n'utilise l'Église qu'avec dédain. Et vous ne voudriez pas que l'Église répondît à ce dédain en puisant encore une fois dans les

exemples du divin Crucifié l'amour qui sauve ? Elle retrouvera sa grandeur le jour où elle pleurera sur le monde au lieu de pleurer sur elle-même. Voyez donc que ce divorce est voulu de tous ceux qui conspirent la ruine de la religion ; demandez à Chardevel ! Pour moi, quelle que soit depuis quatre siècles la divergence des idées, un jour, c'est mon ferme espoir, un jour, tout en suivant leurs voies différentes, les hommes arriveront au centre commun vers lequel toutes les intelligences gravitent. Qui sait même, qui sait si tant de doctrines opposées à notre croyance auront été seulement une épreuve destinée à en faire ressortir la puissance, un de ces amas de nuages que la clarté du ciel longtemps obscurcie perce de mille jets soudains et dissipe? Non, jusque dans ces doctrines ennemies il y a une part quelconque de la lumière divine ; ce serait donner trop d'avantage au génie du mal que de n'y voir qu'un mélange de fausses lueurs et de ténèbres, et peut-être nous affligerions-nous moins de la diversité actuelle des opinions s'il nous était donné d'en découvrir les relations avec les fins de la Providence. Messieurs, le moment approche, j'en ai le vif pressentiment, où ces fins mystérieuses seront dévoilées ! Ce n'est pas en vain que des événements sans exemple ont forcé les plus indifférents à aller jusqu'au fond de nos débats religieux pour déclarer s'ils ne veulent plus croire ou plutôt ce qu'ils veulent croire enfin ; bientôt le monde et l'Église se réconcilieront pour continuer la grande tradition de l'humanité.

MICHAUD.

Je n'ai plus qu'à pleurer sur vous. Disciple du comte de Maistre, qu'êtes-vous devenu?

LE DUC.

Je reste son disciple. Mon audace ne dépasse pas la sienne.

MICHAUD.

Quoi? est-ce au nom de l'auteur du *Pape* que vous parlez?

LE DUC.

L'auteur du *Pape* est le chef de notre école catholique, qui lui a emprunté la justification de la théocratie du moyen âge, la passion de l'unité de l'Église; mais M. de Maistre n'est pas seulement le théoricien du pouvoir pontifical, un homme d'État du Saint-Siége, le *Prophète du passé*, comme on l'a dit; ce qui achève sa gloire, c'est qu'il est aussi l'un des prophètes de l'avenir, dont il perça les ténèbres en ajoutant aux vagues intuitions de l'Illuminisme le coup d'œil du génie. L'Église ne lit de ses écrits que les pages qui la glorifient, pourquoi néglige-t-elle les pages qui l'avertissent, pourquoi ferme-t-elle l'oreille à cette voix qu'un souffle d'Isaïe a quelquefois animée? Dès son premier ouvrage, daté de 1796, ses *Considérations sur la France*, il dit que « *le christianisme sera rajeuni de quelque façon extraordinaire*, » il l'a dit. Et, en effet, il pense de trop haut pour ne pas pressentir dans le monde religieux d'aussi grands changements qu'il s'en fait dans le monde politique. Ce n'est pas lui qui méconnaît la portée de l'événement français dont il déteste les

crimes et raille les folies ; mais s'il insulte aux tribuns du peuple, c'est en tribun de Dieu, qui veut que force reste à la religion, et il la pousse comme à des cimes plus hautes afin qu'elle domine les soulèvements inattendus du sol ; il provoque l'Église à se régénérer, il ne lui épargne, pas plus qu'à la société, le *nunc erudimini*, le *nunc intelligite !* Certes, personne n'a plus hardiment défié la philosophie et la révolution ; personne ne leur a plus vivement arraché les armes du sarcasme et de l'ironie pour les retourner contre elles-mêmes, et ne les a laissées plus ébahies de la puissance de ces traits quand ils sont lancés de haut en bas et non de bas en haut ; guerre dans laquelle il a fait beaucoup d'imitateurs sans leur transmettre l'art des divines insolences ; personne, dis-je, n'a plus énergiquement refusé à la révolution et à la philosophie la puissance d'abolir ce qu'elles avaient profané, et n'a vengé l'outrage par une réhabilitation plus éloquente ; mais jamais il n'a cru qu'elles seraient vaincues par l'Église telle qu'elle était, par la religion telle qu'elle avait été. Son pressentiment d'un rajeunissement du christianisme l'accompagne jusqu'à la fin de sa carrière. Tandis qu'il s'acharne sur les côtés vulnérables de nos adversaires, il respecte ce qu'il y a de divin en eux, la science, et il prononce ces paroles dont on ne se souvient que pour les interpréter étroitement : « Réconciliation de la religion et de la science en vertu de leur affinité réciproque. » Enfin, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, son dernier ouvrage, il nous invite à nous tenir prêts à *des changements inévitables*

et prochains. « Ne me dites pas que tout est dit, s'écrie-t-il, que tout est révélé, qu'il ne vous est permis d'attendre rien de nouveau, et ne m'opposez pas ces paroles : *Dieu sera avec nous jusqu'à la fin des siècles, les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église...* En résulte-t-il, je vous prie, que Dieu s'est interdit toute manifestation nouvelle et qu'il ne lui sera plus permis de nous apprendre rien au-delà de ce que nous savons ? » Et il proclame que nous sommes à la veille d'une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint. Je cite de mémoire, mais c'est M. de Maistre lui-même que vous venez d'entendre. Ah ! ces paroles, que je n'avais pas suffisamment méditées, sont devenues claires pour moi pendant mon séjour à Rome ; j'assistais à une agonie, je me sentis consolé en acquérant la certitude d'une renaissance. L'Église est immortelle, mais le passé ne se recommence pas. L'esprit borné de l'homme ne voit le remède au mal que dans le retour au passé, il ose sommer Dieu de le sauver par les moyens qui lui sont connus. Dieu en a d'autres, et lorsqu'il efface, ce n'est pas pour écrire une seconde fois ce qu'il a raturé. *Sursùm corda,* Messieurs ! Tout sera en péril tant que le christianisme ne sera pas renouvelé, rajeuni, transformé, et, puisque le dernier sacrifice se consomme à Rome, voici l'heure où l'Esprit-Saint se manifestera, voici l'heure prédite !

MICHAUD.

Et nous allons aux abîmes !

LE DUC.

Nous en sortons. L'Eglise se meurt, disent les té-

moins de sa déchéance temporelle ; encore un jour, elle est morte ; et moi je réponds : « *Peuples de la terre, chantez! Jérusalem renaît plus charmante et plus belle...* » Rien ne dure, en effet, que ce qui se renouvelle. La gloire de notre croyance est d'égaler la durée des temps, à la condition de rejeter ce qu'elle a de caduc, de rajeunir ce qu'elle a de vivace ; et ce siècle, ce dix-neuvième siècle, qui a commencé par la restauration de nos ruines religieuses, ne se terminera pas sans une transformation éclatante du christianisme.

MICHAUD.

Cela ne me regarde pas. Nous autres, protestants, nous sommes trop jeunes pour avoir à nous rajeunir ; mais le catholicisme n'ignore pas qu'il est vieux, et peut-être...

LE DUC.

Erreur ; le catholicisme ne se croit pas vieux, il se juge éternel.

MICHAUD.

Enfin que proposez-vous ?

LE DUC.

Rien. Je ne suis qu'un homme de désir cédant à l'impulsion de quelques esprits supérieurs, le roseau agité du vent ; mais bientôt, je l'espère, un puissant réformateur sera suscité du sein de Rome, qui régénérera le christianisme et rétablira la concorde entre toutes nos Églises.

MICHAUD.

La concorde ? ce serait l'esclavage. Plutôt la guerre ! La variété des convictions est le signe de la

liberté humaine, l'hommage à la vérité suprême, qu'il nous est donné de rechercher toujours et de n'atteindre jamais sur la terre.

LE DUC.

Ah ! lorsque les hommes feront autant d'efforts pour se concerter qu'ils en ont fait pour se diviser, faudra-il désespérer de l'harmonie ?

MICHAUD.

Permettez-moi de vous le dire, Monsieur le Duc, vous avez le fanatisme de l'unité.

LE DUC.

Non ; j'ai l'enthousiasme de l'union.

MICHAUD.

Dites la passion de votre moyen âge, de ce temps que vous vous peignez en beau, mais où l'Église s'appropriait le ciel et la terre, s'appliquait à tenir les peuples et les princes sous le joug de la superstition et du despotisme, ensanglantait l'Europe par son ambition insatiable, et matérialisait le christianisme en asservissant l'esprit humain...

LE DUC.

Nous sommes alliés depuis si peu de temps que nous sommes, l'un et l'autre, excusables de ne pas mieux connaître notre histoire.

MICHAUD.

Ce que nous savons du moins, c'est que le catholicisme, pareil à Saturne dévorant ses enfants, entreprit de contraindre la réforme à rentrer dans le giron sacré, et qu'il ne réalisera pas par la persuasion, à l'heure de son déclin, cette absorption qu'il n'a pu réaliser par la persécution à l'heure de

sa force. Ah ! ce fut la réforme qui sauva le christianisme en lui rendant un essor spirituel, l'esprit humain en l'amenant au droit, à la liberté, à la raison ! Le développement de la foi évangélique fut conquis par nos pères au prix d'efforts dignes des premiers chrétiens ; ils combattirent en héros, ils moururent en martyrs, et le sang qu'ils nous ont transmis garde une aversion invincible de la papauté, de la théocratie, de l'unité. Croyez-moi ; c'est par la réforme qu'eut lieu cette régénération du christianisme que vous cherchez ; c'est dans la réforme qu'est l'avenir de notre religion, et le monde deviendra d'autant plus chrétien qu'il cessera d'être catholique....

CHARDEVEL.

Enfin vous mettez votre cœur à nu !

MICHAUD.

Mais sans violence, sans précipitation, par le cours naturel des choses...

CHARDEVEL.

Enfin je retrouve en vous le digne fils de Calvin ; vous ne démentez pas votre ancêtre des Cévennes, vous aussi vous rêvez de la chute de Babylone ! Et voilà l'accord touchant de la réforme et du catholicisme ; vantez-nous maintenant votre restauration chrétienne ! Pour vous, Monsieur le Duc, vous sauveriez Rome, si Rome pouvait être sauvée. Vous sentez qu'il n'y aurait de salut pour la religion que dans une régénération profonde ; mais quiconque oserait remanier ses dogmes et renouveler sa discipline serait étouffé par l'Église, qui sait que l'arche sainte

tomberait en poudre sous les mains d'un réformateur ; renoncez à l'attendre ; le moment vient où des âmes hautes comme la vôtre ordonnent aux fantômes de s'écarter et se consolent avec l'austère philosophie.

LE DUC.

Monsieur Michaud, les philosophes se réjouissent de nos discordes, liguons nous contre eux et donnez-moi la main.

MICHAUD.

De tout mon cœur, Monsieur le Duc. J'ai été bien vif, n'est-ce pas? que voulez-vous? mon cerveau s'échauffe vite et ma pensée déborde. Oui, liguons-nous pour combattre le positivisme, le rationalisme, l'athéisme, le monstrueux panthéisme.

CHARDEVEL.

Il vous sera moins difficile de vous entendre contre moi qu'entre vous. Je suis à vos ordres, et j'espère que mon aménité panthéiste ne sera pas au dessous de votre mansuétude chrétienne. Vous confondez à tort l'athéisme et le panthéisme ; c'est de l'ingratitude. L'athéisme outrage toutes les croyances qu'il qualifie de superstitions ridicules et d'impostures odieuses ; selon le panthéisme, l'humanité produit ses religions aussi spontanément que les autres branches de ses connaissances ; le rameau sacré provient de la même séve, croît par la même culture, et les faits religieux sont un mode de développement qui a sa légitimité. C'est pourquoi l'école philosophique du dix-neuvième siècle répudie les agressions brutales et cyniques du siècle précédent ;

c'est avec une indulgence respectueuse, c'est avec une sorte d'émotion de reconnaissance qu'elle traite les dieux du passé, dans lesquels elle voit les emblêmes des évolutions de la pensée, et pour moi, loin de les injurier en féroce iconoclaste, je voudrais qu'on s'habituât à les contempler dans une sorte de muséum qui exposerait tout ce que nos pères ont cru, aimé, divinisé, jusqu'au jour où l'humanité s'est sentie divine elle-même. Sans doute l'humanité doit se borner à reconnaître dans le tout dont elle fait partie un ensemble de phénomènes et de lois, et renoncer aux adorations extérieures; c'est en elle seulement qu'elle doit chercher l'idéal, parce qu'elle est l'expression suprême de la vie, la lumière, la parole; sans doute elle s'abstiendra désormais de sonder les problèmes insondables de l'origine et de la fin des êtres, de demander à de téméraires conjectures la sanction de sa destinée, qu'elle trouve dans l'étude du moi et du non moi, de l'homme et de l'univers; cependant elle reconnaîtra que la religion a été la préparation et l'enveloppe de la philosophie. La gloire du christianisme est d'avoir fait une telle part à l'intelligence, que la philosophie devait acquérir dans son sein une consistance immortelle, et s'y former aussi nécessairement que le fruit dans la fleur; la fleur passe, le fruit reste. La fleur, c'est la sentimentalité mystique, l'hypothèse, la poésie; le fruit, c'est la raison, la loi basée sur l'observation, la science positive; tel est le progrès que l'idée germanique et la précision française accompliront ensemble.

ANDRIEUX.

Messieurs, vos débats ont été fort intéressants, mais... mais ils sont sans conclusion.

III

QU'EST-CE QUE LE SAINT-SIMONISME?

MICHAUD, ANDRIEUX, CHARDEVEL, LE DUC.

CHARDEVEL.

Sans conclusion? Il y a la mienne, parbleu! Le triomphe de la philosophie. Sans conclusion? Songeriez-vous à nous en offrir une, votre religion nouvelle peut-être?

MICHAUD.

Monsieur est aujourd'hui un homme sérieux.

CHARDEVEL.

Il en a trop dit pour ne pas achever; le vin est tiré, qu'il le verse.

ANDRIEUX.

Je n'ai que deux mots à dire : si vous désirez trouver la conclusion qui vous manque, consultez Saint-Simon.

MICHAUD.

Saint-Simon? Vous avez dit Saint-Simon?

CHARDEVEL.

A la bonne heure; je savais bien qu'il avait *encore le cœur israélite.*

LE DUC.

Comment... voilà notre Andrieux ! Il y a trente ans que nous vivons côte à côte, et c'est la première fois qu'il me prononce ce nom ; il ne fait pas même grâce à ses plus vieux amis de sa faculté de réticence... Monsieur, je sais à présent ce qui ajoutait une affliction si sombre à vos regrets, lorsque la mort de votre père vous ramena de Paris auprès de sa pauvre veuve ; c'était la nécessité de renoncer à toutes vos rêveries pour l'obscure existence d'un campagnard, et je découvre ce secret aujourd'hui... Hé bien ! qu'est-ce donc que votre saint-simonisme ? Lorsque ce système faisait du bruit, je m'en occupai peu, croyant qu'il passerait comme tant d'autres ont passé dans ce siècle où tout arrive, où rien ne reste ; puisque depuis trente ans il vous tient en sa puissance à ce point que vous y songiez toujours sans en parler jamais, parlez-en donc enfin !

MICHAUD.

C'est moi qui vous dirai ce que c'est. Chacun de nous a besoin d'indulgence, je ne l'ignore pas ; moi qui vous parle, j'ai été carbonaro et l'ennemi du trône ; il faut que jeunesse se passe ; mais, à votre âge, dans votre position, monsieur Andrieux... vous me voyez encore abasourdi de ce vieux pétard que vous nous tirez au visage sous prétexte de conclusion. Permettez-moi donc de faire connaître au juste cette religion à laquelle les circonstances vous ont paru redevenir propices ; je vous prends à partie et je vous conjure de juger de mon amitié à la vigueur de mes attaques.

ANDRIEUX.

Faites, Monsieur.

MICHAUD.

Monsieur, on définit un jour votre école : *un club sous un clocher ;* c'était quelque chose de pire. Votre théorie sociale était un mélange de la tradition démocratique de Robespierre, de la tradition théocratique de Grégoire VII, de la tradition financière de Law, de la tradition économique de Turgot, avec addition du matérialisme français, du panthéisme allemand, du sensualisme oriental ; et c'est ce monstrueux amalgame qui se produisit sous le nom de *Religion saint-simonienne*, à la faveur de la révolution de 1830, la plus pure des révolutions puisque j'en étais ; mais il n'en est pas de si bonne qui ne déchaîne toutes les insolences de la nature humaine, et je n'oublierai jamais ce que je vis alors. Je vous vis entreprendre la conquête de la société, comme si elle était vide de pouvoirs, de lois, de croyances, comme si vous étiez en mesure de lui tout donner. Aux églises, vous proposiez je ne sais quel Dieu, résumé de tous les dieux anciens et modernes ; à l'État, vous offriez votre politique supérieure à la sienne autant que la science l'est à l'empirisme ; aux classes moyennes, vous déclariez qu'elles n'étaient qu'une noblesse de seconde main, qui engraissait son oisiveté de la sueur des classes laborieuses, qui perpétuait l'antique exploitation de l'homme par l'homme, et vous les menaciez du classement selon la capacité, de la rétribution selon les œuvres ; aux ouvriers, vous disiez que vous mettriez

fin au prolétariat par l'organisation du travail; aux pères de famille, que l'héritage était aboli; aux femmes... je m'arrête. Qu'on vous eût laissé faire, vous auriez bouleversé le monde pour le refaire de la base au sommet, pour y introniser du même coup la loi du Progrès et le sacerdoce de Memphis. Messieurs, une partie de nos désordres est votre ouvrage. Je ne dis rien de l'influence corruptrice que votre apothéose de la chair et votre glorification des intérêts matériels ont exercée ; mais c'est vous qui, en 1830, avez posé de nouveau la question des pauvres et des riches ; vous avez à répondre de ces utopies subversives de la propriété que 1848 a jetées à tous les vents. Eh ! que m'importe que vous n'ayez jamais prêché le communisme, si vous avez ressuscité Babœuf, si vous avez enseigné comment on peut surexciter l'esprit révolutionnaire en l'associant aux appétits grossiers des masses, en leur montrant l'appât chimérique d'un paradis terrestre? Néanmoins, tandis que, sans le vouloir, vous trempez dans les conspirations souterraines de la plèbe, vous ne laissez pas que d'être les fauteurs du despotisme d'en haut et les courtisans des coups heureux de la force ; il n'y a que la liberté dont vous fassiez toujours bon marché. La société vous a ouvert les bras après vous avoir désarmés, et a bien fait. Les saint-simoniens valaient mieux que leurs idées, les disciples que leur maître. La plupart d'entre eux sont devenus des citoyens utiles, quelques-uns des personnages éminents. Entre nous, c'est ce qui reste de plus net de votre système qui ne contenait que

bien peu de vérités en proportion de son alliage, si toutefois on peut nommer système une nouvelle édition de ces rêveries qui sont depuis des siècles la pâture des cerveaux creux, l'aliment des mauvaises passions, la terreur des gens sages. Oserai-je vous le dire? Ce n'était qu'une enseigne arborée par des jeunes gens doués de talents véritables, d'intentions excellentes, et faisant émeute à leur façon pour obtenir l'adjonction de leurs capacités. On a brisé leur enseigne, on a fait leur fortune, votre religion n'a pas eu d'autre martyre. Que prétendez-vous donc aujourd'hui? votre religion est morte et ses prêtres sont bien vivants; elle a eu tout le succès qu'elle pouvait obtenir, renoncez à l'exhumer, et laissez-vous retirer de ces déplorables erreurs, indignes d'un homme tel que vous!

CHARDEVEL.

J'aime cette poussée de verve bourgeoise, j'apprécie votre tour oratoire, mais vous êtes toujours trop vif; s'il y a des saint-simoniens dans le camp de l'autorité, il s'en trouve aussi dans le camp de la liberté, et vous ne sauriez méconnaître leur fidélité à leur principe.

MICHAUD.

J'accorde l'exception de grand cœur.

LE DUC.

Monsieur Michaud, je vous ai écouté avec intérêt; mais êtes-vous sûr que les saint-simoniens aient été d'impertinents mystificateurs, des ambitieux sans conviction? J'imagine qu'ils n'ont pu se faire accepter du public que par une exaltation sincère; auraient-

ils laissé trace dans le monde s'ils n'y avaient mis beaucoup du leur?

CHARDEVEL.

Il s'y étaient mis corps et biens; un grain de folie et une fièvre superbe. Je ne les crois pas meilleurs aujourd'hui que cette humanité qu'ils se promettaient de régénérer; cependant de leur passé il leur reste à tous sans exception, obscurs ou illustres, pauvres ou millionnaires, une idée qui s'est logée dans les recoins de leurs cerveaux, qui a pénétré jusques dans la moelle de leurs os, qui est, pour ainsi parler, le point vital de l'organisation actuelle de chacun d'eux: c'est l'idée de l'émancipation des prolétaires que tout le monde avait oubliés en 1830, qui s'étaient oubliés eux-mêmes, et qu'ils vinrent rappeler, selon le mot de M. de Ballanche; c'est leur honneur à tous, Ah! c'est surtout l'éternel honneur de Saint-Simon, que vous rabaissez au-dessous de ses disciples et qui valait mieux qu'eux. Saint-Simon est le penseur le plus profond du dix-neuvième siècle, tenez-vous le pour dit.

MICHAUD.

Oh! sur ce point je ne concède rien. Saint-Simon... je m'expliquerai sur lui quand il m'aura été répondu.

CHARDEVEL.

Saint-Simon est un pur philosophe qui a été ridiculement travesti par ses disciples sous le rapport religieux; soit, je leur pardonne d'avoir déserté la philosophie; on savait comment les religions finissent il fut bon de voir comment elles commencent et se

font de main d'homme. Ce mystère fut dévoilé par leur invention en plein dix-neuvième siècle d'un révélateur, d'un apostolat, d'un sacerdoce selon toutes les règles. Vous observâtes très-fidèlement la poétique des religions, mon cher Andrieux; mais quoi? la vôtre ne put naître par la raison que les autres ne pouvaient vivre, c'est ce qui vous avait échappé, et votre fidélité à cet essai malheureux serait inexplicable sans votre isolement rustique où, faute d'autre aliment, vous avez ruminé ces souvenirs. Quoi qu'il en soit, prêchez; cela nous rendra nos vingt ans.

LE DUC.

Mon pauvre Andrieux, le temps ne vous a donc rien appris?

ANDRIEUX.

Le temps a profité à nos idées en les vulgarisant, à nous-mêmes en nous contraignant à y réfléchir. Durant le tiers de siècle qui s'est écoulé depuis la dissolution de notre école, chacun de nous a voulu acquérir, avec le sang-froid et le discernement de la virilité, les opinions qui avaient pris possession de sa jeunesse; c'est aussi ce que j'ai fait, ce que j'ai voulu faire du moins, dès que j'en ai eu le loisir. Mon père mort, j'avais des devoirs à remplir, un métier à apprendre; je rompis avec mes doctrines, avec mes projets d'aventures, en me faisant une violence dont la bonté de M. le duc soupçonna la douleur, sans en connaître la cause; je n'avais pas à parler de ce que je voulais oublier. Lorsque j'eus atteint le but que je m'étais proposé, je me repris à mes idées

comme à un bien dont j'avais acquis le droit de jouir; mais je me défiais de moi-même, je ne méditais qu'en doutant et je n'aurais pu m'exprimer sans hésitation de langue, je dus encore me taire. Aujourd'hui, quelles qu'elles soient, mes pensées sont nettes, je n'ai plus aucun motif de persister dans le silence que je m'étais prescrit; la question religieuse vient d'être posée entre nous, il me paraît bon de vous dire la portée véritable du saint-simonisme, et tout d'abord, afin de cesser de scandaliser deux amitiés précieuses, M. le Duc et M. Michaud, je déclare que le saint-simonisme n'est pas une religion nouvelle.

LE DUC.

Comment?

CHARDEVEL.

Reviendriez-vous à la philosophie? nous tuerons le veau maigre, faute de mieux.

MICHAUD.

Vous avez donc abjuré cette religion nouvelle? Mais vous retournez au catholicisme, je le gagerais.

ANDRIEUX.

Non, Monsieur, au christianisme.

CHARDEVEL.

Au christianisme... j'aurais dû le prévoir. Votre religion de l'avenir n'ayant pas réussi, vous vous donnez la satisfaction d'en faire la dernière hérésie de la dernière religion du passé... La chute est malheureuse, le christianisme s'en va et vous redevenez chrétien?

ANDRIEUX.

Ce qui s'en va, c'est une forme vieillie; le fond est impérissable, et le saint-simonisme est une nouvelle réforme du christianisme, rien de plus, mais rien de moins.

MICHAUD.

C'est encore trop. Qu'est-ce que Saint-Simon peut avoir à réformer après Luther ?

ANDRIEUX.

Luther, Monsieur, — Luther et la Papauté. Il n'est venu ni perfectionner la réforme du seizième siècle ni restaurer l'Église romaine, mais transformer le christianisme, conformément aux vœux que nous avons entendu exprimer par une bouche catholique. M. de Maistre avait pressenti cette régénération, Saint-Simon dit comment elle s'accomplira; M. de Maistre est le précurseur de la réforme religieuse du dix-neuvième siècle ; le réformateur, c'est Saint-Simon.

MICHAUD.

Voilà, voilà à quoi sert ce prophète savoyard que l'Église a négligé de mettre à l'index ; les novateurs se font commanditer par les prophètes et Saint-Simon par M. de Maistre... Savez-vous que je vous aimais beaucoup mieux avec votre religion nouvelle dont on pouvait rire ? je vous l'aurais passée... mais une transformation du christianisme, de la religion établie, de la foi de nos pères; vous êtes l'ennemi de tous les chrétiens.

LE DUC.

Vous le voyez, nous sommes naturellement émus lorsque vous nous appelez à discuter la transformation de notre croyance; veuillez donc vous expliquer. Le rang que vous assignez à Saint-Simon est fort glorieux, mais il est modeste en comparaison du rang qui lui fut précédemment attribué; il ne serait donc plus à vos yeux ce révélateur supérieur au Christ lui-même?

ANDRIEUX.

Il n'y a de révélation que par le Christ...

CHARDEVEL.

Le Christ... Je n'ai pas l'hydrophobie de la religion, mais je ne la tolère qu'à l'état de possession, je ne l'aime pas à l'état de prétention; je n'en suis pas inquiet, j'en suis agacé, comme on l'est d'un contre-sens, d'un solécisme, d'une fausse note. Quoi! c'est un saint-simonien qui se charge de la réhabilitation du Christ que nous avons couché sur un lit d'aromates, mais si bien mort cette fois qu'il ne saurait ressusciter? Vous vous mettez en hostilité avec tous les philosophes.

ANDRIEUX.

Il n'y a de révélation que par le Christ, ai-je dit; mais M. de Maistre, parlant d'une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint ou d'une nouvelle explosion de la toute-puissante bonté en faveur du genre humain, nomme un tel événement UNE RÉVÉLATION DE LA RÉVÉLATION; cette expression caractérise la parole de Saint-Simon qui est une interprétation neuve du principe moral évangélique.

LE DUC.

Et quel est le signe de sa mission ? Il n'a jamais appartenu à l'Église ?

ANDRIEUX.

S'il eût été de Rome, aurait-il été accepté par Genève, et s'il eût été de Genève... Il est du monde.

LE DUC.

Sans doute, la réforme et le catholicisme sont deux plaideurs qui n'ont pas encore trouvé d'arbitre, la philosophie n'étant qu'un troisième plaideur qui les condamne à son profit ; pour nous mettre d'accord, il faudrait avoir la science du Christ plus que nous, Saint-Simon est du monde, et il serait cet homme !

MICHAUD.

Je n'y peux plus tenir. Laissez-moi vous dire enfin ce que c'est que Saint-Simon, le penseur profond de ceux-là, le réformateur religieux de ceux-ci, le révélateur de quelques autres. Il ne fut pas sans génie peut-être ; mais tranchons le mot, ce ne fut qu'un fou qu'il faudrait plaindre si on ne l'avait ridiculement exalté. Tout chez lui dénote un défaut de suite dans les idées, l'absence du bon sens le plus vulgaire. Nourri dans l'encyclopédie du dix-huitième siècle, c'est ce philosophe matérialiste qui imagine de faire une religion nouvelle ; la révolution nous avait donné le culte de la Raison, le décret de l'Être suprême, la théophilanthropie ; lui, il invente la religion de la science, sauf à inventer, quinze ans après, la religion de l'industrialisme ; il est toujours dans les extrêmes. C'est ainsi qu'il

tombe en pleine démocratie, tout en se vantant de sa descendance de Charlemagne, et que, malgré sa noblesse, il spécule sur les biens nationaux. Devenu riche, il dissipe sa fortune; redevenu pauvre, il mendie cyniquement, comme s'il avait des trésors dans ses projets, et tout accuse son impuissance. Il entreprend de bâtir des palais et ne bâtit que des portes-cochères; il est toujours en travail et n'accouche jamais que de brochures; il recrute partout des disciples, et il est renié par tous... J'oubliais de vous dire qu'il se maria, mais que ce fut pour divorcer, afin d'offrir sa main à l'illustre fille de Necker, donnant ainsi à ses successeurs l'exemple de chercher la femme-messie. Un jour, après avoir fatigué de ses chimères les savants, les fabricants, les banquiers et les rois, réduit à la misère par son imprévoyance, il se tira un coup de pistolet dans la tête, et, comme si tout chez lui devait être bizarre, il en fut quitte pour la perte d'un œil; enfin, c'est dans les bras d'un Juif, son disciple fidèle, que le disciple de d'Alembert rend le dernier soupir... Voilà le réformateur prédestiné du christianisme, le voilà!

CHARDEVEL.

Comme ces hommes graves s'entendent à la caricature de leurs adversaires!

MICHAUD.

Quand ses vues seraient excellentes, il ne serait pas assez pur pour être le promoteur d'une réforme. Et qui donc d'entre nous consentirait à discuter du christianisme avec ceux qui inventèrent les fameuses théories sur la réglementation de l'adultère et le



pontificat de la chair? Votre religion a été le Mormonisme de l'Europe.

CHARDEVEL.

Mais Saint-Simon n'est pour rien dans ces théories! Ne chargez pas le vieux maître des péchés de ses disciples.

LE DUC.

Andrieux, il y aurait beaucoup à faire pour justifier votre Saint-Simon.

ANDRIEUX.

Le réformateur ne vient pas du côté où vous l'attendiez; vous vouliez qu'il vînt de l'Orient et vous doutez de lui parce qu'il vient de l'Occident; pourtant le signe de la mission du réformateur religieux au dix-neuvième siècle, c'est d'être laïque.

MICHAUD.

Formule inventée pour les besoins de la cause.

LE DUC.

Nous ne nous comprendrons jamais. L'esprit souffle où il veut; mais si la réforme a pu s'accommoder de docteurs laïques, les uns austères comme Calvin, les autres infâmes comme Henri VIII...

MICHAUD.

Permettez, Monsieur le Duc, permettez.

LE DUC.

C'est de son sein que l'Église est accoutumée de tirer ses lumières.

MICHAUD.

Encore une fois permettez! L'Eglise serait la mal venue à nous reprocher d'avoir tiré nos lumières du

monde, lorsque depuis soixante ans c'est le monde qui lui a fourni ses défenseurs les plus accrédités, MM. de Chateaubriand et de Bonald, M. de Maistre surtout, votre oracle suprême, le chef de votre école. Ce sont des laïques qui ont été la force et la gloire du catholicisme de notre temps; les nouveaux pères de l'Église sont du monde; vos *évêques du dedans* rencontrent dans des journalistes et des orateurs des *évêques du dehors* plus puissants qu'eux quelquefois; et cette influence des laïques dans les questions religieuses n'est pas un fait accidentel, c'est un fait nécessaire qui provient de ce que le monde a constitué en lui-même une sorte de clergé de savants, de littérateurs, de philosophes, etc., héritier de l'ascendant perdu par le pouvoir clérical; de façon que l'Église est aujourd'hui réduite à pratiquer ce qu'elle incrimine dans la réforme.

ANDRIEUX.

Après ce que vous venez de si bien dire, permettez au réformateur de notre temps d'être un laïque... De grâce, ne protestez pas contre vous-même. Déjà M. le duc avait fait observer que Dieu fait son œuvre par les gentils à défaut des Juifs, par le monde à défaut de l'Église; le réformateur ne pouvait donc naître dans l'Église qui fait profession d'ignorer ce que le monde veut connaître, de repousser ce que le monde recherche, qui conserve sans féconder; la vie est dans le monde, le réformateur en est sorti pour le rattacher à la tradition chrétienne, et telle est la conclusion du débat dont la querelle du catholicisme et de la réforme n'est plus que l'expression étroite,

qui a toute sa largeur dans la querelle finale de l'Église et du monde.

MICHAUD.

Allez, mon amitié ne vous abandonnera pas.

LE DUC.

Voici donc où nous en sommes. Les catholiques ne vont pas à la réforme, la réforme ne vient pas à nous ; nous sommes tous sollicités par un mouvement qui ne part ni des uns ni des autres ; d'où que nous venions, nous nous retrouvons tous au bord du même Rubicon pour le passer ensemble, si ce réformateur laïque... je ne l'attendais pas de sitôt, je l'avoue, et vous nous prenez à la gorge. Hélas ! à peine avons-nous appelé le nouveau, nous reculons à son aspect en nous demandant si cette apparition vient de Dieu ou de Satan.

IV

LE NOUVEAU CHRISTIANISME.

ANDRIEUX, CHARDEVEL, LE DUC, MICHAUD.

ANDRIEUX.

Au commencement de 1825, Saint-Simon résume ses travaux dans un écrit intitulé *le Nouveau Christianisme*, et meurt ; sa tâche est remplie. Il s'est pris au principe essentiel du christianisme : *tous les*

hommes doivent se conduire en frères à l'égard les uns des autres, et la transfiguration de ce principe emporte la transformation de la société et de la religion chrétienne.

CHARDEVEL.

Bien. Lorsque vous aurez dit quel est votre Saint-Simon, je dirai quel est le mien. Poursuivez.

MICHAUD.

Un moment. Votre Saint-Simon a donc enseigné la charité, et cela est neuf?

ANDRIEUX.

Voici où est la nouveauté. Ce principe, appliqué à la société antique, obligea les maîtres et les esclaves entre eux, sans pouvoir amener la réalisation de la fraternité; mais il suscita des institutions spirituelles, sauvegarde des faibles, à côté des institutions temporelles, privilége des forts; cette division des pouvoirs fut le correctif de la division de l'humanité en deux espèces, et détermina l'abolition de l'esclavage. Actuellement, il n'y a plus en présence que des hommes de la même espèce politique, séparés par des nuances seulement, et il est possible de remplacer une organisation partielle par une organisation qui déduise toutes les institutions, temporelles ou spirituelles, du principe de la charité. Si donc il a été primitivement dit : *tous les hommes doivent se conduire en frères à l'égard les uns des autres*, à cette heure la formule théorique se traduit par une formule pratique, et nous disons : TOUTES LES INSTITUTIONS SOCIALES DOIVENT CONCOURIR A L'A-

MÉLIORATION DU SORT MORAL ET PHYSIQUE DE LA CLASSE LA PLUS NOMBREUSE ET LA PLUS PAUVRE.

MICHAUD.

Mais tout cela est connu. Mais l'assistance des pauvres est l'A B C du chrétien ; ils sont les membres de Jésus-Christ qui a soif en eux, faim en eux, froid en eux, et qui nous ordonne, si nous voulons être sauvés, de les vêtir, de les nourrir, de les désaltérer; Saint-Simon parle-t-il mieux?

ANDRIEUX.

Non ; mais ce que le Christ a ordonné, Saint-Simon enseigne à le mieux faire.

MICHAUD.

Par quel moyen? Laissons les phrases et dites le moyen, c'est ce que les novateurs oublient toujours.

ANDRIEUX.

Voici le moyen. Le principe moral chrétien se combinera avec les trois capacités de l'ordre pacifique, prédominantes depuis le quinzième siècle : la science, les beaux-arts, l'industrie; et les savants, les artistes, les directeurs de l'industrie fonderont, sur les débris du régime de la force, l'organisation qui réunira la masse des travailleurs et leurs chefs naturels, qui associera les pauvres et les riches, afin qu'ils se répartissent, proportionnellement à leurs services, les bénéfices de la société dont ils ont préparé l'établissement par leurs travaux divers. C'est ainsi que toutes les institutions seront coordonnées en vue de l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

MICHAUD.

Le prospectus est magnifique; mais *il y aura toujours des pauvres*, cela est écrit. Sachez seulement que les pauvres seront toujours, à nos yeux, les enfants chéris de Dieu.

ANDRIEUX.

Enfants éternellement chéris et déshérités sans un nouvel effort de la charité.

MICHAUD.

Quand je vous disais que votre Saint-Simon rallume la guerre des pauvres et des riches!

ANDRIEUX.

Non, il la finit, puisqu'il fait intervenir dans la réorganisation de la société *les riches qui sont, aussi bien que les pauvres, les enfants de Dieu*, ce sont ses propres paroles. Personne n'a rien à perdre à l'amélioration du sort de tous.

MICHAUD.

Rêve révolutionnaire et socialiste.

ANDRIEUX.

Ce mot socialisme est bien mal sonnant, je l'avoue, mais il n'a rien d'alarmant en soi; la révolution a détruit, le socialisme reconstruit, pourquoi les confondez-vous?

MICHAUD.

Distinguons-les, je le veux bien, et disons que Satan a engendré pire que lui.

ANDRIEUX.

Homme de l'ancienne vertu, ne calomniez pas la vertu nouvelle. La charité a adouci les misères du vieil ordre social que la révolution a ruiné; aujour-

d'hui elle fonde un ordre nouveau qui n'est autre chose, veuillez y réfléchir, que la constitution sociale de la Trinité. La science, l'industrie, les beaux-arts sont les manifestations de l'intelligence, de l'activité, du sentiment, des trois facultés maîtresses que saint Augustin nommait le *savoir*, le *pouvoir*, le VOULOIR, en les faisant correspondre aux trois personnes en Dieu. Dès lors, il n'y a plus deux sociétés, il n'y en a qu'une où tout est subordonné au principe essentiel, fondamental, unique, la charité. La division du sacré et du profane tombe. Le temporel n'est plus la force qui détruit, il est la force qui produit; le spirituel n'est plus l'intelligence mystique hostile à la terre, il est l'intelligence en commerce avec la terre même; le vieil antagonisme s'efface entre le spirituel et le temporel transformés, et l'harmonie se déclare. Enfin, l'Église se fait monde, le monde se fait Église; c'est l'avénement du règne de Dieu. Tel est le christianisme définitif qui assure à toutes nos facultés un libre développement dans la concorde, et qui, sans cesser de se préoccuper de la vie ultérieure de l'homme, pourvoit à son bonheur dans la vie présente.

MICHAUD.

Ne mêlez donc pas la religion aux choses de la terre... « *L'homme ne vit pas de pain seulement*, » l'Évangile l'a dit.

LE DUC.

L'Évangile a aussi enseigné cette prière : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* »

MICHAUD.

On nous ramène à la loi charnelle des Juifs.

ANDRIEUX.

Le christianisme ne deviendra la religion universelle et unique qu'en ajoutant à sa sollicitude du spirituel la sollicitude du temporel ; les Juifs salueront dans le Christ transfiguré ce roi du monde qu'ils n'ont cessé d'attendre.

MICHAUD.

Je les supposais trop bien nantis pour attendre encore quelque chose... Monsieur, je souhaiterais de tout mon cœur l'extinction du paupérisme moral et physique ; je suis un homme de 89, moi, démocrate autant que qui ce soit ; mais je repousse une utopie qui n'est que le plagiat de cent autres utopies antiques et modernes ; arrière l'utopie !

LE DUC.

Mon cher Monsieur, je voudrais bien n'être pas plus dupe qu'un autre, mais je suis moins sévère que vous. Toute réalité commence par être une espérance, et si c'est là ce que vous nommez utopie, lorsque l'arbre bourgeonne, l'utopie c'est la feuille ; l'arbre est-il vert, l'utopie c'est la fleur ; la floraison venue, l'utopie c'est le fruit ; rien n'arrive qu'après avoir été prévu, tout fait est précédé de l'idée ; il n'y a de condamnable que l'espérance qui prétend se réaliser au mépris de l'ordre des temps, ou qui viole la condition même des choses. En est-il ainsi de l'ordre social qui nous est présenté ? Cette conception est originale sans être romanesque, elle est neuve parce qu'elle va au delà de l'histoire, elle est positive parce qu'elle

y tient profondément; c'est le résultat même des victoires de l'Église sur la force, on a divinement détruit, on reconstruit plus divinement; on a aboli l'esclavage, on constitue la fraternité; la charité était à l'état militant, elle passe à l'état triomphant, et c'eût été à l'Église à entrevoir la première cet idéal de la société qui est en grande partie son ouvrage, qui est notre héritage légitime! Saint-Simon ne l'a découvert que pour nous le restituer, à la bonne heure; pourtant, mon cher Andrieux, un réformateur issu de l'Église aurait dit plus que votre réformateur laïque. Après vous avoir bien écouté, il me semble que ce christianisme rajeuni n'est que la philanthropie organisée; vous m'y montrez la religion où je ne l'avais jamais vue, et je ne m'en plains pas; je la cherche vainement où je la voyais, et j'en gémis. Aucune Jérusalem terrestre ne serait plus conforme à l'Évangile, il y manque le couronnement de la Jérusalem céleste. Pour exprimer ma pensée en un mot, c'est l'avénement du règne de Dieu... moins l'amour de Dieu.

CHARDEVEL.

Ah! vous avez touché la plaie! Si Saint-Simon est un philosophe, il y a trop de religion dans son livre, mais il y en a trop peu s'il est un réformateur religieux; nulle part il ne s'explique sur Dieu, l'âme, la vie éternelle.

MICHAUD.

Je vous le disais bien, ce n'est qu'un philosophe.

CHARDEVEL.

Tout autant, Monsieur Michaud. Saint-Simon n'a

'amais envisagé la religion que comme un moyen de gouvernement à l'usage des esprits forts envers un vulgaire superstitieux. Consultez *les Lettres d'un habitant de Genève*, écrites en 1802, année mémorable par la promulgation du Concordat, la restauration du culte catholique et la publication du *Génie du christianisme;* eh bien ! cette année même, dans un songe théâtral, il se fait adresser par Dieu cet oracle : « *Rome renoncera à la prétention d'être le chef-lieu de mon Église*, » et il se fait révéler une religion dont le principe est la loi de la pesanteur universelle, dont l'Homme-Dieu est Newton, chargé du commandement de tous les habitants des planètes et de la direction de la lumière. Cette imagination d'une religion de la science est la mise en œuvre de cette idée de Dupuis que toutes les religions ont leurs origines dans des systèmes scientifiques, et c'est du même coup une parodie du christianisme. Ce qu'il y a de sérieux dans ce jeu d'esprit, c'est le premier jet de son organisation sociale. Tel il est à son début, tel il est encore, onze ans après, dans son *Mémoire sur la gravitation universelle.* Il constate la décroissance constante de la théologie et de la métaphysique; il exclut nettement l'idée d'une cause animée : « Ce n'est plus l'idée Dieu qui doit lier les concep-« tions des savants, dit-il, c'est l'idée de la gravita-« tion *considérée comme loi de Dieu*, pesez ces mots, « Messieurs, *afin de ne point heurter les préjugés « des masses qui ne sauraient encore s'élever à la « hauteur des grandes abstractions.* »

MICHAUD.

C'est un athée! Très-bien.

CHARDEVEL.

Cependant Saint-Simon a sa légende; on veut que le coup de pistolet de 1823, en estropiant le philosophe, ait fait de lui un homme religieux. La chose est plus simple. Le régime dévot de la Restauration commandait des ménagements, il rattacha sa conception sociale au principe de la charité dont on fait vulgairement un principe chrétien; ce fut l'un de ces stratagèmes familiers aux novateurs. En douterez-vous si vous considérez soit les lacunes de son ouvrage, soit sa tradition vivante, *son école scientifique* et *son école industrielle?* La première de ces écoles, représentée par Auguste Comte, prétend ne pas connaître des questions théologiques; la deuxième, représentée par Olinde Rodrigues, n'a entrepris de les résoudre qu'en passant sous la direction de MM. Bazard et Enfantin, et comment les a-t-elle résolues, nous le savons. Cette école posa le saint-simonisme sur les ruines de l'ordre chrétien, en regard du christianisme sur les ruines de l'ordre antique; elle ajusta le panthéisme de l'Allemagne à la doctrine sociale de la France, comme l'Église avait amalgamé le platonisme de la Grèce avec la doctrine de la Judée, et elle imputa à Saint-Simon vis-à-vis la foi de Jésus le rôle de Jésus vis-à-vis la loi de Moïse. La symétrie était parfaite; aimait-on la symétrie, on était converti. Voici donc que sur les deux écoles issues du maître, l'une nie le christianisme par la négation de la religion même, l'autre le

nie par l'affirmation d'une religion nouvelle, et il serait un réformateur chrétien?

MICHAUD.

C'est un antechrist!

CHARDEVEL.

Saint-Simon, après avoir signalé dans le moyen-âge une époque d'organisation ou de synthèse, avait signalé dans la réforme une époque de critique ou d'analyse, et ce n'est pas lui qui aurait songé à retirer le christianisme vivant de ces siècles de décomposition. Il fut un libre penseur, ne le faites pas descendre au rang de réformateur religieux. Ce qui lui est propre, c'est le génie de la philosophie sociale; sous ce rapport il est de premier ordre, et je pense comme lui; oui, j'ai la faiblesse d'incliner vers l'utopie qui fait de l'amélioration du sort moral et physique de la classe la plus nombreuse l'objet de toutes les institutions. Cette formule trouvée par Condorcet, Saint-Simon l'a faite sienne, en lui prêtant l'autorité de la science des évolutions progressives de l'humanité, surtout en lui donnant une admirable précision par ses considérations sur le rôle des arts, de la science, de l'industrie. Il a continué en la surpassant cette génération du dix-huitième siècle, qui eut l'enthousiasme de la perfectibilité humaine et entreprit de refaire la société. Religion à part, rien n'est plus vaste, rien n'est plus clair que son plan de réorganisation; ce sont des lignes monumentales par leur simplicité et leur grandeur. Enfin, depuis l'encyclopédie de Diderot et de d'Alembert, personne n'a provoqué plus ardemment que lui, avec un respect

plus sincère de la méthode scientifique et une plus rare faculté de généralisation, la création d'une doctrine qui reliât entre eux tous les travaux de la pensée, et ce n'est pas un médiocre honneur que d'avoir légué l'avancement de cette œuvre à des disciples tels qu'Auguste Comte, Olinde Rodrigues, Enfantin et Bazard, qui sont au rang des grands esprits de notre temps. Pourtant si la démocratie lui dresse jamais une statue, le christianisme n'est pas obligé à lui dédier une chapelle. Voilà mon Saint-Simon à moi.

MICHAUD.

Et c'est le vrai. Monsieur le duc, avons-nous besoin d'en entendre davantage ?

LE DUC.

Saint Augustin fut manichéen, saint Paul lui-même fut juif jusqu'à participer au meurtre des disciples du Christ, et je pardonne à Saint-Simon d'avoir été un philosophe; cependant encore faudrait-il qu'il eût eu son chemin de Damas !

ANDRIEUX.

Tout ordre temporel est la pratique d'un ordre spirituel, tout ordre spirituel est la théorie d'un ordre temporel; après la ruine du régime du moyen âge et de sa doctrine, que devait-il se passer ? — C'était à cette doctrine à se régénérer la première et à enfanter un régime nouveau, ou c'était à la conception d'un régime nouveau à précéder la régénération de cette doctrine et à la déterminer. — L'Église était sans initiative; le monde était à l'état actif, obligé par sa révolution à se chercher une assiette pro-

visoire et une organisation définitive; c'était donc le problème social qui devait se poser le premier. Voyez les conséquences! La théologie ne se transformera qu'en vertu d'une transformation de la société; le monde, après avoir été fait à l'image de l'Église, entreprendra à son tour de faire l'Église à son image, et le réformateur est nécessairement un laïque qui arrivera tardivement à la foi religieuse; il n'aura sa lumière qu'en achevant son œuvre.

Saint-Simon se tourne d'abord vers les sciences d'observation ; c'est sur une théorie comprenant les progrès de la science de l'univers et de la science de l'homme qu'il veut baser son organisation sociale; la religion ne lui apparaît alors que comme une institution politique imaginée par les corporations savantes. Et déjà il ébauche la transformation de la société; il désigne l'équivalent du vieux pouvoir spirituel en transférant les attributions du sacerdoce aux laïques qui ont remplacé une théorie scientifique vieillissante par une nouvelle théorie, et il s'efforce de communiquer sa passion de l'humanité aux savants : « *Le temps presse*, leur dit-il, au milieu des désastres de 1813, *le temps presse, le sang coule!* » L'empire tombe, la paix se rétablit; Saint-Simon se tourne vers l'industrie. Dès 1820, il faisait la préface de tout ce que nous avons vu s'accomplir, et signalait le véritable pouvoir temporel des temps nouveaux. C'est dans la puissance fécondante de l'industrie que réside le secret de l'amélioration du sort des masses; il n'hésite donc pas à placer l'âge d'or dans l'avenir, et il tâche d'exalter la philanthro-

pie des industriels, non moins indifférents que les savants ne l'ont été. Alors il comprend que, pour faire concourir la science, l'industrie, les beaux-arts à une réorganisation sociale, il faut prendre son point d'appui dans la faculté sympathique, et il rattache son plan au principe de la charité chrétienne ; il réconcilie le réalisme théorique et pratique des temps modernes avec l'idéal moral du moyen âge. Voilà le *nouveau christianisme.*

Dès ce moment Saint-Simon est le réformateur religieux du dix-neuvième siècle. Il a entrevu la cité de l'avenir; il est au bout de son chemin de Damas, il confesse Dieu. Et pourquoi douteriez-vous qu'il fut sincère ? Messieurs, ne supposez pas qu'il soit possible à ces architectes sublimes de nier Dieu ; qui détruit nie, qui bâtit croit. Tant qu'il ne fit que chercher et disposer les éléments de l'édifice, il n'admit que des lois ; l'édifice achevé, il replaça la vie dans le *grand ordre de choses.* On n'est pas impunément créateur. Le génie le plus ferme, quand sa pensée prend un corps et palpite, ne se défend pas de ce frémissement intérieur qui le met en communion avec le tout dont l'humanité fait partie, et comment, en achevant son œuvre éminemment philanthropique, n'aurait-il pas ressenti la solidarité divine de tous les êtres? Il eut alors la plénitude de son sens moral; c'est pourquoi, dans son dernier écrit, il atteste *la protection divine accordée à son entreprise d'une manière spéciale ;* avant de fermer les yeux, il dit à ses disciples : « *Je jouirai de vos travaux.* » Enfin , prévoyant que le *nouveau*

christianisme sera difficilement compris, il prononce cette parole suprême recueillie par Olinde Rodrigues, ce Juif fidèle, le plus grand de sa race dans ce siècle qui la porte si haut : « En attaquant le système « religieux du moyen âge, on n'a réellement prouvé « qu'une chose, c'est qu'il n'était plus en harmonie « avec le progrès des sciences positives; on a eu « tort d'en conclure que le système religieux devait « disparaître en entier ; il doit se mettre d'accord « avec le progrès des sciences. » Vous l'entendez, Messieurs; malgré quatre siècles de décomposition, il refusa de croire plus longtemps à la mort du christianisme, et ne se laissa plus abuser par le parallèle des temps actuels de l'âge chrétien et de la période finale de l'âge antique, parallèle spécieux. Quelles que soient les analogies de ces deux crises, la catastrophe y prend un autre tour. Le monde religieux de l'antiquité n'avait pas dans sa raison d'être une vertu réparatrice de sa décadence ; le monde chrétien a reçu dans le principe inamissible de la charité un principe inépuisable de régénération qui, durant l'époque analytique ou critique, aussi bien que durant l'époque synthétique ou organique, ne cesse pas d'agir, et par là ce monde se dégrade et s'accroît, vieillit et rajeunit, meurt et renaît; en un mot, le christianisme est immortel parce que la charité est son essence. Voilà ce que Saint-Simon avait enfin compris lorsqu'il résumait sa doctrine dans la transfiguration du principe moral chrétien, lorsqu'il proposait dans la conception de son ordre social le type d'après lequel la théologie et

la science doivent se transformer; ce fût l'objet des travaux de ses disciples.

MICHAUD.

Dites que ses disciples inventerent une religion à laquelle ils ne crurent jamais!

CHARDEVEL.

Eux? J'ai constaté chez eux le même état pathologique que chez tous les croyants de profession, la même candeur de fanatisme, la même pontificalité; savez-vous qu'ils ont eu leurs prophéties et leurs extases? Le temps seul leur a manqué pour avoir leurs miracles.

MICHAUD.

Cette religion ne fut fabriquée dans votre cénacle d'économistes, de rationalistes, d'algébristes, de physiologistes, que pour amuser le vulgaire et servir d'instrument à vos ambitions folles; vous en avez ri les premiers, vous pouvez bien l'avouer aujourd'hui, nous ne sommes qu'entre amis.

ANDRIEUX.

Monsieur Michaud, voici ce qui se passa. Tandis que la science, la philosophie et l'économie sociale nous préoccupaient, la question théologique s'imposa peu à peu à notre attention; il fallait nier ou affirmer; l'histoire des évolutions régulières du genre humain nous raconta la gloire de Dieu plus éloquemment que l'ordre des cieux; la Providence nous fut dévoilée par la loi du progrès, et cette école pétrie de scepticisme eut une effusion d'enthousiasme; un cri s'éleva parmi ces athées; *Dieu le veut.* Lisez les lettres d'Eugène Rodrigues, premier témoignage de

notre foi, l'hymne pénètre son argumentation et s'y mêle, vous en seriez encore ému. Lisez... Mais quoi? Si quelques hommes obscurs osèrent affronter la moquerie du monde, c'est qu'ils croyaient à ce point que le monde étonné leur laissa tout dire; ils croyaient aussi ceux-là qui, déjà mûrs, s'étudièrent à dépouiller le vieil homme, à changer la violence en douceur, la superbe en modestie; et ne croyaient-ils pas ceux que nous vîmes mourir si jeunes et confesser la vie éternelle par une fin paisible; hélas! ils emportaient je ne sais quelles moissons dont nous n'eûmes que les prémices... Et maintenant que trente années ont passé sur nous qui leur survivons, pas un ne médit de ces jours de travaux incessants, d'espérances enivrantes, de douleurs saignantes et cachées, parce que ce ne fut ni une illusion ni une imposture, jours comme on n'en voit qu'une fois dans sa vie; tous, quoi que nous soyons, où que nous soyons, nous vivons encore de cette renaissance religieuse.

LE DUC.

Andrieux, je veux que Saint-Simon ait couronné sa vie par un sentiment religieux digne de ses travaux, je ne suspecte plus la sincérité de ses disciples; mais par quel vertige firent-ils de leur maître l'auteur d'une religion nouvelle? Le Christ, sa divinité à part, fut un Révélateur parce qu'il appela tous les hommes à pratiquer la fraternité, parce qu'il fit élection de tous les peuples pour être le peuple de Dieu; c'est pourquoi il surpassa Moïse; mais à quel titre placiez-vous au-dessus de lui Saint-Simon qui ne produisait pas un principe plus large, dont le mérite

était de découvrir que toutes les conséquences du principe moral ne sont pas épuisées, dont la bonne nouvelle n'est qu'un appendice de l'Évangile? Il relevait du Christ, et vous l'auriez confessé si vous n'aviez été des fils de l'anarchie jusques dans vos efforts contre l'anarchie du temps, ardents à détrôner l'autorité traditionnelle pour intrôniser une usurpation dans laquelle vous vous exaltiez vous-mêmes, pleins de l'orgueil philosophique jusqu'à prétendre dater de vous! De vous et pourquoi? Il n'y a qu'une charité qui a mis une larme sur les fers de l'esclave, un baume dans la résignation du serf, une promesse dans le cœur enhardi de nos prolétaires; et il n'y a pas deux Christs, il n'y a qu'un Christ qui pleura avec l'esclave, espéra avec le serf, osa avec le prolétaire en même temps qu'il forçait le maître à la pitié, le baron à la compatissance, le bourgeois à l'accolade fraternelle. Il n'y a qu'un lien qui rapprocha les deux espèces humaines de l'antiquité, qui associera les deux classes de nos temps modernes, et il n'y a pas deux Christs, il n'y en a qu'un qui associe après avoir rapproché, et c'est lui que vous traitiez en roi vaincu dont on peut voler le manteau, comme si vous aviez découvert à l'humanité un chef plus digne de l'être que le MAITRE EN AMOUR... Maître si divin qu'à cette heure même les opprimés tendent les mains vers lui, et que tous ceux qui se dévouent à la cause des faibles et des petits, prêtres ou philosophes, princes ou tribuns, marchent à sa lumière ou dans son ombre; que tous obéissent, qu'ils le confessent ou non, à sa voix qui depuis dix-huit

siècles produit les édifications sublimes de l'amour! Les disciples de Saint-Simon l'ont irréparablement compromis à nos yeux en tournant à une religion nouvelle ou à une philosophie irréligieuse. Que voulez-vous? Tous ses sectateurs se sont égarés, est-ce à ce trait que nous devons reconnaître en lui le réformateur suscité de Dieu et notre guide? Il voulait réconcilier la tradition chrétienne et la sagesse du monde, que ne l'imitiez-vous?

ANDRIEUX.

Le dernier mot du maître est rarement le premier mot des disciples.

LE DUC.

Vous deviez commencer comme il avait fini.

ANDRIEUX.

Nous finirons comme lui, mais c'est comme lui que nous commençâmes. Nous venons de lui, sa vie se répète dans la nôtre. La première lignée de ses disciples s'arrêta à la philosophie, la deuxième à une religion nouvelle; la troisième ira jusqu'au bout de sa pensée et sera l'interprète du *nouveau christianisme.* Chaque chose vient à son heure. En 1830, il y avait encore en nous je ne sais quel conflit orageux de l'esprit révolutionnaire et de l'esprit religieux; nous crûmes dépasser le maître en abolissant le christianisme, nous n'atteignîmes pas à sa grandeur accomplie et sereine. Pourtant, sommes-nous sans excuse? Si nous méconnaissions la tradition chrétienne, vous méconnaissiez la sagesse du monde; nous avions la poutre dans l'œil, mais vous aviez la paille dans le vôtre; vous étonnez-vous de

ce que nous ayons élevé autel contre autel? Faute heureuse, après tout! Ce fut une échappée décisive au delà de l'ère de la critique, un premier pacte entre la philosophie et la religion.

MICHAUD.

Il est bien vieux, votre maître, pour avoir encore une postérité.

ANDRIEUX.

Trente ans ne vieillissent pas les esprits de cet ordre, ils mûrissent leurs auditeurs.

MICHAUD.

Voilà bien l'orgueil des sectaires! Il faut que toute indépendance s'abdique devant l'intelligence suprême dont ils sont les satellites... Tenez, ne parlons plus de la transformation du christianisme qui durera bien sans cela, ni de la transformation de la société qui ne se laissera pas remanier d'après des plans préconçus... Mon Dieu! le progrès va d'un pas insensible dans le monde, comme l'aiguille de cette pendule chemine sans bruit sur le cadran...

ANDRIEUX.

Oui; mais les heures sonnent à cette pendule; le progrès a aussi ses moments décisifs.

MICHAUD.

Laissons les choses avancer modestement de génération en génération, mettons de côté ces prétendus colosses qui touchent à la fois à la religion et à la société; c'était bon pour le moyen âge. — Les idées encyclopédiques, cela est mythologique. — Les doctrines générales, c'est de la tyrannie; s'il vous semble que je parle comme le vulgaire, c'est que j'ai la

prétention d'en être; j'ai l'horreur de la synthèse, le frisson du système, l'aversion de tous ces engrenages où on ne met pas le doigt que la tête n'y passe; en conséquence, mon bon Monsieur Andrieux, je vous touche la main avec une cordialité chrétienne, et je vous déclare que je ne veux ni de Saint-Simon, ni des saint-simoniens, ni du saint-simonisme.

ANDRIEUX.

Monsieur Michaud, il est un peu tard pour prétendre vous passer du saint-simonisme. Essayez de l'éviter, vous le trouverez à votre droite, à votre gauche, en avant de vous, en vous-même, que vous le sachiez ou non. Il y a trente ans, ce n'était qu'une doctrine enfermée dans une école; on crut anéantir l'une en brisant l'autre, la doctrine est entrée dans le monde; comment l'en retirer ou comment vous y soustraire? Ses idées ont pris possession de l'atmosphère morale de l'Europe; elles pénètrent, elles s'infiltrent, elles s'insinuent chez les hommes et dans les choses; elles exercent une influence notoire sur les entreprises de l'industrie, le développement des améliorations sociales, les événements politiques. Ses formules circulent au sein des masses et siégent quelquefois dans le langage officiel des gouvernements; ses inspirations animent plus d'une production éminente des arts, et, quoique publiquement excommuniées, elles sont consultées dans l'ombre par les docteurs de l'Église. Il n'en pouvait être autrement. Le saint-simonisme est le corps de doctrine le moins incomplet de toutes les aspirations des facultés humaines, et, depuis qu'il est

soumis au contact du monde, il s'est laissé ramener au sentiment de la mesure qui lui avait souvent manqué; il a déposé ce fanatisme du principe de l'autorité qu'il avait réhabilité jusqu'à la limite du despotisme, cette intempérance de religiosité qui l'avait jeté hors de la tradition chrétienne, cette fièvre d'innovations qui l'avait emporté à des excentricités plus faites pour altérer l'humanité que pour la régénérer; il avait besoin de mûrir, il a mûri; le fruit est plus digne d'être cueilli, et de jour en jour le saint-simonisme devient un fait vivant dont vous pouvez chicaner la portée, dont l'existence est au-dessus de toute atteinte. Il n'est plus nôtre, Messieurs, il est vôtre. Et à force d'en prendre quelque chose ostensiblement ou à la dérobée, vous prendrez tout, et vous finirez par glorifier Saint-Simon. Vous avez pu le méconnaître à cause de ses tâtonnements et de ses défaillances; cependant Dieu mesure ses envoyés aux besoins du temps et non pas aux ombrages de la médiocrité. Jugé de son vivant par les titulaires de la gloire, il fut déclaré fou, et sa pensée s'irradie dans les cerveaux des hommes de théorie et de pratique pour féconder leur originalité propre; il est mort pauvre, et sa pensée a mis des milliards en mouvement; il n'a laissé que peu de disciples, et sa pensée va se dispersant chez un nombre considérable d'héritiers. Quels autres signes voulez-vous de sa mission divine?

Messieurs, je vous ai indiqué la transformation de la société, j'attendrai votre consentement pour vous entretenir de la transformation du dogme, et

je me borne à vous dire que nous déduisons les institutions spirituelles aussi bien que les institutions temporelles du principe de la charité. Nous n'avons pas deux principes, nous n'en avons qu'un ; c'est avec cette simplicité que le maître procède.

Et, en effet, la théologie telle qu'elle résulte des travaux des apôtres, des pères de l'Église et des conciles, cet ensemble de toutes les solutions des problèmes inhérents à la nature humaine, ce corps de doctrine où la sagesse des juifs et la sagesse des gentils se sont ramassées, comment tout cela s'est-il formé si ce n'est sous l'inspiration de la charité? Ce qui a été créé par elle ne peut être développé que par elle. Cependant l'esprit humain n'a cessé de déployer son énergie, et, à l'heure qu'il est, la théologie officielle est comme débordée par les accroissements prodigieux de la science laïque et de la philosophie profane. Nous ferons ce que fit l'Église, qui ne repoussa pas la philosophie antique dont le christianisme *ne fut pas la ruine*, comme on l'a si bien dit, *mais l'apothéose;* qui traita avec les idées contemporaines; et nous aussi nous nous appliquerons à réconcilier les idées modernes avec les idées chrétiennes. Le dogme sera reconstitué par une combinaison des doctrines de l'Église et des doctrines du monde, grâce à la charité qui sera le criterium et le lien, qui présidera à leur transfiguration commune. Il n'en peut être autrement. Si la religion exclut quoi que ce soit de l'univers ou de l'homme, si elle ne peut tout embrasser, elle demeure une doctrine sans unité, sans assiette solide, sans équilibre,

et elle périra ; au contraire, qu'il ne soit plus permis à la philosophie de la nier comme une aspiration qui se produit au mépris du reste, mais simplement comme une aspiration qui, comprenant tout, va plus loin que la raison, elle est immortelle. On a assez enseigné comment les dogmes finissent, Saint-Simon enseigne comment les dogmes recommencent.

CHARDEVEL.

Vous n'avez encore rien dit de Jésus-Christ que vous avez à transfigurer pour renouveler le christianisme ; or, si vous professez toujours le panthéisme, votre Christ ne saurait être qu'un homme ; vous le défigurez, vous ne le transfigurez pas.

LE DUC.

Andrieux, où nous menez-vous ? Si le panthéisme est la vérité pour vous, le dogme du Verbe incarné n'est qu'une fable; Jésus n'a été qu'un homme déifié, c'est la destruction du christianisme. N'est-ce pas la divinité du Christ qu'on attaque comme la pierre angulaire de la religion ? n'est-ce pas à la tête sacrée du Sauveur qu'on tente d'enlever l'auréole, afin que les peuples, le voyant découronné, en viennent à se dire : « Puisque le Christ n'est pas Dieu, toute croyance n'est que chimère ! » Son titre de révélateur lui sera-t-il même laissé ? Ah ! pensez-y bien ! nous avons une invincible attache à l'Homme-Dieu, dont les plus grands de la terre n'auraient pas été dignes de dénouer les cordons de souliers, et qui a lavé les pieds des pauvres. Depuis dix-huit siècles, il est le type devant lequel les faibles se relèvent,

les forts s'humilient, les affligés espèrent, les heureux consolent, les méchants se repentent, les bons ne se croient jamais assez bons; il est l'objet de notre imitation et l'idéal de la nature humaine; il en participe et il en dépasse les proportions; nous lui appartenons et il nous appartient; nous sommes siens et il est nôtre. Personne, personne ne nous ravira notre Christ par qui Dieu s'est communiqué à nous pour nous élever à lui, avec qui nous travaillons d'âge en âge à former une famille divine; voilà notre ami, notre maître, et vous voudriez nous arracher à lui pour nous livrer à Saint-Simon?

ANDRIEUX.

Il n'y a qu'un maître, c'est le Christ. Ses apôtres se succèdent depuis dix-huit siècles avec des missions diverses, selon les temps; mais aucun d'eux ne conduit à lui-même parce que ce n'est pas de lui qu'il part, il part du Christ, et c'est au Christ qu'il ramène; mais aucun d'eux n'impose son propre nom à ses disciples parce que ce n'est pas en son nom qu'il instruit; les disciples d'Apollos, de Cephas et de Paul ne portent tous qu'un même nom, le nom du Christ. L'apôtre de ce siècle, Saint-Simon, ne fait pas autrement que ses devanciers, il ne dit pas à ses disciples : « Soyez saint-simoniens, » il dit : « Soyez chrétiens. » Il ne leur dit pas : « Suivez mon précepte et gardez-le; » il proclame l'intelligence supérieure et reconnaît le caractère surhumain de Celui qui, antérieurement à tous nos progrès scientifiques, produisit dans la charité le *principe régulateur de l'espèce humaine.* Puisque

le Christ appartient à la tradition même de l'humanité dont il n'est pas l'initiateur d'un jour, dont il est l'initiateur sans fin, sa transfiguration ne sera pas une déchéance. Si donc le Christ est notre maître autant qu'il est le vôtre, refuserez-vous de voir ce qu'il y a entre nous, de vous convaincre que la pensée suprême de Saint-Simon, le *nouveau christianisme*, doit être, tòt ou tard, représentée par une troisième lignée de disciples ; répondrez-vous que vous ne nous connaissez pas ?

V

ORDRE DE LA DISCUSSION.

CHARDEVEL, LE DUC, ANDRIEUX, MICHAUD.

MICHAUD.

Ne reculons pas devant les novateurs, acceptons leur défi.

CHARDEVEL.

Oui, donnons-nous le divertissement d'un petit concile.

LE DUC.

Eh bien ! Andrieux, êtes-vous prêt ?

ANDRIEUX.

Dès que vous le voudrez, nous examinerons dans un premier dialogue les évolutions de la charité chrétienne, et nous en déterminerons la portée.

CHARDEVEL.

C'est ici que les cieux commenceront à s'obscurcir.

MICHAUD.

Se paie de mots qui voudra. Les évolutions me sont suspectes à l'égal des révolutions, et je me défie de la bénignité des transformations autant que de la brutalité des réformes.

ANDRIEUX.

Dans le deuxième dialogue, nous traiterons de la transformation du dogme.

CHARDEVEL.

Ah ! c'est ici que la tempête grondera.

MICHAUD.

Le dogme... quand je songe que de nos jours le roman touche à ces questions abstruses !

CHARDEVEL.

Le texte seul a vos amours, la métaphysique a vos dédains ?

MICHAUD.

Le dogme, c'est ma passion... Mais où sera donc la stabilité si, au milieu des fluctuations des opinions humaines, la science sacrée ne demeure pas immuable ? Sans doute, il y a dogme et dogme... seront-ils tous transformés sans exception... Par exemple, le dogme de l'*Immaculée Conception*, étranger au christianisme ?

LE DUC.

Dogme essentiel, vous en jugerez mieux plus tard.

MICHAUD.

Parbleu ! je défie bien qu'on transforme jamais ce dogme.

ANDRIEUX.

Nous transformerons le dogme de la Vierge-Mère dans le troisième dialogue, où nous traiterons de la transfiguration de Jésus-Christ.

CHARDEVEL.

Pour le coup, c'est ici que les tremblements de la terre s'ajouteront aux tonnerres du ciel... Quoi qu'il en soit, la discussion est bien ordonnée, les trois dialogues comprennent tout le renouvellement du christianisme.

LE DUC.

Mon cher Monsieur Michaud, soyez mon hôte durant ces conversations. Point d'excuse. Tout voisins que nous sommes, vous êtes à une heure du château; d'ailleurs, Madame Michaud est allée voir ses enfants, vous êtes seul chez vous; ici vous serez en famille, et on cause mieux quand on peut causer à ses heures, tantôt au coin du feu, tantôt sous la feuillée jaunie du parc chaque fois que le soleil d'octobre y voudra jeter un rayon, tantôt à table; le soir, nous ferons un whist ou nous écouterons la musique de chambre de nos maîtres, exécutée par un petit orchestre qui, chaque année, me visite en automne.

CHARDEVEL.

Du dogme et du Beethoven, de la métaphysique et de la *métamusique*, c'est tentant; et ce n'est pas tout; dans l'intervalle de nos séances, nous chasserons le renard, nous ferons une battue de loups; demain nous devons forcer un sanglier, et je me réjouis à l'avance de me redonner la conscience de mon

jarret et de retrouver quelques émotions viriles en pourchassant la bête à travers les bois, les clairières, les rochers, les prés, les ruisseaux... Voilà de ces exercices qui facilitent la solution des problèmes !

MICHAUD.

Monsieur le Duc, j'accepte votre hospitalité de grand cœur, mais j'applaudirai de loin à vos exploits, en me préparant par la lecture de mes auteurs aux discussions de notre concile.

CHARDEVEL.

Messieurs, Messieurs, notre concile n'est pas au complet ; j'y compte un catholique, un protestant, un philosophe , un saint-simonien ; mais il nous manque un cinquième interlocuteur.

MICHAUD.

Et lequel ?

CHARDEVEL.

Lequel ? Votre ancêtre, Messieurs, que je voudrais voir apparaître parmi vous avec une barbe de plus de quarante siècles, trois ou quatre fois enroulée autour de son bras.

LE DUC.

Le Juif. Vous songez à M. de Montemayor ?

CHARDEVEL.

Justement. Je ne l'ai vu qu'une seule fois en 1848 ; il venait d'acheter un château à douze kilomètres d'ici ; il m'apporta cent mille francs pour les pauvres du département, et se retira en me laissant frappé de la distinction de ses traits et de leur expression mélancolique.

LE DUC.

C'est un homme droit, simple, austère, tout à la fois sympathique et mystérieux. Depuis qu'il a perdu sa femme et sa fille unique, il n'a plus qu'une passion, l'amour de sa race; personne ne lui vient à l'épaule, quand il parle de la grandeur de ses pères. Satisfait de sa fortune, qu'il ne s'occupe pas d'accroître, il voyage, il s'instruit, il médite, et je crois qu'il assisterait volontiers à nos entretiens ; mais il y a trois mois, lorsque nous nous rencontrâmes à Rome, il allait à Constantinople ; j'ignore s'il est de retour... Andrieux, le fermier de ses terres, nous le dira peut-être.

ANDRIEUX.

M. de Montemayor est actuellement à Jérusalem.

CHARDEVEL.

Ce Juif-errant aurait eu un mot à dire sur votre nouveau christianisme... Messieurs, il n'y aura pas pour moi de drame plus intéressant que les péripéties de vos intelligences à travers tant de questions, et si vous permettez à la contradiction philosophique de s'introduire dans vos débats au lieu d'en être l'accompagnement railleur et subalterne...

ANDRIEUX.

Nous ne nous priverons pas d'un collaborateur tel que vous. Les idées ne se transforment qu'après avoir été critiquées, personne ne s'acquittera de l'une de ces deux opérations aussi bien que vous.

CHARDEVEL.

Vous serez donc l'avocat du bon Dieu et moi l'avocat du diable? On tâchera de tailler assez bien

pour que vous ayez peine à recoudre ; on montrera la caducité du tronc que vous prétendez greffer. Cela fait, dans une dernière conférence que je sollicite, ce sera l'épilogue, on vous prouvera que le rationalisme a une autre destinée que de faire l'interrègne de deux théologies ; qu'il est réfractaire, et ne se laisse pas incorporer au christianisme en rajeunissant de vieux dogmes aux dépens de sa substance. Après avoir nié la religion, on affirmera la philosophie.

LE DUC.

Philosophie selon laquelle toutes les croyances n'ont été que des états préparatoires que l'esprit humain a traversés avant d'éclore à la liberté et à la lumière, dont à cette heure, il salue les dépouilles flétries en papillon qui daigne ne pas rougir d'avoir été chenille ; nous, nous prouverons que nos croyances ne sauraient périr, et, sachez-le bien, je me sens plus ému à l'avance de la discussion qui les transforme que de la discussion qui les menace.

CHARDEVEL.

La charité de Monsieur le Duc m'épouvante ; s'il croit voir dans le lointain l'image du Christ l'invitant à le suivre, il est capable de quitter la barque de saint Pierre, dût-il marcher sur la mer.

MICHAUD.

Et qu'augurez-vous de moi ? Vous n'attendez rien de bon du bourgeois, du protestant ?

CHARDEVEL.

Vous n'êtes ni l'un ni l'autre ; le protestant marche en usant de sa liberté d'examen, le bourgeois marche

en tirant les conséquences de ses principes de 89; vous, vous vous refusez à tout mouvement, vous êtes *le Conservateur;* rond, facile, coulant dans toutes ses relations personnelles, mais intraitable dès qu'il s'agit de rénovations sociales, philosophiques, religieuses, tel vous êtes; fait tout exprès pour reproduire dans nos discussions les arguments de la résistance, sauf à vous ressouvenir quelquefois que vous datez de 89 et que vous êtes fils de Calvin. *Homo duplex.* Si jamais vous allez à Andrieux, ce ne sera qu'à reculons.

ANDRIEUX.

Je ne prétends convertir personne, je dis ma pensée, ces Messieurs y réfléchiront peut-être.

CHARDEVEL.

Pour moi, vous le savez, mes réflexions sont faites;
Mon vieil ami, c'est entre nous qu'est le duel :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

DIALOGUE PREMIER

ÉVOLUTIONS DE LA CHARITÉ

I

CRITIQUE DE LA CHARITÉ.

CHARDEVEL, LE DUC, MICHAUD, ANDRIEUX.

CHARDEVEL.

L'objet de ce dialogue est de recommander la charité chrétienne aux socialistes comme la génératrice d'un ordre social nouveau, de recommander cet ordre social aux chrétiens comme le produit de leur charité, de proclamer ensuite la durée du christianisme. Ambition touchante et modeste ! Messieurs, il sera prouvé qu'un ordre social nouveau excède votre charité dont je vais préciser les limites et constater l'imperfection.

LE DUC.

Quoi ? Vous faites la guerre à notre charité ?

CHARDEVEL.

Lorsque j'aurai défini votre charité d'après les dogmes auxquels elle est subordonnée, vous serez convaincu qu'Andrieux ne peut lui attribuer une portée pratique sans nier votre théologie qui lui assigne impérieusement un but surnaturel, qui en proscrit les évolutions historiques.

MICHAUD.

Si c'est là ce que vous nommez une imperfection, c'est la perfection même à mes yeux.

LE DUC.

J'entends ; les philosophes feront le bonheur du genre humain ; nous, nous avons les mains liées par notre théologie, nous ne pouvons rien.

CHARDEVEL.

Voyez plutôt ! Votre amour du prochain a une règle inviolable dans votre conception de Dieu, le souverain amour ; votre Dieu, c'est la vie se recueillant dans la substance abstraite de l'univers, c'est l'esprit séparé de la matière ; spiritualisme transcendant qui importait alors à nos progrès. Il faut alors que la nature humaine se laisse ravir à un esprit mystérieux pour accroître sa dignité en se dégageant de son limon, ses sympathies en planant au-dessus de ses inimitiés. La terre souille, que le ciel purifie ; la terre divise, que le ciel pacifie. Là est la patrie commune des oppresseurs et des opprimés, des patriciens et des plébéiens, des maîtres et des esclaves ; c'est par une sorte de sécession au ciel que les chrétiens font leur révolution contre l'ordre social païen. Mais cette vertu de détruire une

cité impie, ils la tirent de leurs aspirations sublimes et de leur renoncement aux fanges de notre globe ; comment en tireraient-ils la vertu de rebâtir ici-bas? Le géant de la fable se ranimait en touchant la poussière ; eux, ils perdent leur force dans le contact avec le sol et ne l'entretiennent que par leurs élans vers la région éthérée. Pour eux, la vie présente n'est que l'ombre, ils vont au devant de la mort et du jour éternel par la mortification ; ils hantent le désert ou les hauts lieux comme la frontière de l'autre monde; ils déracinent leurs affections du fini pour les enraciner dans l'infini; en un mot le royaume de Dieu n'est que dans les cieux, et vous savez si Jérusalem se laissa ravir impunément l'honneur d'en être la capitale. La foi d'une église encore à moitié juive aux gloires mondaines du Messie, déconcertée par sa tragique mésaventure, inventa son retour prochain suivi d'un règne de mille ans et des délices d'un nouvel Eden ; mais ce dernier rêve de félicité sublunaire ne tarda pas à être réprouvé, et vous avouerez qu'une charité antipathique à toute fin terrestre, terrible dans ses aversions, austère dans ses attachements, charité faite de haine pour moitié, est trop appropriée à une époque pour être durable, trop exclusive pour être universelle, trop spirituelle pour souffrir une application sociale.

LE DUC.

Qu'est-ce ? Le catholicisme n'a pas existé? Vous êtes en veine de paradoxes, mon cher maître.

CHARDEVEL.

Frappez, mais écoutez. Le catholicisme n'a existé

que par un cas de force majeure. Les Barbares, qui mettaient si bien à sac le vieux monde anathématisé par l'Église, l'obligèrent à sanctionner leurs conquêtes et lui donnèrent l'investiture politique ; alors elle envahit tout ; l'ambition de l'esprit est sans pareille, il méprise trop la terre pour ne pas l'asservir, à moins qu'il ne s'en isole. Cependant la pratique dépassa la théorie sans l'élargir. Voyez si l'Église coopère directement à l'affranchissement des communes ou à l'abolition du servage ; ce sont les populations qui traduisent sa charte mystique en faits ; pareillement, elle ne favorise la formation des nationalités qu'en contrariant la reconstitution de l'empire romain méditée par les césars germaniques. Ordonne-t-elle les croisades, c'est pour reconquérir un sépulcre, ce n'est pas pour déterminer la renaissance politique, commerciale, industrielle qui suivit ce choc de l'Occident contre l'Orient. C'est au faîte même de la grandeur qu'elle accuse son impuissance ; elle n'a pas le souci de gouverner un monde dont elle pronostique la fin, elle domine le temporel avec une dédaigneuse incompétence de tous les intérêts. Il n'est pas jusqu'aux sciences d'observation qui ne subissent sa défiance des phénomènes physiques à travers lesquels elle signale la personne, la figure, l'œil, le pied, la trace, l'odeur de Satan ; elle ne tolère l'étude de la nature qu'après avoir été avertie par les écoles arabes ; elle contemplait les splendeurs invisibles des sept cieux, elle était aveugle aux étoiles. En résumé, l'Église fut une vaillante institution pédagogique qui réfréna les brutalités de

la chair, qui fit prévaloir l'aristocratie du mérite sur l'aristocratie du sang, le droit commun sur le privilége, sans réussir à constituer *la société des nations*, parce qu'elle ne pouvait tout assujétir à ce qui ne peut tout comprendre. Est-ce là la charité suffisante à bâtir une société nouvelle? Enfin une première phrase de l'Évangile : « *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César*, » sépare le spirituel et le temporel à perpétuité ; la seconde est encore plus significative : « *Mon royaume n'est pas de ce monde.* »

LE DUC.

Je vous arrête. Votre seconde citation est inexacte. Le Christ n'a pas dit : « *Mon royaume n'est pas de ce monde;* » il a dit... écoutez bien... il a dit : « *Mon royaume n'est pas de ce monde* MAINTENANT. »

MICHAUD.

Est-ce possible?

LE DUC, *tirant un volume de sa bibliothèque.*

Prenez ce texte latin de l'Évangile selon saint Jean; vous trouverez au chapitre XVIII, verset 36, le mot qui pouvait justifier la prétention de Rome à la suprématie temporelle, et que les Gallicans se sont abstenus de traduire, le terrible NUNC.

CHARDEVEL.

Nos honnêtes Gallicans expurgeraient si bien les textes? Mais le texte latin n'est qu'une traduction du texte original qui est grec ; si le latin porte NUNC, le grec porte-t-il NUN ?

LE DUC.

J'oubliais que Chardevel sait du grec autant

qu'homme de France, il lit Platon et devine Plotin. (*Tirant un volume de sa bibliothèque.*) Voici une édition grecque des Évangiles.

MICHAUD, *lisant.*

« NUNC. » Il y est.

CHARDEVEL, *lisant.*

« NUN. » Et sur la foi de ce monosyllabe, Monsieur le Duc, il vous semble que le royaume de Jésus sera un jour de ce monde? Puisque vous m'avez prêté le ridicule d'être fort en grec, je ne serai pas pédant à demi; le NUN, sur lequel vous échafaudez vos magnifiques espérances, ne signifie pas exclusivement MAINTENANT; dans une foule de cas, ce n'est qu'une particule explétive, parasite, intraduisible.

MICHAUD.

Monsieur l'helléniste, je vous embrasserais... pour l'amour de l'Évangile dont vous rétablissez le pur enseignement; la terre n'est qu'un lieu d'exil et les cieux sont notre patrie.

ANDRIEUX.

Si le MAINTENANT n'est pas dans les textes, nous le verrons dans les faits.

LE DUC.

Laissons les textes, et que Chardevel explique pourquoi, voulant définir notre charité d'après nos dogmes, il en a omis un sans lequel le christianisme n'existe pas. C'est pour l'avoir négligé que vous imputez à notre principe moral une spiritualité exclusive; vous avez parlé de Dieu esprit pur, vous n'avez rien dit de Dieu fait homme.

MICHAUD.

Messieurs, Messieurs, préservons-nous des subtilités; l'Évangile est clair, restons dans l'Évangile.

LE DUC.

Nos dogmes ne doivent pas être considérés indépendamment les uns des autres, le sens particulier de chacun d'eux est modifié par le sens général qui ressort de leur économie, ne les isolez donc pas. Lorsque Dieu se révéla à nous comme un esprit dont l'univers n'était que le voile, ce souffle d'en haut fit frissonner nos âmes dans leurs enveloppes mortelles et les attira irrésistiblement à lui, menaçant de tout emporter au ciel; mais notre faiblesse fut prise en pitié. Dieu revêtit notre chair, Dieu habita notre globe; nous nous sentîmes raffermis dans notre existence présente, dignifiés dans tout notre être; nous sourîmes à la terre dont nous avions le dédain, et dès ce temps il nous parut malséant de mépriser notre corps, ce client misérable et impérieux de notre siècle, qui avait été associé à la divinité du Verbe, aux promesses de la résurrection et de l'éternité. Où donc avez-vous été chercher que l'Église n'avait reçu sa mission que de la main des Barbares, comme si d'elle-même elle n'avait pas marché à la conquête de la terre, afin d'intrôniser sur la terre le Dieu du ciel qui, en s'humanisant par amour pour nous, avait fondé son royaume ici-bas, et lui avait laissé le soin de l'édifier? Ce n'est pas que je revendique pour l'Église l'honneur de tout ce qui s'est fait de bon au moyen âge, mais vous ne lui ravirez pas la gloire d'en avoir été l'inspiratrice, et si elle n'a pas

constitué la *société des nations,* l'œuvre ne s'achèvera que pour avoir été commencée par elle. Non, la charité chrétienne n'est pas une contemptrice de la réalité; elle a des ailes pour aider l'essor de nos âmes, mais elle a des bras ouverts à tous les droits en péril, à tous les intérêts en souffrance; ce n'est pas dans l'holocauste monacal qu'elle est réduite à se complaire; c'est à elle qu'il appartient de renouveler la face du monde et de faire, Messieurs, que le MAINTENANT devienne une vérité !

MICHAUD.

La terre n'est qu'un lieu d'exil et les cieux sont notre patrie, ne sortons pas de là.

LE DUC.

Prenons garde que notre charité soit inutile. Selon l'un des grands penseurs de notre temps, supérieur au goût d'une vaine popularité, il y a aujourd'hui *non pas un Christophe Colomb, mais des millions d'hommes qui sont à la recherche d'un monde nouveau;* en lisant cette phrase mémorable, je me ressouvins de l'exclamation de saint Augustin lorsqu'il apprit combien de gens illettrés se précipitaient au désert. « Eh! quoi, dit-il, ce sont des ignorants qui se lèvent et ravissent le ciel? » Alors, en effet, le désert, c'était le chemin du ciel, c'était le ciel même; aujourd'hui le ciel, n'est-ce pas ce monde nouveau vers lequel s'élancent des millions d'hommes pour y établir le règne de Dieu : « *Indocti surgunt et cœlum rapiunt.* » N'ajouterons-nous donc pas avec saint Augustin : « Et nous que faisons-nous, les y laisserons-nous courir sans nous? »

MICHAUD.

Que voulez-vous ? Ces esprits éminents, une fois hors des affaires, s'amusent à la rêverie ; dès qu'ils ne tiennent plus le gouvernail, eux aussi gagnent la haute mer... Un monde nouveau, cela vaut l'âge d'or qui n'a jamais existé, qui n'existera jamais, à moins qu'on ne change la nature des choses, l'infirmité de mon corps, la débilité de mon âme ; la douleur est une condition de la vie universelle, et le bonheur ne me sera donné que dans la Jérusalem céleste, pour prix de ma résignation à la captivité de Babylone. D'ailleurs quel est l'avenir qu'on nous réserve, le connaissez-vous, Monsieur le Duc ? L'humanité ne sera plus qu'un troupeau à l'engrais, dont l'État, despote bien repu, se chargera d'assouvir les besoins matériels ; une aveugle sollicitude épargnera aux individus la lutte qui double le prix du bien-être par l'accroissement de la dignité personnelle ; on fera un peuple d'heureux, mais de mineurs ; une famille de frères, mais la liberté périra dans les embrassements de la fraternité.

CHARDEVEL.

Déclarez donc nettement que la misère est éternelle parce qu'elle est d'institution divine.

MICHAUD.

Mettons qu'elle soit d'imperfection humaine, on ne la supprimera jamais ; qu'on lui laisse son nom ou qu'on la nomme paupérisme, c'est le fruit incurable de nos vices, aucun remède héroïque n'en viendra à bout. Néanmoins j'entends qu'on ne se relâche point de la préoccupation des souffrances des

masses ; appliquons-y tous nos petits secours, dussions-nous nous faire prendre en pitié par les docteurs du socialisme qui disposent d'une panacée.

LE DUC.

Grâce au Christ, nous avons aboli l'esclavage ; le Christ aidant, ne saurions-nous constituer la fraternité ?

MICHAUD.

Jamais ici-bas ; les joies délicieuses de la fraternité ne nous sont réservées qu'au ciel !

CHARDEVEL.

Il n'y a pas moyen de l'en tirer. Mon cher Monsieur, il est deux antithèses que vous affectionnez trop : premièrement, l'antithèse de la liberté et du socialisme, de la liberté dont vous faites un bien si précieux qu'il peut tenir lieu de tous les autres, du socialisme dont vous faites un tel fléau qu'il doit être exterminé, comme si socialisme et liberté n'étaient pas compris dans l'avènement de la démocratie ; deuxièmement, l'antithèse du ciel et de la terre, du ciel où vous rassasiez les ombres de béatitude, de la terre dont vous faites un lieu si maudit que les vivants n'ont pas à se plaindre d'y souffrir, comme si terre et ciel n'étaient pas dans les rapports de la partie et du tout. Bref, en fait d'astronomie, vous en êtes au système de Ptolémée, en fait de science politique au système du parlementarisme. Ceci soit dit en passant. Vous êtes la bienfaisance même ; il ne vous manque que l'habitude de vous élever du particulier au général et de vous révolter contre vos préjugés religieux.

Pour vous, Monsieur le Duc, vous jetez votre surabondance de générosité dans la charité chrétienne, et vous la déclarez propre à nous combler. Les conséquences excessives du dogme de Dieu abstrait vous semblent corrigées par le dogme de Dieu fait homme, que vous me reprochez d'avoir omis ; mais ce dogme, vous l'avez vous-même considéré indépendamment des dogmes du commencement et de la fin. D'où vient le genre humain? du péché originel. Où va-t-il? au jugement dernier. Établissons une pondération entre ces dogmes; il n'en résulte pas que l'intervention du Verbe incarné légitime nos attaches à la terre, lieu d'expiation compris entre un Éden perdu, un ciel étroit, un enfer immense; vallée de larmes où votre libérateur n'a régné que sous la couronne d'épines, et n'a laissé d'autre voie de salut que celle du calvaire, d'autre marque de son passage qu'une croix sanglante qui des quatre bouts de l'horizon dit à l'homme : « Souviens-toi d'où tu viens, songe où tu vas ; un Dieu ne t'a sauvé qu'en mourant, imite son sacrifice. »

Et c'est pourquoi la cité spirituelle de l'Église, symbolisée par un sacerdoce célibataire et par des temples où la matière s'exténue sous des formes monumentales, s'est réalisée conformément au modèle de la cité céleste, à laquelle nous devons aspirer en prenant peu de souci de nos effroyables souffrances, que les vrais chrétiens soulagent sans s'occuper de créer la prospérité matérielle, d'assurer l'exercice du droit humain; tout cela ne dure qu'un jour, et les cieux eux-mêmes se replieront comme une tente.

Pensez-y bien; vous verrez que ce divorce du ciel et de la terre a amené le divorce de la morale et de la politique. C'est avec une sécurité imperturbable que les nations chrétiennes font couler des flots de sang depuis quatre siècles, et placent la raison d'état au-dessus de la charité, parce qu'après tout le royaume du Christ n'est pas de ce monde, arène dévolue à la fortune, au sabre de Mahomet, à la plume de Machiavel, au dieu antique des armées. Et si les nations obéissent à leurs intérêts sans scrupule, ainsi font les individus. Chacun rejette le sacrifice de soi-même, d'habiles compromis rendent la théorie de l'abnégation compatible avec l'égoïsme. Cette casuitisque raffinée n'est pas une invention des jésuites qui se sont bornés à la perfectionner; l'art des accommodements est inhérent au christianisme même, et les protestants en usent sans gaucherie, spirituels à telle heure, temporels à telle autre, faisant la part de Dieu et du diable avec une exactitude de gens pratiques. L'unité de la vie est scindée par le dogme, l'homme moderne est *bifrons*, Tartuffe est un personnage de l'histoire.

Cependant, au milieu de ces débordements, l'éducation morale continue. Des vertus nouvelles se font jour à travers les relâchements de la vertu antique, l'âme s'épanouit en se délivrant de la rigidité de son orthodoxie, comme une sève généreuse prend l'essor au printemps en faisant tomber l'écorce qui l'emprisonne; et ce sera l'éternel honneur du dix-huitième siècle que l'amour du prochain y soit devenu

l'amour de l'humanité, abstraction faite des conditions de classe, de nationalité, de croyance. L'homme est sacré en tant qu'homme. Un mot nouveau se crée pour remplacer celui de charité, c'est le mot de philanthropie, qui admet tout ce que l'autre exclut. La charité professe, en ce qui touche les corps, une impassibilité qui lui permet de souscrire à l'extermination des hérétiques par le fer ou le feu ; à force d'attachement à l'esprit, elle torture la chair vivante sans sourciller; on brûlait à Genève aussi bien qu'à Rome ; la philanthropie embrasse l'homme tout entier dans sa commisération. La charité n'épargne rien pour régénérer l'âme du criminel, mais la peine de mort lui semble une expiation nécessaire; c'est elle qui protége le bourreau, c'est la philanthropie qui le supprime. La charité gémit de l'effusion du sang sur les champs de bataille, mais il lui plaît que, jusqu'à la fin des siècles, notre perversité native soit châtiée par la guerre ; elle fait figurer ce fléau dans l'arsenal des vengeances providentielles, et s'incline devant la loi mystérieuse des sacrifices; la paix perpétuelle est le rêve de la philanthropie. Et n'est-ce pas dans les demeures célestes que la charité ajourne la réalisation de la fraternité, tandis que la philanthropie la poursuit sur la terre? La première proclame l'éminente dignité des pauvres dont elle lave les pieds une fois par an, mais elle se résigne à l'éternelle misère de la masse de l'humanité, tempérée par l'éternité du régime humiliant de l'aumône ; la seconde veut que la hideuse pauvreté disparaisse, et, en même temps

que la raison déclare son indépendance, elle conçoit des plans de félicité qui élèveront les multitudes au partage des nobles jouissances de la civilisation. En un mot, la charité chrétienne est épuisée, ses mamelles ont allaité des peuples enfants que sa voix charmait par des cantilènes mélancoliques; il n'appartient qu'à la robuste philanthropie de nourrir des peuples adultes.

LE DUC.

Ingrat! où donc avez-vous appris la philanthropie, si ce n'est dans l'Evangile?

CHARDEVEL.

Oui, l'Évangile fut un admirable enseignement primaire de l'amour du prochain.

MICHAUD.

L'Évangile? Vous êtes né blasphémateur comme d'autres sont nés poètes. Notre charité n'est-elle pas un don incomparable de Jésus?

CHARDEVEL.

Le précepte de nous entr'aimer est antérieur à Jésus, il émane de notre propre fond; l'homme, Messieurs, l'homme est le tabernacle vivant de ces révélations que vous faites descendre de la nue. Mais cette question ne sera débattue que plus tard; souffrez seulement que je vous le dise dès aujourd'hui, le caractère haut, mystérieux et suave de Jésus vous échappe si vous le jugez occupé de fonder un nouvel ordre de choses. Il aime les petits et les pauvres, il instruit à les aimer, pourtant il attache un tel prix à la pureté morale qu'il a le dédain d'une rénovation politique. Ce n'est pas la

société qu'il veut changer, c'est l'homme; le seul objet digne d'ambition, c'est la perfection par laquelle on se rapproche du Père céleste; le royaume de Dieu ne se crée que dans le cœur; Grégoire VII n'entra jamais dans ses prévisions. Jésus fut de son temps, soyons du nôtre. Le monde que nous créons, monde réel, palpable, visible, procède tout entier de la révolution et de la philosophie, et n'a rien de commun avec une charité morbide ne semant ici-bas que pour récolter là-haut. L'amour du prochain se dégage du mysticisme théologique; il s'accroît en renonçant à embrasser l'infini pour étreindre le fini, les conséquences du dogme de Dieu abstrait, à peine atténuées par le dogme de Dieu fait homme, ne sont pleinement corrigées que par la doctrine de l'homme fait Dieu. C'est sur cette charité philosophique que Saint-Simon a construit son ordre social; on n'égalera pas la charité chrétienne aux dimensions de cette cité terrestre, sans outrager les bornes marquées par vos formules célestes, et vous êtes en présence de cette alternative : la charité emprisonnée par vos dogmes ou vos dogmes ruinés par la charité en progrès; choisissez.

MICHAUD.

Vous êtes un affreux panthéiste, mais il y a du bon dans ce que vous dites. L'Évangile nous apprend que le fils de l'homme n'avait pas une pierre où reposer sa tête; n'est-ce donc pas dans sa résignation que nous devons imiter le Christ, qui nous apparaît à chaque page comme le type éternel de l'humilité, de la pauvreté, de la souffrance?

LE DUC.

Dites, dites comme le type éternel de l'amour pour les souffrants, les pauvres, les humbles, qui alors étaient à peine des hommes et dont il fit nos frères en se faisant leur semblable; ah! gardons-nous de tourner contre ceux qu'il voulut sauver la charité qui lui fit prendre leurs livrées. Après avoir honoré dans leurs haillons la robe du Christ, ne leur imposons pas cette robe de deuil à perpétuité, afin qu'ils demeurent pareils au divin maître; aidons-les à revêtir des robes de fête, afin qu'ils deviennent pareils à nous-mêmes. C'est ainsi que nous imiterons le Sauveur qui ne s'est pas fait misérable pour consacrer l'éternité de la misère, mais pour l'abroger. Voyez donc, monsieur Michaud, que notre philosophe veut faire du christianisme un figuier stérile afin de se donner le droit de l'arracher; nous ferons-nous ses complices? Je lui accorde que le précepte de l'amour du prochain précéda le Christ, un tel aveu ne me gêne pas; il me suffit que de par le Christ le précepte soit devenu la loi, et qui le nierait? C'est par le Christ que notre faculté sympathique fut mise au premier rang; ce verbe AIMER, conjugué selon des modes divers, dans des idiômes différents. par les croyants et les incrédules, ne fut irrésistiblement enseigné que par lui; je ne vois, sous le nom de charité et de philanthropie, qu'un même principe dont l'ampleur arrive à se manifester par les efforts successifs de l'Église et du monde, et cet ordre social, dont on fait honneur exclusivement à la philosophie et à la révolution, n'aurait pas ses origines dans le

christianisme? Andrieux, la question est capitale. Si le christianisme ne peut pas pour l'humanité tout ce que la philosophie lui promet, elle ira à la philosophie plutôt que de sacrifier ses espérances ; il faut que la charité fasse tout ce que la philanthropie se vante de faire. O Christ ! vous avez ouvert le ciel aux peuples et ils ont cru ; aujourd'hui, ils vous demandent un gage nouveau pour croire toujours à vous ; ils demandent la terre parce qu'ils ont faim, parce qu'ils ont soif, parce qu'ils sont nus ; ô Christ ! donnez-leur donc la terre comme vous leur avez donné le ciel !

II

LE SPIRITUEL ET LA CHARITÉ.

ANDRIEUX, LE DUC, MICHAUD, CHARDEVEL.

ANDRIEUX.

La charité est le fond même de l'homme, le développement de ce fond est sa destination essentielle. En conséquence, la race la plus apte à s'humaniser, la race blanche, fut appelée à créer sa civilisation propre sur une partie réservée de notre globe, nouveau monde de l'antiquité, et Rome y forme une agglomération pacifique de peuples, chose inouie sur la terre. Cependant les cieux sont renouvelés par

l'anéantissement des dieux visibles devant la majesté du Dieu unique, esprit abstrait de la matière, éternel abstrait du périssable, infini abstrait du fini ; en même temps notre faculté sympathique s'abstrait des égoïsmes de la famille, de la cité, de la patrie pour s'élever à la notion de la fraternité universelle. Alors Jésus-Christ se communique à la race élue et revêt le sacerdoce de la charité.

Il tourne l'amour vers le Père commun en qui des frères ennemis doivent apprendre à s'entr'aimer ; il leur propose le ciel parce qu'ils ne peuvent encore posséder la terre fraternellement ; il les sollicite aux joies de l'esprit parce qu'ils ne savent pas encore jouir des plaisirs du corps sans souillure ; pourtant le jour viendra où les hommes sentiront qu'il y a de chacun d'eux à tous et de tous à chacun une obligation, une sympathie, l'échange d'une même vie, et c'est dans leurs semblables qu'ils aimeront à aimer Dieu ; le jour viendra où ils s'attacheront à la terre comme à un magnifique héritage qu'ils s'approprieront selon l'équité et la concorde ; le jour viendra où ils se seront assez purifiés pour goûter dans les joies des sens la grâce qui perfectionne les sentiments les plus élevés.

Le Maître dispense les choses selon les temps, sans qu'il y ait lieu à l'accuser de n'avoir pas prévu ce qui était prématuré. Depuis dix-huit siècles que Jésus a fait son Évangile, l'humanité a fait le sien ; ces deux évangiles se complètent comme le grain de sénevé et la plante qui en sort ; nous ne les séparons pas, et puisque depuis dix-huit siècles la

charité a passé par une série d'évolutions qui en ont graduellement produit les conséquences et l'ont graduellement élargie, le nouvel ordre social est contenu dans le christianisme.

Le Christ dit :

« Aimez-vous les uns les autres, » c'est la parole divine qui doit s'accomplir de plus en plus ;

« *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César,* » c'est le décret instrumental de la parole divine ;

Tout est dans ces deux paroles, le deuxième âge de l'humanité commence. Voici le monde divisé en deux sociétés, la société de Dieu et la société de César. Cette division originaire est un progrès sur l'unité brutale de l'ordre antique ; mais le règne de la charité ne sera établi que lorsque la société spirituelle et la société temporelle se seront réconciliées dans l'unité morale d'un ordre nouveau. Or, telle est la conclusion des procédés alternatifs de chacune de ces deux sociétés, vous n'en douterez pas si vous observez avec nous les quatre époques dont l'âge chrétien se compose.

Le spirituel se sépare de l'état social antique et s'institue ; c'est l'époque de formation du christianisme ;

Le spirituel se combine avec le temporel, c'est l'époque organique du moyen âge, durant laquelle le principe moral, implanté dans la société sacrée, agit sur la société profane par voie d'antagonisme, selon ce décret : « *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César;* »

Ensuite le temporel destitue le spirituel et s'in-

stitue ; le principe moral s'implante dans la société profane pour agir sur la société sacrée par voie d'antagonisme, le décret est retourné contre l'Église par le monde, c'est l'époque de la réforme ;

Enfin le temporel et le spirituel s'associent sous l'inspiration de la parole divine, « AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES, » qui prédomine après dix-huit siècles ; c'est l'époque organique définitive, le christianisme se constitue.

LE DUC.

Courage ! Montrez que les trois premières époques conduisent à la quatrième, et tout sera bien.

MICHAUD.

Sur vos quatre époques je vous en passe trois, pas davantage.

ANDRIEUX.

Il n'y en a pas une de trop; les quatre époques s'enchaînent, et vous jugerez mieux de leur liaison sur une seconde énumération plus brève :

L'Église se sépare du monde et se pose ;
L'Église se réunit et se superpose au monde ;
Le monde se sépare de l'Église et la dépose ;
L'Église et le monde composent et la charité triomphe.

MICHAUD.

Le quatrain est joli, il n'y manque que des rimes... Répétez-un peu votre quatrain.

ANDRIEUX.

Puisque ce quatrain vous amuse, mon cher Monsieur, le voici en d'autres termes :

La thèse est dans l'Église, l'antithèse dans le monde ;
De la soumission du monde à l'Église résulte une première synthèse ;
L'analyse intervient, une seconde fois l'antithèse et la thèse se disjoignent,
Mais pour se réunir dans une synthèse définitive.

MICHAUD.

Laissons le badinage. Toutes vos classifications sont fort bien intentionnées, mais il est écrit que le spirituel et le temporel seront séparés, je ne sors pas du texte.

LE DUC.

Pourquoi vous attacher à la parole qui divise plutôt qu'à la parole qui relie, n'est-ce pas la parole souveraine?

ANDRIEUX.

Au fond, le spirituel et le temporel, ce sont la théorie chrétienne et la pratique païenne, qui commencent par se distinguer. — Ensuite la théorie maîtrise la pratique et la modifie, c'est le catholicisme; mais la pratique, en raison même de ses modifications, critique la théorie régnante et se fait ses théories à soi-même, c'est la réforme. Nous n'en resterons pas là : ou la pratique s'arrangera de ses théories et laissera dépérir la théorie chrétienne...

CHARDEVEL.

Voilà ma quatrième époque à moi.

ANDRIEUX.

Ou la théorie cléricale et la pratique laïque avec ses théories propres se combineront grâce à un développement de la charité qui embrassera tous les modes de l'énergie humaine, et voilà la quatrième époque, fin, but et dénouement des trois époques antérieures.

MICHAUD.

C'est de l'histoire systématique... il vous faudra

de volumineux discours pour passer en revue les évolutions de votre principe moral.

ANDRIEUX.

Ces évolutions s'accomplissent à chaque époque par deux personnages — deux et pas moins, parce que les deux sociétés concourent — qui font véritablement suite aux apôtres; nous nous bornerons à étudier la série des quatre couples qui correspond à la série des quatre époques.

MICHAUD.

Quatre couples? vous les avez donc inventés tout exprès?

ANDRIEUX.

Chaque couple se compose d'un empereur qui représente le temporel et d'un réformateur qui représente le spirituel; leur collaboration amplifie le développement social qui serait incomplet sans le progrès simultané de la théorie et de la pratique; c'est par ces quatre couples que, depuis l'ère de la fondation, la volonté du Christ se révèle et s'exécute.

MICHAUD.

Nommez-les donc tout de suite vos quatre couples... à moins que vous ne préfériez nous ménager d'agréables surprises... Et Monsieur Chardevel ne dit rien de tout cela?

CHARDEVEL.

Andrieux, je briserai votre système en vous faisant toucher au doigt et à l'œil la solution de continuité des évolutions de votre principe; marchez, je sais où vous arrêter.

ANDRIEUX.

Messieurs, on l'a très-bien dit, la charité eut la vertu de détruire la cité fondée sur les priviléges de la force, et ne se proposa d'abord aucune réorganisation; le monde ancien finit, on ne sait si un monde nouveau commencera, tant il y a dans les âmes d'impétuosité vers le royaume des cieux! Cependant les fidèles se multiplient au milieu des persécutions; une société, qui a les martyrs pour ancêtres et les églises pour gouvernement, se forme dans la société païenne; au bout de trois siècles elle remplit l'empire; alors Constantin et Athanase...

MICHAUD.

Ah! voilà votre premier couple... J'en tiens un... Hé bien! votre système n'ira pas loin. Est-ce que la charité chrétienne s'est développée par un Constantin qui n'eut les vertus privées ni d'un Trajan ni d'un Antonin ni d'un Marc-Aurèle, qui mourut chargé de crimes, et qui ne fut canonisé par l'Église que pour l'avoir servie par la violence, corrompue par la puissance et la richesse!

CHARDEVEL.

Vrai bronze que l'Église a coulé dans le moule de ses légendes.

ANDRIEUX.

Je ne fais point de panégyrique, Monsieur Michaud; je prends les serviteurs du Christ dans leur grandeur mêlée. Constantin n'est ni un sage cherchant la vérité pour elle-même ni un naïf enthousiaste des vertus évangéliques; il est de la race de ces génies

politiques qui reconnaissent la vérité à ce signe qu'elle devient une force, qui associent une fortune encore incertaine à une puissance ayant encore besoin de secours, qui donnent des chefs à des partis assez vigoureux pour les soutenir, et qui partagent le succès avec eux. Il est de ces hauts Césars, et non de ceux qui ne savent point discerner ce qui tombe de ce qui se lève. Avant et après lui, Dioclétien et Julien tentèrent de sauver l'empire, celui-là par l'extermination des chrétiens, c'est-à-dire de l'élément vivace, celui-ci par une restauration du paganisme, c'est-à-dire de la religion morte; lui, il vit ce qu'il y avait à faire; il fit pour les chrétiens ce que les Césars héréditaires avaient fait pour les plébéiens, les Césars électifs pour les peuples vaincus. Ce fut à l'adoption de cette société rajeunie par une croyance épurée qu'il lia ses plans de conservation de la chose romaine et ses desseins personnels; il crut à ce qui donnait la victoire. Ne le louons pas d'avoir spolié le culte ancien de sa liberté, de ses temples, de ses biens, quoique ces règles de tolérance soient encore bien récentes; mais pardonnons à l'Église d'avoir accepté de lui une liberté qu'elle ne pouvait alors devoir qu'à un maître. Certes, la pureté de l'idéal chrétien fut altérée, du jour où cette foi qui, du fond des sanctuaires et des thébaïdes, avait les yeux tournés vers la cité céleste, s'assit en conquérante sur le sol et triompha dans une Rome nouvelle marquée de la croix; mais cet idéal ne pouvait être exclusivement un objet de contemplation mystique, il avait à se réaliser au risque de déchoir,

et Constantin a moins mérité du genre humain pour avoir fondé un empire qui dura mille ans que pour avoir mis la société chrétienne en possession de la terre et en avoir fait pénétrer les principes dans la législation. Cependant il gardait le titre de *Pontifex maximus* et se mêlait de théologie ; éternelle ambition des Césars qui jalousent toute autorité qu'ils sentent supérieure à la leur, qui veulent que Dieu ne soit qu'avec eux. Mais la foi nouvelle avait une autre destinée que de remplacer le paganisme dans l'office de religion publique ; chargée de régénérer le monde, elle demeurait à la merci du despotisme impérial, si elle ne trouvait en elle-même la force de vaincre César, le dernier des dieux païens. Constantin avait fait une partie de l'œuvre du quatrième siècle, Athanase fit le reste.

MICHAUD.

Athanase...

CHARDEVEL.

Qu'est-ce ? Auriez-vous aussi des griefs contre cette autre moitié du couple ?

ANDRIEUX.

A l'heure où Constantin, fidèle à la tradition romaine, voulait un christianisme selon César, Arius, fidèle à la tradition hellénique, voulait un christianisme selon Platon. D'après sa doctrine, l'infini ne pouvait communiquer avec le fini sans se dégrader ; le Christ était le médiateur obligé, il ne participait donc pas de la divinité, il n'était qu'une créature qui reliait insuffisamment l'homme et Dieu, la religion n'existait pas encore. Mais, grâce à la prédication de

l'Évangile, l'amour pour Dieu et la foi à l'amour de Dieu pour nous n'avaient cessé de s'exalter, l'enthousiasme était surexcité par la victoire de la croix; la chrétienté crut avoir été visitée de Dieu même, et le dogme du verbe éternel fait chair, controversé depuis longtemps, fut décrété par le concile de Nicée sous l'inspiration d'Athanase. Arius ne fut pas ému de ce vif désir de l'homme d'entrer en familiarité avec le Divin; il repoussa le dogme de l'incarnation comme une dérogation à la théorie de l'école sur l'incommunicabilité de l'essence suprême; il se défendit de cet élan sympathique qui humanisait le spiritualisme. Quoiqu'on l'ait pris quelquefois pour un novateur, il était le représentant arriéré du christianisme philosophique; le novateur véritable, le réformateur, c'était Athanase, qui christianisa la philosophie et consomma la transformation du platonisme : le *Logos* se faisant chair pour notre salut par un miracle de charité. Une nouvelle alliance de Dieu et de l'homme était consacrée, puisque la divinité descendait jusqu'à la nature humaine et que l'humanité montait jusqu'à l'Esprit divin ; l'excès de la métaphysique contemporaine était corrigé, puisque le ciel s'abaissait jusqu'à la terre et que la terre s'élevait jusqu'au ciel; l'infini s'était manifesté sous la forme du fini, la religion était faite. Le symbole de Nicée est le *labarum* qui décida la victoire de la foi nouvelle sur les deux dernières expressions de la société antique, César et Platon. Constantin avait pensé que ce symbole lui servirait à discipliner les dissidences des chrétiens et serait

entre ses mains un instrument d'unité; il n'en avait pas deviné les hautes conséquences. Selon le christianisme arien, l'Église devait se renfermer dans la sphère spirituelle, à l'exemple du Dieu qui ne communiquait point avec les choses périssables, au profit des puissances temporelles; mais la foi à Dieu fait homme autorisait d'autres ambitions, imposait d'autres devoirs; l'Église avait mission de faire une application sociale de la charité et qualité pour se subordonner tous les pouvoirs. Il y parut bien à l'attitude d'Athanase. C'est dans Athanase que commence la lignée de ces pontifes qui tiennent tête aux empereurs; il lutta quarante ans contre la complicité du césarisme et de l'arianisme, organisant sans relâche le parti de l'orthodoxie, tantôt poussant en avant ses légions de moines de l'Égypte ou se réfugiant avec eux au désert, tantôt passant en Occident et négociant avec les évêques de Rome; politique autant que docteur, et véritablement alors le chef de l'Église qu'il avait trouvée protégée, qu'il éleva au-dessus de ses protecteurs.

En résumé, il y a dans le quatrième siècle une évolution de la charité; Constantin assimile le christianisme à la société antique, Athanase fait décréter le dogme du Verbe s'assimilant l'humanité : une foi s'incarnant dans le monde, Dieu se faisant chair dans l'homme, c'est le même fait sous deux aspects. Le progrès théorique du christianisme est l'expression de son progrès pratique; heureuse coïncidence qui érige l'autorité morale en face de la force brutale. Enfin, en même

emps que le dogme de l'incarnation, on proclame le dogme de la Trinité divine, à laquelle correspond la rinité humaine, base encore inaperçue de l'organisation sociale future.

MICHAUD.

Moi, je n'admets pas que la religion ne date que du concile de Nicée, je ne l'admets pas.

LE DUC.

Que voulez-vous dire, s'il vous plait?

CHARDEVEL.

Ce qu'il veut dire? Attendez... Il n'est pas moins l'ennemi d'Athanase que l'ennemi de Constantin... Monsieur, vous ne croyez pas à la divinité de Jésus! Voilà votre secret. Avouez, avouez que vous dissimulez sous votre faste d'orthodoxie une hérésie qui a failli empêcher le christianisme de naître, qui a concouru à le ruiner... Vous êtes arien.

MICHAUD.

Pour Arien, je ne le suis pas.

CHARDEVEL.

Réponse ambiguë! Arien vous ne l'êtes pas, mais vous êtes socinien, toujours hérétique. L'arianisme est le dernier mot du platonisme de l'église grecque; le socinianisme, expression théologique de la renaissance, est le premier mot du platonisme de l'Italie moderne; le Christ n'atteint à son apogée qu'entre ces deux doctrines qui, à douze siècles d'intervalle, en sont comme le levant et le couchant, et vous avez à choisir d'être un hérétique de l'aurore ou un hérétique du déclin.

MICHAUD.

Je ne connais ni Socin ni Arius, mais je sais que le dogme de l'incarnation est l'œuvre de l'Église.

LE DUC.

De grâce, est-ce que l'Église n'avait pas le devoir de fortifier la révélation ? Si ce dogme n'a prévalu qu'au quatrième siècle, c'est que l'homme avait besoin d'avoir appris à aimer pour croire à cet amour qui nous introduisait dans la famille divine !

MICHAUD.

Et c'est ainsi qu'on a gâté la simplicité de notre christianisme primitif.

LE DUC.

Vos simplifications me font frémir, vous détruisez ce que vous voulez conserver.

MICHAUD.

Il me serait agréable d'être un conservateur de toutes pièces, Monsieur le Duc ; mais ce dogme n'était qu'une recrudescence de l'anthropomorphisme, et la pure lumière du monothéisme fut voilée par le mystère des trois personnes. Je veux bien qu'il y ait en Dieu et dans l'homme créé à son image trois facultés, l'intelligence, la puissance, l'amour — le savoir, le pouvoir, le vouloir — dont les trois personnes sont les symboles ; mais quant aux trois hypostases...

LE DUC.

Nous reprendrons ce sujet, mon cher Monsieur, je ne veux pas désespérer de vous.

CHARDEVEL.

Quoi qu'il en soit, vous ne croyez plus à la divinité

du Christ, je ne crois qu'à son humanité ; heureuse connivence entre un libre penseur et un rigide satellite de la foi de ses pères !

MICHAUD.

Allez, je me sens chrétien des pieds à la tête par mon horreur du panthéisme. Mais veuillez poursuivre, Monsieur Andrieux, et puisque, selon vous, ce dogme donnait une portée sociale à la charité, dites-nous pourquoi l'Église ne put l'appliquer dans le monde romain.

ANDRIEUX.

Ce monde résista, tant il était pénétré du paganisme, et il s'y fit deux parts. A Constantinople, l'Église fut réduite à s'incliner devant le droit d'aînesse de César ; vous savez la destinée de cet empire d'Orient où le despotisme énerva la religion et la société. Quant à l'Occident, il fut abandonné à deux cohéritiers, les Barbares et l'Église. Les Barbares, à l'exception des hordes d'Attila, appartiennent à la famille indo-européenne dont ils complètent l'élection pour l'établissement du christianisme ; événement immense, Messieurs, que ce contingent de l'humanité supérieure qui se précipite au-devant du baptême de l'esprit et apporte le baptême de la chair ; ils infusent un sang nouveau dans les populations tout en ruinant la civilisation païenne, et sont la force active. L'Église est la pensée, et, comme tout ce qui tombe est antique et que tout ce qui s'élève est nouveau, elle est l'aînée dans ce monde qui surgit des débris de l'empire et des établissements de a barbarie. Elle est l'image de Rome, en même temps

que la personnification de l'autorité religieuse; par elle, la fonction civilisatrice est irrévocablement dévolue aux éléments divers de la race blanche, amalgamés entre eux, et elle institue la société chrétienne en vertu d'un pacte des vaincus et des vainqueurs, des initiateurs et des initiés, des races latines et des races germaniques, dont le pacte du Pape et de l'Empereur fut l'expression suprême. Telle est la première forme de l'association des peuples modernes; cette organisation, commencée par Charlemagne, s'achève par Grégoire VII.

MICHAUD.

Voyons; qu'y a-t-il de sérieux dans vos arrangements? Vous faites à votre gré un couple de Constantin et d'Athanase qui sont contemporains; un couple de Charlemagne et de Grégoire VII qui sont à trois siècles de distance, est-ce raisonnable?

LE DUC.

L'un asseoit la base de la cité de Dieu au moyen âge, l'autre en pose le faîte; il y a un intervalle nécessaire entre le réformateur et l'empereur.

MICHAUD.

Je regorge d'objections contre cette époque synthétique. Commençons par l'empereur. A considérer le profit que la cause de l'ordre tire aujourd'hui de l'Église catholique, nous sommes forcés d'applaudir aux libéralités territoriales de Charlemagne; mais sa donation ne fut-elle pas un encouragement funeste aux prétentions du Saint-Siége? Mais le sacrifice des Lombards à la sécurité de Rome ne fit-il pas périr l'unité de l'Italie avec la puissance qui se disposait à l'établir?

Regardons de plus haut. La mission de Charlemagne est de reconstituer l'agglomération de l'empire romain sous la croix, en la propageant d'une part dans la Saxe, la Bohême, la Pannonie, la Hongrie, la région slave comprise entre l'Elbe, la Baltique et la Vistule, d'autre part, au-delà des Pyrénées, dans le bassin de l'Ebre dont un jour les populations se ligueront avec les Castillans pour chasser les Maures. La France est l'instrument de ses desseins; l'organisation française, telle qu'elle existait alors, se transporte partout où il portait ses armes, et fut le point de départ commun du développement de ces nations diverses. Mais il sentit qu'il leur fallait un lien, un oracle, un tribunal, et que, sans la prééminence d'un pouvoir religieux, le système qu'il fondait n'aurait pas de durée; en conséquence, il attribua le premier rang à l'autorité morale et ne revendiqua pour la force que le second. C'est un ordre de choses nouveau qui commence en s'établissant sur le renversement des termes de l'ordre antérieur. Veuillez donc considérer, je vous prie, que la pierre angulaire de son édifice, c'est Rome, et s'il est vrai qu'à cette heure l'Italie ait à en souffrir dans sa légitime ambition de l'unité, sa division a été pour elle l'occasion du seul développement des temps modernes qui soit comparable à l'efflorescence des anciennes républiques de la Grèce. Ce que Constantin, le dernier des césars païens, avait fait pour le christianisme, Charles, le premier des césars barbares, le fait pour l'Église dont il assure l'indépen-

dance et à laquelle il s'appuie. Mais Constantin avait entendu que l'Occident ne fût plus qu'un appendice de l'Orient, que l'Église obéît à César; pour lui, il assigne à l'Occident une destinée propre, il lui rend la double initiative d'un pouvoir spirituel libre et d'un pouvoir temporel dont la majesté n'admet pas de prééminence. Dès ce moment, l'antiquité païenne finit, la chrétienté orientale n'a plus que le rôle inférieur d'un bas-empire, d'une basse-église; c'est dans la chrétienté occidentale que la civilisation du passé se transformera en civilisation de l'avenir. C'est pourquoi Charlemagne a sa physionomie à part entre tous les empereurs; la fin providentielle de l'invasion des Barbares se manifeste par lui; il s'incline devant ce qu'il protége; grand homme de guerre, grand politique, c'est un empereur-pape par sa magnanimité. Ainsi se retrouve tantôt dans l'empereur, tantôt dans le réformateur, l'unité d'inspiration qui manquait à une société divisée.

MICHAUD.

Je ne lui pardonne pas d'avoir placé si haut une église qui avait déjà trop bien réussi à asservir les autres églises, ses sœurs et ses égales. Voulez-vous donc justifier l'usurpation de tous les pouvoirs et l'accaparement des biens terrestres? Glorifiez-vous l'évêque de Rome qui commence par se nommer le successeur des apôtres, qui finit par se proclamer le vicaire de Dieu? Jésus-Christ vécut humblement pour expirer sur une croix; trouvez-vous bon que le serviteur écrase les princes de son orgueil? Y a-t-il en tout cela l'ombre de charité? Rome a livré

les corps à un empereur afin de se faire livrer les âmes; il lui fallait un glaive temporel pour fortifier son glaive spirituel, sauf à tenter de s'emparer des deux. Dans ce long duel du moyen âge, mes vœux sont pour l'empire vaincu par l'Église.

CHARDEVEL.

Et vous aussi vous pleurez *sur ce pauvre Holopherne si méchamment mis à mort par Judith.*

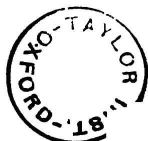
MICHAUD.

Et j'ajoute qu'on ne peut nommer organique une époque dans laquelle il y a tant de hauts et de bas. Au dixième siècle, l'Eglise tombe dans la féodalité et devient un fief de la maison de Tusculum et la proie des courtisanes; elle ne sort de ce cloaque que pour passer sous le joug de l'empire dont elle s'affranchit pour retomber dans les nationalités au quatorzième siècle, et, après ses soixante-dix ans de la captivité d'Avignon, il lui faut subir la sourde rébellion des conciles, ces parlements de la cour pontificale, et les troubles de ce long schisme qui déjà annonce la réforme; elle est punie par toutes ces résistances de s'être mise en contradiction avec l'Évangile. Ses services ne sont que des accidents dans une situation générale qu'il faut déplorer. Qu'on loue tant qu'on voudra le génie et l'intrépidité de Grégoire VII, je lui dis avec Pierre Damien, son pieux contemporain : « *Sancte Satanas!* » Pardon, Monsieur le duc, je vous offense dans votre vénération pour le grand-prêtre des grands-prêtres!

LE DUC.

Ce n'est pas moi que vous offensez, c'est l'équité.

Le Christ nous avait-il donné une loi pour qu'elle demeurât sans effet, et que serait-il advenu sans la solide organisation et la politique militante de l'Eglise? Grand Dieu ! où en serions-nous si le spirituel n'avait hardiment entrepris sur le temporel? Là où le temporel est le maître, la civilisation s'abaisse ; elle ne s'élève que là où la théocratie remporte une victoire dont vous aimez les fruits tout en détestant la compétition. La supériorité de l'Europe occidentale provient uniquement de ce que le grand combat de la société de Dieu contre la société de César s'est livré dans son sein. Eh ! quoi ! les empereurs d'Allemagne rêvaient de reconstituer le vieil empire romain, de bâtir une monarchie universelle où l'indépendance des nations aurait été ensevelie, d'avilir l'Eglise, l'épouse du Christ, jusqu'à en faire leur servante, de courber le monde sous leur pouvoir sans contrôle, et vous supposez que le monde y eût gagné? Heureusement l'ambition de l'empire romain était aussi dans la Papauté. Trois siècles après Charlemagne, un moine, le fils d'un charpentier, sort du couvent avec le ferme dessein de constituer la suzeraineté de l'esprit et le vasselage de toutes les royautés, de réaliser l'Evangile sur la terre; il résume tous les efforts de ses devanciers et demeure l'inspirateur de ses successeurs, et il n'y a de véritable empire romain que l'empire spirituel de Rome. Hildebrand a la patience de régner sous le nom de quatre papes avant de régner sous son nom ; il oppose sa démocratie de moines aux évêques des races féodales; il régénère l'Eglise corrompue par le con-



tact avec un monde sensuel, sanguinaire, spoliateur; il lutte secrètement ou à ciel ouvert contre les rois de France et les empereurs d'Allemagne en s'attribuant le droit d'ôter et de donner les couronnes; ô l'effroyable scandale! Faites-lui donc un crime d'avoir recours à la force pour dompter la force qui se riait de la douceur comme d'une impuissance! Personne, personne ne bénit plus que moi la main de Dieu qui conduisit la colombe évangélique dans l'aire sanglante de l'aigle romaine; mais elle aussi, il fallait bien qu'elle eût quelquefois les serres et le bec de l'aigle à faire pâlir les oppresseurs d'épouvante, à moins que les tyrans ne soient innocents quand ils ont un pape pour adversaire! Et qu'était-ce donc qu'un pape alors, si ce n'est le père commun, le pasteur des peuples, et vous auriez voulu qu'Hildebrand, voyant le troupeau sous la dent des loups, ne leur eût pas lancé ses chiens fidèles, qu'il n'eût pas prononcé leur extermination? Hélas! comme il le dit lui-même, *il se fit un bras de fer contre un siècle de fer;* l'âme restait tendre et douce; elle eut la charité qui se dévoue jusqu'à se contenir dans la justice, qui frappe pour sauver le monde, qui terrasse devant les tables de la loi, mais qui gémit de l'immolation des coupables et s'immole soi-même en silence. Ne meurt-il pas à la peine, en exil, dans la solitude? Cependant ses grands desseins s'exécutent après sa mort. Les empereurs mettent pied à terre pour tenir l'étrier et la bride de la monture pacifique du pontife; les foudres du Vatican tiennent les princes dans le respect, et les combattants de

'Europe courent en Asie pour reconquérir le Saint-Sépulcre, pour arrêter les progrès de l'islamisme, pour attester la fraternité des nations chrétiennes en communiant sous tous les drapeaux et dans toutes les langues devant le tombeau délivré du Christ! Allez, mon cher Monsieur, si vous admettez que Charlemagne ait été un empereur-pape, permettez à Grégoire VII d'avoir été un pape-empereur. Hildebrand est le premier parmi les Césars du spirituel, comme Charles est le premier parmi les évêques du dehors; à eux deux, par la puissance de leur charité, ils ont fondé et érigé l'Europe moderne qui ne périra plus. Grâce à eux, l'Eglise a accompli la parole du Sauveur; elle n'a dominé les peuples que pour préparer leur affranchissement; et le monde, voyant au-dessus des trônes un vieillard qui ne porte ni glaive ni sceptre, qui règne par la parole, gouverne au nom de Dieu et appelle les hommes à s'entr'aimer, le monde s'est habitué à placer au-dessus de tous les pouvoirs le pouvoir moral; voilà l'héritage immortel que la cité du moyen âge a légué aux peuples!

MICHAUD.

Combien je remercie Dieu de n'être pas né dans ce fameux onzième siècle!

LE DUC.

Siècle lamentable, mais à jamais fameux par l'héroïsme de l'amour, de l'enthousiasme, de la foi! Le Christ était remonté aux cieux, nous voulûmes le ramener parmi nous; c'est alors que s'établit définitivement le dogme de la présence réelle. Ce n'est

point assez que le sacrifice du Sauveur nous soit rappelé par des symboles; nous voulons qu'à la voix du prêtre il redescende sur chaque autel, comme sur un autre Golgotha, qu'il soit tout entier dans le vin et dans le pain qui changent de nature en gardant leurs apparences; c'est de son propre sang, c'est de sa propre chair que nous nous repaissons afin de nous approprier sa vie; nous voulons nous identifier avec lui, nous voulons qu'il s'identifie avec nous. La théorie du Verbe incarné passe heureusement à l'état de pratique, tandis que le principe de la charité reçoit une première application sociale. En même temps le culte de la Vierge-Mère fait des progrès qui sont un signe de l'élévation de la condition des femmes, de l'adoucissement de la brutalité mâle; Marie trône au ciel, *comme la femme revêtue du soleil et couronnée d'étoiles*, afin d'épancher sur les douleurs de la terre une miséricorde maternelle. Enfin la formule de la Trinité se perfectionne. Selon le symbole de Nicée, le Père, c'est l'être en lui-même, le Fils, c'est l'être se manifestant par le Verbe, le Saint-Esprit qui procède à la fois du Père et du Fils, c'est l'être communiquant la vie; c'est alors que les fonctions longtemps indéterminées de la troisième personne apparaissent comme celles d'un lien, de la charité, de l'amour. Cette doctrine a prévalu, quoiqu'elle se soit produite au milieu d'hérésies qui annonçaient le détrônement du Fils, l'avènement du Saint-Esprit, un évangile éternel, le règne de l'amour; pressentiments désordonnés d'une transformation du christianisme. L'amour a sa personnifica-

tion dans la Trinité entre la puissance et l'intelligence; le précepte de la charité est écrit dans la définition de Dieu, il ne périra plus.

CHARDEVEL.

Les ariens ne comprennent pas cette poésie; nous qui ne croyons à rien, nous comprenons tout.

MICHAUD.

Faut-il donc que nous retournions au moyen âge ?

LE DUC.

Il y a un malentendu entre nous. Je glorifie le rôle de l'Église, je ne place pas l'idéal de la société dans cette époque pleine de misères, de sang, de rapines, chargée de toutes les souillures de l'antiquité et de la barbarie; l'Église elle-même ne parvient pas toujours à s'en distinguer, elle en est le cœur, et elle en partage souvent les duretés et l'arrogance. Son zèle pour le bien se témoigne surtout par son agression du mal; sa charité s'arme du glaive et du feu dans cette vie et dans l'autre; son despotisme spirituel se tend à l'excès pour rivaliser avec le despotisme temporel; elle se constitue en monarchie absolue en face des royautés absolues; le pape usurpe sur le Christ en se faisant adorer comme l'Homme-Dieu visible, et le moment arrive où, après avoir contraint le monde à se modifier, l'Église semble se replier sur elle-même. Sa science est fixée par saint Thomas d'Aquin, et je ne sais quelle défaillance l'atteint sous la pourpre; après avoir tourné si longtemps ses propres aspirations et celles des peuples vers le ciel, afin de vaincre les puissances de la terre, elle est comme empêchée de trouver un langage pour l'humanité qui

se cherche une voie sur cette terre baignée de tant de larmes; elle ne sait plus que pratiquer la petite charité, elle met la grande sous le boisseau. Que se passe-t-il donc alors? Là où il n'y avait qu'une multitude de clans, il se forme des nations; les corps rassemblent leurs membres épars; les morcellements du territoire cèdent à une force secrète qui organise les grands royaumes; et Rome, après avoir péniblement régné sur la division, a plus de peine à régner sur des peuples forts, sur des princes puissants. Oui, ce passage de l'Europe de l'état féodal à l'état de nationalité exigeait de la part de l'Église un effort nouveau; après avoir formé, maintenu, moralisé une vaste agglomération de peuplades chrétiennes, il lui fallait former la *société des nations*, et elle est comme épuisée de sa vertu surnaturelle; l'heure d'une crise approche. Mais qu'ai-je fait? Je me suis laissé entraîner... Andrieux, je vous prie de m'excuser d'avoir retenu si longtemps la parole; voyons, parlez-nous de Grégoire VII.

CHARDEVEL.

Ce cher duc s'imagine avoir laissé quelque chose à dire sur un sujet où son âme déborde jusqu'à l'indulgence, et s'arrête au moment de la justice!

ANDRIEUX.

Tout a été dit, passons à la troisième époque.

III

LE TEMPOREL ET LA CHARITÉ.

*

ANDRIEUX, CHARDEVEL, MICHAUD, LE DUC.

CHARDEVEL.

Andrieux, c'est ici que je vous attendais. Cette troisième époque décompose le christianisme, elle frappe les évolutions de son principe de discontinuité, votre système se brise.

MICHAUD.

C'est ici que le temporel et le spirituel se séparent, il n'y a rien au-delà.

ANDRIEUX.

Monsieur le duc, vous avez reconnu la défaillance du pouvoir moral de l'Europe ; le terme de son œuvre générale est marqué par la victoire du sacerdoce sur l'empire, par les abdications de la féodalité devant la royauté et la bourgeoisie, par le relâchement de la servitude des campagnes, par la formation des grands États, en un mot par tous les avancements de la société laïque. Le despotisme spirituel suscite les protestations des parlements qui opposent les lois nationales à la domination étrangère, des universités qui opposent leur science à la science sacrée, des monarchies qui opposent le droit divin des couronnes

au droit divin de la tiare, des conciles qui opposent leur infaillibité à l'infaillibilité papale, des ordres monastiques qui opposent la pauvreté et l'humilité de l'Évangile à l'opulence du Saint-Siége, et dès le quatorzième siècle les hérésiarques opposent le Christ au pontife comme chef de l'Église. Supposera-t-on que Rome aurait conjuré cette insurrection en se réformant dans sa tête et ses membres? ce serait méconnaître la raison de la crise du seizième siècle. L'Église ne fait plus faire de progrès au monde, le monde veut faire son progrès par lui-même. Il n'eût pas suffi au Saint-Siége de se purger de ses scandales pour se perpétuer dans sa suprématie; il lui aurait fallu prendre l'initiative de toutes les modifications désirées; mais il ne fût pas assez bien inspiré pour deviner où tendaient tant de pressentiments confus; ne prévoyant rien, il ne fit rien; il fut seulement assez avisé pour prendre ses sûretés. L'Église devint un État italien gouverné par un prince italien, elle conserva les traditions de la cité de Dieu dans un petit royaume terrestre qu'elle se créa par des procédés dont Machiavel a rédigé le code. Cependant le temporel s'affranchit, manifeste sa vie propre, fait son expérience; qu'est-ce à dire, sinon que la division du monde chrétien emporte une division de travail, et que chaque moitié a une fonction à remplir?

LE DUC.

Le spirituel a produit son interprétation du christianisme, le temporel doit aussi produire la sienne. Dieu se voile dans la société qu'il s'était choisie, il se témoigne par la société de César qu'il adopte.

ANDRIEUX.

L'affranchissement du temporel s'opère par deux mouvements qui tour à tour se distinguent et se confondent, la renaissance et la réforme. La renaissance est un épanouissement de la nature humaine comprimée par les dogmes ou la discipline de l'Eglise; arts, lettres, philosophie spéculative, sciences de l'univers et de l'homme, soif des jouissances sensuelles, recherche des plaisirs de la libre pensée, tout éclate. L'antiquité gréco-romaine se fait agréer comme l'idéal du vrai et du beau, elle est le culte du génie moderne qui s'émancipe. La Papauté elle-même fait ses délices de Platon, de Phidias, de Virgile. Et comme un esprit nouveau s'agite au sein de la société, il y a une révélation de nouvelles terres, de nouveaux cieux. Le flot d'une humanité inattendue avait précédé l'organisation du catholicisme qui, à l'heure de sa prépotence, avait en quelque sorte retrouvé l'Orient; mais voici la chrétienté jetée tout d'un coup bien au-delà des bornes de l'empire romain; presque au même jour un continent ignoré se découvre, l'ancien continent achève de se dévoiler, des nations lointaines étonnent les regards des chrétiens si longtemps occupés à se contempler, la surface entière du globe va être connue, ses révolutions autour du soleil sont affirmées. Cependant ce mouvement de la renaissance, sorte de retour au paganisme, est contenu, tempéré, sanctionné par le mouvement de la réforme qui sollicite les âmes à un retour vers les siècles apostoliques. Les débuts de cette troisième époque semblent caractérisés par une

double restauration du passé, l'antiquité greco-romaine et le christianisme primitif; l'esprit humain en dépassera la portée, de même que Christophe Colomb abordait à un nouveau monde en croyant n'aller qu'à l'ancien.

Comme Grégoire VII, Luther a passé par les austérités du cloître; pourtant il n'est pas purement un moine, il a un pied dans le siècle à titre de professeur de l'université de Wittemberg; il gagne immédiatement la faveur des lettrés, des légistes, des universités, des parlements, des princes, en un mot des forces vives du temporel dont il fait les affaires, et tout d'abord il trouve un appui dans l'Allemagne dont il sert les antipathies contre le joug ecclésiastique de l'Italie. C'est lui qui défait ce que Grégoire VII avait fait. Le pape avait lié le temporel au spirituel, le moine tranche le lien et les dégage de leur pacte. Le pape avait spiritualisé l'Eglise afin d'envahir le monde, le moine spiritualise le monde afin de rompre avec l'Eglise qui s'est faite temporelle. Le pape, conformément à ses vues de domination, avait organisé les moines en milice du Saint-Siége et ramené les prêtres du concubinage au célibat; le moine, conformément à ses vues d'affranchissement, ouvre les cloîtres dont il licencie les bandes corrompues, il invite les prêtres à purifier leurs mœurs par un mariage régulier dont il leur donne l'exemple. Fait immense que ces noces de Luther; voici confondues en un seul peuple la tribu des clercs et les tribus des laïques. Tout ce qui fait du prêtre plus qu'un homme est aboli jusque dans son

langage, dont la familiarité allemande critique la latinité emphatique des bulles pontificales. Confession, purgatoire, culte des saints, droit de lier et de délier, sont supprimés pour être trop favorables à la suprématie de Rome ; il va jusqu'à nier le libre arbitre, jusqu'à faire de l'homme le serf de la grâce et l'esclave de la prédestination ; il le livre tout entier à la mystérieuse justice du Christ, de sorte que rien ne reste en lui par où le despotisme pontifical puisse le ressaisir en se vantant de dispenser des indulgences. En outre, l'autorité des Ecritures remplace l'autorité de l'Eglise, et c'est dans la faculté d'interprétation attribuée à chaque individu que réapparaît la liberté dont il semble avoir fait si bon marché. Il refuse en effet au clergé le privilége des inspirations du Saint-Esprit pour l'attribuer à tous les fidèles. Sans doute, en replaçant la religion dans la société, en la décapitant dans son chef visible, en la ruinant dans sa hiérarchie, il la subordonne au pouvoir de César et la ramène à son point de départ ; mais déjà les nations sont assez fortes pour lutter contre l'oppression temporelle, pour soumettre à leur examen les questions politiques aussi bien que les questions religieuses. Enfin, en simplifiant le dogme et le culte, le réformateur concentre l'attention sur la morale, et par là il remédie à ce qu'il y avait d'excessif dans son mépris des œuvres. Une évolution considérable de la charité s'accomplit, ce principe n'est plus dans l'Eglise exclusivement, il entre dans le monde comme la règle de conduite de tous et de chacun.

LE DUC.

Voilà, voilà le signe de la majorité du temporel.

ANDRIEUX.

Cependant la portée de la réforme nous échapperait si nous refusions de voir qu'elle poussa notre activité dans les voies pratiques, notre intelligence vers les sciences d'observation. Durant l'époque théocratique, nos sympathies n'avaient cru devoir se prendre qu'aux choses spirituelles, et elles mordent aux choses temporelles comme à un fruit défendu et trouvé innocent. La chrétienté en vient à s'aimer dans la terre qu'elle réputait un lieu d'expiation et qui lui semble plaisante, dans la nature qu'elle méconnaissait et dont elle découvre les merveilles avec enthousiasme, dans sa chair qu'elle a mortifiée et qu'elle pare, dans son intelligence qu'elle tenait enfermée dans un cercle et qui prend l'essor, dans son droit à la liberté qu'elle avait laissé sommeiller et qui se réveille avec une bravoure que les révolutions ne feront pas reculer. De nouveaux champs sont ouverts aux nations qui ne courent plus aux plages lointaines pour y conquérir un sépulcre, mais pour ramasser dans leurs croisades mercantiles l'or, l'argent, les pierres précieuses, tous les produits d'une terre luxuriante, et de nouveaux horizons sollicitent leur pensée; la puissance laïque va grandir par l'accroissement de ses intérêts matériels et d'une science ignorée de l'Eglise. En un mot la troisième époque n'aurait pas toute sa fécondité si les deux courants de la renaissance et de la réforme ne s'étaient mêlés.

MICHAUD.

Bien ; mais vous ne faites pas assez sentir que Luther rappela le christianisme à sa mission spirituelle en habituant les fidèles à chercher Dieu dans leur conscience ou dans le ciel, au lieu de le chercher dans l'image, en abolissant toute idolâtrie... Dites : serait-ce à dessein que vous vous seriez tu sur la suppression de l'hommage rendu à la Vierge-Mère, dont vous vous êtes engagé à transformer le dogme?

ANDRIEUX.

Nous en parlerons dans notre quatrième dialogue ; disons seulement aujourd'hui que la femme, après avoir grandi par le culte de Marie, perd le souci d'être représentée au ciel par une reine subalterne à côté de l'Homme-Dieu, elle qui a l'ambition de prendre rang sur la terre au niveau de son maître ; si le monde se prétend l'égal de l'Église, la femme se prétend l'égale de l'homme ; le temporel se spiritualise, la femme se virilise.

MICHAUD.

Soit ; nous nous expliquerons alors sur cette funeste doctrine de l'égalité des deux sexes. Donc, revenons au troisième couple dont j'accepte une moitié de très-bonne grâce ; quant à l'autre... Charles-Quint est un mystérieux personnage qui m'est antipathique. En quoi concourt-il à l'œuvre du seizième siècle? Sa charité se prouve-t-elle par son rêve de monarchie universelle?

LE DUC.

Expliquerez-vous l'énigme?

Il est le contre-poids du réformateur, mais son collaborateur. Tandis que Luther entend se servir du temporel contre le spirituel, le temporel se présente dans les proportions d'un Charles-Quint, le plus puissant des Césars depuis les Césars de la vieille Rome, faisant revivre pour lui le titre de Majesté. Il juge au-dessous de lui de se faire le vengeur d'une Église décriée, il croit l'occasion bonne pour élever l'empire au niveau de l'ambition de ses prédécesseurs et de la sienne. Il entreprend de reconstituer l'unité religieuse et politique, en en fixant le centre dans le pouvoir impérial dont l'Église sera l'instrument, dont les royautés européennes seront les vassales. Il rêve plus que de Charlemagne, il rêve de recommencer la théocratie en l'établissant dans la prééminence de César, de devenir une sorte de Grégoire VII du temporel, le gardien de la chrétienté qu'il protége avec sollicitude contre les envahissements de l'islamisme, le vicaire du Christ sur cette terre où il a le pied sur deux continents. C'est pour en arriver là qu'il affecte le rôle d'un médiateur entre la réforme et le catholicisme. Il tient Luther entre ses mains à Worms et le laisse s'évader ; il n'a garde de vouloir étouffer la réforme, il en a besoin contre la papauté dont il fait mettre la capitale à sac par ses bandes d'aventuriers ; mais il a besoin de la papauté pour contenir ou frapper en son nom l'indiscipline féodale de la Germanie, pour rallier à ses desseins les vieux fidèles, et il étale le zèle catholique. Ce qui fait de lui un mys-

tère, c'est ce rôle équivoque. Il se proposait à la fois de contraindre la réforme à rentrer dans le sein de l'unité, Rome à subir des réformations salutaires et à humilier son orgueil devant le sien ; c'est dans un concile qu'il voulait résoudre cette question dont il se prétendait l'arbitre suprême, agissant pour l'Europe à titre d'empereur, de même que Henri VIII avait agi pour l'Angleterre à titre de roi. Heureusement les empereurs ne savent jamais bien jusqu'à quel point l'esprit religieux leur échappe ; Constantin n'avait pas prévu les conséquences du symbole de Nicée ; Charlemagne, les conséquences de l'élévation de Rome ; Charles-Quint ne devina pas davantage ce qui sortirait de Luther et de l'Église. C'est vainement qu'il a effrayé et caressé la cour pontificale, il n'obtient son concile que tardivement ; c'est vainement qu'il a vaincu les soldats du protestantisme, il risque d'être enlevé par eux aux portes de son concile qui se disperse. Il se retourne alors contre la France pour la troisième fois, et sans succès ; il ne lui restait plus qu'à abdiquer. Ainsi finit à la même heure l'histoire des deux colosses du moyen âge, le sacerdoce et l'empire.

Il manqua à Charles-Quint, pour restaurer l'unité politique et religieuse de la chrétienté, ce que Charlemagne avait eu pour la fonder, — la France, — et une Église en progrès ; rien ne lui fut permis que de défaire l'œuvre de son grand devancier, comme Luther avait défait l'œuvre de Grégoire VII. Cependant, forcé de désespérer de l'impérialisme, il consacra l'irréparable abaissement de la papauté.

La réforme n'y eût pas suffi; ce ne fut pas trop peut-être de son ambition, de son génie, de sa puissance pour consommer la dégradation du Saint-Siége dont il transporta l'omnipotence dans le temporel, en donnant à toutes les couronnes l'exemple de l'indépendance vis-à-vis de Rome, de l'usurpation des prérogatives sacrées dans le gouvernement de leurs États; c'est en cela qu'il s'associe au mouvement progressif de son époque. Singulière destinée que la sienne! Il échoue dans ce qui le préoccupe, il réussit là où il ne cherche pas le succès. Le principe de l'équilibre est solennellement inauguré dans le pacte des luthériens et des catholiques d'Allemagne qu'il signe malgré lui; principe dont la France s'empare pour l'opposer aux tronçons redoutables de son empire, l'Espagne et l'Autriche, pour ruiner tout essai de monarchie universelle laïque, de même que la doctrine de la réforme avait servi à détruire la monarchie universelle sacrée. Cent ans environ après le concile de Trente, le congrès de Westphalie, surnommé les *premiers états généraux de l'Europe*, est une sorte de concile temporel, en dehors du pape, qui reconstitue la société chrétienne, commencée par l'Église et l'empire, sous la forme d'une république pondérée; état politique provisoire comme l'état religieux. Tout s'achemine aux renouvellements.

MICHAUD.

Vous nous avez présenté trois couples; je n'accepte pas le premier; du second, je ne prends que Charlemagne; du troisième, je garde mon Luther;

votre système ne tient pas ; mais M. Chardevel avait promis de le briser, et il se tait.

LE DUC.

Terrible philosophe, parlez enfin !

CHARDEVEL.

Messieurs, je l'ai dit, mais il faut que je le répète ; le chrétien adore Dieu hors de l'univers, il s'aime hors de son corps ; il cherche la beauté au-delà de la forme qui n'en est que l'image corruptible, la vérité au-delà de la réalité qui n'est qu'une illusion, l'idée au-delà du visible qui n'est que l'idole, le bonheur au-delà de l'existence présente qui n'est qu'une douloureuse épreuve ; mais un jour il se souvient qu'il est homme. Il se lasse de la contrainte imposée à ses sens, à sa raison, à ses sympathies ; il proteste contre la flétrissure imprimée à la chair, et, scandaleusement ou décemment, il rompt avec la règle sacrée pour se faire païen dans ses actes, dans ses plaisirs, dans ses arts, en imitant l'exemple de la papauté qui se prélasse dans tous les raffinements des voluptés mondaines, qui retrouve en son cœur les adorations ensevelies et ferventes de l'olympe de la vieille Rome. Le moine de Wittemberg a beau s'indigner de cette complicité de l'Église et de la matière ; lui aussi cède aux penchants du siècle, il n'arrache ses disciples au paganisme que pour les ramener à la loi charnelle des juifs. Et que font les jésuites ? Ils s'appliquent à conserver le monde dans la soumission catholique, en lui procurant les bénéfices de la révolte au sein de la fidélité ; ils lèvent à petit bruit l'anathème dont la chair et les

intérêts temporels sont frappés ; ils ne tentent plus d'élever la terre jusqu'au ciel, ils abaissent le ciel vers la terre. Cependant la philosophie et la science obéissent aux inspirations de l'époque. La méthode se change ; elle renonce à se placer au point de vue le plus général, pour en redescendre avec un idéal tout fait que la réalité doive accepter de force ; désormais elle part du particulier, du fait, du réel, et ne s'élève que graduellement, par la force de l'induction, à la généralité, à la loi, à l'idéal. La vérité cesse d'être une chose trouvée, c'est une chose à découvrir. Chose grave que ce renversement du procédé scientifique ; mais ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'en même temps la science ne se considère plus comme un arcane à dérober aux regards du vulgaire ; elle se nomme elle-même un outil de l'amélioration de la condition humaine ; un mot entre dans son langage, le mot d'utilité. L'invention de toutes les ressources possibles, la découverte de tous les instruments d'action, la prospérité, la puissance deviennent une passion des sociétés qui ambitionnent de s'emparer des forces de la nature, pour les tourner à leur profit et à leur gloire. Dites ; n'y a-t-il pas un abîme entre le mysticisme de votre charité évangélique et les sympathies que la renaissance et la réforme ont déchaînées ? Comment la faites-vous passer d'une époque à une autre sans qu'elle sorte du christianisme?

ANDRIEUX.

Si le dogme chrétien établissait une hostilité radicale entre l'esprit et la matière, il ne serait pos-

sible de procéder à une réorganisation sociale qu'en l'abolissant pour le remplacer; mais s'il présente déjà une transaction entre la matière et l'esprit, nous le développerons, et nous ne cesserons pas d'être chrétiens. Ne vous semble-t-il pas que vous faites confusion entre le christianisme des apôtres et le christianisme des gnostiques, qui considérait la matière comme impure, le corps comme une prison de boue? L'Église plaça ces opinions extrêmes au rang des hérésies, elle se défendit de ce spiritualisme à outrance. Ai-je besoin de vous l'apprendre, saint Augustin déclare que la *nature de la chair n'est point un mal*, que le mal est dans la volonté qui fait un bon ou mauvais emploi de la chair, comme elle fait un bon ou mauvais emploi du feu, selon qu'elle s'en sert pour échauffer et purifier ou pour brûler et torturer. Si je ne me trompe, notre Luther ne se borna point à emprunter au prince des docteurs le système de la grâce; il mit à profit cette forte et saine inspiration. L'Église, chargée de dompter les intempérances de la chair païenne ou barbare, exagéra la part de l'esprit et ne sut pas revenir à la mesure; la réforme eut à réagir afin de rétablir l'équilibre.

CHARDEVEL.

Abordons, abordons l'examen de la formule de votre charité, « *aimez Dieu par-dessus toute chose et votre prochain comme vous-même*, » nous verrons ce que vous en tirerez. Et d'abord l'amour vers lequel toutes les âmes doivent se tourner, c'est l'amour divin; il fallut les y précipiter pour vaincre l'égoïsme

antique; mais si cette méthode curative eut ses avantages, les inconvénients n'en sont-ils pas manifestes? L'amour de l'infini fait tort à l'amour du fini; on n'aime pas efficacement ses semblables lorsqu'on aime Dieu si exclusivement; cette dévotion passionnée n'est que trop souvent de l'égoïsme en Dieu. Passez-moi l'expression, ce n'est pas directement, c'est par ricochet que le chrétien aime les hommes; de lui à eux, d'eux à lui, il n'y a pas une circulation vivifiante du fluide sympathique; c'est vers l'Abstrait que se dirige, c'est dans l'Abstrait que se fixe ce qu'il y a d'énergie affective chez lui, tel est le devoir par excellence, enseigné par les penseurs les plus profonds. Comment voulez-vous que ces croyants songent à former une société entre eux, lorsqu'ils s'entêtent à former une société avec Dieu? Mais ce n'est pas tout; si l'amour du prochain est subordonné à l'amour de Dieu, à l'amour du prochain est subordonné l'amour de soi-même. Chrétiens, qu'avez-vous fait du *moi?* Vous l'avez immolé à l'amour de l'Abstrait et à l'amour du *non-moi;* vous lui avez imposé l'abnégation, et, faute de concevoir la légitimité de l'égoïsme, vous n'avez jamais eu la perfection de l'amour du prochain. La sainte réciprocité de l'affection est amortie par la passiveté du *moi* que vous avez réduit à la servitude ou à la révolte. Et c'est pourquoi, après votre époque du moyen âge où le *moi* avait été terrassé, il se redresse, il se justifie, il se couronne; il raille l'amour du prochain en disant : *charité bien ordonnée commence par soi-même*, et de sa raillerie il fait une

théorie philosophique ; l'amour de soi est pris pour base de la morale. De tels excès démontrent le vice de votre formule ; vous n'en ferez jamais sortir un ordre social nouveau, parce qu'il n'y a point d'organisation régulière sans la conciliation de l'intérêt individuel et de l'intérêt collectif, du *moi* et du *non-moi.* Votre mot de charité a vieilli ; il n'y a qu'un mot qui dise et puisse tout, c'est le mot de SOLIDARITÉ.

ANDRIEUX.

Notre querelle est toujours la même ; s'agit-il de l'esprit et de la matière, vous dénoncez la guerre là où il y a un heureux essai de conciliation ; s'agit-il du moi et du non-moi, vous voyez le sacrifice de l'un des termes dans la préséance de l'autre. Cependant tout se compense. Lorsque le catholicisme eut prêché : « aime ton prochain comme toi-même, » la réforme prêche : « aime toi toi-même comme ton prochain. » En effet, cette troisième époque est celle de la réaction des sentiments particuliers contre l'excès des sentiments généraux ; elle a le Moi pour pivot en morale et en politique. C'est le motif déterminant de la rupture du monde avec l'Eglise, qui représente des sentiments généraux abstraits des conditions spéciales de chaque existence, et qui, avec son organisation immuable, demeure inhabile à satisfaire les nations jalouses de constituer leur individualité, l'individu jaloux de constituer sa personnalité. Que voulez-vous ? le progrès jusqu'à présent s'opère par des mouvements alternatifs qui semblent contradictoires et qui consentent l'un à

l'autre; la réforme ne les a pas liés, mais elle les a équilibrés. La formule de la charité, déjà précisée par deux interprétations successives, se prêtera à l'harmonie du *moi* et du *non-moi;* elle contient tous les termes à associer, elle est donc susceptible de s'organiser, et cette parole de saint Paul : « *Nous sommes le corps du Christ, nous sommes tous membres les uns des autres,* » nous a donné peut-être un avant-goût salutaire de la solidarité philosophique.

CHARDEVEL.

Très-cher et très-didactique Andrieux, vous rapetissez les questions. Tout se réduit-il à une sorte de ménage avec querelles et raccommodements entre le moi et le non-moi, entre la matière et l'esprit ? Ouvrez les yeux. L'univers se révèle avec toutes ses forces et toutes ses formes, avec la diversité de ses phénomènes et la majesté de ses lois, comme un être immense, sans commencement ni fin, vivant de sa vie propre, se suffisant à lui-même, s'expliquant par lui-même, et il reprend son nom antique, NATURE. Cependant l'homme cesse de se dire tombé à la suite d'un premier jugement sur les auteurs de sa race, réservé à un effroyable jugement dernier avec sa postérité, si misérable qu'il a besoin d'être relevé par le sacrifice d'un Dieu; il écarte toutes ces hypothèses comme les spectres de l'enfance, et ne veut plus croire qu'à la lumière; il respire librement, il foule d'un pied léger sa terre qui fait partie du ciel dont il explore les champs illimités; il se révèle lui-même l'histoire de son habitation; c'est en lui et

par lui qu'il découvre la raison de ses idées, de son histoire, la source de sa destinée, la justification de ses devoirs, la sanction de la solidarité de tous les êtres de son espèce, et il se nomme HUMANITÉ. Humanité et Nature, voilà le vaste dualisme dont la philosophie fait une harmonie; alors, je vous le demande, que nous importe le pur et doux rêveur dont vous avez fait un Dieu? Vos chrétiens avaient besoin de rencontrer dans les subtiles communications de leur esprit avec l'esprit suprême une figure visible, un corps palpable, un homme enfin à quoi se prendre pour ne pas s'exténuer dans l'inanité; ce leur fut une récréation divine de retrouver un peu de concret sur ce fond désolant de l'Abstrait; mais l'Homme-Dieu n'est plus qu'un pâle fantôme au milieu des splendeurs de la nature et des gloires de l'humanité. Si la réforme avait dit : « tout homme est son prêtre, » la philosophie dit à son tour : le genre humain est son rédempteur. La négation du pape au profit du Christ atteint le Christ lui-même au profit de l'humanité qui proteste contre l'automatisme infligé par la doctrine de la grâce, qui revendique son autonomie. La divinité du Sauveur est niée par une foule de chrétiens. — Ne faites pas la sourde oreille, Monsieur Michaud, c'est à vous que je parle; — il n'est plus pour eux que l'homme parfait, demain il ne sera qu'un homme, et vous vous flattez de le rehausser? La tradition religieuse est brisée.

MICHAUD.

Je vous avais prié de briser le système de M. Andrieux, pas davantage.

LE DUC.

Chardevel veut bien d'une quatrième époque philosophique ; mais il nous condamne, nous, à ne pas aller au delà de la troisième.

ANDRIEUX.

Nous redirons de l'Homme-Dieu ce que nous avons dit à propos de la chair et de l'esprit, du moi et du non-moi ; dans cette unité complexe, le Dieu fut surtout considéré par le catholicisme qui sollicitait la nature humaine aux aspirations célestes ; l'Homme fut surtout considéré par la réforme qui associait la conscience de la dignité humaine à la confiance dans une destinée terrestre. Jésus s'était dit notre frère, il est pris au mot, proclamé l'idéal de notre espèce ; il cesse d'être cru Dieu, il ne cesse pas d'être cru divin. La révolution brise ses autels et bénit son évangile. Est-ce que cette proclamation de l'unité du genre humain, de la fraternité universelle, de l'affranchissement de tous les esclaves, de la régénération de tous les peuples, est-ce que cette glorification de l'homme dans l'humanité et de l'humanité dans l'homme n'est pas une explosion du christianisme, et vous voudriez l'ensevelir dans son triomphe? Quiconque souhaitera la perpétuité de la religion se rattachera au Christ, qui a bâti sur le fondement même de la charité. Sans doute il faut que toutes ces aspirations finales de la troisième époque se résument dans un mouvement décisif qui récon-

cilie les sentiments particuliers et les sentiments généraux, la chair et l'esprit, la terre et le ciel, la créature et Dieu, la femme et l'homme, les prolétaires et les privilégiés ; mais après que le monde eût atteint le terme de son expérimentation théorique et pratique, le dix-neuvième siècle s'ouvre par une évolution nouvelle de la charité. L'humanité va se transfigurer ; le Christ sera pareillement transfiguré d'après les deux aspects sous lesquels il a été envisagé par le catholicisme et la réforme. Non, ce n'est pas vainement que le Christ a été adoré comme le symbole de l'union du ciel et de la terre ; c'est sur lui que ce dogme de la réconciliation a été établi, et nous ne saurions pas ne pas nous inquiéter du rang de ce médiateur à qui il fut donné d'assimiler l'une à l'autre la vie divine et humaine. C'est dans un autre dialogue que nous traiterons ce sujet à fond ; mais, quelle que puisse être alors notre transformation de la théologie chrétienne, il sauvegardera la tradition religieuse que vous voulez abolir parce que vous la trouvez imparfaite, que nous nous bornons à déclarer mûre pour un perfectionnement. Nous pensons en cela témoigner plus de respect pour les travaux des générations antérieures, mieux marquer la solidarité entre elles et nous. Ce n'est pas tout que de faire consister la science de l'homme dans la succession régulière des développements de sa vie ; il faut s'en servir pour contrôler toutes les audaces d'une pensée libre, et le Christ sortira victorieux de ce contrôle nécessaire ; il s'est témoigné d'époque en époque par de grands

ouvriers, ces grands ouvriers ne lui ont pas manqué à l'heure voulue... Messieurs, ne vous hâtez pas de vous récrier, ce sont Napoléon Ier et Saint-Simon.

IV

LE TEMPOREL, LE SPIRITUEL ET LA CHARITÉ.

*

ANDRIEUX, LE DUC, MICHAUD, CHARDEVEL.

MICHAUD.

Napoléon Ier et Saint-Simon... Voilà donc ce quatrième couple pour lequel on a inventé tous les autres; je le voyais venir, je le repousse des deux mains. Est-ce que Saint-Simon a qualité pour figurer parmi les réformateurs, lui qui n'a pas été mêlé aux événements comme Luther, Hildebrand, Athanase, qui n'appartient à l'histoire que par une célébrité posthume? Quant à Napoléon, je veux bien qu'il soit le premier des capitaines anciens et modernes; mais je maudis l'ambitieux qui épuisa le sang des peuples aux jeux du hasard et de la force; je flétris ce fils ingrat de la révolution qui fit pis encore que d'être un despote, qui fit école de despotisme; ce n'est pas moi que la gloire fascine, et je prie le ciel d'épargner à mon pays le funeste présent de ces grands hommes...

CHARDEVEL.

Qui jettent les assemblées délibérantes par les fenêtres !

MICHAUD.

Permettez... ce n'est pas de son 18 brumaire que je lui fais un crime, moi.

CHARDEVEL.

Ah ! il vous fallait un coup d'Etat, et vous lui reprochez son despotisme ?

MICHAUD.

Monsieur, l'ordre était mis en péril par le Directoire, cette queue ridicule de la Terreur, et ne pouvait être sauvé que par une épée intelligente...

CHARDEVEL.

Ah ! il vous fallait une épée, et vous lui reprochez son amour de la guerre ?

MICHAUD.

Son génie politique n'égalait pas son génie militaire ; il n'a fait que passer, et n'est rien de plus que le symbole de la guerre, auquel on accole Saint-Simon qui inventa la paix perpétuelle après l'abbé de Saint-Pierre. Tels sont les fondateurs de la fameuse époque organique du dix-neuvième siècle : un rêveur stérile... et un sanglant météore !

CHARDEVEL.

C'est faire injure à Saint-Simon, l'homme de l'avenir, que de le placer côte à côte de Bonaparte, l'homme du passé, le plagiaire des potentats ses devanciers, affectant comme eux de servir l'idée progressive qui n'avait pas besoin de lui, ressuscitant l'empereur par haine de la révolution, le pape par

peur de l'idéologie; il nous a reculés de cent ans peut-être !

ANDRIEUX.

Nous prononçons aujourd'hui sur les événements et les hommes en les rapportant à l'idéal d'ordre, de liberté, de paix que nous nous proposons; c'est une heureuse habitude; mais jusqu'à présent tous nos progrès sont chèrement achetés, et c'est un pur rêve qu'une paix générale qui n'ait pas ses racines dans le sang, qu'un ordre nouveau qui ne soit pas précédé du renversement de l'ordre ancien, qu'une extension de la liberté qui ne provoque pas un despotisme. Or, toute dictature est proportionnelle à la révolution qui la suscite. Il fallait à notre révolution, la plus vaste qui fût jamais, un homme grand comme elle, capable de la maîtriser au dedans, de la défendre au dehors; ce fut Napoléon, politique et capitaine du premier rang sous le nom d'empereur, nom nouveau pour la France. Mais la France exerçait une magistrature dans le monde par la fréquence de ses interventions; sa révolution, en ébranlant sur son sol les bases mêmes du vieil ordre européen, la contraignait à un accomplissement formidable de sa fonction qui réclamait le titre de l'autorité la plus générale, le titre d'empereur, et César est nécessaire tout à la fois à l'intérieur, à l'extérieur. Il relève le trône afin de se faire antique en s'y asseyant, sauf à rajeunir la chose en l'ajoutant à sa personne; il réagit contre l'anarchie jusqu'à supprimer toute liberté; il retire le pouvoir de toutes les mains pour le concentrer entre les siennes; il s'empare de toutes les am-

bitions et de toutes les cupidités déchaînées, il tend tous les ressorts d'une nation électrisée, et paraît l'expression même de la France qui se sent vivre dans cette unité comme elle s'était sentie vivre dans la foule de ses tribuns, qui prend plaisir à opposer aux royautés de droit divin une majesté parvenue dans laquelle elle s'applaudit couronnée et foudroyante. Sa carrière sera brève; il n'a dompté la révolution que pour en faire passer en lui-même l'élan et le vertige; il faut qu'il aille comme elle allait, sous d'autres auspices, mais avec le même emportement; il pousse l'empire à bout, et lui aussi a son 9 thermidor, terme fatal de tous les excès. L'énormité de son despotisme a donné faveur à cette présomption que les avancements de la civilisation condamnent la faculté du gouvernement à s'oblitérer; il nous paraît plus sage de penser que les nations, devenues jalouses de leurs libertés, en imposeront le respect aux hommes supérieurs à qui il est donné de discerner les nécessités générales d'une société et d'y satisfaire, qui se perpétueront jusqu'à la fin des siècles, qui surviennent quelquefois sans être attendus... Chose remarquable qu'à l'heure où le destin des races impériales semblait accompli, un Charlemagne soit issu de la révolution !

LE DUC.

Prenons garde. Vous avez besoin de prêter quelques-uns des traits du vieil empereur au nouveau pour en faire l'un des promoteurs de votre époque organique; pourtant se ressembleraient-ils pour s'être faits tous deux sacrer par le pontife? Le pre-

mier croyait, le second était de la religion de Voltaire et de Rousseau ; le premier s'appliqua à relier les peuples par une Église indépendante ; le second ravit au pape la souveraineté de Rome, ce présent de son devancier, et volontiers il lui aurait assigné la captivité d'un autre Avignon, afin d'avoir sous la main le président de ses futurs conciles ; il termina par la violence sa parodie des respects du fils de Pepin pour le successeur des apôtres ; aussi le système de Charlemagne dura, soutenu qu'il était par une institution commune; le lien religieux a manqué au système de Napoléon, et il en a vu la dissolution du haut de Sainte-Hélène.

ANDRIEUX.

Si Napoléon est moins catholique que Charlemagne, il est plus chrétien. Il copie son prédécesseur lorsqu'il rend hommage à Rome qu'il tente de réconcilier avec la révolution ; mais cette Église que le vieil empereur avait trouvée militante et unie, qu'il plaça audessus de la chrétienté pleine des divisions féodales, afin de faire ployer toutes les inégalités devant l'Évangile, le nouvel empereur la trouve épuisée et critiquée; ce n'est plus à la tête qu'il doit prendre le christianisme, c'est dans les peuples eux-mêmes où les doctrines d'égalité, de liberté, de fraternité se sont faites chair. Le premier avait pourvu à ce que la semence fût répandue; les résultats sont produits à l'heure où le second paraît; il ne copie plus, il obéit à sa propre inspiration lorsqu'il s'emploie à les affermir en France, à les propager en Europe, et c'est pour cela qu'il est l'un des promoteurs de l'é-

poque religieuse future. C'est lui qui légalise les principes de la révolution, qui en consacre les intérêts en affermissant sous les pieds de la bourgeoisie et du peuple la propriété des biens de la noblesse et du clergé; il la laisse si profondément implantée qu'après lui personne n'y touche sans avoir à s'en repentir. Aujourd'hui il nous est aisé de prétendre que la démocratie se serait passée de lui; comme toute chose nouvelle, elle avait besoin d'une sanction tirée de la force, du pouvoir, du souverain. De même que les rois ses prédécesseurs avaient été les princes de la classe moyenne, il se fit le prince d'une nation dont toutes les classes étaient égales devant lui. En un mot, il est le plus chrétien des Césars, parce qu'il a cru plus qu'aucun d'eux à l'unité de l'espèce humaine; quoique nul politique n'ait fait verser plus de sang et n'ait plus demandé à la force, ce titre lui restera, si on veut réfléchir, d'après ce qui se passe sous nos yeux, à l'opiniâtreté du droit ancien qui ne se tient pas encore pour vaincu, qui alors fut plus souvent provocateur que provoqué. Certes, les nations européennes ont souffert; mais, sans se faire l'apologiste des abus de la victoire, il est permis de reconnaître que le niveau de leur civilisation a été élevé par ces guerres de la république que Napoléon a si vigoureusement continuées; l'ère de la démocratie y a été avancée de cent ans, la France a payé l'escompte.

C'est en faisant l'Europe à l'image de la France, en la lui donnant pour centre, que Charlemagne en avait constitué l'unité; mais, depuis le seizième

siècle, l'Europe avait perdu le sentiment fédéral. Chaque peuple avait fait ses affaires au mieux de ses intérêts, nonobstant le système de l'équilibre qui maintenait les iniquités établies telles que la domination de l'Autriche en Italie, qui n'empêchait pas de nouvelles iniquités telles que le morcellement de la Pologne, qui ne s'opposait pas à l'usurpation de la domination des mers par l'Angleterre. Napoléon entreprit de reconstituer l'Europe en se servant aussi de la France, et elle n'a pas péri cette unité dont son empire n'était que la forme transitoire; elle a été créée par la diffusion des principes de 89, par la consécration de la solidarité humaine, par la perspective d'une confédération efficace. Voilà l'œuvre religieuse à laquelle la France a donné ses idées, son bras, son sang, à laquelle Napoléon a donné son ambition, son génie, et ses vœux jusqu'au dernier soupir. Un autre de ses prédécesseurs, Charles-Quint, demeura dans son monastère de Saint-Just obsédé du fantôme de l'empire, du remords de l'équilibre dont il avait fait éclore l'œuf moins volontairement que Luther n'avait fait éclore l'œuf de la réforme; il expira sans s'être transfiguré, et longtemps son âme a comme entrepoussé les débris de sa monarchie à se ressouder, au péril et au dommage de tous; Napoléon grandit à Sainte-Hélène au-dessus de lui-même. Il entrevit dans un lointain lumineux les gloires de la France libre et désarmée au sein de l'Europe pacifiée et confédérée; il dit avant de mourir : « *Toute guerre européenne est une guerre civile*, » et l'accomplissement de ses des-

seins, trop vastes pour ne pas excéder les forces d'un seul homme, se poursuit, se poursuivra à la joie de ces populations qui veulent devenir des nations comme les prolétaires ont voulu devenir des citoyens; ce dernier des Césars est le meilleur de tous.

LE DUC.

Allons, je redoutais une épopée, vous n'avez fait qu'une plaidoirie. Puisqu'il faut opiner, Napoléon Ier est de la lignée des Constantin, des Charlemagne, des Charles-Quint; la liste n'est pas complète si son nom y manque. Passons à Saint-Simon.

CHARDEVEL.

Un mot auparavant. Dans le système d'Andrieux, l'impulsion part d'époque en époque de l'empereur, personnification du monde, du réformateur, personnification de l'Église, et trois couples convenablement assortis nous ont été présentés; mais l'homme d'action et l'homme de pensée, Napoléon et Saint-Simon, sont du temporel l'un et l'autre; ils sont du même sexe; il n'y a ni quatrième couple ni quatrième époque.

MICHAUD.

Le système est démoli! On voulait que le réformateur fût laïque, il l'est trop à cette heure.

LE DUC.

Andrieux, est-ce donc ainsi que vous entendiez la réconciliation de l'Église et du monde? Si le monde produit à lui seul l'empereur et le réformateur, il contient tous les éléments vitaux de la chrétienté,

l'Eglise n'est plus rien que la gardienne d'une tradition qu'elle ne peut vivifier?

ANDRIEUX.

Le monde ne retournera plus à l'Église ; l'Église ira au monde pour enseigner le respect de la tradition et pour apprendre comment cette tradition doit être régénérée. Voilà la volonté de la Providence manifestée par l'existence de l'empereur et du réformateur dans le même milieu ; une société unique est en voie de formation, les deux initiateurs ont une base commune d'opérations.

Jusqu'à présent, nous n'avons parlé de Saint-Simon qu'en l'isolant et il vous a paru peut-être une sorte d'aventurier philosophique dont on pouvait au besoin faire le drapeau d'une guerre au christianisme. Le doute ne vous est plus permis sur le caractère de son apostolat; il est inséparable des grands ouvriers chrétiens que nous avons cités; il est leur associé, leur collègue, leur continuateur dans ce que nous avons nommé l'Évangile de l'humanité faisant suite à l'Évangile de Jésus; sans eux il ne pouvait rien, mais sans lui tous demeurent inachevés, et la tradition est rompue. Vous ne prendrez pas ses devanciers que vous ne le preniez, vous ne le prendrez pas que vous ne preniez ses prédécesseurs ; il s'est de lui-même à sa dernière heure classé dans la famille du Christ, il n'en sera arraché ni par les croyants ni par les philosophes. Vous étonnerez-vous de ce qu'il ait été de son vivant obscur et dédaigné? Au commencement de cette quatrième époque plus qu'à toute autre époque, la division de la théorie et de la

pratique doit se trancher; tel est l'état de la société qu'il y faut à la fois pourvoir au présent et préparer l'avenir. Jamais mission ne fut plus éclatante que l'une, plus profonde que l'autre. Napoléon donne à la France une organisation provisoire; il se hâte de reconstituer l'ordre social en mêlant les matériaux du présent avec les matériaux du passé; il rétablit le culte catholique; il pense avoir fermé l'abîme des révolutions; Saint-Simon veut aussi mettre un terme à la révolution, et c'est pour cela qu'il médite une réorganisation définitive de l'Europe et une religion nouvelle, parce que dès lors il considère la religion comme *la seule nature d'institution politique tendant à l'organisation générale de l'humanité.* Napoléon s'applique à combiner la tradition du pouvoir et le principe de la révolution, c'est un autocrate; Saint-Simon s'applique à combiner la philosophie et la tradition religieuse, il débute en théocrate; l'un et l'autre ont le tempérament de l'unité.

Oui, Saint-Simon est un sublime amant de l'unité, et cet amour est l'un des puissants ressorts de son génie. Il a besoin de tout systématiser en vue de la réorganisation de la société. Et tout d'abord le disciple de d'Alembert voit dans les théories scientifiques, produites chez les diverses nations de l'Europe par une communauté de recherches, le lien nouveau des peuples; il voit dans les corporations savantes le pouvoir spirituel légitime. Détaché de l'idée de Dieu qu'il nie alors sans la transformer, il s'attache avec enthousiasme au principe le plus général qui ait été découvert, à la loi suprême de

l'univers, à la loi de la gravitation, dont il pense qu'une philosophie nouvelle doit sortir pour engendrer un nouveau système politique. S'il n'est encore que l'apôtre de Newton, c'est déjà avec un sentiment religieux qui le pousse à *socialiser* la science. Le premier manifeste de cette préoccupation est, comme nous l'avons dit, un opuscule intitulé : *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, écrit en 1802, dans l'un de ces moments décisifs où tout grand homme sent son rayon de feu ou voit son buisson ardent ; là, sans se laisser troubler par l'ascendant du jeune César, il pronostique la fin de la guerre, la paix perpétuelle, le changement de la terre en un paradis par le travail et par l'union des peuples. Cette période de sa vie se termine par la publication de deux mémoires ; l'un sur la *Science de l'homme*, l'autre sur *la Gravitation* écrit en 1813, entre nos désastres de la veille et ceux du lendemain, tandis que le pape est captif à Fontainebleau ; et, à cette heure de crise, il invite Napoléon à réorganiser la société européenne par les sciences ; il somme les savants, qu'il veut croire *gens de cœur* autant que *gens de tête*, de se constituer en corps sacerdotal pour ramener le calme en Europe, en élisant le *premier pape de la nouvelle théorie scientifique*. Ces labeurs ne sont pas infructueux. Il fait revivre la pensée d'une philosophie des sciences ; il établit la nécessité de confier aux savants le pouvoir spirituel de la société ; il conçoit profondément l'unité d'une méthode commune à toutes les branches du savoir humain ; il crée enfin la méthode historique

en vertu de laquelle la politique devient une science positive, puisque l'examen de la double série croissante et décroissante des faits du passé permet de prévoir les actes de l'avenir. Saint-Simon ne s'arrêtera point là; mais sa phase exclusivement philosophique se perpétuera par Auguste Comte qui, en partant des données du maître, affecte d'écarter toutes les questions métaphysiques et théologiques; qui fait prédominer le procédé d'Aristote sur le procédé de Platon et rend de notables services de coordination; qui marque la plupart des esprits philosophiques de notre temps de l'empreinte de son *positivisme scientifique*.

L'Empire était tombé, le congrès de Vienne machinait déjà la Sainte-Alliance; en octobre 1814, Saint-Simon fait une première application de cette science politique qu'il a tirée des dossiers désordonnés de l'histoire. Aidé de la plume d'Augustin Thierry, dont il devine le génie comme il a deviné celui d'Auguste Comte, il publie un mémoire sur la *Réorganisation de la société européenne*. Il entreprend d'en reconstituer, par un conseil amphyctionique, l'unité vainement essayée et détruite par les armes; il propose un parlement international composé de deux chambres, discutant les affaires générales de la confédération des nations européennes et maintenant la paix par un arbitrage permanent. C'est le principe de l'association remplaçant le principe de l'équilibre; c'est la transformation de l'influence pacificatrice de la papauté durant le moyen âge, conformément au système représentatif

des temps modernes. Vaines paroles alors ; mais voici que de nos jours la pensée du philosophe est le programme des politiques intelligents, la réponse de la France aux menaces de résurrection de la Sainte-Alliance.

La paix étant rétablie, Saint-Simon fait alors la deuxième application de sa science politique. Naguère, entre sa campagne sous Washington et la révolution, comprenant déjà que l'homme doit approprier son habitation à ses besoins par de vastes travaux, tour à tour il proposait au Mexique un projet de communication entre les deux Océans ; il s'offrait à l'Espagne pour l'exécution d'un canal qui aurait relié Madrid à la Méditerranée ; aujourd'hui il s'enflamme pour l'industrie, toute son originalité éclate. Avant lui, on avait exalté la science et les savants jusqu'à voir en eux le pouvoir spirituel de l'avenir ; on n'avait pas encore dit quel était le pouvoir temporel ; il fait ce qui n'avait pas été fait, *la philosophie de l'industrie*, il crée le *système industriel*. Personne, plus que ce descendant d'une vieille race, n'a préconisé la classe des industriels, grands ou petits ; élément anti-féodal, émancipé par l'Église et s'émancipant lui-même ; devenu l'élément le plus fort de la société puisqu'il en représente les vingt-quatre vingt-cinquièmes, le plus habile sous le rapport administratif, le plus moral par son amour du travail, de la paix, de la liberté, de l'égalité, de l'ordre. Il s'applique à éclairer, à échauffer ce monde de productions, d'échanges, d'institutions de crédit, etc. ; il sent que le triomphe

de l'industrie établira un lien entre toutes les classes de travailleurs, entre toutes les nations, et s'il n'a pas vu ces réseaux de voies ferrées qui abrégent les distances, de fils électriques qui donnent à la pensée la rapidité de l'éclair et le privilége de l'ubiquité, il les a préparés peut-être. C'est alors que Saint-Simon entre dans le Forum ; tant qu'il habitait le sanctuaire de la science, il ne se communiquait qu'à un petit nombre d'intelligences dans le demi-jour d'une publicité discrète ; maintenant il parle à tous, il n'est plus que l'apôtre de lui-même, et, comme vivifié par son inspiration et par son auditoire, il s'élève à la philanthropie chrétienne.

Son idéal social se présente donc à lui avec ses deux grandes ailes, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, l'un et l'autre renouvelés ; mais il approchait de sa fin, et le couronnement manquait à l'édifice. Il se reprend au christianisme, qu'il avait condamné pour n'être à ses yeux que la transfiguration de la philosophie platonicienne qui asservissait le monde de la matière au monde de l'esprit ; aujourd'hui il en découvre l'essence dans le principe de la charité. Il déclare que ce principe renferme tout ce qu'il y a de divin dans cette religion, qu'on doit actuellement en déduire les institutions spirituelles et temporelles à la fois ; parole d'une simplicité et d'une profondeur incomparables, qui résume tous les efforts du passé et développe l'ordre social en le faisant procéder du principe chrétien. C'est ici qu'il trouve le principe unique qu'il avait passionnément cherché afin de doter le monde d'une concep-

tuelle de la foi est pire qu'au temps de Luther. Les peuples disent : « Un Christ s'est fait connaître à « nos pères aux heures du péril, nous sommes dans « un douloureux travail de rénovation, et de ce « Christ nous n'apprenons rien qui vienne à point à « nos nécessités ; il ne vit plus sans doute ! » Et leur oreille s'incline vers les philosophes qui leur répètent : « Il est mort ! » Ne vous le dissimulez pas, cette négation aura plus de crédit que votre affirmation, parce que vous n'affirmez le Christ qu'en niant l'avenir social et que les philosophes affirment cet avenir en niant le Christ. Or, un homme, le dernier représentant de la philosophie du dix-huitième siècle, a conçu le nouvel ordre social ; il a montré tout ce que contient la charité enseignée il y a dix-huit cents ans, et d'efforts en efforts il s'est élevé jusqu'à la réconciliation des doctrines philosophiques et de la tradition chrétienne ; il est donc en ce siècle le seul témoin solennel du divin Maître. Ceux qui ne veulent ni condamner la loi des développements de l'humanité ni renoncer au Christ le trouveront sur leur chemin, et ne se détourneront pas de lui ; vos petits-fils, Monsieur Michaud, salueront en lui l'apôtre que vous repoussez.

LE DUC.

Hâtez-vous de nous indiquer les changements dogmatiques qui accompagnent ce changement social, c'est ce qu'il nous tarde de connaître.

MICHAUD.

On nous servira la religion saint-simonienne réchauffée.

ANDRIEUX.

Nous avons à dire comment la charité transformera la théologie pour en faire l'expression de la solidarité de toutes les parties et de tous les habitants de l'univers ; après avoir vu la transfiguration de Jésus Christ concorder d'époque en époque avec les évolutions de la charité, nous avons à voir comment une transfiguration complète de l'homme-Dieu correspond à la plénitude de notre principe moral ; de telle sorte qu'à l'issue de cette crise, où tous les pouvoirs ont été nivelés pour être renouvelés, un pacte nouveau soit scellé entre lui et nous ; mais n'anticipons pas. Il me reste à vous présenter un résumé de mon exposé.

LE DUC.

Quoi que vous ayez à dire, je vous remercie d'avoir nettement établi l'enchaînement des évolutions de notre charité ; c'est elle qui s'organise dans une quatrième époque. Le monde antique s'est transformé, un monde nouveau se suscite, le plan divin s'accomplit !

MICHAUD.

Le Christ nous a appelés au royaume des cieux, voilà le plan divin.

LE DUC.

Non, ce n'en est que la moitié. A la voix du Christ, nous avons renoncé à notre patrimoine dont nous ne jouissions qu'en impies parce que nous ne nous aimions pas assez entre nous ; notre patrimoine nous est rendu pour que désormais nous en jouissions plus saintement ; béni soit donc le Christ qui nous a

appelés au royaume des cieux afin que nous devinssions dignes de transporter son royaume dans ce monde où il peut régner MAINTENANT selon sa parole, voilà le plan divin dévoilé tout entier, et le Christ lui-même ne veut plus que nous opposions le ciel et la terre, ce sont nos deux patries.

MICHAUD.

L'essence du christianisme, c'est leur séparation.

LE DUC.

Le spirituel et le temporel ont-ils dit chacun leur mot pour persister dans leur désunion?

MICHAUD.

Mais leur réunion, c'est le chaos.

LE DUC.

C'est la fin du divorce.

MICHAUD.

Vous matérialisez le christianisme. Oui, vous sacrifiez à la matière, à la machine, au veau d'or, à l'âge d'or, à toutes ces idoles qu'il faut terrasser par un mâle retour au spiritualisme chrétien, afin de nous relever de l'abaissement moral où le règne de l'industrialisme nous fait tomber; nous sommes en plein paganisme!

LE DUC.

Rassurez-vous, mon cher Monsieur, l'industrie n'est pas païenne. Depuis que nous avons appris par une longue cohabitation de notre pensée avec le ciel ce qu'il y a de divin en nous, nous pouvons reprendre impunément possession du monde que nous avions délaissé pour en désapprendre l'idolâtrie; en

voulant que notre planète ne circule à travers l'espace que pétrie à notre usage, qu'embellie pour le plaisir de nos yeux, nous nous savons le coadjuteur de Dieu dans nos entreprises, et c'est la création même que nous continuons par la transformation de la nature. L'industrie ne matérialise donc pas l'homme, elle humanise la matière; elle soumet tout ce qui nous est livré brut, inculte, sauvage, au génie même de la science métamorphosé en agent merveilleux, elle y imprime le sceau de la convenance humaine; elle est, en un mot, le triomphe du christianisme, parce qu'elle est à la fois la victoire de l'esprit sur la matière, la victoire de l'activité productive et pacifique sur l'activité qui détruit et tue. Non, ce n'est pas l'industrie qui est païenne, ce sont les industriels qui ne sont pas encore assez chrétiens. Les bourgeois n'ont abattu notre féodalité que pour instituer la leur, et, tout bienfaisants qu'ils soient, ils défendent un régime dont ils sont les gros bénéficiaires en dénonçant les réclamations des petits bénéficiaires comme un débordement de matérialisme; ils lancent l'anathème aux appétits grossiers du haut bout de la table; la plèbe, de son côté, nourrit son envie d'espérances de bouleversement. Il est temps de faire pénétrer l'inspiration chrétienne chez tous. Nous nous relèverons alors de notre abaissement, qui résulte moins de la passion universelle du bien-être que du dérèglement de tous les égoïsmes; ne nous piquons pas tant de la surélévation de notre spiritualisme, aimons-nous davantage, c'est là qu'est le remède,

aimons-nous, dis-je, et hâtons-nous de consentir à l'organisation de l'industrie qui refera le miracle de la multiplication des pains.

MICHAUD.

Que devient en tout cela la doctrine salutaire de l'expiation? M. de Maistre n'a jamais dit un mot de l'organisation des intérêts matériels !

LE DUC.

M. de Maistre est un voyant de l'ordre spirituel; selon lui, le monde était fait pour être perpétuellement régi par des mains de fer, et il se préoccupa de lui rendre le bienfait d'un pouvoir moral dans une Église rehaussée, dans l'Église qu'il eut à cœur de régénérer par le contact de la science sacrée avec la science laïque. Mais s'il découvrit à travers nos ruines la suite des progrès scientifiques, il ne discerna point l'avénement de ce temporel qui surgit de la société moderne pour la renouveler, comme l'avénement du spirituel rajeunit la société antique... Oui, ce qui renouvelle, ce qui transforme radicalement notre société, c'est moins l'agrandissement du domaine de l'intelligence depuis les conquêtes des sciences d'observation que l'avénement du temporel immonde et purifié, violent et lénifié, tel que le christianisme l'a déjà fait. Mais quoi? est-ce à moi catholique, à réhabiliter auprès de vous cette puissance qui a grandi par la réforme? Est-ce à moi, le descendant de l'une de nos races militaires, à préconiser auprès de l'un des fils de notre vaillante bourgeoisie la légitimité et la magnificence de ce temporel nouveau qui est son ouvrage, devant lequel notre

vieux temporel mit bas les armes? Ce temporel nouveau qui répudie les priviléges, le despotisme, la guerre, et professe la fraternité, la liberté, la paix, il ne vous reste plus qu'à l'organiser, afin de faire jaillir toutes les sources de la production et de réconcilier la plèbe et la bourgeoisie par l'association de tous les travailleurs; c'est là l'achèvement de votre victoire sur nous. Faites, Monsieur, faites, et rendez justice à Saint-Simon qui a embrassé l'ordre social tout entier de son regard, qui a tout compris, le spirituel et le temporel, qui a déclaré l'industrie sainte autant que la science, et qui, par la grâce du Christ, a provoqué une large évolution de la charité, cette effusion du Saint-Esprit que M. de Maistre avait si divinement pressentie! Saint-Simon continue l'œuvre des grands réformateurs avec un sens humain incomparable; c'est par lui que le christianisme va s'implanter profondément dans le sol; c'est par lui que s'édifiera sur la terre même la véritable cité de Dieu dont l'époque organique de Charlemagne et de Grégoire VII ne fut que l'ébauche et la figure!

MICHAUD.

Le catholicisme rajeuni absorbera la réforme, et tout sera pour le mieux.

LE DUC.

Hélas! le catholicisme, après avoir été attaqué dans l'univers, est menacé dans la Ville; depuis longtemps déjà la dynastie pontificale, tout en se recommandant par des vertus privées, ne se montre plus à la hauteur de ses devoirs publics, et l'Église

a aussi *ses papes fainéants.* Les trônes sont occupés, les fonctions sont vacantes. Le Christ a rappelé tous les pouvoirs à lui, si bien que Rome répète les échos du verbe ancien et que le verbe nouveau éclate dans le monde; et vous avez peur, lorsque c'est le monde qui est le foyer de la rénovation dans laquelle toutes les églises ont un droit égal d'intervenir? Envisagez sans trouble la nécessité d'un christianisme nouveau. Sur les dix-neuf siècles de l'âge chrétien, les sept premiers mis à part, les réformés condamnent nos huit siècles de catholicisme comme une époque de dégénération et de tyrannie, tandis que nous catholiques nous condamnons vos quatre siècles de la réforme comme une époque d'anarchie et de décadence. Voulons-nous que des églises chrétiennes coexistent toujours à l'état d'équilibre au lieu d'en venir à s'associer, qu'elles se contre-balancent incessamment en prémisses inféconde d'où ne sortira aucune conclusion? Les disciples de Grégoire VII et les disciples de Luther ne se donneront-ils la main qu'en passant, avec le parti pris de marcher éternellement au rebours les uns des autres? Pourquoi nous borner à tempérer nos haines au lieu de les envelopper et de les fondre dans un solennel renouvellement des agapes? La tolérance n'est-elle pas le prélude de la concorde?

MICHAUD.

Écoutons le résumé de M. Andrieux. Je doute que j'accepte la quintessence d'un système que je repousse; mais je saurai mieux alors ce que je dois répondre.

ANDRIEUX.

Messieurs, vous l'avez remarqué peut-être, sous ces dénominations du spirituel, du temporel, de la charité, nous n'avons fait autre chose qu'exposer le jeu de l'intelligence, de la puissance, de l'amour, divinement personnifiés dans le Fils, le Père, le Saint-Esprit. Jusqu'à ce jour, les vieux chrétiens se sont trop préoccupés de la lutte de l'Église et du monde, de l'orthodoxie et de la réforme, pour aller jusqu'au fond de leur histoire et en dégager les principes; la vue nette leur manque, de là leur impuissance à découvrir la fin de leurs débats. C'est en ramenant tous les faits aux trois grands modes de la vie, le Penser, l'Agir, l'Aimer, que les nouveaux chrétiens répondent de la rénovation et de la perpétuité du christianisme. Les trois facultés ne se sont éprouvées que pour se réconcilier; la civilisation la meilleure résulte de leurs libres développements sous la condition de l'harmonie. En un mot, la Trinité se résout graduellement en une organisation sociale qui amène la concorde entre l'intelligence et la puissance en assignant le premier rang à l'amour.

Le catholicisme est le premier essai de la réalisation sociale de la Trinité. Sous ce régime, l'antiquité ne se continue qu'en se transformant, c'est donc tout d'abord *une antiquité retournée;* ce qui prédominait, la puissance, est subalternisé; ce qui était subalterne, l'intelligence, prédomine. Voilà le dualisme du temporel et du spirituel qui contenait les trois termes; la charité est avec l'esprit dont elle légitime la prépotence. Ce n'est pas alors qu'on aurait pu dire du

pape et de l'empereur *les deux moitiés de Dieu;* le pape était le savoir et l'amour tout ensemble, l'image même de Dieu; l'empereur n'était que le prince des princes dans le monde brutal du pouvoir. La vie se concentre dans les facultés intellectuelles et affectives, afin d'obliger les facultés actives à se modifier; il en résulte que la pensée elle-même est retenue dans la sphère métaphysique. Cette première organisation imparfaite n'a pas les caractères de la durée.

Alors se produit un autre essai d'organisation sous le nom de réforme. Si le régime du moyen âge avait été le correctif du paganisme, le régime nouveau est un correctif du mysticisme catholique; l'antiquité réapparaît transformée. Tout ce qui avait été repoussé s'est rendu plus digne d'être adopté par la charité qui passe du côté du temporel, de la puissance, de la force dont elle légitime la prépondérance et explique la fécondité. L'humanité concentre sa vie dans les facultés actives et affectives; c'est à ce mouvement principal que se subordonne la faculté pensante qui multiplie les découvertes dans la région des phénomènes physiques, sans abandonner les méditations métaphysiques qu'elle poursuit au détriment de la science sacrée.

Mais chacun des deux régimes qui se sont succédé est un dualisme, dont l'un des termes tire sa prééminence de l'adjonction du terme sympathique. Le premier est une revanche contre les abus de l'Agir; le second est une revanche contre les abus du Penser; aucun d'eux n'est une organisation régulière de la Trinité; ce sont deux manichéismes tran-

sitoires. La Trinité sera réalisée lorsque l'intelligence et la puissance seront coordonnées par la faculté centrale, l'amour, qui sera préservée d'une inclination vicieuse vers l'une ou vers l'autre des facultés collatérales par sa sympathie égale pour toutes les deux.

Voilà la Trinité bien faite; l'ordre social proposé par Saint-Simon y est conforme; il est donc contenu dans le christianisme comme son expression dernière, et il promet à la nature humaine un épanouissement magnifique.

CHARDEVEL.

Religion à part, cela est juste. Le cœur d'abord à droite, puis à gauche, maintenant au milieu; on ne peut nier la chose, à moins de nier le cœur. Monsieur Michaud, que dites-vous de ce résumé?

MICHAUD.

Je n'ai pas été insensible au système néo-chrétien joué sur la lyre aux trois cordes; mais j'aimais encore mieux peut-être ces quatrains du commencement dont je n'ai oublié ni la concision ni la cadence.

ANDRIEUX.

Puisque vous aimez mes quatrains, voici le quatrain final qui confirme les premiers, et fera une dernière fois ressortir l'enchaînement de nos quatre époques :

Le *Penser* et l'Aimer se séparent de l'*Agir;*
L'Aimer et le *Penser* se combinent avec l'*Agir* despotiquement;
L'*Agir* s'insurge et met dans sa révolte le *Penser* et l'Aimer;
L'Aimer associe l'*Agir* et le *Penser*, tout est à sa place.

Et puisque M. Michaud a tant de goût pour la concision, nous mettrons le quatrain en distique :

L'Amour procède d'abord du *Savoir*, ensuite du *Pouvoir*, enfin de l'un et de l'autre ;

Le christianisme passe de ses organisations partielles à une organisation complète.

CHARDEVEL.

Monsieur Michaud aime-t-il le distique plus que le quatrain ?

LE DUC.

C'est le résumé du résumé. L'histoire tout entière de l'âge chrétien est contenue dans ce distique, qui répond à la formule de la Trinité : le Saint-Esprit procède du *Père* et du *Fils*.

ANDRIEUX.

Et c'est pourquoi le christianisme est mieux qu'une religion ; il est la religion même, parce qu'il est fondé sur la Trinité, vivante dans l'homme et en Dieu ; il est l'héritier de toutes les religions passées et présentes ; si bien que, depuis sa naissance, aucune religion nouvelle ne s'est produite. L'islamisme n'est que l'un de ses rameaux ; l'Asie, cette mère féconde des systèmes théologiques, est demeurée stérile une fois que cet arbre de vie eût été planté.

MICHAUD.

Monsieur le duc, je vous ai promis une réponse ; la voici. Et moi aussi je sais tout ce que le christianisme contient de bienfaits, autant que vous je voudrais que notre pauvre humanité en eût la jouissance ; mais, hélas ! elle a perdu par sa faute tout ce que la bonté de Dieu lui réservait de bonheur et de gloire sur cette terre, nos espérances ne sont qu'un vain mirage. Tout nous échappe, parce que le péché originel affecte nos facultés de perturba-

tions qui ne sauraient se dissimuler sous les formules rectilignes d'une loi du progrès. Entre la faute, notre point de départ, et le ciel, notre point d'arrivée, nous trébuchons dans une vallée de larmes dont vous ne ferez jamais le royaume de Dieu, à moins d'abolir le dogme de la chute, de diviniser l'homme, de le précipiter dans le panthéisme...

CHARDEVEL.

Tandis que votre vie future s'évanouira dans les hallucinations de la métempsychose.

MICHAUD.

De la métempsychose !... Voilà donc où nous conduirait le fanatisme de la charité qui fait, défait, refait sociétés et dogmes, et bouleverse tout !

LE DUC.

Ce qu'il y a de souverain, c'est la charité ; ce n'est pas à elle de se resserrer entre les limites des dogmes, c'est à eux à se mettre à sa mesure. Dogmes et doctrines philosophiques, tout doit obéir à la dilatation de la vie divine. Cependant, je l'avoue, on n'en vient pas à écarter l'expression vieillie d'un dogme, à en chercher l'expression rajeunissante, tâche pleine d'hésitations et d'angoisses, on n'en vient pas à ce point, hélas ! qu'on ne jette un soupir vers les temps où on s'abandonnait à croire, comme les enfants croient, avec simplicité et quiétude.

DIALOGUE DEUXIÈME

TRANSFORMATION DU DOGME

I

LE PÉCHÉ ORIGINEL.

*

CHARDEVEL, MICHAUD, LE DUC, ANDRIEUX.

CHARDEVEL.

Prenez la parole, Monsieur Michaud. La philosophie n'a pas d'observatoire à son usage dans les questions du commencement et de la fin, elle n'en connaît pas. Le péché originel est une hypothèse dont nous nous bornons à apprécier les résultats, à expliquer la formation ; selon vous, au contraire, c'est un fait qui affecte gravement le genre humain ; c'est à vous à en faire la preuve.

MICHAUD.

Cela est moins difficile que vous ne pensez, Monsieur le philosophe. Sans doute la faute de nos premiers parents ne nous est certifiée que par un homme ; mais cet homme a narré la création comme s'il

en avait été le témoin oculaire, parce que, par privilége, il écrivait sous la dictée du Créateur lui-même; si je vous oblige à confesser la véracité de Moïse en ce qui touche l'origine de l'univers, n'aurai-je pas suffisamment prouvé la faute?

LE DUC.

Voilà le débat agrandi.

MICHAUD.

Messieurs, la philosophie nie l'inspiration surnaturelle de Moïse, la science le venge, la science est avec nous. Tout limité que soit mon savoir, j'établirai que les découvertes du génie moderne sont énoncées dans les versets écrits il y a plus de trois mille ans, que toutes les grandes lignes de la Genèse sont confirmées. Il me suffira d'un petit nombre de remarques sur les six journées de la création; disons tout de suite sur ces six périodes dont je ne détermine pas la durée, et qu'avec Bossuet je nomme les *six progrès.*

CHARDEVEL.

Moïse distingue les six jours en disant à la fin de chacun d'eux, « Et il y eut un soir et un matin; » mais je ne veux pas gêner votre liberté d'interprétation; passons.

MICHAUD.

Il est un autre point sur lequel je vous prie d'accepter mon interprétation les yeux fermés. La Genèse, après une description de la terre primitive, dit : « L'esprit de Dieu était porté *sur les eaux*, » et personne n'ignore aujourd'hui que la matière cosmique existait à l'état de gaz; hé bien! à force de

scruter le sens des mots, quelques doctes hébraïsants et moi, nous sommes parvenus à y trouver la signification d'un élément divisé, ténu, impalpable, invisible ; désormais nous traduirons : « L'esprit de Dieu était porté *sur la matière gazeuse.* »

CHARDEVEL.

Comme vous voudrez; vous savez l'hébreu, je ne le sais point; passons.

MICHAUD.

Voici donc l'espace empli de la matière cosmique qui n'a encore pris aucune forme; c'est l'heure du chaos, de la nuit, des ténèbres, et Dieu dit, que la lumière soit ! Longtemps les incrédules raillèrent la création de la lumière avant le soleil, de l'effet avant la cause, de la fille avant le père; quelle ne fut pas leur confusion lorsque la science se prononça contre l'hypothèse des émanations lumineuses en faveur de l'hypothèse des ondulations éthérées, lorsque la théorie de Descartes justifia le verset insulté ! L'éther, qui est le principe de la lumière, a été nécessairement créé avant les astres; la raison n'a plus qu'à s'humilier devant l'incomparable sublimité de cette parole : « *Que la lumière soit... et la lumière fut.* »

CHARDEVEL.

« Et la lumière ne fut pas, » je dis qu'il n'y eut pas plus de jour qu'à minuit, vous allez le comprendre. La création de l'éther n'équivaut pas à la production de la lumière, phénomène impossible sans la préexistence de corps pondérables dont les vibrations se propagent à travers l'éther, comme les vibrations des corps sonores se propagent à travers l'air. Le début de

notre écrivain inspiré n'est pas heureux ; il me semble un physicien de la même force qu'Hésiode, le vieux rival du vieil Homère, qui lui aussi a fait une cosmogonie et qui dit en un vers que je citerais au besoin : « De la nuit naquirent la lumière et le jour. » Excusez l'interruption, mon cher Monsieur, et poursuivez.

MICHAUD.

Poursuivez vous-même ; je me réserve d'interrompre, de réfuter, de rétorquer... poursuivez.

CHARDEVEL.

Donc, Moïse a manqué Descartes. Il pouvait prendre l'avance sur Newton en révélant la loi de la gravitation universelle, en vertu de laquelle la matière s'organisa en globes et en systèmes ; il la passe sous silence faute de la connaître, puisqu'il nous entretient de la création du firmament, cette ressource des astronomes tant qu'ils ignorèrent le secret de l'équilibre des astres ; du firmament que saint Augustin nommait le premier corps du monde, que saint Thomas divisait en trois cieux : le ciel lumineux ou l'empirée — le ciel diaphane, aqueux, et cristallin — le ciel sidéral ; ingénieuse distribution de ce plafond que nous avions naturellement supposé à la limite de nos regards dans l'immensité. Mais au delà de ces voûtes que les investigations de la science et l'invention du télescope ont dissipées, de flamboyantes profondeurs se révèlent ; au mépris de la fixité imposée à ces cieux étagés les uns sur les autres, la vie se découvre dans des milliers de tourbillons plus vastes que notre tourbillon solaire ; au mépris de la position assignée à notre terre au centre de l'univers, cette base im-

mobile de l'échafaudage de l'antique Cosmos nage dans l'espace, tourne autour de son axe, tourne autour du soleil qui lui-même se dirige avec son cortége de planètes vers la constellation d'Hercule... Avouez que Moïse est pareillement convaincu d'avoir manqué Copernic, et d'en avoir moins su que l'école de Pythagore, qui enseignait les révolutions des planètes sans être favorisée de communications spéciales.

En conséquence, sur vos six périodes, retranchons les deux premières, employées à la création du firmament qui n'existe pas et de l'éther qui n'a pas encore d'usage; passons à la troisième : le sec et le liquide se séparent sur la terre, les mers s'écoulent dans leurs bassins, la partie solide se montre et se couvre de végétation. Moïse est encore en faute. La terre primitive est une masse gazeuse, incandescente, énormément dilatée, contenant à l'état de vapeur toutes les substances solides et liquides dont elle se compose aujourd'hui; Moïse le savait, si je m'en rapporte à votre traduction perfectionnée; il ne devait donc pas se borner à signaler la séparation du fluide et de l'aride, chose qui nous crève les yeux et qu'il était aisé d'écrire sous la forme de l'impératif; dans un récit de la création, il convient de parler de la création de ce qui n'existe pas. Le solide ne se produisit qu'à la suite de condensations graduelles accompagnées du développement formidable de toutes les combinaisons chimiques; c'est ainsi que se formèrent le noyau et l'écorce de notre globe. Lorsque les bouillonnements de la fournaise eurent été cernés par une paroi encore fragile, alors

un premier refroidissement atteignit notre atmosphère brûlante, bouleversée par de fougueux ouragans et toujours avare d'eau, et la provoqua à se résoudre en torrents de pluie. Enfin quand la croûte rugueuse de la planète eut été inondée, il y eut, à la faveur de ses soulèvements, une émersion des régions diverses. Cette période comprend trois âges dont la succession égale plusieurs centaines de millions d'années : l'âge du feu—l'âge de l'océan—l'âge des continents ; on ne parle que du dernier, on se tait des deux premiers. On ne se tait pas moins de ce foyer central dont le sol que nous foulons n'est séparé que par une cinquantaine de kilomètres, qui à l'heure qu'il est témoigne de notre ignition antique et perpétue souterrainement l'exercice de la vitalité minérale. Il y a lacune. Nous apprenons de l'écrivain inspiré ce que nous savions sans lui, il n'a pas su ce que nous avons appris par nous-mêmes, il a écrit comme s'il n'avait aucune notion de la matière cosmique ; le Saint-Esprit a-t-il voulu se faire prendre en flagrant délit d'ignorance ?

Quant à votre quatrième période, c'est un véritable scandale astronomique. La création du soleil, de ce centre d'attraction de tout un système, a nécessairement précédé la création de la terre, qui, comme les autres planètes, appartenait à la zone immense de matière cosmique où notre étoile s'est elle-même formée ; mais Moïse faisait de la terre le centre de l'univers, il devait ne faire créer le grand luminaire que le quatrième jour ; avant d'éclairer notre monde, il fallait le bâtir. Je ne m'étendrai point à ce sujet ; je me bornerai à regretter que la produc-

tion des végétaux, œuvre de la troisième époque, précède le soleil, et que la création des animaux, œuvre de la cinquième époque, soit séparée de la naissance des plantes par cette quatrième époque dont je n'ose calculer la durée, puisqu'il ne s'agit pas de notre système solaire seulement, mais encore de tout le système stellaire circonvoisin. Maintenant, tournez et retournez vos versets, je vous défie d'en extraire le moindre indice des révolutions géologiques qui firent surgir en chaînes de montagnes des amas de débris de coquilles, des amas de cadavres de ces animalcules dont les secrétions solidifièrent notre enveloppe, ou qui enfouirent d'énormes couches de fougères arborescentes et de forêts gigantesques dans les profondeurs de la croûte terrestre.

Vient enfin, avec la sixième période, la création des mammifères et de l'homme, sans aucune trace des épisodes qui amenèrent l'ensevelissement des types monstrueux des espèces vivantes, retrouvés de nos jours...

MICHAUD.

C'est ici que je vous arrête pour renverser toutes vos négations. Répondez; est-il une intelligence élevée qui n'admire, comme un témoignage de la sagesse divine, cette loi de la production des êtres d'après une gradation déterminée par leurs rangs dans l'échelle de la vie; de telle sorte que les organisations rudimentaires précèdent les organisations compliquées, les animaux sans vertèbres les animaux vertébrés, le sang froid le sang chaud, et que le chef-d'œuvre de la création, l'homme, apparaît le

dernier? La conquête de cette loi fait l'orgueil de la science, Moïse la connaissait avant nous, dites où il l'avait apprise ou confessez qu'il la tenait de Dieu.

CHARDEVEL.

Le sentiment de la dignité humaine fut assez exalté par l'invention des premiers arts pour que tous les auteurs de genèses tirassent l'homme de pair. Ovide chante l'homme créé le dernier comme le plus parfait des êtres animés; ce qui est plus sérieux, un livre cosmogonique de la Perse, le Boun-Dehesch, dit : « La première chose que fit Ormuzd fut le ciel; « la seconde, l'eau; la troisième, la terre; la qua- « trième, les arbres; la cinquième, les animaux; la « sixième, l'homme. » Voilà cette loi de gradation qui fut connue des Perses, et sans doute des Egyptiens dont Moïse n'était que le disciple.

Concluons, s'il vous plaît. Astronomiquement, géologiquement, Moïse ne dit rien d'exact qui ne se rencontre ailleurs, et les erreurs, les omissions, les absurdités abondent dans son texte. Je n'ai garde de traiter ce grand homme irrévérencieusement pour n'avoir pas su ce qu'il ne pouvait savoir; cependant j'ai le droit de récuser son témoignage, lorsqu'il s'agit de condamner le genre humain tout entier comme vicié par la faute du premier couple, comme destitué du pouvoir de marcher et des espérances de la félicité terrestre, comme voué à l'éternité du mal. Il est trop peu renseigné sur l'origine de l'univers pour l'être davantage sur l'origine de l'homme. Que faites-vous alors? Vous vous évertuez à corroborer l'autorité de ses dépositions, et, avec la tranquille

impudeur de gens qui font un mauvais coup pour un bon motif, vous glissez subtilement au milieu de ses ignorances sacrées un à peu près des affirmations du savoir profane, vous le parez de la gloire des génies scientifiques de notre temps, vous l'élevez à la hauteur d'un confident de Dieu, c'est de la sorte que vous tâchez de nous surprendre la condamnation capitale de la race humaine. Malheureux ! vous n'avez qu'un témoin à produire, et c'est un faux témoin !

MICHAUD.

Qu'est-ce ? qu'est-ce ? vous prenez la chose tragiquement.

LE DUC.

Oui, il a la haine du péché originel, faute d'avoir l'amour de la rédemption. Quoi qu'il en soit, Chardevel, permettez-moi de glorifier l'Eglise d'avoir donné pour préface à l'Évangile ces feuillets de l'Ancien-Testament qui présentaient sur l'univers, sur l'humanité, sur leurs origines, un corps de doctrine où les peuples trouvèrent une garantie de la bonté du Créateur. Vous oubliez trop qu'à défaut de panthéistes le christianisme naissant eut pour ennemis les gnostiques dont vous connaissez les systèmes ; l'Eglise ne voulut pas laisser croire que Dieu s'était désintéressé de la création avec mépris, et en avait abandonné la responsabilité à je ne sais quelle puissance subalterne. Elle opposa à toutes ces théories la cosmogonie de Moïse, elle enseigna que Dieu lui-même avait agi en s'applaudissant de son ouvrage, elle compta avec saint Augustin que sept fois Dieu avait jugé bon ce

qu'il avait fait, c'est là ce qui importait alors. Avant d'être scientifique, la question est religieuse, et, pour avoir proclamé que le monde procède d'un Dieu qui nous aime, la Genèse a été divinement inspirée.

MICHAUD.

Monsieur le duc, ce n'est pas assez dire. Si nos Écritures ne contiennent pas la vérité tout entière, la religion ne repose plus sur le roc, mais sur le sable, tout est en péril. Je ne reparlerai pas de la création de l'univers, non pas que je me tienne pour battu; selon moi, l'écrivain sacré voilà des clartés au-dessus de l'intelligence du temps; d'ailleurs le Saint-Esprit se proposait autre chose que de nous indiquer les linéaments des sciences. Ce qu'il avait à nous découvrir, c'était ce que nous avions besoin de savoir de notre origine et ce que nous ne pouvions apprendre sans une révélation surnaturelle. Tout est vrai à partir de la création de l'homme.... Vous souriez, Monsieur Chardevel. Je vous entends; vous voulez, vous, que l'homme ait été le contemporain des mastodontes, qu'il ait assisté à l'effroyable spectacle des révolutions du globe; c'est un jeu pour vous que de grever notre chronologie d'environ cent mille années, et l'occasion est belle pour pousser le système de la génération spontanée, des évolutions qui font passer nos premiers parents de l'état de brute à l'état d'homme. Ah! ce n'est plus à titre de chrétien, c'est à titre d'homme, jaloux de la dignité de mon espèce, que je m'attache au verset de la Bible. Si j'en crois la Bible, « *l'homme est un dieu*

tombé qui se souvient des cieux; » si j'en crois les philosophes, l'homme est un sapajou parvenu. Messieurs, l'homme est un être tout à fait à part, d'une nature radicalement autre que celles qui précédèrent. Un jour, lorsque notre planète fut arrivée à l'âge de l'équilibre, du calme, de la sécurité, — un jour, dis-je, — et nous ne sommes pas si loin de ce jour fortuné que je ne recule pas à plus de cinq mille ans, c'était hier, — un jour enfin Dieu descendit sur un point de notre globe, et là, personnellement, d'un mot et de rien, il créa l'homme, je vois cela d'ici.... il le créa libre, intelligent, doué de parole et d'amour, beau, heureux, parfait. Si j'en doutais, je ferais injure à la bonté de Dieu qui se manifesta de toute nécessité par l'excellence de sa créature.

CHARDEVEL.

Deux mots d'abord sur le peu de souci de la dignité humaine qui m'est imputé. Il me serait facile d'établir les relations de notre race avec les espèces subalternes, de vous rappeler que la science dévoile les humilités de notre généalogie, en constatant dans les phases de notre existence fœtale la succession des degrés de l'animalité ; mais s'ensuit-il que l'homme soit ravalé? Aucun être n'est accru ni diminué par ses ancêtres, sa valeur ne réside qu'en lui, et, comme le supérieur ne déroge pas en élevant ses inférieurs jusqu'à lui, nous ne nous compromettons pas davantage en considérant le singe comme un candidat à l'humanité dont il a été l'avant-coureur et dont il n'est encore que la caricature. Cependant ce n'est pas une raison d'affirmer que l'homme a été créé

bon, heureux, parfait. Tant qu'on admit l'existence d'un seul être pensant dont la terre était le nid, dont le ciel était la cage, on put supposer que Dieu, auteur d'un ouvrage unique, avait dû en faire un chef-d'œuvre; à l'heure qu'il est, à moins d'une insolence bouffonne, l'homme ne peut plus dire, Dieu et moi; la terre ne peut plus dire, le ciel et moi; le ciel nous a déroulé son immensité, la terre n'est qu'un point; notre globe voyage en compagnie d'autres planètes qui le valent, le soleil est forcé d'avouer que des myriades de systèmes solaires lui font concurrence, et nous, les habitants de ce globule, nous oserions encore intéresser la gloire de Dieu à l'épuisement de ses munificences sur nous !

MICHAUD.

Je n'ai pas à m'occuper des habitants des autres mondes, s'il y en a.... chacun pour soi, Dieu pour tous.

CHARDEVEL.

Egoïste ! et de quoi d'ailleurs nous ont servi les dons de Dieu? le premier né de notre espèce est un enfant unique, un enfant gâté, un enfant prodige, et l'enfant a mal tourné; un sauvage n'est pas mieux dupé par son jongleur que ce frère des anges ne le fut par le Diable. Bref, l'homme a succombé, est-ce une preuve de sa perfection? Dieu a livré sa fragile créature au démon, est-ce une preuve de sa bonté? Dieu a puni les fils de la prévarication des pères, est-ce une preuve de sa justice? Dieu a été vaincu par le génie du mal, est-ce une preuve de son omnipotence?

MICHAUD.

Accumulez toutes les objections, je réponds en un mot : nous ne savons, mais nous adorons.

CHARDEVEL.

Puisque vous ne pouvez savoir, résistez donc à la tentation de connaître.

MICHAUD.

Serpent que vous êtes.... Il y a la tentation d'ignorer. Revenons. Premièrement, j'ai le patriotisme de notre planète ; je ne méprise pas Jupiter qui est quatorze cent fois aussi volumineux que la terre, le soleil qui est quatorze cent mille fois aussi volumineux, mais je me porte fort que la terre est le centre réel de la création. Deuxièmement, il me paraît à moi d'une convenance suprême qu'Adam et Eve aient été créés heureux, parfaits, unis à Dieu; or, il faut bien une raison pour que leur sort ait changé; ils furent soumis à une épreuve, Satan les perdit.... oui, j'ai dit Satan.... je suis de ces chrétiens qui ne rougissent pas d'avouer qu'ils croient au Diable. Donc, Adam et Ève prirent parti contre Dieu, nous avons péché en eux, nous avons été punis avec eux. La trace du péché originel se retrouve dans toutes les âmes comme la trace du déluge sur les plus hautes montagnes. Hélas! le mal réside en nous, c'est un fait naturel évident aux yeux de quiconque s'observe avec sincérité; il y a des moments où je m'épouvante de moi-même en voyant le mal en moi comme un monstre caché au fond d'une eau limpide. Regardez en vous, Monsieur le philosophe, vous verrez peut-être ce que je vois. C'est pourquoi notre mis-

sion sur la terre se borne à expier notre chute et à mériter le retour au ciel.

CHARDEVEL.

Voulez-vous me permettre d'expliquer comment le dogme du péché originel s'est formé? vous comprendrez alors ce que vous devez en croire.

LE DUC.

Vous expliquez admirablement les choses, mais vous détruisez tout ce que vous expliquez.

CHARDEVEL.

Il n'en restera rien qu'on puisse transformer.

ANDRIEUX.

Faites votre tâche, mon cher maître; nous ferons la nôtre.

CHARDEVEL.

Messieurs, la doctrine de la déchéance est le produit nécessaire d'une époque déterminée de l'âge antique; le fond en est commun à presque tous les peuples dont l'histoire nous est connue. Ce n'est pas à leurs commencements que les hommes se déclarent tombés, c'est au sortir de leurs effroyables épreuves primitives; ils se déclarent mauvais parce qu'ils ont conçu l'idée du bien, misérables parce qu'ils ont conçu l'idée du bonheur, et, comme ils ont déjà acquis la notion de l'équité, ils se reconnaissent justement punis du crime de leurs pères envers la divinité. Ainsi, loin d'être le résultat et l'aveu d'une décadence, la théorie de la chute est la marque certaine d'un premier essor; on ne se croit bas que parce qu'on rapporte sa situation à un point culmi-

nant d'où on se dit tombé, où on veut remonter. On n'a jamais inventé la déchéance que pour cautionner des espérances ambitieuses. Il va de soi que chaque peuple se fait sa thèse selon son tour d'imagination. Soyons indulgents à l'antiquité, c'est-à-dire à l'humanité adolescente ; c'est l'âge qui ne doute de rien, qui se promet tout des tâtonnements de sa curiosité; c'est l'âge des Sphynx et des Œdipe. L'antiquité eut l'orgueil de deviner toutes les énigmes ; elle exerça jusqu'à l'abus nos facultés intuitives qui s'exaltent par l'ignorance comme le sens de la vue devient plus perçant au milieu des ténèbres ; il lui plut de chercher pourquoi l'épine est jointe à la fleur, le poison au parfum, la douleur à la volupté, le vice à la vertu, la mort à la vie, et elle se paya de fictions dont nous devons excuser la témérité, admirer la grandeur ou la grâce, constater l'utilité temporaire.

Cela dit, examinons la tradition biblique, sans nous inquiéter si elle est issue d'Israël, si elle est empruntée soit à l'Egypte soit à Babylone. Puisque tout est symbole dans la scène du paradis terrestre, arbre de la science du bien et du mal, serpent, arbre de vie, il y a lieu de distinguer et le sens littéral et le sens caché qui se rapporte à l'une des deux conceptions capitales de l'antiquité sur le bien et le mal. D'une part, l'homme supposa que sa destinée lui était faite par la lutte d'un principe du bien et d'un principe du mal, symbolisés par la lumière et les ténèbres ; il se proclame créé par le premier, persécuté par le second, mais appelé à vaincre le mal et à faire triompher le bien sur la terre en même

temps qu'Ormuzd terrasserait Ahriman dans l'univers. D'une autre part, l'homme plaça le mal dans la matière, dans la multiplicité, dans le fini; le bien dans l'esprit, dans l'unité, dans l'infini; il considéra toute créature finie, relativement à l'infini, comme une dégradation dont le dernier degré est la chute de l'esprit dans la matière, et il crut que l'esprit avait à s'en dégager par une longue suite de purifications afin de retourner à l'infini d'où tout procède, où tout s'absorbe. Cette théosophie faisait les saints comme le dualisme persan faisait les héros, et il n'est pas difficile de la retrouver à travers le sens apparent du verset biblique.

L'Adam mâle et femelle, c'est l'Adam primitif à l'état immatériel; habitant la pure sphère de l'esprit; émanation lointaine de l'unité divine; reflet passif du bien absolu; il a l'innocence, la quiétude, l'immortalité. Mais, en raison même de son infériorité, ce tout tend à se diviser. Eve sort d'Adam, du même coup Adam sort du recueillement apathique où sa volonté sommeillait, il dit *moi* en disant *toi*. L'unité a péri, et les conséquences de ce dédoublement de l'être humain sont la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire la décadence des deux moitiés séparées au-dessous de la contemplation du bien absolu — l'expulsion du paradis, ou leur passage de la région éthérée à la région terrestre, — la mort, loi de tout ce qui est corruptible, — la génération, seul moyen de perpétuité pour ce qui est mortel — et la soumission de la femme à l'homme, ou la recomposition de l'unité. La promesse faite à leur pos-

térité d'écraser la tête du serpent est l'annonce du retour de l'Adam primitif au sein de l'infini, après sa victoire sur le mal ou sur la matière.

MICHAUD.

Je ne suis pas un ennemi de l'exégèse, tant s'en faut ; mais je repousse une méthode d'interprétation qui fait saillir du texte, comme d'une embuscade, un sens traîtreusement raffiné pour déconcerter l'honnête lecteur attaché au sens terre à terre !

CHARDEVEL.

L'Eglise fit comme vous, elle prit tout au pied de la lettre. Selon le sens caché, la matérialisation de la vie est une infériorité de laquelle l'homme doit se racheter par l'expiation ; c'est la condition même de l'existence du fini ; mais l'Église comprenait trop bien le rapport de la chute avec la mission de Jésus pour ne pas voir le prologue réel de l'histoire dans ce drame du Paradis terrestre, où le nœud est un ordre de Dieu, la péripétie une désobéissance, le dénouement un arrêt qui exile nos premiers parents d'un lieu de délices, les condamne à la mort, et châtie la faute des pères jusque dans leur postérité. Plus l'homme serait convaincu d'être constitutionnellement un *grand malade*, plus la foi au *grand médecin* devait se fortifier. Un docteur illustre, ancien adepte du manichéisme, avait qualité pour fixer cette tradition du péché originel dans le dogme. Tradition légère aux Juifs, chez lesquels elle avait établi l'unité de l'espèce humaine et son origine divine sans avoir d'autre portée ; lourde pour les chrétiens, dès que cette vieille pierre d'attente eut été scellée dans leur

croyance par saint Augustin qui écrasa du coup Pélage et la généreuse philosophie de la Grèce... Oui, c'est le saint de prédilection de notre noble ami qui fit prévaloir cette sombre doctrine d'une humanité radicalement mauvaise et née pour la damnation, dont à l'heure qu'il est nous ne sommes pas affranchis.

Résumons-nous. Lorsqu'au sortir de sa laborieuse enfance l'homme échappa au joug de la réalité et atteignit à la notion de l'idéal, il se conçut un point de départ au niveau du sentiment de sa grandeur, en considérant sa condition présente comme une perturbation accidentelle de sa destinée primitive. Il se crut né pour être parfait, heureux; il plaça un Eden ou un âge d'or à son berceau, afin de contempler dans le passé ce qu'il ne pouvait encore entrevoir dans les incertitudes de l'avenir, sa figure radieuse de félicité et de gloire. Heureuse illusion ! Par là il cessa de se réputer le fils du limon et le frère de la brute ; à se croire tombé de haut, il en eut plus de ressort pour s'élever, et le christianisme stimula son élan. Mais nous ne sommes plus réduits à tirer notre force ascensive de notre crédulité soit à une brillante élévation préliminaire, soit à une déchéance subséquente ; notre vocation même est de marcher, de monter, de grandir. L'observation des faits nous autorise à substituer à la fiction d'une perfection anticipée et d'une brusque catastrophe la loi positive d'un progrès continu. L'humanité n'est pas déchue, elle est née progressive ; c'est à cette loi vainement contestée qu'elle obéissait sans la connaître en mar-

quant son origine et sa fin dans le ciel. Si donc l'avenir nous présente une perspective de splendeurs au lieu d'une nuit épaisse, une vision lumineuse en arrière est un effet d'optique que nous ne saurions nous rendre; la nuit épaisse se replace au commencement des choses, la vision lumineuse en avant, ou, si vous l'aimez mieux, notre divin idéal se transporte du début au terme de notre carrière terrestre. La vertu des temps anciens fut de le mettre à un extrême, la vertu des temps modernes est de l'avoir mis à l'autre. Je veux bien vous accorder, Monsieur Michaud, que la théorie de la chute nous a heureusement excités à remonter vers notre élévation antérieure; mais je la repousse de toutes mes forces parce qu'aujourd'hui vous ne nous parlez tant de notre élévation que pour nous infliger les conséquences de la chute. Tout ce que nous nous promettons rencontre un obstacle dans l'anathème jeté autrefois à notre nature; le péché originel, voilà donc ce qu'il faut détruire pour que le genre humain se sente maître de sa destinée; l'expliquer, c'est le détruire, et ma tâche est remplie.

MICHAUD.

Il me faut à moi une explication de mes aspirations divines, de mes déviations sataniques; je la trouve dans notre perfection primitive et dans notre chute.

CHARDEVEL.

Vous la trouveriez aussi bien dans Ormuzd et Ahriman... Ah! vous vous étonnez de ressembler tout à la fois à l'Adam chassé du paradis, c'est-à-dire à l'homme tel qu'il est, et à l'Adam en possession

de l'Eden, c'est-à-dire à l'homme tel qu'il voudrait être; mais votre ancêtre a été peint d'après votre original sous ses deux aspects, vous ressemblez à votre portrait, voilà le prodige.

MICHAUD.

Le récit de Moïse ne serait donc plus qu'un mythe... un mythe... c'est ainsi que nos sophistes ébranlent les croyances publiques en s'attaquant aux textes. Les sophistes, voilà la plaie de notre temps, Platon les connaissait bien.

CHARDEVEL.

Mon cher Monsieur, je n'ai garde de me blesser de la qualification de sophiste, j'y suis fait; mais souffrez que j'éprouve quelque humeur de ce que vous prétendez régler la destinée, l'espérance et la pensée du genre humain d'après certains versets; comme si, depuis le jour où ils furent rédigés, le genre humain avait cessé de penser. Permettez-moi d'être ému en vous voyant fortifier ce joug vénérable par votre application à doubler le savoir antique de la science moderne. Excusez-moi si j'admire vos grands livres pour ce qu'ils contiennent, si je les dédaigne pour ce qu'on y fait entrer, si j'honore dans vos Ecritures des monuments impérissables du passé, si je les repousse comme les arbitres du présent. Laissez-moi applaudir à tous ceux qui jugent que les deux livres toujours nouveaux, toujours vivants, qu'il faut étudier, sont l'homme et la nature; laissez enfin ma colère éclater contre le despotisme de la lettre morte, et ne vous offensez pas si à cette milice poudreuse de théologiens en robe longue ou courte

qui travaillent, façonnent, étendent, distendent, mutilent, tronquent, torturent les textes pour en faire la loi de mon intelligence et la tyrannie de mes aspirations, je lance cette apostrophe qui soulage mes fureurs tragiques et assouvit ma vengeance : *Bouquinistes !*

MICHAUD.

Bouquinistes... Hé bien ! oui, j'en suis un, et je suis fier de l'être.. Et nous verrons qui l'emportera du sophisme ou du bouquinisme... Le salut est dans le respect des textes ; et s'il fallait une dernière preuve de la culpabilité d'Adam, elle existe dans la mission de Jésus. Puisque le réparateur de la faute est venu, il y a eu faute.

CHARDEVEL.

Puisque la déchéance est une fiction, la rédemption est une chimère. Le christianisme périt dans sa base et périt justement ; malgré la mission d'un Sauveur, sa doctrine a consacré l'éternité du mal. Vienne, vienne enfin ce troisième âge du monde où l'homme, libre de toutes les superstitions, marchera dans sa force.

*

ANDRIEUX, LE DUC, MICHAUD, CHARDEVEL.

LE DUC.

Qu'est-ce, Chardevel ? Voici donc venir un troisième âge du monde, précédé d'un cataclysme qui

engloutira la religion comme indigne d'exister dans la pure atmosphère de l'humanité affranchie... et pourquoi cette condamnation? Le christianisme n'a pas inventé la question du mal, il a concouru à la résoudre. Remettez-vous sous les yeux le cinquième siècle de notre ère, je vous prie. La doctrine de Manès, qui tenait l'homme pour vicié par le mauvais principe, enlaçait l'empire dans un prosélytisme cauteleux, et vous supposez que le génie de l'Orient aurait été vaincu par le génie de la Grèce ? Pélage n'y pouvait rien, tout cher qu'il vous soit, ce Celte nourri d'hellénisme. Il niait la transmission du péché d'Adam ; il proclamait l'homme innocent par nature, libre, capable de s'élever à la vertu suprême par la seule énergie de sa volonté, sans le secours de la grâce ; une telle doctrine était la contre-partie du manichéisme, précieuse à ce titre; mais évidemment elle ne s'était point formée d'après une observation exacte de la masse du genre humain, et n'était faite que pour un petit nombre de fières individualités; née de l'origénisme qui florissait en secret dans les monastères de l'Egypte, elle répondait aux superbes aspirations du stoïcisme monacal, et, en effet, tandis que Manès incorporait le mauvais principe à notre substance, votre Pélage nous imposait le mal dans la matière, il nous proposait la perfection pour prix de l'ascétisme. Tel était l'état des opinions : le vulgaire s'abandonnait à l'explication du mal par la croyance à deux principes, c'était diviser Dieu ; les âmes d'élite l'expliquaient par l'antagonisme de l'esprit et de la matière, c'était diviser l'homme ; heureusement,

une troisième explication partit de l'Église, qui plus d'une fois a été l'organe de l'esprit humain par la mesure, la tempérance, la sagacité de ses décisions.

Le représentant de l'Église était un transfuge du manichéisme, saint Augustin, que ses égarements passagers avaient forcé de méditer sur les deux faces de ce problème du mal dont toutes les intelligences étaient tourmentées; il y avait appliqué sa grande âme aimante où ses vieilles erreurs s'étaient tournées en une passion de la bonté de Dieu. C'est lui qui terrassa Ahriman, en fixant dans notre dogme la tradition du péché originel qui n'en était pas l'équivalent, qui en était le correctif. Adam ne pèche pas par suite de l'ascendant du serpent, dont le rôle est subalterne dans cette tragédie, qui est puni en même temps que les deux coupables; Dieu est le maître suprême, et la grandeur de la responsabilité d'Adam se mesure à la grandeur de sa peine. Le premier homme est la victime, mais il est le héros du drame; il a agi librement, il n'a pas subi sa destinée, il se l'est faite, et mieux vaut nous expliquer notre condition par notre propre faute que par l'influence du mauvais principe. D'une autre part, ainsi que cela a été exposé, saint Augustin avait innocenté la chair, dans laquelle il ne voulait pas laisser un refuge à Satan. Dès lors, le mal ne réside ni dans une cause ontologique ni dans une cause physiologique, ni dans Satan ni dans la matière, il résulte de la défaillance de la volonté humaine. Le mal n'a d'existence absolue sous aucune forme, le mal est la négation du bien comme l'ombre est l'ab-

sence de la lumière. La philosophie dit-elle mieux aujourd'hui? Une telle parole est un joyau de prix que nous avons eu le tort de ne pas mettre en valeur; mais ne prétendez plus que le christianisme est la religion de l'éternité du mal, et qu'à ce titre il doive être aboli.

CHARDEVEL.

Quand bien même l'adoption de la légende du péché originel aurait été un progrès, l'homme demeure écrasé sous le châtiment qu'il s'est attiré. La doctrine de cette infirmité héréditaire est adéquate à la doctrine du principe du mal, et le remède est dans l'abus de la grâce, autre infirmité.

LE DUC.

Oui, afin de sauver la nature humaine des écarts orgueilleux du libre arbitre et de l'excès de la soumission au génie du mal, saint Augustin la lia dans toutes ses fibres au péché d'Adam, à ce point qu'il lui fit de ses aspirations au bien un mérite inutile sans la grâce due au sang du Rédempteur. Il voulut l'homme coupable, condamné, condamné, hélas! jusque dans les enfants, « *cette verdure de l'humanité,* » qui devait être irréparablement flétrie si elle était fauchée sans avoir été régénérée par la rosée du baptême. Oui, il nous fit une nécessité d'une communion perpétuelle entre notre volonté passive et la volonté divine omnipotente, et il institua le despotisme de la grâce. Remède violent, je l'avoue, mais non sans bénéfices. Il nous restait à nous délivrer de la doctrine de la déchéance, cette transformation de la doctrine des deux principes.

MICHAUD.

Vous ne croyez donc pas au péché originel ? Que devient alors notre foi à la rédemption, dont notre foi à ce péché est la base ?

LE DUC.

Nous parlerions mieux si nous disions que la rédemption nous délivra de notre foi à la chute. L'homme avait le sentiment de toutes ses misères ; il se sentait disposé à s'abandonner à ses instincts inférieurs, à se complaire dans les satisfactions brutales de l'égoïsme, et il se croyait condamné, par une faute antique, à une inclination native vers le mal ; le Rédempteur vint alors pour faire prévaloir en nous le goût des aspirations supérieures. Ce triomphe sur nous-mêmes, nous ne l'avons obtenu qu'en nous soumettant au despotisme de la grâce, qui n'est autre chose que le régime de la rédemption dans toute sa rigueur. C'est par cette sainte servitude que notre liberté s'est purifiée ; c'est au prix de nos efforts pour nous approprier la vie divine que nous avons pris confiance dans l'énergie de notre amour pour le bien, et nous nous sentons soulagés de la fatalité du péché originel. Béni soit Dieu de la condition qu'il lui a plu de nous faire ! Nos premiers parents n'ont pas été privilégiés ; mais ils ont été pourvus de l'attribut de la perfectibilité qu'ils nous ont transmis, avec lequel nous acquerrons, à force de labeurs, ce qu'on veut qu'ils aient possédé sans mérite. Et, en effet, le genre humain n'a point erré de décadence en décadence ; dès que l'histoire éclaire ses pas, nous le voyons se développer comme un

homme immortel qui a une suite dans ses desseins ; enfin, après de longues épreuves, Dieu daigna établir une communion intime avec nous par l'incarnation du Verbe éternel sous les traits de Jésus. C'est alors que nous avons accompli ce progrès décisif en vertu duquel nous sommes affranchis de notre reste de croyance à l'antique dualisme oriental. Nous nous sentons désormais autorisés à ne plus considérer le mal comme un legs fatal de nos auteurs, mais comme le résultat de notre égoïsme et de notre ignorance; nous pouvons déclarer que nous sommes appelés par le Créateur à tendre incessamment au bien ; la mission du Rédempteur se révèle à nous sous un jour nouveau. Oui, le Verbe s'est fait chair pour développer en nous l'amour du bien, de la lumière, de Dieu, plus que la haine du mal, de l'ombre, de Satan.

MICHAUD.

Monsieur le duc, vous ne croyez plus à Satan ?

CHARDEVEL.

Notre noble ami a perdu la moitié de sa religion, il a l'athéisme du diable.

MICHAUD.

Certes, je ne suis pas de ceux qui disent : « Si le diable n'existait pas, il faudrait l'inventer ; » il est devenu si ridicule qu'il ne fait plus peur qu'aux enfants ; mais il fait partie de la tradition, et j'y laisse cette laide grimace sous le poids de mon mépris... et de mon incrédulité. Entre nous, est-ce que je crois Satan ?

LE DUC.

« Le diable est une maladie dont l'amour de Dieu nous guérit. » Voilà ce que me dit en 1832, après une causerie sur le diable qui avait occupé une de nos soirées au château, un vieil ami qui mourut quelques jours après, que j'entendais pour la dernière fois; cœur tendre, héroïque et simple dont on se souvient toujours. Je parle de votre père, Andrieux; la parole est de lui, j'y réfléchis, et le diable perdit son procès. Ce personnage, qui fait éternellement métier du mal, dont les piéges sont au fond de toute chose et de toute idée, obscurcit l'unité radieuse de la vie divine; plus nous aimerons Dieu, plus nous serons disposés à exorciser la nature et l'homme, en reléguant dans le passé ce dogme des deux principes qui alors sanctionna la division de l'humanité en deux espèces, les maîtres et les esclaves, les purs et les impurs, les bons et les méchants. Il n'y a qu'une seule espèce d'hommes, tous destinés à s'améliorer; l'unité de l'homme, l'unité de Dieu, au fond, c'est la même chose.

CHARDEVEL.

Ce sont de bons sentiments qui vous mèneront plus loin que vous ne pensez, prenez-y garde.

MICHAUD.

Vous voilà déjà plus près de Pélage que de sain Augustin.

LE DUC.

Je ne m'en effraye pas. L'hérésie est quelquefois un aspect de la vérité, dont le tort est d'offenser un

autre aspect plus important avec lequel la conciliation est encore impossible ; nous pouvons nous rapprocher de Pélage à la condition d'avoir passé par saint Augustin.

MICHAUD.

Je ne sais pas ce que vous laisserez à dire à M. Andrieux, tant vous allez de l'avant !

ANDRIEUX.

Ainsi qu'on l'a expliqué, l'hypothèse antique sur nos commencements et notre destinée est le produit d'une situation historique; à ce sujet nous n'ajouterons que peu de mots. Il y a deux impossibilités à la fiction de l'homme créé parfait et déchu. L'être humain, une fois en pleine communion avec la vie divine par l'élévation de son intelligence et l'exaltation de son amour, ne tombe pas de cette haute situation; mais ce n'est pas de prime-saut qu'il y atteint. La Genèse ne fait d'Adam un prodige que pour en faire ensuite un monstre. Demeurons fidèles à la loi de gradation. Aujourd'hui nous soupçonnons ce qu'il fallut de temps à la terre pour arriver de l'état de nébuleuse à l'état de planète, à travers des métamorphoses qu'on a heureusement nommées *ses époques organiques* et *ses époques critiques ;* or, qu'il s'agisse d'un monde ou de l'homme, le procédé de création est le même ; c'est l'évolution de la vie, où la science ne voit que le jeu des forces cosmiques, où la religion glorifie la puissance, la sagesse, la bonté de Dieu. Ce n'est qu'après l'épuisement d'une longue série de transformations que la terre fut digne d'être habitée par l'homme ; pareillement, l'organisation digne de

l'homme fut élaborée d'ébauches en ébauches ; il en traverse en neuf mois dans le ventre béni de sa mère les types qui se produisirent durant des cycles séculaires dans le sein de la nature. Pourtant s'il appartient par sa structure à l'ordre de l'animalité, il en est le sommet et l'éclair, il a le verbe et l'amour. Dieu voulut tout à la fois résumer en lui les créations inférieures et le placer au rang suprême ; une mystérieuse énergie le redressa au milieu de toutes les prostrations bestiales et tourna vers le ciel son front qui méditera l'Infini ; il est né debout, il est né pour marcher, il marche... mais il part de bas.

N'hésitons plus à remplacer l'antique hypothèse par une doctrine conforme à l'état actuel de nos connaissances et de nos sentiments. Selon l'hypothèse biblique, l'homme créé parfait est précipité du monde de l'esprit dans le monde de la matière d'où il doit se relever ; selon les données de la science, l'homme arrive du monde de la matière au monde de l'esprit pour continuer à s'élever. Et les termes de l'ancienne théorie sont renversés. Selon l'hypothèse biblique, la chute est une suite de l'initiation à la science du bien et du mal que l'homme ne peut acquérir sans descendre du rang d'essence supérieure ; selon les données scientifiques, l'homme ne s'élève au-dessus de l'innocence de la brute que par le discernement du bien et du mal, que par la conscience de sa responsabilité ; ce qu'on nomme sa faute est la fin de sa confusion avec les êtres inférieurs. Et les termes de l'ancienne théorie sont une seconde fois renversés.

Enfin, selon l'hypothèse biblique, l'homme, après avoir reçu le souffle divin, entre en communication avec le serpent, symbole des instincts terrestres ; selon les données scientifiques, l'homme commence par un long engagement avec le serpent avant de recevoir l'empreinte de son caractère. Et les termes de l'ancienne théorie sont renversés une troisième fois. Nous étonnerons-nous de ce que la vérité se soit présentée à nos pères dans un sens inverse de celui que nous adoptons ? Nos pères plaçaient à l'entrée l'idéal que nous plaçons au terme de la carrière, parce qu'ils ignoraient la vertu progressive de notre espèce, démentie par le témoignage de leurs yeux que le spectacle de tant de maux affligeait. La science de l'homme, comme celle de l'univers, a commencé par se fonder sur les phénomènes apparents : la terre était immobile, c'est le soleil qui tournait ; l'homme descendait, et ne pouvait remonter que par une sorte de ravissement au ciel. Nous redressons l'erreur de nos pères en rectifiant l'histoire.

Voulons-nous à présent traduire en langage chrétien ce qui vient d'être exposé ? Nous maintenons le *péché originel*, en entendant par ces mots la solidarité de l'être humain avec les organisations inférieures dont nous avons en nous les appétits sanguinaires et les débordements immondes ; mais nous proclamons la *grâce originelle*, c'est-à-dire le don de la vie supérieure et perfectible. Les deux périodes de notre légende sont réunies dans cette transformation qui ne diminue pas la force moralisante de l'ancien dogme, qui l'augmente. Nous ne sommes plus sou-

mis à la doctrine de l'éternité du mal et de la dépravation fondamentale de la nature humaine ; nos aspirations au vrai, au juste, au bon ne sont pas des réminiscences d'une perfection antérieure, elles sont le sceau même de notre espèce et la fin de notre être ; le devoir de nous perfectionner est impérieusement tracé dans notre origine même.

Et le Christ demeure nécessaire comme autrefois. N'avons-nous pas toujours à nous dégager de notre solidarité avec la vie infime et grossière par notre communion avec la vie achevée et sublime ? Plus nous considérerons nos affinités avec la région inférieure, plus nous voudrons que notre vie, puisée aux entrailles de la terre et consanguine de la brute, resplendisse dans un Homme-Dieu qui atteste la grandeur de notre destinée, qui soit le couronnement de la hiérarchie planétaire. Qu'y a-t-il donc de changé, si, au lieu de dire qu'il est venu relever la nature humaine, nous disons qu'il est venu la provoquer à dominer ses instincts grossièrement charnels, en sollicitant ce qu'il y a de divin en nous à un essor incomparable? Son œuvre n'est pas terminée. Un jour peut-être nous saurons le secret de nos prodigieuses inégalités ; nous saurons pourquoi les uns naissent avec la pente au bien et le dégoût du mal, les autres avec l'aversion du bien et l'inclination au mal ; pourquoi plusieurs naissent dans un milieu qui fait fleurir les heureuses dispositions et neutralise les mauvaises, tandis que plusieurs sont excités par toutes les influences extérieures au déchaînement du vice ; pourquoi cette

distance qui sépare le paria du brahme, le papou de l'européen, et, sous les enseignes d'une civilisation commune, les chrétiens incultes des chrétiens cultivés; jusqu'à présent le mystère nous échappe; mais ce que nous savons, c'est que ces inégalités doivent s'effacer; l'humanité n'aura rempli sa tâche que lorsque tout ce qui porte le cachet lamentable de l'infériorité sera élevé au rang occupé aujourd'hui par ses élus. Qu'est-ce à dire, sinon que la création de notre espèce se continue, et ne sera achevée qu'à l'heure où tous les hommes seront consommés dans l'unité. Voilà ce qui nous a été montré dans la Genèse, voilà ce qui doit se réaliser. Nul, plus que le Christ, ne nous a fait faire de pas vers le type supérieur; le Christ continue l'œuvre qu'il a commencée avec nous; depuis que nous avons mangé du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est lui qui nous communique les fruits de l'arbre de vie.

De quoi vous effrayez-vous donc, Monsieur Michaud? Oui, le christianisme tout entier est en travail de transformation. Nous avons vu comment le principe moral du Nouveau-Testament se développe conformément à la science sociale; nous venons de voir comment la préface empruntée à l'Ancien-Testament par l'Eglise est transmuée par les investigations des sciences d'observation sur l'origine de la terre et de l'humanité. Ces travaux divers ont lieu en même temps, ils concourent tous au même but, le renouvellement de la société et de la religion. Cependant le renouvellement du christianisme

ne nous dispense point de remercier Dieu de nous avoir dotés d'un initiateur qui ajoute à notre force ascensive par sa perpétuelle influence; compagnon, guide, promoteur éternel de notre éternel essor; anneau suprême vers lequel nous nous soulevons et qui nous attire; il est la grâce qui complète notre grâce originelle.

CHARDEVEL.

Tout cela est à revoir entre nous, s'il vous plaît.

MICHAUD.

Moi, je n'ai qu'un mot à dire. Si la loi du développement continu est une loi divine, cette terre sera le théâtre d'une suite régulière d'améliorations qui nous conduiront à une sorte d'Éden, de paradis, d'âge d'or...

CHARDEVEL.

Voilà la calamité.

MICHAUD.

Hé! si cela est possible, je ne demande pas mieux; le plus grand bien-être du plus grand nombre de créatures humaines, tel est mon vœu sincère; mais ce qui m'inquiète, c'est qu'avec cette amélioration morale de tous les hommes, la damnation est supprimée, l'enfer s'évanouit...

CHARDEVEL.

Voilà le désastre.

MICHAUD.

Hé! je n'y tiens pas à l'enfer; mais ce système d'évolutions avant la naissance, durant la vie, après la mort, nous mène à la métempsychose qui ne fera point retomber l'homme dans l'animalité; qu'im-

porte? Toute l'économie du dogme est bouleversée. Monsieur le duc, il y a un parti héroïque à prendre. J'avais cherché à prouver que la science est la très-humble servante de la religion ; il n'est que trop aisé de la tourner contre nous ; séparons la science et la religion à tout jamais, si nous voulons sauver la foi de nos pères !

LE DUC.

Non, mon cher Monsieur, il vaut mieux, avec nos théologiens, chercher l'accord de la science et de la religion, en renonçant toutefois à faire entrer les découvertes modernes dans la vieille lettre, expédient indigne de la majesté du but. Voyez donc à quoi vous réduisez la religion, si vous ne lui donnez pour appui que des textes dont le sens littéral n'est pas acceptable, dont le sens raffiné aiguise la subtilité de tous les chercheurs d'énigmes et met toutes les imaginations folles en campagne. La religion n'est plus qu'un mysticisme nuageux se complaisant au langage équivoque et au jour louche, si elle se met en dehors de ce que l'esprit humain sait sur l'homme, sur la nature, et, comme chacune de nos facultés s'abêtit dès qu'elle cesse de conspirer avec les autres, l'amour de Dieu devient une maladie en prétendant se suffire à lui-même ; il n'est plus qu'une dévotion incapable de féconder la pensée, de déterminer un acte ; il devrait tout vivifier comme le soleil, et il jette dans la solitude des lueurs sépulcrales. Certes, la science n'est pas moins triste, lorsque les savants ne voient dans ses découvertes qu'une satisfaction égoïste de l'intelligence, lorsque

les philosophes ne s'en emparent que pour combattre nos croyances ; mais prenons la science sans les philosophes, sans les savants ; n'avouerez-vous pas qu'elle nous livre de bien autres révélations que notre vieille théorie de l'univers? Ces ouvrages qui nous entretiennent de la formation du ciel et de la terre nous ouvrent la source d'émotions religieuses qui suinte à peine dans les versets de Moïse. S'il est vrai que les cieux racontent la gloire de Dieu, où en trouverons-nous le récit le plus magnifique? est-ce dans le ciel étroit que nos pères connurent ou dans l'immensité que d'audacieuses explorations nous dévoilent?

Et, en effet, que faisions-nous de Dieu, lorsque nous voulions qu'il se fût longtemps complu dans l'isolement au milieu des vides infinis, qu'il ne se fût arraché à la torpeur et à l'inaction que pour créer la terre, en signe de sa toute-puissance, et en faire le centre de l'univers? Notre terre, qui n'a pas plus de trois mille lieues de diamètre et dont un fil électrique fait faire en un clin d'œil le tour à notre pensée ; — notre terre que tous les vieux empereurs ont voulu porter dans une de leurs mains comme le jouet de leur puissance et qui ne suffit pas à l'ambition du dernier de nos moines ; — notre terre, disions-nous et disons-nous encore, a empli les méditations de Dieu jusqu'à il y a six mille ans environ, et nous avons tenu pendant une éternité Dieu en contemplation devant un grain de poussière ! Et comme si ce n'était pas assez, depuis le jour où l'homme a été mis en possession de son domicile,

Dieu se repose, sa fécondité est épuisée ou sommeille, en attendant que la terre et la voûte étoilée soient replongées dans le néant pour laisser face à face l'homme et Dieu !

O enfants que nous sommes ! nous avons tout rapporté à nous avec un imbécile égoïsme ; nous avons rapetissé jusqu'à nos proportions l'édifice dont nous nous jugions les seuls habitants. Mais voici que l'architecture des cieux se montre à nous dans des dimensions que nous n'avions pas soupçonnées, avec une splendeur dont nous sommes éblouis ; là où nous ne pensions voir que des gerbes d'étincelles, nous découvrons des globes plus vastes que notre terre ; là où nous nous contentions d'admirer une poussière d'or, nous découvrons une longue traînée de soleils plus puissants que le nôtre ; là où nous supposions l'immobilité, nous découvrons un enchevêtrement de systèmes qui sont emportés dans l'espace par un souffle divin ; là où nous nous plaisions à voir une clarté blanchâtre sur l'azur, nous découvrons des germes de nouveaux mondes et l'allaitement de nébuleuses innombrables, et la vie partout, Dieu partout, et voici qu'en baissant les yeux devant ces magnificences ou qu'en osant les suivre de nos regards effarés, nous sentons je ne sais quelles hymnes sans parole s'agiter dans notre pensée et mourir sur nos lèvres ; oh ! alors que pouvons-nous faire ? que tomber à genoux et nous écrier : Seigneur, Seigneur, nous ne vous avons point connu !

N'est-il pas temps que nous rendions au Seigneur,

au Créateur, au Père un hommage viril? Non, je ne veux plus qu'on fasse entrer Dieu dans une chronologie bornée, dans une géométrie limitée; c'est un dieu fait à mon image, c'est une idole, ce n'est pas Dieu; vous me le cachez, vous me le dérobez, rendez-moi le vrai Dieu! Faites circuler devant ma pensée des milliards de mondes, d'étoiles, de planètes, de satellites dans les champs de l'espace sans bornes; entassez des milliards d'années sur des milliards de siècles dans l'abîme sans fond du temps; l'infini du temps et l'infini de l'espace sont les signes sensibles de l'infini divin, et c'est seulement aujourd'hui que je respire à l'aise, sans m'épouvanter de la petitesse de notre terre qui semble n'entrer dans le ciel que pour s'y perdre comme un atôme; je n'en sens que davantage la bonté de Dieu qui daigne nous aimer, la grandeur de mon âme qui est faite pour le comprendre et l'imiter. Voilà mon Dieu, le Dieu de la science, le Dieu des chrétiens; oui, des chrétiens eux-mêmes! N'est-ce pas la longue familiarité de l'esprit humain avec les abstractions divines qui le disposa à la recherche des lois générales dans l'étude des phénomènes? N'est-ce pas la contemplation habituelle de l'infini qui l'incita à en poursuivre la perspective dans toutes les directions de l'univers? Ah! ne regrettons plus d'avoir tenu nos regards si longtemps attachés aux voûtes du ciel comme aux frontières de notre patrie; au delà de ces voûtes que nous avons brisées, c'était Dieu que nous cherchions dans cette sphère aux millions de sphères, dans ce ciel où vit tout ce qui se meut, tout ce qui respire.

Oui, c'était Dieu que nous y cherchions, et l'homme. Nous avons cru que l'habitant de la terre était la créature unique du Seigneur, excès d'orgueil; mais nous ne l'avions cru digne que d'un douloureux séjour, excès d'humilité; l'homme est innombrable et il habite les cieux. Nous nous étions nommés le peuple de Dieu, les Gentils sont en masse dans les astres qui nous entourent. De même qu'au quinzième siècle nous fûmes saisis d'étonnement en apprenant qu'il y avait d'autres races dans un autre continent, aujourd'hui nous regardons à travers cet océan d'éther qui nous enveloppe, et nous y devinons avec ravissement de nouvelles populations; que dis-je? d'autres familles du genre humain qui emplit l'espace, afin que partout Dieu soit connu, servi, glorifié. La science n'élargit nos horizons que pour nous permettre de découvrir des frères là où elle ne découvre que des mondes.

Hélas! que de débats,que de déchirements avant que la science et la religion aient conclu leur alliance! Nos savants nous font connaître le temple, mais ils méconnaissent le Dieu; nos théologiens aiment le Dieu, mais ils s'obstinent à mesurer le temple d'après leurs versets, tant ils ont peur que nous adorions le temple et cessions d'adorer Dieu. Épreuve douloureuse dont je ne m'alarme pas! Si la religion est le nœud de tous les amours, craindrons-nous de la faire passer par la science, c'est-à-dire par la connaissance des lois de Dieu dans l'univers et dans l'homme? est-ce la religion qui deviendra athée, n'est-ce pas la science qui prononcera enfin ce nom

de Dieu dont elle ne fait encore qu'épeler les lettres? Oui, leur alliance se conclura; œuvre immense réservée à une légion d'esprits supérieurs qui ne sont pas encore nés peut-être; que sais-je? à des conciles vraiment œcuméniques où siégeront les représentants de tous les sacerdoces et de toutes les académies, afin de refaire la Genèse, de refaire ensuite le catéchisme!

MICHAUD.

Grâce, grâce au moins pour notre catéchisme, Monsieur le duc! Vous avez de ces audaces qui me font frémir, et je recule pour aller m'adosser aux textes antiques qui font notre sécurité. Ne nous le dissimulons pas; tout cela mène insensiblement au panthéisme... Certes, je ne suis pas un métaphysicien, je l'avoue; mais il n'est pas de doctrine si embrouillée qui ne tombe sous l'appréciation du bon sens vulgaire, et, au risque de m'attirer vos terribles représailles, Monsieur le philosophe, je suis prêt à guerroyer contre vous.

CHARDEVEL.

Vous n'aurez pas cette joie. C'est dans notre entretien final sur la philosophie et la religion que je me réserve d'exposer mes ideés; pour le moment je suis tout entier au plaisir de voir comment Andrieux s'y prendra pour panthéiser le christianisme ou christianiser le panthéisme.

LE DUC.

Hé bien! Andrieux, le débat sera entre nous.

MICHAUD.

Et entre vous deux seulement. Courage, Monsieur

le duc; pourfendez leur dieu Pan, ce dieu stupide, le seul dont tant de gens d'esprit veuillent s'accommoder aujourd'hui.

II

LE MONOTHÉISME ET LE PANTHÉISME.

*

ANDRIEUX, LE DUC, CHARDEVEL, MICHAUD.

ANDRIEUX.

Nous touchons à la question des questions, le renouvellement de la conception de Dieu. Si Dieu n'est qu'un vieux mot à garder par décence, notre débat est oiseux ; si Dieu est, notre débat contient le nœud de toutes choses.

LE DUC.

Andrieux, le panthéisme de Chardevel me laisse impassible ; il nous nie radicalement, cela ne trouble point notre paix ; le vôtre prétend entrer chez nous pour y tout bouleverser, c'est la guerre. Je mesure sans regret les concessions que je vous ai faites, mais je me borne. Hélas ! contrairement aux espérances que j'avais rapportées de Rome, j'ai dû reconnaître que l'Église n'avait pas été jugée digne de sauver le monde, de transformer le christianisme, et je ne m'en attache qu'avec plus de force au Christ dont vous parlez avec émotion, dont pourtant vous

ruinez la divinité. Chose étrange que vous sembliez des nôtres lorsqu'il s'agit du passé, et que dans le présent vous vous refusiez à sentir ce qu'il y a de joie délicieuse à croire que Dieu lui-même est descendu jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui !

CHARDEVEL.

Le Christ d'Andrieux ne peut être que la contrefaçon du Christ de Socin et d'Arius, insuffisante pour des chrétiens, M. Michaud excepté.

MICHAUD.

Passe d'être arien, encore faudrait-il être monothéiste.

LE DUC.

Mon cher Monsieur, je ne désespère pas de vous, je le répète ; malheureusement, je n'en puis dire autant de vous, Andrieux ; vous ne viendrez point à nous, nous n'irons pas à vous. Un abîme sépare le monothéisme et le panthéisme. M'expliquerez-vous du moins pourquoi notre théologie ne se régénèrerait pas par la philosophie spiritualiste qui est une amie, qui, à ne citer que Platon et Descartes, compte les penseurs du premier ordre...

MICHAUD.

C'est la philosophie des honnêtes gens, celle-là.

LE DUC.

Plutôt que par le panthéisme qui est un ennemi déclaré ?

ANDRIEUX.

Ennemi tant qu'il est dehors, ami s'il est dedans. On revit quelquefois par ses ennemis, on meurt

quelquefois de ses amis. Le christianisme est né par la philosophie spiritualiste, ce n'est point par elle qu'il renaîtra. Depuis que Descartes a retiré Platon du sanctuaire, il y a divorce du spiritualisme et de votre théologie qu'une transfiguration passionnée avait associés, affaiblissement de leur vitalité commune, et leur retour à un pacte conjugal serait infécond comme les secondes noces de deux ombres. D'ailleurs où va toute philosophie, spiritualiste ou psychologique? Le spiritualisme juif a pour fin la Kabbale; Platon engendre Plotin, Scott, Bruno; Spinosa et Malebranche sont les disciples de Descartes; Kant aboutit à Schelling et à Hegel. Puisque l'esprit humain oscille régulièrement vers le panthéisme, il faut en tenir compte.

LE DUC.

Passer du monothéisme au panthéisme, c'est aller d'un pôle à l'autre!

ANDRIEUX.

Monsieur le duc, je sens que j'offense ce que votre foi a de plus vif et de plus tendre; mais vous êtes de la race des croyants magnanimes, et j'oserai vous rappeler que nos vieux chrétiens traversèrent une épreuve plus laborieuse que la nôtre. Eux aussi furent mis en demeure d'unir les extrêmes, le ciel et la terre, Dieu et l'homme, l'infini et le fini, que les gnostiques et les platoniciens déclaraient inconciliables, dont ils condamnaient la réunion comme une dégradation ignominieuse de l'essence divine; à leurs yeux le dogme de l'incarnation était un dogme monstrueux. Ce qui l'emporta, ce fut l'amour qui

achèvera aujourd'hui ce qu'il commença autrefois, qui alors jeta un pont sur l'abîme, qui à cette heure le ferme.

LE DUC.

Ne songez-vous donc pas à ce qu'il y a de téméraire dans cette tentative de renouveler notre conception de Dieu, consacrée depuis tant de siècles par tant d'hommages? Interrogez-vous bien, vous reconnaîtrez que vous cédez à cette curiosité dévergondée de nos temps modernes, qui remet tout en question sans autre but que de s'assouvir ; déplorable libertinage de l'esprit qui nous atteint tous... hélas ! je n'en suis pas exempt puisque je vous écoute. Que me direz-vous? que l'Infini n'est pas, si quoi que ce soit existe hors de lui? que Dieu, distinct de la création, est un être particulier, un individu, une personne? que Dieu, conçu sans le monde, est une puissance inerte, une cause sans effet, un amour sans effusion, et que le panthéisme satisfait à ce besoin impérieux que la raison éprouve de trouver un principe unique d'où se déduise nécessairement l'enchaînement des choses? Ces considérations sont spécieuses ; mais...

ANDRIEUX.

Nous ne dirons rien de pareil ; nous philosopherions à côté. Ce n'est pas une question d'école que cette question du renouvellement de la conception de Dieu ; le destin de l'humanité en dépend. Tout est désordre, ou il faut proclamer que la société est l'expression de la théorie de Dieu, que la théorie de Dieu est la formule même de la société. Les systèmes

théologiques et philosophiques sont jugés en dernier ressort par la science des développements sociaux, par la science de la vie humaine qui ne saurait être en discordance avec la science de la vie divine. C'est pourquoi, veuillez vous en souvenir, nous avons posé l'ordre social conçu par Saint-Simon, sous l'inspiration de la charité, comme le type d'après lequel la philosophie et la théologie ont à se transformer pour constituer le dogme nouveau. Ce type est trop bien déterminé pour ne pas exclure toutes les divagations intellectuelles, toutes les fantaisies spéculatives, toutes les élucubrations solitaires, toutes les prétentions doctorales, pour ne pas obliger la pensée à s'y conformer. Donc, lorsque nous disons que la question de Dieu est la question urgente, ce n'est pas par fanatisme d'une question abstraite; les intérêts de l'humanité vivante et souffrante y sont tout entiers, et la solution des questions relatives à l'amélioration de son sort moral et physique palpite dans cette solution suprême.

LE DUC.

L'ordre social de Saint-Simon, si je ne m'abuse, c'est la constitution de notre trinité : l'amour, l'intelligence, la puissance, qui s'expriment par la morale, la science, l'industrie. Que me demandez-vous de plus? De souscrire à votre formule souveraine de l'égalité de l'esprit et de la matière, de laquelle vous faites découler l'égalité de la science et de l'industrie...

MICHAUD.

Et l'égalité de l'homme et de la femme... Si

vous traitez cette question, il me sera impossible d'être un interlocuteur passif.

ANDRIEUX.

Non, Monsieur; ce sera dans un autre dialogue.

LE DUC.

Votre formule, je la repousse. En avons-nous donc besoin? Est-ce que nos facultés sont gênées par notre dogme dans le domaine de la matière qui n'est point anathématisée, qui ne saurait l'être, puisque le sang et la chair de l'homme sont unis au Christ qui en nourrit perpétuellement les fidèles? Arguerez-vous de Satan comme d'un obstacle? Mais Satan ne tient pas au fond du christianisme, on vous l'abandonne. Reste, reste Dieu dont la puissance égale l'intelligence; c'en est assez pour admettre l'égalité de l'industrie et de la science, qui ne résulte pas de votre formule de l'égalité de la matière et de l'esprit, incompréhensible pour moi. Lorsque je dis que l'industrie est la manifestation pacifique de l'Agir, je m'entends; je ne m'entends plus, si je fais de l'industrie l'équivalent de la matière, c'est-à-dire des muscles qu'elle meut, de l'outil qu'elle emploie, de la chose qu'elle façonne, du milieu où elle opère. Je m'étonne de ce que, voulant réhabiliter notre faculté d'exécution, de réalisation, de transformation, vous l'ayez fait descendre au niveau de l'objet, des instruments, des organes de sa fonction. Une telle synonymie est un abus de mots, et je vous défie de traduire *matière* par industrie aussi couramment que vous traduisez *esprit* par science; mais quoi? vos

maîtres avaient l'ambition de faire une religion à eux, il leur fallait bien faire une nouvelle trinité. Je me tiens à notre trinité ancienne, je demeure le partisan fidèle de l'ordre social de Saint-Simon, et je ne découvre pas un motif de rebâtir notre temple pour l'ajuster à votre cité nouvelle.

ANDRIEUX.

Êtes-vous bien sûr que le développement complet des trois modes de la vie, Penser, Agir, Aimer, soit compatible avec votre théologie? La tolérance n'est pas une sanction, et, malgré les mitigations de votre spiritualisme, l'exercice du Penser et de l'Agir dans la région des phénomènes physiques demeure entaché d'une infériorité indélébile.

LE DUC.

Mais vous nous ramenez au matérialisme si vous faites rentrer l'univers et l'homme en Dieu. Je ne veux pas prêter aux panthéistes des absurdités pour avoir le facile honneur de les réfuter; lorsqu'ils disent que tout est Dieu, certes, ils ne disent pas que le caillou est Dieu, que la montagne est Dieu, que je suis Dieu, et qu'il me suffit d'avoir la fièvre pour comprendre que je ne le suis pas; mais ils veulent la vie immanente dans la nature et dans l'humanité, et nous rétrogradons vers les deux cultes de l'antiquité, le naturalisme et l'anthropomorphisme; cultes du réel, apostasies de l'idéal! Dieu est tout ce qui est et Dieu est comme s'il n'était pas; ce qui le manifeste l'absorbe. Dieu est tellement engagé dans le monde que le monde et lui ne sont qu'une même chose, tellement engagé dans l'homme que l'homme

c'est Dieu. Identité de l'infini et du fini, tel est l mot sacramentel de vos panthéismes divers qui nient l'athéisme et le systématisent.

ANDRIEUX.

L'univers et l'humanité sont les manifestations de Dieu; ils ne sont pas Dieu, qui se distingue de la somme des choses finies par son infinité et par la conscience qu'il en a; l'homme et la nature sont produits par une mystérieuse expansion de l'essence divine; ils en sont l'expression mobile, changeante, sensible; ils ne sont donc pas adéquats à l'essence transformatrice. Voilà notre panthéisme à nous. Cela dit, Monsieur le duc, voyons si votre monothéisme chrétien ne se résout pas en panthéisme. D'une part, vos théologiens veulent la vie divine en dehors de toutes choses; de l'autre, ils l'y veulent en permanence. S'ils avaient la témérité de prétendre que l'ouvrage se soutient par lui seul, on leur objecterait l'inutilité de l'ouvrier; ils les ont donc liés l'un à l'autre, et rien de plus orthodoxe que cette proposition : « Toutes les créatures sont comme des écorces visibles de Dieu caché sous elles.» Leur procédé est le même en ce qui touche l'humanité. Selon eux, le libre arbitre n'agit que par Dieu qui opère en lui; tous les mouvements de notre volonté viennent de Dieu comme tout mouvement de quelque ordre que ce soit. Qu'est-ce à dire, sinon qu'après avoir isolé Dieu, on l'incorpore à tout ce qui se meut et respire? En résumé, l'Église veut Dieu partout présent, en essence et en substance, dans tous les êtres tant corporels que spirituels;

nous la glorifions de cet article de foi qui ne laisse nulle place à Satan; mais Dieu est engagé dans l'homme et dans l'univers aussi profondément que par notre doctrine, en dépit de toute la subtilité des distinctions.

LE DUC.

Oui, saint Paul a dit : « *Dieu agit en nous.* » Il a dit aussi : « *Glorifiez Dieu et portez Dieu dans votre corps.* » Enfin sa parole inoubliable est celle qu'il a empruntée au poëte grec Aratus : « *C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être.* »

ANDRIEUX.

Et nos théologiens contemporains déclarent que l'expression de la vérité est dans ce vers emprunté au poëte latin Virgile :

« Est Deus in nobis; agitante calescimus illo. »

Si M. le Duc nous pardonne une expression familière, les docteurs catholiques nous paraissent se frotter de panthéisme, tout autant que de science et de liberté, avec l'intention de persuader que l'Église peut tout donner. Cependant il est des libres-penseurs qui se frottent de religiosité, avec l'intention de persuader que tout peut être donné par le rationalisme, et la question de Dieu demeure enveloppée de ce double nuage.

LE DUC.

Vous voulez qu'on soit net, soyez-le vous-même. Si la présence de Dieu dans tous les êtres est de foi, pourquoi doutez-vous de son amour égal pour toutes nos facultés?

ANDRIEUX.

La présence de Dieu dans tous les êtres n'est pas nécessaire, n'est pas éternelle; c'est un bail fait temporairement avec une création qui n'était pas hier, qui ne sera pas demain, qui rentrera prochainement dans le néant d'où elle a été récemment tirée; la pure essence divine est indépendante du transitoire, du visible, du palpable. C'est là ce qui différencie le vieux dogme du nouveau. Le vieux dogme sort du spiritualisme le plus ardu, il ne s'est tempéré que peu à peu; le dogme nouveau salue dans le locataire le légitime possesseur, et, voyez si cela n'est pas opportun. L'Église qui enseigne l'union indissoluble de l'âme et du corps, n'ose pas enseigner l'union indissoluble de Dieu et de l'univers, comme si l'une de ces propositions ne contenait pas l'autre. En conséquence, il y a dérogeance de l'Agir lorsqu'il s'attaque aux faits de l'ordre naturel et physique. Nous ne pouvons croire à l'amour égal de Dieu pour la science et l'industrie que si l'univers est éternellement et nécessairement modifié par sa vie. L'homme alors ne s'éloigne plus de Dieu, il imite Dieu lorsqu'il exerce sa faculté de transformation de la nature, lorsqu'il travaille à s'emparer de toutes les forces qui y sont disséminées pour rivaliser avec les merveilles de la création, et qu'il tourne à l'avantage, à la beauté, à la gloire de son corps tous les prodiges de son génie. C'est aussi par cette conception de Dieu que le Penser lui-même est réhabilité dans son assiduité à l'observation des phénomènes et à la découverte des lois de la

matière; il cesse d'être un profane, il fait une œuvre sainte, le temps viendra où l'enthousiasme lui sera permis.

Nous sommes entrés dans le temple nouveau par deux grandes portes, celles de la science et de l'industrie; entrons-y définitivement par la porte du milieu, par la porte de la charité.

Selon l'ancienne théologie, les hommes sont obligés à s'entr'aimer parce qu'ils ont été créés et régénérés par un Dieu unique; l'obligation est plus impérieuse pour ceux qui croient qu'une même vie nous pénètre tous. « Si vous ne sentez pas en vous l'é- « manation divine, écrivait Eugène Rodrigues, êtes- « vous capables d'aimer les hommes comme Dieu « veut qu'on les aime, et les porterez-vous dans « votre cœur si vous ne voyez pas Dieu les portant « dans son sein? » Certes, il n'est pas de conception théologique plus propre à développer la conscience de la solidarité humaine, le sentiment de la réciprocité des devoirs, et puisqu'il est dit: « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, » où trouverez-vous une sanction plus complète de ce précepte, une condamnation plus nette de l'abnégation et de l'égoïsme, une provocation plus énergique à la conciliation de l'intérêt privé et de l'intérêt général que dans notre croyance à la consubstantialité en Dieu? La doctrine de l'association sous toutes les formes est la conséquence de cette foi, aussi bien que la doctrine du respect de l'individu. Toute idole, toute idolatrie est une impiété; car la vie divine n'a pas de réceptacle particulier. Tyrannie ou servitude, autre im-

piété ; car personne n'est Dieu, personne n'est hors de Dieu. Si la charité sociale des rationalistes est plus ardente que celle des croyants, n'est-ce pas que, tout en se refusant à un échange de sympathies entre Dieu et l'homme, ils admettent dans l'humanité la circulation d'une même vie? Enfin le mal éternel est éliminé. Chacun de nous, si pervers qu'il soit, est un aspect de Dieu; il y a une lueur de sens moral dans l'âme la plus immonde, un germe de tendresse dans le cœur le plus féroce, une tendance à l'aspiration dans l'être le plus abruti ; osons, osons regarder sous la boue et le sang, nous y verrons poindre le divin qui éclora à son heure.

LE DUC.

Prenez garde! vous allez énoncer l'identité du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, du beau et du laid, et comment vous en défendre si Dieu est tout ce qui est?

ANDRIEUX.

Ce qui est divin, c'est le beau, c'est le juste, c'est le vrai, c'est le bien ; mais ce qui est mal, faux, injuste, laid, tend à se diviniser. Aucune négation ne se perpétue, elle se change graduellement en affirmation ; aucune bassesse n'est rivée fatalement à l'infimité, l'essor viendra. La loi de la perfectibilité, du progrès, de la rédemption, n'est sanctionnée que par une théologie qui veut que la vie divine anime tous les anneaux de la chaîne des êtres, le plus bas comme le plus haut, et que le plus haut ait toujours à monter, le plus bas toujours à s'élever.

Pourquoi donc ne reconnaîtriez-vous pas la mis-

sion religieuse des chefs de notre école? Certes, leur raison se refusait à une conception morcelée du grand Tout; mais l'inspiration irrésistible leur vint du type social avec lequel la théologie avait à se mettre d'accord, leurs indécisions furent maîtrisées. Ils écartèrent et le spiritualisme et le matérialisme, qui ne sont que des aspects secondaires de la philosophie; ils s'emparèrent du vaste système de l'Allemagne, qui n'était éclos ni fortuitement ni de la veille, qui avait été préparé par tous les travaux intellectuels et par tous les mouvements politiques de l'Europe; ils s'en emparèrent, disons-nous, pour le *sentimentaliser*, passez-nous l'expression, et pour lui donner une portée pratique. Saint-Simon avait analysé les développements des facultés humaines, il les avait résumés dans une synthèse qui constitue l'une des époques de l'histoire de notre planète, il avait annoncé la réalisation du royaume de Dieu sur la terre; eux, ils rédigèrent en quelque sorte le consentement de Dieu à cette réalisation. Peu importe que leur œuvre se soit intitulée religion nouvelle, au lieu de se produire comme un rajeunissement du christianisme; au fond, c'est pour la gloire du Christ qu'ils ont travaillé, que les chrétiens leur pardonnent! Si les prêtres se taisent, les pierres crieront. Ils ont parlé, et tôt ou tard il sera avéré que, depuis les travaux des Pères de l'Église qui transformèrent le platonisme selon la charité, il n'y a pas eu de rénovation plus féconde que celle à laquelle deux noms seront immortellement attachés, les noms d'Enfantin et de Bazard;

déjà un de vos théologiens en a rendu témoignage; l'*Esquisse d'une philosophie* est née du commerce de l'esprit de M. de Lamennais avec l'écrit fervent d'Eugène Rodrigues.

LE DUC.

Mais comment le panthéisme sort-il du monothéisme? Ce n'est pas par voie d'évolution, c'est révolutionnairement. Appelez les choses par leur nom, dites que le dogme nouveau détruit et remplace l'ancien.

ANDRIEUX.

Rien n'est aboli, tout se transforme, nous ne cessons pas d'être des monothéistes. Nous ne disons pas : la vie universelle; nous disons : la vie universelle et UNE. C'est par deux actes successifs que l'esprit humain s'est initié à la connaissance de Dieu, en proclamant l'unité d'abord, l'universalité ensuite. L'universalité n'a triomphé que par la critique de l'antique unité abstraite, qui se résolvait nécessairement en un dualisme, Dieu et Satan, l'esprit et la matière ; pour nous, nous réunissons ces deux notions du panthéisme et du monothéisme, c'est ainsi que nous avons la notion complète de Dieu dont l'universalité réalise pleinement l'unité. A supprimer le monothéisme, nous aurions le Tout sans la conscience de la vie; à supprimer le panthéisme, nous aurions la conscience de la vie sans le Tout.

Enfin nous accuseriez-vous d'être des matérialistes, lorsque nous disons que le Cosmos est incessamment transmué par l'essence immuable? Ne sommes-nous pas spiritualistes autant que vous

l'êtes, si nous pensons que Dieu se sait dans son immensité et dans chacun des points de l'espace sans bornes, dans son éternité et dans chacun des moments du temps sans limites ? Nous reprocherez-vous d'ôter à Dieu sa volonté lorsque nous adorons dans tout ce qui existe sa sagesse infinie, sa puissance infinie, sa bonté infinie, lorsque nous préconisons la perpétuité de la vie humaine, afin que, chacun de nous et tous ensemble, nous nous efforcions éternellement d'accomplir l'idéal divin en nous ?

LE DUC.

Donc, votre Dieu entend, et nous pouvons encore nous écrier du fond de nos âmes et croire que le ciel n'est pas sourd, nous pouvons nous écrier : « O Père céleste ! »

ANDRIEUX.

Vous direz mieux, vous direz : « O Père ! ô Mère ! »

MICHAUD.

Votre Dieu est androgyne ? Je comprends... l'égalité des deux sexes.

LE DUC.

Vous nous laissez le Père, mais vous nous ôtez le Fils !

ANDRIEUX.

Selon vous, le Verbe s'est fait chair dans Jésus, pourquoi refuseriez-vous de dire qu'il s'est fait chair dans chacun de nous et dans tous ? Ce fut un progrès de l'amour que de croire à Dieu fait homme, c'est un progrès nouveau que de croire à Dieu fait humanité.

MICHAUD.

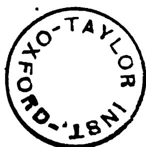
Comme je me félicite de m'être brouillé avec le

concile de Nicée! les raisonnements captieux n'ont pas de prise sur moi.

ANDRIEUX.

Au moment même où le dogme de l'incarnation était décrété, voici ce qu'Athanase disait : « A « cause de notre liaison avec le corps que le Sei« gneur a pris, nous aussi nous sommes devenus « *les temples de Dieu*, par conséquent nous sommes « faits *fils de Dieu*, de telle sorte que maintenant le « *Seigneur est adoré en nous.* » Et la portée de ce dogme fut heureusement développée par l'eucharistie : « Puissé-je me souvenir à chaque instant, s'écrient les fidèles après avoir reçu l'hostie, que mon cœur est un tabernacle, comme un christophore ! » Oui, la nature humaine a voulu être nourrie et régénérée par une perpétuelle infusion de la vie divine; à dire les choses nettement, le régime de la grâce et de la communion est un panthéisme pratique auquel la théorie a manqué. C'est pourquoi le chrétien dit, « *Dieu est en moi.* » au lieu de dire, « Dieu est en nous; » ce qu'il n'a pas dit, la charité l'oblige à le dire aujourd'hui.

Nous ne faisons donc pas violence au christianisme, lorsque nous déclarons nous sentir unis à Dieu par nature. Selon la parole de saint Paul, l'humanité entière est comprise dans l'Adam céleste, nous sommes tous les membres de Jésus-Christ; ce qui n'était qu'une figure dans le langage de l'Apôtre est une réalité, nous sommes en effet les membres de Dieu qui vit dans chacun de nous et dans tous. Remarquez enfin de quelle vénération notre théologie nouvelle



entoure le dogme de l'incarnation qu'il ne nous est pas permis de considérer comme une fiction vaine, qui nous apparaît comme les prémices mêmes de la vérité. En adorant dans le Christ le Verbe incarné, nous n'avons fait qu'adorer par anticipation Dieu vivant en tous.

Au siècle d'Arius et d'Athanase, l'humanité éprouva un désir véhément de communiquer avec Dieu, elle crut avec enthousiame à Dieu fait homme; nous affirmons qu'à notre époque l'humanité veut aussi entrer en communication avec Dieu; elle le chante dans la nature, elle le glorifie en elle-même, elle a des exaltations soudaines qui tombent, des élans qui l'emportent et ne l'enlèvent pas, elle aussi cherche Dieu, et il ne lui suffit plus de croire que Dieu s'est fait chair en Jésus, elle veut croire que Dieu s'est fait chair dans tous.

LE DUC.

J'entends; le Christ est le vase où la vie divine s'est concentrée pour s'épancher ensuite sur l'univers et sur l'homme, pour tout envahir, tout pénétrer, tout inonder; mais le vase est noyé dans le flot, le Christ submergé dans l'océan divin, la religion sombre dans l'abîme. N'y avez-vous donc jamais songé? c'est le Christ qui nous répond de Dieu. Les rapports de Dieu et de l'homme n'ont été précisés que par la venue du Médiateur; dès que vous le supprimez, le monothéisme ou le panthéisme n'est qu'une philosophie.

ANDRIEUX.

Notre foi à sa personnalité n'est pas abolie, elle se

renouvelle; la conception de Dieu ne peut s'agrandir que la conception du Médiateur ne s'agrandisse.

CHARDEVEL.

Doucement; une fois le panthéisme admis, tout s'explique sans le concours d'un homme superlatif; c'est ce que je prouverai s'il m'est permis d'établir ma théorie, en oubliant que Jésus est le personnage le plus touchant de l'histoire religieuse du monde, le dieu familier dont le commerce nourrit les fidèles d'émotions ineffables. O mes bons amis, vous êtes ici trois chrétiens et chacun de vous a son Christ, comme au temps du premier concile universel, où les chrétiens cherchaient leur Homme-Dieu à tâtons en se querellant; la chose fut mise en comédie, et la postérité des railleurs antiques se réjouit de vous voir après quinze siècles rechercher ce Christ qui vous échappe pour la dernière fois.

LE DUC.

Il est écrit: cherchez et vous trouverez. Passons à la question de la vie future sur laquelle sans doute nous sommes encore divisés, hélas! Soit, cherchons, ce siècle est condamné à chercher.

CHARDEVEL.

Passons aux hypothèses de la fin.

III

LA VIE FUTURE.

*

ANDRIEUX, MICHAUD, LE DUC, CHARDEVEL.

MICHAUD.

Monsieur le duc, nous n'avons plus rien à chercher, nous avons à garder ce qui nous a été enseigné; autrement nous allons au panthéisme qui est moins ridicule que je n'espérais, qui n'en est que plus dangereux. Après avoir supprimé le péché originel pour nous douer de l'innocence native, le panthéisme supprime l'éternité des peines pour nous procurer à tous la sanctification finale; ces séductions de la métempsychose ne seront vaincues que par la simplicité antique de notre foi. Commençons par retrancher le purgatoire, innovation funeste de l'Église; il n'y a point trois lieux, il n'y en a que deux : la béatitude céleste et les feux éternels, rien de plus, rien de moins. Ensuite, interdisons aux méchants la latitude de la réparation au delà de la tombe, en vertu d'une suite de repatriements sur la terre ou de pérégrinations dans les astres; l'ordre moral serait sans garantie si l'épreuve qui décide de notre sort

pour l'éternité n'était pas bornée à la vie présente. L'homme, au lieu d'appliquer résolument son libre-arbitre au bien, s'abandonnerait au mal en comptant sur les bénéfices d'une expiation ultérieure; Caïn dirait à Abel : « un jour nous serons dans le sein de Dieu, *ex æquo.* » A quelques siècles d'intervalle, mais que sont des siècles dans l'éternité, le bien et le mal arriveraient au même but; autant vaudrait en proclamer l'identité. Il n'en va point ainsi. On est mort dans le mal, on y reste, sans pouvoir se repentir, puisque la grâce et la liberté se retirent; l'heure a sonné, la justice apparaît seule. De quoi vous plaindrez-vous? les conditions vous sont faites. Si vous voulez entrer, entrez; si vous voulez demeurer, demeurez. Il ne tient qu'à vous de posséder le royaume des cieux; sinon, « *retirez-vous, maudits, pour le feu éternel.* » Cela est écrit.

CHARDEVEL.

Damner l'univers par respect d'un texte... vous êtes effrayant.

MICHAUD.

Rassurez-vous. Les principes font frissonner, je l'avoue; mais nous les appliquons avec tant de mansuétude! Nous ne nous réglons pas sur cette parole: « *Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus,* » que Massillon prit mal à propos pour texte de son fameux sermon soufflé par les Jansénistes. Jamais l'Eglise ne s'est prononcée sur le grand ou le petit nombre des élus, et aujourd'hui nous sommes d'avis que les élus sont en majorité, sachez-le bien! Est-ce que nous damnerions les pauvres qui sont étrangers à

l'orgueil de la richesse, de la science, du pouvoir, eux qui portent tous les jours la croix de Jésus? Ils sont sauvés! et nous aussi nous aimons la classe la plus nombreuse. Ce n'est pas tout. La statistique a constaté que le tiers des enfants meurt entre la première et la septième année, plus de la moitié entre la première et la quatorzième; de telle sorte que ceux-ci sont soustraits à la crise des passions, que ceux-là vont au ciel, ou, faute du baptême, dans les limbes; il y a sous ce fait un mystère de bénignité. Dieu, pour avoir moins à damner, charge la mort de moissonner la troisième partie du genre humain avant l'âge du mal; l'ange exterminateur est le bras droit de sa miséricorde!

CHARDEVEL.

C'est le *massacre des innocents* organisé providentiellement.

MICHAUD.

Donc, les élus sont en majorité. J'irais jusqu'à répondre du salut des neuf dixièmes du genre humains... parce que nous ne damnons pas les infidèles... oui, des neuf dixièmes... Nous démocratisons le ciel. Quant au dixième restant, c'est leur faute. Après tout, leurs peines ne sont pas éternelles, c'est une calomnie, puisqu'elles ont un commencement; elles sont graduées suivant la culpabilité des individus; nullement intolérables... Dieu est si bon que je crois qu'ils s'y font... et ces expressions de l'Évangile: *le ver rongeur qui ne meurt point et le feu qui ne s'éteint pas,* » se peuvent prendre dans un sens métaphorique et lénitif... Non, l'enfer n'est pas ce qu'un vain

peuple pense; ce sont les Jansénistes qui avaient peint les choses en noir, ce sont les Jansénistes!

CHARDEVEL.

Vous dorez la pilule, vous, et vous chantez gaiement le *Dies iræ* afin de soutenir la concurrence des utopistes de l'autre monde. Cependant on vous objectera qu'entre une vie d'homme et la durée du châtiment la disproportion est forte.

MICHAUD.

Qui le nie? Il m'est arrivé à moi-même de penser que l'enfer serait équitablement remplacé par une sorte de pénitencier où les méchants se rendraient dignes d'être admis en grâce; c'était une pensée philanthropique et détestable. Comment supprimer l'éternité des peines sans supprimer l'éternité des récompenses? Rémunératoire ou pénal, l'infini n'est proportionné ni aux mérites ni aux forfaits d'une existence humaine; l'avantage que nous ferions aux scélérats mettrait les honnêtes gens en perte. Leur espérance est de satisfaire leur soif de perfection et de félicité, de voir perpétuellement Dieu face à face; s'ils sont frustrés de ce bonheur, autant vaudrait pour eux abonder dans le panthéisme dont le Dieu est partout et n'est nulle part, Dieu toujours inconnu de ses adorateurs. Parbleu! j'avais aussi pensé qu'à moins d'un égoïsme odieux les élus ne pourraient pas jouir de la béatitude paisiblement tandis que les damnés seraient livrés aux tortures, aux grincements de dents, aux pleurs. Lâche sensibilité indigne des élus qui, une fois revêtus de leurs corps transfigurés, ne connaissent plus de ces mouve-

ments de sympathie féminine qui résultent de la grossièreté de la chair; ils sont alors tellement pénétrés de l'amour du bien et de l'horreur du mal qu'ils contemplent avec une joie virile le supplice des damnés et la satisfaction de la justice divine; leur bonheur est parfait. Il n'y a donc rien à chercher en dehors de nos textes, tout est pour le mieux. L'enfer ou le ciel après une épreuve unique; le ciel, avec les anges auxquels je crois; l'enfer, avec Satan qui est un épouvantail à utiliser, qu'on y croie ou non; voilà ce qu'il faut loger carrément dans l'imagination des peuples pour le maintien de l'ordre public et privé, en rendant le ciel accessible au grand nombre, afin de détourner notre siècle relâché de l'appât offert par les novateurs.

LE DUC.

Mon cher Monsieur, ce dualisme du ciel et de l'enfer me paraît correspondre au dualisme des principes du bien et du mal. Alors la récompense du bien s'égale à la durée de Dieu, le mal demeure inexpiable comme Satan; alors il y a deux humanités, l'une élixir réservé au ciel, l'autre sorte de *caput mortuum* bon à jeter aux flammes éternelles. Le Christ n'a point aboli notre croyance aux deux principes; il a dit simplement ce que nous pouvions porter, sans attendrir la dureté de nos cœurs ni dissiper les ténèbres de nos esprits par un miracle; il nous a laissé le mérite d'aller au delà de la lettre en nous conformant à son esprit. Et c'est ce qui fut fait par l'Église, lorsqu'elle s'inspira de quelques paroles du Sauveur pour ajouter aux deux lieux qu'il

avait désignés, l'enfer et le ciel, un troisième lieu qui créa entre les réprouvés et les élus la classe intermédiaire des éligibles, qui admit des peines temporaires et fructueuses à côté des peines stériles et éternelles ; le purgatoire fut le tempérament d'un régime effroyable, et nous avons à la glorifier d'avoir alors cherché. Que se passe-t-il ensuite? Le monde réforme sa pénalité, il en vient à ne considérer comme légitime que le châtiment qui amende le coupable ; il se convainc qu'il est possible de maintenir l'ordre sans questionner, rouer, écarteler ou brûler les gens ; enfin il s'indigne des châtiments qu'on prêche au nom de Dieu, et il reproche à l'Église de persévérer dans la barbarie dont il s'affranchit, d'être moins chrétienne que lui. Rome demeure muette ; mais notre grande Église fourmille de petites Églises. Nos théologiens, poussés par l'opinion publique, élargissent la voie du paradis et travaillent à faire un sentier du grand chemin de la perdition ; quelques-uns plus hardis, émus des inspirations laïques sur ce thème de la vie future, les transposent dans le ton sacerdotal... Tout le monde va donc cherchant, n'est-ce pas qu'il y a quelque chose à trouver? Et moi aussi je cherche ; à l'âge où je suis, le présent touche moins que le passé ou l'avenir. Nous avons beau ignorer où, comment, sous quelle forme nous persistons au delà de la tombe, nous voulons être immortels ; nous nous demandons ce que nos morts sont devenus, ce que nous deviendrons nous-mêmes, ce que Dieu réserve à tant de générations qui viennent et s'en vont, paraissent et

disparaissent, mais qui ne périssent pas. Allez, cher philosophe, allez! ce qui finit recommence; nous sommes aujourd'hui, nous serons demain. Notre essence ne se noie pas dans l'ombre, elle ne s'abîme pas dans la lumière, ce qui a une fois aimé aimera toujours.... Mais je reviens à vous, Monsieur Michaud.

De grâce, ne m'attribuez aucune prédilection pour les méchants; permettez-moi seulement de ne pas voir en eux des êtres à part, marqués du sceau de la réprobation; ce sont des êtres inférieurs, appartenant encore à l'âge de l'humanité bestiale, et ils en sortiront, dussent-ils y être forcés par des châtiments qui leur fassent crier merci. En combien de tours du cadran, Dieu le sait. La limitation de l'épreuve à une seule existence est un simple règlement disciplinaire de l'Eglise, qui semble actuellement injurieux à l'indélassable miséricorde de Dieu et au bon sens. Quoi! Dieu est le bien même, et Dieu voudrait la perpétuité du mal, puisqu'il ôterait la faculté du repentir aux trépassés, puisqu'il scellerait leurs âmes dans l'impénitence sans fin et les ensevelirait dans leur crime à tout jamais? Le mal n'est que la négation du bien, comme saint Augustin l'a dit, et il plairait à Dieu d'en faire quelque chose de réel en lui attribuant l'éternité? Chose étrange! L'homme est lent à faire son éducation, et on brusque sa destinée; Dieu est éternel, et on le fait avare du temps; et quel est le prétexte de cette justice précipitée et inexorable? Une sorte de roman sur le libre-arbitre et la grâce; la grâce qui provoque

le libre-arbitre et épuise ses avances, le libre-arbitre qui tantôt conspire avec la grâce, tantôt se dérobe à elle et la répudie; Dieu accepté sauve, Dieu refusé perd, et ce drame terrible s'accomplit selon la règle des vingt-quatre heures, pour tous indistinctement. La bonté de Dieu ne désespère pas des désespérés eux-mêmes. Vivants ou morts, ici ou ailleurs, nous sommes tous appelés à nous améliorer, c'est la fin de l'être humain; tous, dis-je; il n'y a qu'une seule espèce d'humanité, nous sommes tous responsables les uns des autres, tous solidaires; si un seul est damné, tous le seront; mais si un seul est sauvé, tous le seront, tous doivent l'être!

MICHAUD.

Tous? Non, Monsieur le duc; les neuf dixièmes. On ne peut pas mieux.

LE DUC.

Si un dixième du troupeau demeure abandonné à Satan, le bon Pasteur s'attriste, lui qui chercha la brebis égarée. Eh quoi! nous voulons que la maison paternelle nous fête après un long voyage, et que le Père soit consolé lorsque nous lui dirons : « Nous étions dix au départ, nous ne sommes que neuf au retour; celui qui manque n'a cessé d'ajouter à nos périls des piéges et des meurtrissures; il est tombé dans l'abîme, justice est faite. » N'entendez-vous pas le Père? « Vous étiez neuf pour empêcher votre frère de périr, et vous, de la race d'Abel, vous avez consenti à la perte de la race de Caïn? Depuis le Christ, Caïn a été donné en garde à Abel. Ma maison est en deuil, retournez sur vos pas et revenez dix. »

MICHAUD.

Il faut donc qu'ils recommencent leur voyage? Vous acquiescez au système du renouvellement des épreuves, de la transmigration des âmes, de la métempsychose?

LE DUC.

Je ne veux pas de l'éternité des peines, et je ne veux pas davantage de l'éternité des récompenses; l'une est le pendant de l'autre, c'est toujours la conséquence de la doctrine des deux principes. Il ne nous appartient pas plus de ravir le bien absolu que de choir dans le mal absolu, de posséder Dieu que d'être possédés de Satan. Posséder Dieu, le voir face à face... Ambition immense de l'homme qui n'a pas encore le sentiment de l'infini! Ne nous suffit-il pas, pour prix de nos mérites, de pénétrer de plus en plus dans les mystères de l'intelligence, de la puissance, de l'amour de Dieu? Plus nous sentirons Dieu en nous-mêmes et dans les autres, plus nous verrons de Dieu tout ce que nous pouvons voir de lui... Mais je m'arrête. J'ai moins besoin de parler que d'écouter; je voulais seulement m'excuser d'être curieux sur un tel sujet comme nous le sommes tous. C'est par ce côté de nos âmes que nous demeurons accessibles au sentiment religieux; nous avons beau nier une foule de choses, nous nions le néant, nous affirmons la vitalité de la vie, nous attendons un aliment solide à nos espérances, c'est le pain dont nous sommes affamés, et les vrais docteurs sont reconnaissables à ce signe qu'ils ne donnent pas une pierre quand on leur demande du pain.

MICHAUD.

Vous êtes en plein panthéisme !

ANDRIEUX.

Oui, les généreuses paroles de notre noble ami dépassent la négation de Satan; elles n'ont de solide fondement que l'affirmation de Dieu vivant en tous. Personne n'a la plénitude de la vie divine, personne n'en est privé, chacun la développe conformément à la loi éternelle, voilà l'accomplissement de la charité chrétienne.

MICHAUD.

Vous profanez les mots les plus saints, votre système n'est propre qu'à tout corrompre. Quelle espèce de gens séduirez-vous en flattant notre désir effréné de revivre? Les honnêtes gens, une fois affranchis de leur corps, rougiraient de le reprendre dans sa grossièreté terrestre; ils ne se plaisent à le revêtir qu'à l'état spiritualisé, tel qu'il ne puisse plus leur servir à rien, et ils sont heureux de le conserver toute l'éternité comme un luxe, une décoration, un signalement de leur personnalité. A qui donc vous adressez-vous? Aux méchants et aux vicieux, tous gens affolés de leur chair, qui ne se lasseront jamais de l'endosser pour recommencer à en faire un usage infâme ou terrible, et qui ne demandent pas mieux que de revenir sur la terre, que de se promener d'étoile en étoile; ces gens-là ne sont pas moins affolés du mouvement et de la nouveauté, et vous leur rendez perpétuellement l'occasion de se démoraliser, de démoraliser le prochain, tandis que nous...

ANDRIEUX.

Vous les brûlez, et tout est dit. Permettez-nous de les réintégrer dans la société qui se moralise peu à peu dans chacun de ses membres ; ceux qui ont abusé de leur chair apprendront à en user dignement, c'est pour cela que nous les ramenons à l'épreuve, entendez-vous bien. Non, nous ne faisons pas les affaires des vicieux qui ne veulent point rectifier leurs instincts dépravés, développer leurs bons penchants; où qu'ils aillent, quoi qu'ils soient, ils sont sous l'œil et entre les mains de Dieu. Votre enfer, à vous, est si exorbitant que les hardis le méprisent et que les lâches se flattent de l'éluder, tout en faisant le mal, par de cauteleuses transactions et d'humbles recours en grâce ; la foi à l'impunité ne triomphe à cette heure qu'en raison du discrédit de votre enfer. Quant aux honnêtes gens, qui ont hâte de dépouiller un corps terrestre et de se reposer de leur vertu d'un jour dans une béatitude éternelle, nous leur déclarons, dussions-nous révolter leur pruderie et leur orgueil, qu'il reste beaucoup à faire à la plupart d'entre eux, mais qu'ayant déjà fait tant de pas, ils se réjouiront de continuer leur route. Si donc notre doctrine devient un jour populaire, ce ne sera pas parce qu'elle entre dans les mauvaises passions de l'humanité, mais parce qu'elle fait appel à son amour du vrai, du juste, du bon ; aucune autre ne provoque plus impérieusement le libre-arbitre à entrer en jeu, n'avertit plus sévèrement le genre humain de la nécessité de faire son éducation ; cette doctrine du perfectionnement continu a ses joies délicieuses et

ses magnifiques espérances, mais elle a ses austérités ; c'est la doctrine de l'humanité virile.

MICHAUD.

C'est de l'origénisme. Vous êtes hérétique au premier chef, origéniste !

ANDRIEUX.

Oui, Origène, le doux et puissant rêveur que nous rencontrons sur la question de fin comme sur la question de commencement, soutenait que les âmes revenaient sur la terre pour y mériter, par les victoires réitérées de l'esprit sur la chair, la jouissance d'une immortalité immatérielle ; l'Église condamna judicieusement le sacrifice de la chair et fit prévaloir le principe de l'union indissoluble du corps et de l'âme. Mais, faute de connaître la loi du développement continu, nos vieux chrétiens enchaînèrent l'âme à un seul corps, sans deviner que l'énergie de l'âme usait autant de corps que cela importait à son progrès; faute de savoir que la terre est l'un des tabernacles du ciel, ils ne voulurent nous laisser ici-bas qu'un moment ; faute d'avoir appris que Dieu agit toujours et que nous avons à agir toujours à son exemple, ils ne donnèrent qu'un jour à l'œuvre, ils réservèrent l'éternité à la contemplation dans le repos. L'Église en est encore au même point ; elle a un principe fécond dont elle n'use que pour embellir le corps de l'âme élue et torturer le corps de l'âme réprouvée. C'est nous, chrétiens nouveaux, qui multiplions les corps sous l'âme toujours en mouvement, comme des chevaux de rechange sous le cavalier qui ne s'arrête jamais, et qui de la sorte témoignons de notre foi à

la puissance de l'âme. Nous développons l'orthodoxie en la réconciliant avec le système hérétique de la transmigration des âmes; nous modifions Origène par l'Église, l'Église par Origène dans une doctrine supérieure à l'un et à l'autre. C'est notre procédé, vous le savez.

MICHAUD.

De l'origénisme amalgamé avec le panthéisme, voilà votre doctrine. Mais les panthéistes ont le souci de l'humanité collective et n'ont cure des individus; l'individualité périt dans votre série interminable de transmigrations; le Moi ne peut garder la conscience de son identité à travers tant de travestissements; la personne s'évanouit sous la perpétuelle mutation de masques. Respect au Moi!

ANDRIEUX.

Mon cher Monsieur, c'est vous qui faites trop bon marché de l'individualité en lui attribuant une existence unique pour prendre possession d'elle-même et se définir, en la condamnant à jouer sa destinée sur un seul coup de dés. Nous en avons un plus juste respect, nous qui la relevons des angoisses d'une échéance à bref délai et lui accordons sous sa responsabilité la liberté qui résulte de la multiplicité des épreuves; nous qui lui dispensons une série d'existences, afin qu'elle arrive à s'accuser à ses propres yeux et aux yeux de tous. Si la destination de chacun de nous est de réaliser en lui le type humain dans sa perfection, une vie est bien courte; il en faut plusieurs avec la diversité des conditions de milieu, de telle sorte que les aptitudes encore la

fentes soient provoquées à paraître et que celles qui ont jeté leur éclat soient remises au repos, comme un fond acquis qui ne peut plus se perdre; que le champ soit ouvert à la vertu qui n'a pas trouvé d'issue; jusqu'à ce que l'organisation soit heureusement équilibrée.

Combien sont morts pleins de jours en se disant : « Nous n'avons point fait ce que nous projetions de faire; nous nous étions tracé une voie et nous en avons été divertis, nous ne sommes point ce que nous voulions être; nous n'avons point réalisé cet idéal que nous nous étions proposé aux jours de notre jeunesse, et voici que nous mourons, nous n'avons point assez vécu. » Chez les meilleurs, en effet, certaines facultés sont comme amoindries par le surcroît d'exercice des autres. Il est des vertus extrêmes qui supposent des vices, des surabondances qui correspondent à des lacunes, des reliefs qui veulent des creux. Aucun homme ne se peut compléter sans avoir passé par toutes les situations; personne ne se connaît bien s'il n'a été expérimenté sous toutes les faces. Tel a su être pauvre, aurait-il su être riche? Tel a su être riche, aurait-il su être pauvre? Celui-ci a dignement supporté l'humilité, aurait-il échappé à l'enivrement du pouvoir? Celui-là a vécu sur le sommet d'une colonne, comment aurait-il vécu sur la place publique? Un autre a régi sa chair dans un cloître, l'aurait-il aussi bien gouvernée au milieu des amorces du monde? Et véritablement ont-ils été hommes, ces saints qui n'ont jamais connu le pudique amour d'une femme ni son

influence vivifiante? Ne manque-t-il rien enfin à ces métaphysiciens qui n'ont jamais admiré l'univers, à ces physiciens qui raillent les problèmes de la métaphysique, aux savants et aux industriels qui professent un mépris réciproque de l'industrie et de la science, sauf à mépriser en commun la poésie?

Mais sortons de l'exception. Vous semble-t-il que ces générations qui se sont succédé dans la misère, dans l'ignorance, et dans tous les vices nés de l'indigence de l'esprit et du corps, aient donné la mesure de ce qu'elles peuvent être? Et que n'aurions-nous pas à dire de la masse des populations étrangères à la famille chrétienne? Que n'aurions-nous pas à dire surtout de ceux qui meurent à la fleur de l'âge, entre la naissance et la puberté? De cette multitude d'enfants et d'adolescents que vous évaluez à un tiers de l'espèce humaine, dont la plus grande partie, privée du baptême, est vouée au bonheur négatif dans les limbes, ce quatrième lieu que l'Église inventa pour abriter tant de morts encore innocents? Dieu a donc créé le tiers du genre humain pour le pétrifier dans l'enfance? Dieu, le Dieu vivant leur a donné l'être pour les réduire à l'état d'avortons pendant l'éternité? Il y a par siècle des centaines de millions d'individus qui n'ont été que des ébauches de l'humanité, tandis que tant d'autres, avec leurs appétits de brute ou de bête sauvage, n'ont passé parmi nous que comme des monstres... Messieurs, nous vous conjurons d'avoir pitié d'eux.

Le vieux christianisme n'a rien trouvé d'efficace

pour le retour des exceptions à la règle commune, pour le redressement du grand nombre, pour le perfectionnement des meilleurs. Le ciel et l'enfer, qu'on nous passe l'expression triviale, sont deux culs-de-sac ; le bien s'arrête dans l'un, le mal dans l'autre. Quant au purgatoire, c'est un pénitencier qui ne fournit pas au repentir les moyens de la réparation, qui laisse l'intention de mieux agir sans effet ; comme si la vie se régénérait par la contemplation et par la solitude seulement, comme s'il n'y fallait pas l'acte et le contact ! Dieu veut que chacun de nous achève sa création par lui-même et par le concours de ses frères. Dieu veut que tant d'individualités indécises, molles, flottantes encore à cette heure, acquièrent leur consistance et se fassent une effigie, que tant d'autres individualités tranchées, rudes, blessantes, soient polies et cultivées. Dieu veut aussi que les meilleurs ne cessent de s'améliorer. Et à ce sujet, Monsieur Michaud, permettez-moi de déplorer l'expédient que vous avez imaginé pour avoir la permission de conserver l'enfer ; vous ouvrez le ciel aux neuf dixièmes du genre humain, sans vous douter que vous faites du communisme en matière de paradis. Qui a monté doit monter encore ; qui est dans l'infimité s'élèvera ; du plus petit au plus grand, chacun de nous a son *desideratum*. Chacun de nous, en portant la main à sa tête ou sur son cœur, doit se dire qu'il y a là quelque chose qui n'est point encore sorti. Oui, chacun de nous naît avec un péché originel qu'il doit corriger, avec des mérites originels qu'il doit développer, et c'est

pourquoi Dieu nous accorde à tous le bienfait d'une vie toujours nouvelle.

MICHAUD.

Chimères! A vous en croire, chacun de nous ici aurait traversé je ne sais combien d'existences, moi tout le premier; hé bien! je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai souvenance d'aucune. Pythagore avait bu de l'eau du Léthé moins que moi puisqu'il se rappela avoir été Euphorbas au siége de Troie; car notons en passant que cette innovation est renouvelée des Grecs, sans parler des druides, nos ancêtres, qu'il serait peu décent de ne pas citer. Tout cela est destructif de l'individualité.

ANDRIEUX.

Lorsque notre doctrine sera admise, il nous arrivera de voir plus distinctement en nous. Quelquefois, vous le savez, nous pensons reconnaître des lieux auxquels nous faisons une première visite; d'autres fois, en apprenant une science, nous pensons ne faire que la rapprendre; d'autres fois, nous nous sentons comme interrogés jusqu'au fond de nous-mêmes par le récit d'un événement, et nous répondons : « *Nous étions-là!* » Un jour nous aurons des traits de lumière plus pénétrants sur ce que nous fûmes. Jusqu'à présent nous sommes forcés d'avouer que nos existences antérieures ne nous laissent aucune réminiscence; mais qu'en pouvons-nous conclure contre leur réalité? Chacun de nous doit revenir sur la terre dans la plénitude de sa liberté pour y obéir à des inspirations nouvelles, à de nou-

velles attractions ; à moins d'une interruption de nos souvenirs, notre présent aurait à subir l'obsession de notre passé. Cependant, de même qu'il nous est donné de revivre avec le bénéfice de l'oubli, il y a sans doute des instants où, dans la limite de ce qui importe à nos progrès, nous constatons notre identité sous les formes diverses que nous avons revêtues, de telle sorte que le Moi se perd et se ressaisit à travers ses transmigrations comme il se dissipe et se retrouve à travers les vicissitudes du sommeil et de la veille, de la nuit et du jour. Est-ce à dire que nous sommes condamnés à cette défectuosité à tout jamais ? A mesure que nous nous élèverons dans la hiérarchie des êtres, la mémoire se développera en même temps que nos autres facultés ; nous aurons une conscience plus nette de notre histoire. Alors nous lirons en nous-mêmes le livre qui contient nos gestes, ce livre que nous écrivons page par page, souvent en effaçant, souvent en arrachant ce que nous avons tracé et ce que nous voudrions abolir ; tous ces feuillets revivront sous nos yeux, et nous saurons d'où nous sommes partis, quels chemins nous avons suivis, quels événements, quelles stations ont marqué notre itinéraire ; au point où nous serons parvenus, nous lirons tout sans honte, sans douleur, sans effroi, tout aura été glorieusement réparé, et nous porterons notre livre de vie comme une excitation et non comme un fardeau. Le Moi ne se possède pas qu'il ne se sache ; mais nous sommes encore trop imparfaits pour être déjà si favorisés ; soyons patients et méritons.

Maintenant, est-ce un chagrin que d'avoir vécu ? puisque nous nous promettons une immortalité au delà de la tombe, ne nous dénions pas une immortalité en deçà du berceau. Pourquoi refuserions-nous de reparaître sur cette terre où nous sommes aussi près de Dieu que dans tout autre coin de l'univers ? Nous est-il si doux de croire que nos morts se désintéressent de notre globe, et les aimons-nous mieux à l'état d'ombres, de simulacres, de fantômes qu'à l'état actif et militant ? L'Église a consacré entre les vivants et les morts une réciprocité d'influences, nous ne faisons que développer ces liens en affirmant que nos relations sympathiques, au lieu de s'exercer à distance, s'exercent par une communication immédiate. Tout est plus réel que nous ne pensons ; nous croyons trop aux abstractions, pas assez à la vie. « *Le sang des martyrs était une semence de chrétiens*, » a-t-on dit ; cela est vrai ; mais n'est-ce pas que tous ces martyrs, que la piété populaire voyait monter au ciel en tuniques blanches et les palmes aux mains, revivaient dans leurs frères pour les animer de leur courage éprouvé, pour vaincre dans ce grand combat de la persécution auquel ils s'étaient immolés ? Nous disons aussi *qu'on ne tue pas les idées;* ne nous expliquons-nous pas mieux la chose en supposant que les générations auxquelles ces idées étaient chères ressuscitent pour les défendre par elles-mêmes ou par les leurs ? Oui, les morts reviennent, les vivants ont pratiqué la mort ; après avoir terminé l'opposition du ciel et de la terre, nous terminons l'opposition du monde mystérieux et

du monde visible. Croyons, croyons fermement que tout homme est un résumé d'existences antérieures ; il est lui-même la longue suite de ses ancêtres et les actes de sa vie présente sont l'engendrement d'un rejeton qui s'ajoute à son arbre généalogique. En un mot, tout homme se compose de nombreux personnages qui n'en font qu'un, qui sont d'autant plus lui qu'il a été soumis à de nombreuses épreuves, d'autant plus responsable qu'il a eu les occasions de s'éprouver. Chacun de nous se fait sa destinée ; chacun de nous revit avec son doit et son avoir ; il dépend de lui d'avoir un lourd passif ou un gros actif, et de faire à sa honte ou à sa gloire son inventaire et sa liquidation.

MICHAUD.

Soit : un temps viendra où nous aurons de la mémoire ; et vous voulez que nous attendions patiemment lorsque, faute de mémoire, nous ne pouvons plus retrouver les objets de nos affections ? L'espérance des moribonds, la consolation des survivants, c'est que ceux qui se sont aimés se reverront dans l'autre vie et s'y reverront pour s'aimer ; vous, vous ajoutez aux angoisses du trépas, aux tristesses du deuil, lorsque vous enseignez que nous renaîtrons sur cette terre en devenant étrangers les uns aux autres au point de nous y rencontrer sans nous reconnaître, de ne nous y rencontrer jamais même si nous renaissons aux antipodes les uns des autres. Pour ma part, je ne voudrais pas de la résurrection à ce prix, non, et pour en venir à une interrogation plus précise,

que faites-vous de Philémon et de Baucis, de Rodrigue et de Chimène, d'Héloïse et d'Abeilard? Vous les rendez infidèles les uns aux autres... Il n'est point d'éternelles amours dans votre système, je le repousse.

ANDRIEUX.

Heureux qui aime, heureux qui est aimé! Pourtant le divorce des âmes profite souvent à leur éducation. Tel couple est assorti par ses côtés arriérés; telle amitié résulte d'une complicité de vices; telle union de famille n'est que l'égoïsme d'un clan; il faut que l'affection soit arrachée aux aveugles et brutales complaisances du sang, qu'elle se rectifie, s'élargisse et s'épure dans des milieux nouveaux. Mais rassurez-vous, aucun lien ne périt, toute chose se retrouve à son heure, et le développement de la sympathie générale ne ruine ni les attaches personnelles ni les affinités électives. Nos amitiés sont nouées pour l'éternité, voilà la douceur; ce qu'on ne peut éterniser, c'est la forme sous laquelle elles persistent. Tantôt, ainsi qu'on l'a dit, le mort se choisit pour tombe l'un des vivants qui le pleurent; tantôt il vit non loin d'eux; d'autres fois il se dérobe à leurs regrets et ne trahit sa présence que par une voix intérieure, une lueur fugitive, un arome. Aimons et fions-nous à Dieu. Notre hypothèse a été justifiée du point de vue de l'individualité, il nous reste à la justifier du point de vue social.

MICHAUD.

Au nom de l'individualité, je proteste; il n'est point d'éternelles amours dans votre système.

CHARDEVEL.

D'autant moins que la métempsychose peut aller, si je ne me trompe, jusqu'à la métamorphose .. Oui, on dit qu'il arrive à la femme de renaître la barbe au menton, à un honnête citoyen de s'endormir homme et de se réveiller femme.

MICHAUD.

Est-ce possible ? moi, je serais exposé à ce progrès... Brisons là. Monsieur Andrieux, je me proposais de vous accuser d'excitation au suicide. Sans doute... on est mal dans ses affaires, on a des peines de cœur, quoi de plus simple que de se lancer dans l'autre monde, si on a la certitude de revenir dans celui-ci en perdant le souvenir de ses ennuis et de ses dettes ? Mais vous me répondriez que le suicide est un déserteur qui sera ramené à l'épreuve ; mettons que je n'ai rien dit. Voici, voici l'objection capitale. Votre système n'est pas approprié à l'humanité qui veut arriver au gîte, bon ou mauvais, d'une seule traite. Beaucoup peuvent appréhender un jugement définitif sur une seule épreuve, et ne demanderaient pas mieux peut-être que de recommencer la partie ; néanmoins il faut de la vigueur pour se faire des vôtres. Comment ? nous nous sommes fatigués à ramer contre la tempête, à manœuvrer entre les écueils, et lorsque nous entrons dans l'autre vie comme dans un port, il nous faudrait reprendre la mer ? Je ne parle pas pour moi. Qu'on me rendît mes vingt ans, parbleu ! je saurais bien qu'en faire ; ce n'est pas moi qui m'épouvanterais de me remettre à la besogne, j'aurais même plaisir à prendre

certaines revanches..., mais un système ne se fait pas pour les exceptions, il doit être en rapport avec la majorité. Hé bien! que faites-vous? Vous dressez devant nous une échelle de Jacob dont il faut que nous gravissions les degrés sans qu'il nous soit jamais possible de nous arrêter; on se croit à une belle hauteur; plus haut, plus haut, toujours plus haut, et de la sorte pendant l'éternité... Vous voulez que nous devenions des anges, nous ne sommes que des hommes. Après une vie honnête, il nous est agréable de prendre notre retraite, et de jouir, dans la contemplation des merveilles de Dieu et dans la communion de toutes les bonnes gens de la terre, d'une société féconde en enseignements divers, charmée par les affections saintes qui ont embelli notre existence sublunaire, inépuisable en délices. Il n'est pas jusqu'à nos corps, ces vieux compagnons de notre voyage ici-bas, qui ne nous soient rendus avec une beauté surnaturelle, dans des proportions élégantes qui feront disparaître l'embonpoint sphérique des uns, la maigreur anguleuse des autres, les statures de géant et de myrmidon; ils seront dignes d'un musée. Voilà ce que nous autres, vieux chrétiens et vieux bourgeois, nous aimons à nous promettre; un empyrée où on soit assis. Quant aux méchants incorrigibles, c'est le plus petit nombre heureusement, que voulez-vous? Ils iront en enfer et y resteront, mais songez qu'il n'y aura qu'un dixième du genre humain qui tombera dans la géhenne inextinguible; un dixième, pas davantage.

. . . .

CHARDEVEL.

Ce n'est rien ; votre doctrine sur l'enfer est la plus philanthropique que je connaisse ; il me tardait de vous en féliciter. Qu'est-ce que ce dixième représente ? A supposer qu'il faille un siècle pour l'extinction de toute la population de notre globe, ce ne sont que cent millions de damnés par cent ans, et, si notre globe a une durée de vingt-cinq mille ans, cela ne fera jamais qu'une collection de vingt-cinq milliards de damnés, comme résidu de la terre. Ce n'est rien, dis-je ; un tel rabais scandaliserait les jansénistes. Mais rendons la parole à Andrieux.

*

ANDRIEUX, LE DUC, CHARDEVEL, MICHAUD.

ANDRIEUX.

Nous n'avons encore bien vécu, ni entre nous ni avec notre planète. C'était dans un ciel incorruptible que se formait la société durable ; ici-bas tout était transitoire, nous passions comme des voyageurs impatients d'arriver au terme de la course, ne nouant entre nous que des liens éphémères, haletants du désir de nous précipiter dans l'empyrée. Aujourd'hui, quelles que soient nos destinées ultérieures, nous avons à constituer une société sur notre globe, à y consommer l'unité de notre espèce, et la théorie de la vie éternelle doit être en rapport avec cet idéal terrestre.

Or, s'il est admis que les générations du passé revivent dans les générations présentes, qui revivront dans les générations futures, l'humanité n'est plus comparable ni à une succession de flots qui vont s'engloutir dans l'Océan — ni à l'arbre qui se dépouille et reverdit sans que le printemps se pare des feuilles tombées en automne — ni au corps qui se renouvelle insensiblement dans ses molécules, demeure semblable à lui-même, et n'a rien retenu de ses éléments primitifs; non; l'humanité se rajeunit incessamment et ne perd rien de sa substance; les relations de ses membres sont diversifiées par leurs transformations, jamais interrompues; sa solidarité ne souffre d'aucun déficit; aux heures solennelles où elle évoque ses ancêtres et sa postérité, où elle jure par leurs cendres et par leurs germes, elle sent vibrer en elle tous les anneaux d'une chaîne vivante. Donc, croyons l'humanité unie à ses pères, unie à ses fils, afin qu'elle accomplisse sa mission avec une vaillance inconnue. Ses pères sont en elle comme un sénat qui l'avertit et qu'elle entraîne; ses fils comme une plèbe qui la pousse et qu'elle modère. Heureux ceux qui naîtront après nous, heureux nous-mêmes, lorsque tous seront pénétrés de cette foi! Chacun de nous saura qu'il est déjà venu ici et qu'il y reviendra; qu'il n'y est pas un hôte campant sous une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on abat demain; qu'il y doit fonder son avenir par ses travaux, par ses amitiés, par son attachement à la cité, et personne ne se préoccupera de se faire à la hâte un bonheur égoïste dont il ne retrouverait

plus que les débris au retour. Semons ici-bas, c'est ici-bas que nous récolterons ; bâtissons ici-bas, c'est ici-bas que nous habiterons ; mettons le gland en terre, nous nous asseoirons à l'ombre du chêne. Mais pratiquons la justice, ou craignons d'être un jour jugés par nos victimes. Tout ce que nous prendrons nous sera ôté ; tout ce que nous donnerons nous sera rendu. Nous ne pouvons rien pour nous-mêmes qu'à la condition de vouloir pour tous, et nous ne nous élèverons dans une sphère plus lumineuse qu'avec cette humanité à laquelle Dieu nous associe.

La migration des âmes satisfait aux exigences sociales ; disons plus ; si nous ne faisions intervenir cette histoire secrète dans l'histoire publique, la loi du progrès continu ne serait pas justifiée. Quelle que soit la prééminence de notre civilisation actuelle, l'immobilité de quelques populations, la décadence de quelques autres sont des anomalies incontestables ; nous les résolvons par notre hypothèse. Voulons-nous en juger ? Représentons-nous notre globe il y a dix-neuf cents ans. C'est la civilisation chrétienne qui va en devenir le faîte, et, de ce point culminant au point le plus bas, il y a des points intermédiaires. Que se passe-t-il alors ? notre milieu attire et retient tout ce qu'il y a ailleurs d'âmes préparées. De même qu'il y a manifestement une invasion de barbares pour ruiner le vieux monde et en renouveler le sang, de même il y a un afflux occulte des intelligences policées de l'Égypte, de l'Inde, de la Perse, de la Grèce, de l'Italie, des Gaules, etc., pour s'incarner parmi nous ; déjà la solidarité humaine y reçoit une con-

sécration mystérieuse. Cependant le déplacement de ces intelligences occasionné sur les points qu'elles ont désertés un vide qui détermine soit la promotion des esprits inférieurs, soit l'immigration d'esprits appropriés à ces états sociaux; de telle sorte qu'une ascension entraîne une série d'ascensions. Du degré le plus infime au degré le plus élevé, il y a un soulèvement en vertu de l'influence attractive qui s'est opérée sur l'essence même de la nature humaine, toutes les âmes en sont émues; et là où nous voyons les apparences de l'immobilité et de la décadence, il y a progrès; la prise de possession de ces positions a été une bonne fortune pour les occupants. Tôt ou tard au mouvement de concentration qui s'est opéré dans la chrétienté succédera un mouvement d'expansion pour provoquer toutes les nations à s'exhausser jusqu'à notre niveau.

Enfin osons porter nos regards au delà de la terre. Les habitants de notre planète font partie d'un groupe que nous nommerons l'humanité solaire; ce groupe n'est lui-même qu'une fraction de l'humanité sidérale. Toutes ces populations, quelles que soient leurs organisations diverses, ne composent au fond qu'un seul peuple, le genre humain, qui comprend tous les degrés de l'intelligence, de l'activité, de l'amour, depuis le rang où il confine encore à la bête jusqu'au rang où il revêt la nature angélique. Sans nul doute il est des mondes supérieurs au nôtre, d'autres sans doute lui sont inférieurs. S'est-il formé parmi nous de si hautes vertus, s'y est-il développé

de si hautes facultés qu'elles aient été jugées dignes d'une assomption dans des astres privilégiés? y a-t-il eu parmi nous des âmes si criminelles qu'elles aient dû descendre dans un lieu d'épreuves plus formidable? serait-ce là une transformation du ciel et de l'enfer des chrétiens? D'une autre part, nous est-il permis de supposer que notre terre a été visitée par des âmes appartenant à des mondes meilleurs, qui ont voulu remplir parmi nous un apostolat de lumière ou de charité, payé d'ingratitude peut-être? Un sujet si nouveau soulève bien des conjectures, provoque bien des divinations; nous nous bornerons à affirmer, au nom du Dieu vivant, que les nations de l'univers ne sont pas destinées à demeurer étrangères les unes aux autres; un jour peut-être elles communiqueront librement entre elles. Cependant il nous semble qu'actuellement les peuples du groupe solaire sont encore dans des conditions d'affinité spéciale qui restreignent nos excursions à l'orbite du système. Regardons les planètes, sœurs de la terre, comme leurs habitants regardent la nôtre; ne sont-ce pas les stations diverses de toutes les âmes qui forment l'humanité dans ce coin du ciel? Arrêtons-nous; tous ces points de vue de la vie éternelle ont été illuminés par Jean Reynaud.

CHARDEVEL.

La candeur me touche, et son livre, TERRE ET CIEL, est l'un des beaux livres de notre langue, je l'avoue. Jamais la science et la théologie ne furent associées par un souffle plus puissant et ravies aux hautes aspirations par un plus vigoureux coup d'aile... Il y a

là de l'aigle de Pathmos tombant dans l'Académie des sciences et reprenant l'essor vers les cieux... O cher rêveur !

ANDRIEUX.

Il sut, il aima, il fut pur, il est grand !

CHARDEVEL.

Oui ; mais, vous autres, vous gâtez tout avec votre panthéisme sentimental.

MICHAUD.

L'adjectif n'y fait rien, tout panthéisme m'est odieux... Et vous, monsieur le philosophe, pourquoi ne croyez-vous pas à une vie future ? Qu'avez-vous à dire à ce sujet ?

CHARDEVEL.

Rien. J'ai cru utile de ruiner l'hypothèse du péché originel ; l'hypothèse ancienne de la vie future est suffisamment décriée par les hypothèses nouvelles, par les chrétiens eux-mêmes. Un mot seulement sur ce qui me concerne. Je crois à l'immortalité de l'espèce, à l'éternité de ses développements, à ses aspirations infinies, et chaque fois que, par ma pensée ou par mes actes, je m'associe à cet infini, à cette éternité, à cette immortalité, je me fais mon ciel ; imitez-moi, vous jouirez de votre vie future dans votre vie présente.

MICHAUD.

Permettez... et mon Moi après la dissolution des organes, que devient mon Moi ?

CHARDEVEL.

Ce que devient le son d'une lyre quand la lyre se brise.

LE DUC.

Chardevel, il est des hypothèses dont on se passe difficilement, et vous, dont personne ne connaît mieux que moi les attachements fidèles...

CHARDEVEL.

On pleure, on saigne, la plaie se cicatrise; on vit avec le souvenir de ses morts bien-aimés, il n'y a pas autre chose.

LE DUC.

Je prévoyais que l'homme privé me répondrait en stoïcien; mais c'est au philosophe politique que je m'adresse, et voici ce que je vous dis : Qu'est-ce que la solidarité du genre humain si, à chaque instant de sa vie, il ne comprend pas dans les générations présentes toutes les générations passées et futures? Où est l'unité de l'espèce si elle se compose d'une succession de tranches que la mort anéantit les unes après les autres? Qu'est-ce que votre loi du progrès si nous ne satisfaisons à cette loi que dans les limites d'une existence éphémère, si la plupart meurent à l'état d'apprentis sans espérance de devenir maîtres? A quoi bon nous annoncer que le jour qui suivra vaudra mieux que le jour présent, si vous déclarez que le soleil du lendemain ne se lèvera point pour nous? Cessez, cessez de nous montrer dans l'avenir une terre promise et de nous y appeler, si, comme Moïse et tous ceux qui moururent au désert, nous ne devons pas passer le Jourdain sous la conduite de Josué. Quoi! ce paradis terrestre auquel tous auront travaillé appartiendra exclusivement aux ouvriers de la dernière heure, le patrimoine com-

mun est dévolu aux héritiers extrêmes, et vous ne voulez pas que je nomme votre loi du progrès une loi d'iniquité, de déception, de privilége? Est-ce ainsi que vous populariserez la doctrine d'un ordre social nouveau? Pensez-vous exalter notre courage en nous prêchant le néant? soulèverez-vous les montagnes au nom du Dieu qui connaît les vivants et ne connaît pas les morts?

MICHAUD.

Voilà une botte vigoureuse poussée à M. le philosophe.

CHARDEVEL.

Je ne sais pas dissimuler. Oui, faute de cette hypothèse de la perpétuité de la vie, la solidarité humaine est entamée, la loi du progrès contrariée. Ces hommes antiques, qui burent avec délices le sang de leurs ennemis du jour dans le crâne de leurs ennemis de la veille, se sont éteints à l'âge de civilisation de Polyphème. Ces populations qui occupèrent le dernier rang du système des castes sont ensevelies dans la poudre où elles rampèrent. Ces esclaves, qui tournèrent la meule et le pressoir des citoyens de Rome, n'ont jamais mangé le blé civil, jamais bu le vin civil; ils portèrent le faix de la liberté du peuple, ils s'entrégorgèrent pour l'amusement de leurs maîtres, et tout a été dit. Où sont-ils, mes pères du moyen âge? La glèbe à laquelle ils étaient attachés verdoie encore, il ne reste rien d'eux. Où seront bientôt ces millions de prolétaires qui rêvent d'un nouveau monde? Ils auront respiré les parfums de la terre prochaine, ils n'y aborderont pas. Toutes ces

générations sont parties; elles ont marqué les étapes de la carrière commune, aucune n'atteindra au but; elles se sont succédé comme des degrés qui conduisent au triomphe final; mais on arrive par les degrés et les degrés n'arrivent pas. L'humanité de la dernière heure jouira seule des labeurs de toutes les humanités ses sœurs, pareille à un colosse qui absorbe en lui toute leur force vitale, leurs sueurs, leurs sucs, leurs moëlles, et foule tranquillement aux pieds leurs cendres.

Ah! sans doute la présence de toutes les générations à ce banquet suprême attesterait la solidarité de notre espèce; leur permanence sous des formes progressives attesterait magnifiquement la loi du progrès, et je voudrais pouvoir dire: « Esclaves de l'antiquité, vous êtes libres aujourd'hui, vous avez une face d'homme et un nom. Serfs, vilains et manants du moyen âge, vous êtes aujourd'hui les égaux des barons qui vous tondirent et vous vendirent comme un vil bétail. Prolétaires du jour, ayez confiance! vous avez faim, et vous serez rassasiés; vous êtes nus, et vous serez vêtus; vous êtes ignorants, et vous saurez; vos filles vendent leur beauté aux riches, et vos filles connaîtront la pudeur et l'amour en devenant encore plus belles. » Oui, je voudrais pouvoir penser que tous ceux qui ont souffert dans le passé espèrent aujourd'hui, que tous ceux qui espèrent dans le présent jouiront dans l'avenir; que tous ceux dont les facultés se sont atrophiées dans des crânes étroits revivent ou revivront avec ce front qu'un cerveau dilaté élargit et

fait rayonner; que tous ceux qui ont souillé leurs mains de sang tendront un jour à leurs frères une main fraternelle... Et moi-même, je voudrais pouvoir m'endormir avec le mot de Gœthe sur les lèvres, *de la lumière*, *encore de la lumière*, et, de sommeils en sommeils, de réveils en réveils, arriver à ce point où la lumière nous est donnée dans la plénitude... Cependant je ne veux pas boire au philtre des hypothèses, je ne veux le verser à personne ; j'obéis à la raison, je subis la nécessité, et je fais ce que je dois sans espoir, sans crainte. Après tout, notre moralité à nous autres philosophes vaut bien celle des chrétiens qui ne donnent pas une goutte d'eau qu'ils ne soient certains d'en être rafraîchis toute l'éternité.

Messieurs, l'humanité n'aura sa dignité que lorsqu'elle renoncera à ces illusions de l'égoïsme et fera le bien sans en calculer le salaire; notre race sera héroïque, lorsque chaque génération travaillera pour sa postérité comme si elle travaillait pour elle-même, avec la consolation que sa mémoire sera entourée de la reconnaissance dont elle paie le legs de ses devancières. N'y a-t-il donc aucune douceur à se dire avec le poëte :

> Mes arrière-neveux me devront cet ombrage;
> Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

Soyez-en sûrs, l'humanité est assez grande pour que nous lui fassions virilement l'abandon de notre part de bonheur. Nous avons hérité de nos pères, nos fils hériteront de nous, et lorsque l'humanité sera ar-

rivée à son apogée, croyez qu'elle aura dans son panthéon des autels pour tous ses initiateurs, grands ou petits; elle aussi aura son jugement dernier, et, pour tous ceux qui n'auront pas de place dans son ciel, parce qu'ils n'auront pas fait d'œuvres qui aient laissé trace, elle aura son chant d'action de grâces aux anonymes qui travaillèrent pour tous; elle fera ses libations solennelles aux fleuves qui ont épanché sur la terre leurs nappes fécondes, et elle couronnera aussi sa coupe en l'honneur de ces eaux souterraines, sans source, sans cours, sans nom, qui ont fertilisé le sol dont elle boira le nectar.

LE DUC.

J'honore la grandeur de ce désintéressement qui fait le bien pour le bien, Chardevel; mais ne remarquez-vous pas que votre magnanimité consent à la calamité de tous ? Vous vous enfermez rigoureusement dans ce qui se voit et se démontre, et votre théorie est en faute, parce que vous refusez de faire la part du sentiment qui se venge en infligeant l'erreur à la raison.

MICHAUD.

Oui ! qu'est-ce qu'une fraternité qui ne se réalise jamais? C'est du mysticisme. Si j'avais à choisir, j'inclinerais vers le système de M. Andrieux. Mon Moi ne s'évanouit pas et cette perspective d'un voyage dans les étoiles... Maintenant qu'il est constaté par les analyses du spectre lumineux que les éléments constitutifs de notre planète se retrouvent dans le soleil et d'autres astres, ma foi, il y aurait plaisir à voir de près comment la matière cosmique y est organisée.

Cependant, je le répète, ce système ne me séduira jamais ; il ne garantit pas la durée des affections les plus légitimes ; il ne perpétue pas les relations de ceux qui se sont le plus aimés ; vous n'allez pas au cœur, vous ne nous prendrez pas. Ah ! si je ne craignais d'être indiscret, je vous adresserais un argument *ad hominem*. Tenez, il faut que je parle. Mon cher Monsieur Andrieux, il y a trente ans que vous avez perdu votre père, dont le duc et tout ce pays ont gardé pieusement la mémoire ; ne vous serait-il pas doux de songer que vous le retrouverez pour ne plus le quitter, au lieu d'en être réduit à penser qu'il fera son progrès d'un côté tandis que vous le ferez d'un autre ? Vous vous taisez. Mettons que je n'ai rien dit et recevez mes excuses.

ANDRIEUX.

J'accepte votre question, mais vous aurez à me pardonner de parler de moi.

MICHAUD.

Ne sommes-nous pas vos amis ? Parlez de vous tout à votre aise.

ANDRIEUX.

Monsieur, il nous faut remonter bien haut. Vous savez quels furent les rêves de ma jeunesse, vous avez été l'un des témoins du mouvement qui m'entraîna à la suite de tant d'autres ; mais je fus l'un des moins sages. Vers la fin de 1832, déjà sorti de Ménilmontant, poussé par un besoin fiévreux d'aventures, une confiance téméraire dans mes forces, une ridicule ambition de gloire, je formai le projet d'aller fonder une société de l'avenir sur une terre

vierge, d'y ouvrir un asile aux hommes de toutes les nations que le dégoût de la vieille Europe disposerait à chercher une patrie meilleure, et d'y bâtir le premier temple de la religion nouvelle. Je ne me dissimulais pas que mon départ serait un coup terrible pour ma famille, le fanatisme l'emportait, le fanatisme, et, puisqu'il faut tout dire, un amour insensé qui s'associait à ma fuite. J'allais donc partir clandestinement pour reconnaître le point que j'avais choisi dans l'océan Pacifique; je dormais ma dernière nuit à Paris quand je fus brusquement éveillé. Je ne vis rien, mais j'entendis une voix qui me disait : « Retourne près de ta mère, elle est seule. » Le lendemain je reçus une lettre avec un cachet noir; je ne l'ouvris pas, je retournai près de ma mère qui était seule, et en deuil; j'avais entendu la voix de mon père à Paris à l'heure où il expirait ici. Mon devoir était tracé, il fallait rester... Mais au prix de quel désespoir... je le dirai puisqu'il le faut... La mort me tenta.

MICHAUD.

La mort vous tenta? Ah! ce n'était pas bien, ce n'était pas bien.

LE DUC.

Quoi? Lorsque je faisais tous mes efforts pour vous arracher votre secret? je m'y suis donc bien mal pris?

ANDRIEUX.

Mon orgueil surpassait votre bonté, Monsieur le duc; je ne voulais pas rougir devant vous. Vous le voyez, j'étais bien malade. Le souvenir des paroles

de mon père et de ses exemples me ranimait quelquefois ; cependant je succombais... Ah ! si mon père eût pu revivre, il m'aurait entouré de ses bras, serré sur sa poitrine, contre ses joues ; il m'aurait à force d'étreintes communiqué sa vie héroïque... Dieu le voulut, il me la communiqua en se donnant tout entier à moi. Il fut en moi-même. Je n'étais encore qu'un enfant, il me fit homme ; je n'étais qu'un rêveur, il marqua un but pratique à mon activité ; j'étais impropre à tout, il me mit la main à la charrue ; il ne me dit pas « Marche, » il marcha avec moi ; il ne me dit pas « Ingrat » en me montrant ma mère ; il tomba à ses genoux avec moi, et nous nous relevâmes en essuyant nos larmes pour un rude travail qui a prospéré au delà de mes espérances. On m'a souvent félicité de mon énergie, de mon esprit de conduite, de ma justice, de ma mansuétude ; j'y suis pour quelque chose, mais je périssais, et mon père m'a régénéré après m'avoir engendré... il m'a aussi donné ses amis dans ce pays, et je vous remercie, Monsieur Michaud, de m'avoir obligé à dire tout haut tout ce que je lui dois.

LE DUC.

Embrassons-nous, Andrieux.

MICHAUD.

Et votre père, ce brave homme de père, est-il toujours avec vous ? Il ne vous a pas quitté, n'est-ce pas ?

ANDRIEUX.

Il est à côté de moi aujourd'hui, je le revois dans l'aîné de mes enfants.

CHARDEVEL.

Hé bien, Monsieur Michaud, la métempsychose a aussi ses douceurs; cette hypothèse en vaut bien une autre.

MICHAUD.

Hypothèse... vous avez des mots affreux... Monsieur le duc, dites, dites enfin ce que vous pensez de tout cela.

LE DUC.

Il me semble que je n'ai jamais pensé autre chose. Oui, nous avons été, nous sommes, nous serons. Le Christ n'a-t-il pas dit lui-même, à deux reprises, qu'Elie avait reparu dans Jean-Baptiste, le prophète dans le précurseur? Oui, nous mourons pour renaître; nous ne sortons de la vie par la porte de la mort que pour y rentrer par la porte de la naissance; notre destinée est de vivre. Dieu vit et « travaille toujours, » et nous aussi nous ne vivons qu'en travaillant. Est-ce donc un peuple de vivants que ces élus voués à une inertie béate? ce sont des trépassés embellis, des cadavres aériformes drapés dans leurs suaires, c'est un peuple de momies. Ah! sans doute ce ciel où les élus admirent Dieu dans ses œuvres, s'aiment en Dieu, communient entre eux par un mutuel amour, est le symbole bénissable du perfectionnement humain, l'image immobile et comme endormie de ce qui doit devenir une vérité éveillée; c'est ce ciel que nous avons à transporter sur la terre; mais qu'on ne dise pas que c'est la fin des choses. Notre histoire ne se peut terminer par un bout à ce ciel qu'elle ne se termine par l'autre

bout à l'enfer, et, pour avoir le droit d'affranchir nos damnés de la torture dans l'inaction, il faut, ô mon Dieu, que nous renoncions au privilége de l'inaction dans la félicité, dans l'amour même!

L'enfer, l'immobilité dans le châtiment; le ciel, l'immobilité dans la rémunération; en haut, on ne peut plus monter; en bas, on ne peut plus descendre; la rédemption a ses bornes. Le Christ a dit : « J'attirerai tout à moi, » et tout est stagnant, l'élu et le réprouvé. Ne vous semble-t-il pas que cette ordonnance résulte de la conspiration de notre théologie avec le vieux système du monde? Il faut oser répéter que la création n'est qu'une circonstance de l'éternité, qu'un accident de l'immensité; que notre planète est le centre de l'univers; que l'univers et notre planète s'évanouiront demain peut-être, après demain sans doute; il faut soutenir que la vie avec ses effusions et ses irradiations n'est qu'un songe, qu'il n'y a de réalité que dans le recueillement contemplatif; alors il sera permis de prétendre que la mort nous restitue à notre destinée véritable, que Dieu met sa joie à se concentrer dans le repos d'où il était sorti passagèrement, sa bonté à concentrer les purs en lui-même au sein de la quiétude sans fin. Mais quoi! Dieu est-il le Dieu solitaire, enfermant avec jalousie les trésors de sa puissance, de sa sagesse, de son amour, et ne permettant à ses élus que de les admirer en lui? Dieu ne se lasse pas d'attester sa vie, que ferons-nous si nous n'attestons pas la nôtre? Dieu ne se repose jamais, et nous nous reposerions? Est-ce que tous ses secrets nous seront li-

vrés pour prix d'une seule existence méritoire sur la terre, sans que nous fassions effort pour nous y initier? Rêve d'enfants à qui il manque de savoir que Dieu ne nous a pas doués de la faculté d'agir pour nous clouer à l'inaction, de la faculté de penser pour éteindre dans ses illuminations éblouissantes la lampe qu'il a mise dans ses temples vivants! Nous avons soif de l'infini, notre soif ne sera pas trompée; mais l'infini ne tient pas dans une coupe où nous n'ayons qu'à porter nos lèvres; il déborde incessamment dans l'espace et dans le temps sans bornes, il nous faut le chercher toujours, le trouver toujours, et le chercher encore d'éternités en éternités. Nous avons fait Dieu à notre mesure, c'est nous actuellement qu'il faut faire à la mesure de Dieu!

Nous avons été, nous sommes, nous serons. Si nous avons failli, revivons pour nous relever. La renaissance, voilà la consolation de tant de carrières manquées, de vocations étouffées, de servitudes et de misères qui sont retombées sous le poids qu'elles tentèrent de soulever, de tant de facultés dépravées! Laissons, laissons revenir ceux qui ont tout offensé, tout sali, tout meurtri parmi nous, qu'ils reviennent, ils sont à nous pour que nous les sauvions, pour que nous nous sauvions nous-mêmes par leur salut. Hélas! Sommes-nous bien sûrs de les avoir assez aimés pour les vaincre par notre amour en les terrassant par notre justice? Question terrible que nous ne nous adressons pas assez souvent. Et si nous avons été saints, revivons pour nous sanctifier encore. Souvent, souvent je demeure atterré à voir ce que la

liqueur la plus pure contient de la lie qui ne devrait être qu'au fond, tandis que la lie recèle souvent une goutte de l'ambroisie du haut ; ô hommes, nous sommes tous frères. La renaissance, voilà pour les meilleurs la condition de l'achèvement de leur vertu, qui se fait admirer sous une face, qui laisse à désirer sous une autre ; ce fruit ne mûrit pas que tous les côtés ne se soient successivement tournés au soleil. La renaissance, voilà l'espoir de toutes les bonnes ambitions : savoir davantage, pouvoir davantage, aimer davantage et davantage... O ma lyre ! je sais quelles cordes te manquent, mais la mort ne nous brise pas, nous renaîtrons, et nous aurons une corde de plus !

Ne craignons pas de vivre, ne craignons plus de mourir ; nous jouissons de l'immortalité avec de brèves intermittences... brèves et terribles, je l'avoue. Angoisses de l'agonie, déchirements de la séparation, deuil de l'isolement, qui ne vous a connus, et qui ne frémit en voyant les nations multiplier les coups de la mort sur leurs champs de bataille ? Race de pécheurs que nous sommes ! Il faut que nous donnions la mort et que nous la subissions ; comme si, pour être dégagés de nos inextricables attaches à une nature inférieure, nous avions besoin de passer et de repasser sans relâche par le glaive exterminateur ; comme si nos âmes grossières devaient venir s'aiguiser sur la meule qui tourne, et ne donnaient une étincelle qu'à ce prix ! O mort ! ne te vaincrons-nous jamais ? Tu es le signe de notre subalternité ; ce n'est que par toi que nous nous élevons d'un degré, il

faut que nous te cédions notre forme pour renaître avec une forme plus digne de notre âme en progrès.

L'âme alors laisse sur sa dépouille l'empreinte d'une beauté nouvelle, qui l'a vue ne l'oublie pas ; le marbre insensible est comme la statue couchée de l'être qui se transfigure ; ce marbre tombera en poussière, mais l'âme, qui lui fait ses adieux en le marquant du reflet de sa grandeur morale, s'éteindra-t-elle ? Non, c'est la vie rayonnante qui se continue, qui se transporte peut-être dans un monde dont les habitants, vainqueurs du mal, se meuvent naturellement dans le bien. Là, peut-être, la mort telle que nous la connaissons est inconnue. L'homme n'est plus contraint, pour dépouiller le passé, de faire alliance avec les ombres, et, pour renaître à l'avenir, de redevenir l'humble grain qui germe en perdant la conscience de soi-même. Heureux, heureux ceux que leurs vertus ont rendus dignes de monter dans ces hautes régions, où l'humanité poursuit son œuvre sans reprendre haleine dans les assoupissements de la vieillesse, où, plus pénétrée de la vie divine, elle réalise ce que nous croyons des chœurs célestes des anges !

Est-ce vers ces étoiles radieuses que nous tournerons nos regards et nos vœux, ô mes amis ? Jouissons du spectacle de ces mondes qui ne sont pas des lumières seulement, qui sont des voix, qui font éclater dans toutes les régions de l'univers le verbe divin que depuis longtemps, sans doute, vous avez entendu, ô Pascal, serviteur passionné de notre Christ, et vous ne dites plus que *le silence des espaces infinis*

vous effraye! Oui, saluons avec amour toutes ces populations qui comme nous, mieux que nous, connaissent, aiment et pratiquent Dieu ; mais attachons-nous d'un mâle courage à notre terre. Non que je croie que la terre épuise les destinées de l'humanité, mais c'est ici qu'elle se prépare pour des grandeurs inconnues. O terre, sois bénie ! nous ne te renonçons pas. Le Christ est descendu parmi nous, il y a pris la forme de l'esclave, comme nous il y a bu le calice, comme nous il y est mort, et depuis ce jour notre planète s'est élevée dans la hiérarchie des astres. De même que la fin des révolutions violentes de notre globe fut marquée par l'apparition d'Adam, la fin de tous les douloureux enfantements de la société a été marquée par l'apparition du Fils de l'homme ; le serpent a été vaincu ; le vieux monde moral a expiré, un monde moral nouveau est né, il se continuera jusqu'à ce que la cité de Dieu, telle qu'il nous est donné de nous la promettre, se soit établie sur la terre ; cité où le sang ne coulera plus, où le péché sera vaincu, où la mort ralentira ses coups ; où tous ceux qui auront vécu seront présents, où les réprouvés seront remontés de l'enfer et les élus descendus du ciel pour s'embrasser en frères, et alors, alors, ô cieux, entr'ouvrez-vous ! laissez, laissez passer le Christ lui-même emportant l'humanité tout entière vers je ne sais quel monde meilleur, sans qu'aucun de ceux qui mêlèrent leurs cendres à la poudre de notre planète soit laissé en arrière !

CHARDEVEL.

Notre cher duc ne veut oublier personne. A de-

main, Andrieux; nous parlerons de votre Christ enfin.

MICHAUD.

Réveillons-nous, Monsieur le duc. Nous avons magnifiquement rêvé, vous me faites rêver avec vous, mais réveillons-nous; derrière tout cela il y a le panthéisme... C'en est fait; si nous ne nous rattachons pas à la foi de nos pères sans marchander, nous serons la proie du panthéisme !

DIALOGUE TROISIÈME

TRANSFIGURATION DE JÉSUS-CHRIST

I

THÉORIE PHILOSOPHIQUE DU CHRIST.

CHARDEVEL, LE DUC, ANDRIEUX, MICHAUD.

CHARDEVEL.

Je suis né si antipathique aux textes que je ne saurais défaire pièce à pièce l'Évangile ; je serais pareillement incapable de le refaire avec la dextérité d'un apocryphe, et d'opposer une légende retrouvée à la légende canonique ; ces procédés critiques sont excellents, ce n'est pas le mien. Je me place à un point de vue d'où on découvre d'un coup d'œil ce qui fit la grandeur et la décadence du Dieu des chrétiens. La déification de Jésus est un magnifique épisode du développement d'une partie de l'humanité; si la raison de ce fait est supprimée par l'am-

pleur des développements actuels, Jésus cesse d'être Dieu ; mais, que ce doux orgueil vous reste, il le fut légitimement. Les astres eux-mêmes ne sont pas éternels; les astres naissent et meurent, et les divinités aussi n'ont qu'un temps. Veuillez donc observer avec moi l'événement qui suscita cette apothéose; il n'y a de dieux détrônés que les dieux expliqués.

L'événement est connu. L'homme, afin de rompre avec ce qu'il y a de bestial en lui, se retranche dans sa pensée; il préconise ses aspirations supérieures comme un ressouvenir de sa perfection ; il répudie ses instincts grossiers comme une suite de sa déchéance. Ce divorce de l'âme et du corps, il le sanctionne par le divorce de Dieu et de l'univers; l'acte direct de la création répugne à l'essence divine et doit s'accomplir par un Démiurge. Or, puisque le Dieu transcendant, abstrait de la matière, ne peut se passer d'un *alter ego;* l'homme déchu, travaillant à s'abstraire de la matière pour remonter à la pureté primitive, a pareillement besoin du sien. Un Médiateur est nécessaire; nécessaire pour suppléer Dieu dans l'œuvre de la création, l'homme dans l'œuvre de la régénération, pour remédier à l'insuffisance de la majesté divine et de l'indignité humaine, en dispensant l'une de s'abaisser, en aidant l'autre à se relever. Qu'est-ce alors que le Christ? c'est l'esprit revêtant la matière, le Verbe se faisant chair, Dieu à l'état de Démiurge; c'est le point de communication de l'infini et du fini, le trait d'union des extrêmes. Nos philosophes du

siècle dernier, spiritualistes trop superficiels pour sonder les profondeurs du spiritualisme antique, ne comprirent pas que le Christ est une création grandiose qui rapprochait les deux bords de l'abîme; ils n'en firent qu'un homme... pour moi, je le pose à la hauteur de l'hypothèse obligée, de la maîtresse-pièce, du héros de la doctrine de l'abstraction. Aujourd'hui les effets salutaires de cette doctrine sont produits; l'homme se sent purifié dans tout son être, il en reconstitue l'unité, et nous rétablissons dans son intégrité majestueuse l'entier que nous avions fractionné. Le Médiateur disparaît; nécessaire quand le Tout est divisé, superflu quand le Tout est un; sa fonction est périmée comme le système de Dieu transcendant et de l'homme déchu. Dieu vivant dans l'universalité des êtres n'a que faire du Démiurge, et l'humanité ne cherche plus son Sauveur dans les nues, elle le porte en elle-même.

Telle est ma théorie du Christ, qui concorde avec la philosophie de l'histoire et suffit à rendre compte de tous les faits.

MICHAUD.

On vous répondra victorieusement.

CHARDEVEL.

Vous, disciple de Socin et d'Arius?

LE DUC.

Voilà donc quelle application du panthéisme il est possible de faire à la divinité de Jésus, à sa personnalité même! Andrieux établira difficilement ses idées à côté de votre théorie radicale... Puisque

vous faites du Sauveur une hypothèse, apparemment vous niez les prophéties qui l'annoncèrent?

CHARDEVEL.

Je m'en garderais bien. Si le type du Médiateur est contenu dans le système qui admet l'antagonisme de deux principes, Ormuzd et Ahriman ou l'esprit et la matière — la scission entre l'essence divine et l'univers — la rupture de Dieu et de la créature; ce type n'éclot, ne se dégage, ne se popularise qu'avec le concours de la prophétie. L'homme s'efforçait de surmonter le mal et aspirait au bien; or, il ne pouvait mourir au vieil homme qu'il était sans concevoir l'homme nouveau qu'il voulait être; doutant de sa vertu parce qu'il croit à sa déchéance, c'est hors de lui qu'il se représente la création qui s'opère en lui-même. A peine l'homme antique enfante l'homme nouveau, le Dieu antique engendre un Dieu nouveau, évolution de l'être enveloppé, verbe de l'ineffable, splendeur de l'invisible; l'éclair jaillit de notre front et les profondeurs du ciel s'illuminent. Aimez-vous mieux la formule tudesque, le subjectif s'objective? De là ce Sauveur qui écrasera la tête du serpent, qui reliera la nature humaine à Dieu et la rétablira dans sa félicité, et qui fut discrètement enseigné par les mystères, divulgué dans les écoles, proclamé par les oracles; attente générale devant laquelle je m'incline sympathiquement. Pourquoi vous en étonner? Si les prédictions de la venue de ce rédempteur sont pour vous le produit d'une insufflation du Saint-Esprit, sachez qu'elles sont pour moi une explosion de l'esprit

divin dans l'humanité. Durant cette période climatérique où le monde s'excite à se rajeunir, les prophètes parlent d'eux-mêmes comme les oiseaux chantent au printemps ; ils ont de ces éclats de voix qui subjuguent l'oreille ; sans s'être concertés, ils se répondent d'un bout de la terre à l'autre, le même frémissement émeut le voyant d'Israël, le hiérophante de la Grèce, la sibylle de l'Étrurie, le mage de la Perse. Et ce n'est pas l'homme seulement qui se doit renouveler. Dans les apocalypses orientales, la victoire du bon principe sur le mauvais, décidée par le prince de l'esprit et de la lumière que Dieu arme contre le prince de la matière et des ténèbres, est suivie d'un changement dans les cieux, d'une métamorphose de la terre qui s'embellit en même temps que l'espèce humaine s'améliore. Messieurs, cette poésie mérite de durer comme un témoignage de foi à nos destinées ; chacun la doit garder dans un écrin, comme Alexandre faisait de l'Iliade.

LE DUC.

Donc, l'homme se prophétisa son Christ par des chants d'espérance qui n'avaient jamais été ouïs sur la terre et qui ne l'ont plus été, et tout cela n'était qu'un soliloque avec lui-même ? c'était l'essor de sa vertu seulement qu'il invoquait avec ses grands cris....

CHARDEVEL.

Et ses grands battements d'ailes, en aigle qui essaie ses forces.

LE DUC.

Vous n'êtes point frappé de la précision singulière des prédictions d'Israël ?

CHARDEVEL.

Rien de moins surprenant. Israël plaçait en lui-même le centre de l'accomplissement des espérances humaines ; peuple toujours asservi, c'est avec le fanatisme de l'indépendance et de la gloire nationale qu'il se promettait un libérateur ; les prophéties de l'égoïsme ont un relief incomparable.

LE DUC.

Mais ce Sauveur dont vous faites un rêve, il a paru... Vous le niez peut-être?

MICHAUD.

Osez-vous le nier ?

CHARDEVEL.

Il a paru. Rien de plus naturel. Ce qui eût été étrange, c'est que le rêve n'eût pas pris corps. L'homme se tient parole ; il se prédit un sauveur et le sauveur arrive. Quelqu'un était attendu, ce fut Jésus.

LE DUC.

Et pourquoi lui, et non pas tel ou tel autre chef des sectes juives, galiléennes, samaritaines, qui pullulaient alors ; pourquoi lui, s'il n'avait pas été le Sauveur reconnaissable entre tous? Pourquoi ?

CHARDEVEL.

Il avait un signe. Ce qui fait l'originalité de Jésus, c'est qu'il prétend être le personnage attendu et affecte de ne pas lui ressembler ; en conséquence, il n'est pas reconnu par les Juifs ; mais les autres

peuples, qui se soucient médiocrement de l'exactitude de sa ressemblance avec le fils de David, saluent en lui le type de l'humanité.

De grands changements étaient survenus depuis les prophéties. Tandis que les saducéens et les pharisiens persistaient, avec toute la crudité de l'ambition terrestre, à espérer leur Messie sous les traits d'un roi qui établirait la prépotence nationale, les esséniens avaient transformé ce potentat en un régénérateur des âmes. C'est par les esséniens que la Judée sublimisa sa théologie, quintessencia sa morale, dénationalisa ses sympathies. Que Jésus ait ou non appartenu à cette école, il en vulgarise les aspirations spirituelles; il suit le courant mystique de son époque, va se présenter au baptême purificateur du Jourdain et se dérobe à ceux qui le veulent faire roi; entre le ciel et la terre, il choisit le ciel. Il n'a donc sur sa nation aucun dessein politique, sur le monde aucune arrière-pensée de rénovation sociale. Le perfectionnement moral de l'individu, le royaume de Dieu fait dans le cœur, la conquête du ciel par la réalisation de l'idéal de justice, de douceur, de charité; voilà ce qu'il enseigne, et par là il satisfait aux âmes élevées qui souhaitaient la réhabilitation de la nature humaine avec ardeur. Cependant il plut au pacifique libérateur d'entourer sa mission d'un prestige en se disant le libérateur guerroyant des prophètes; il s'attribue un rôle pour le jouer à contre-sens; par là il entre dans l'histoire en passant par la tragédie. Comment les pharisiens lui

pardonneront-ils de prendre l'autorité du Messie et de donner un autre tour aux espérances messianiques? De se nommer le fils de David et d'être sans parenté illustre, sans fortune, sans autre escorte que des Galiléens à la mauvaise mine, au mauvais accent? De se dire le fils de Dieu et de manquer de respect à la loi, de dégager la religion du vieux formalisme? Il périt le jour où, monté sur une ânesse, il parut envahir Jérusalem avec ses bandes, parce qu'il abolissait les rêves d'orgueil et de sympathies étroites du judaïsme; mais après sa mort le nombre de ses disciples s'accrut de tous ceux qui, désespérant du triomphe d'Israël, en cherchaient le dédommagement dans l'exaltation religieuse. Tout ce qu'il paraît avoir promis aux siens, c'est son retour prochain et le règne de mille ans; cette société fantastique devait être le prélude de l'ouverture du royaume des cieux.

Donc, Jésus mourut de la main des Juifs, parce qu'il ne l'était point assez; justement, puisqu'il n'était qu'un pseudo-messie à leurs yeux; justice aveugle qui hâta l'avénement de la victime. Le monde, composé d'un petit nombre d'heureux et d'une multitude de vaincus, d'esclaves, de misérables, se tournait en ce qu'il avait d'exquis vers la rêverie. Jésus avait été le plus pur, le plus doux, le plus intrépide des rêveurs; il avait excellé dans la maladie du mysticisme contemporain, en affirmant qu'il était avec le Père céleste dans les relations d'un confident, d'un ami, d'un fils; il avait été élevé sur la croix; et le moment du Sauveur était arrivé! Les Césars se fai-

saient dieux; il était temps pour les nations d'opposer un Homme-Dieu aux hommes-dieux de leurs maîtres. Ici il fut nommé le fils de David et revêtu du manteau royal tissu par les voyants d'Israël; là il fut accepté pour le *Logos* du platonisme; ailleurs il fut proclamé l'Adam céleste des théosophies orientales; peu à peu il parut être l'accomplissement de toutes les prophéties, et il eut le bénéfice de cette conspiration entre toutes les espérances, toutes les doctrines, et toutes les résistances à une domination tyrannique. Cela fit sa fortune. Mithra, cet autre médiateur venu de la Perse, en remplacement du prophète Sosiosch que le Zend-Avesta avait chargé de cette mission, lutta sans succès.

Mais l'humanité ne s'arrête pas; après avoir adopté dans Jésus le Sauveur qui la relève de sa déchéance, lui rend l'espoir et lui ouvre le ciel, elle l'y introduit, et ce fut bien, n'en déplaise à la philosophie du dix-huitième siècle qui n'est pas innocente envers les religions, elle les démolissait sans les comprendre. Observez comment cette religion nouvelle est déterminée par l'énergique vitalité de l'homme qui s'empare de Jésus pour tempérer la théorie extrême de la transcendance. Oui, l'homme se lasse de poursuivre dans les profondeurs de l'empyrée un esprit insaisissable, de tenir suspendu à cette adoration son propre esprit honteux du corps, effarouché de la terre; cette scission de l'abstrait et du concret le vouerait au régime exceptionnel du mysticisme; il veut vivre. Et alors, convaincu par ses longues méditations de l'identité de l'esprit humain

et de l'esprit divin, avec une audace digne de cette race héroïque qui inventa l'escalade de l'Olympe par les Titans, il veut que l'esprit d'en-haut ait accepté passagèrement les conditions de l'esprit d'en-bas, qu'il se soit fait chair sous les traits de Jésus. Certes, Arius a raison lorsqu'il refuse d'enfermer l'infini dans le fini ; mais Athanase montre un sens humain supérieur en faisant décréter le plus incompréhensible des miracles. Il faut que Dieu soit descendu sur la terre ; il le faut, afin que l'homme remonte avec Dieu dans le ciel. C'est l'humanité qui fait en Jésus son ascension ; la voilà dignifiée jusqu'à la divinité !

L'esprit humain a donc tout fait. C'est lui qui a inventé le type du Sauveur et y a fait entrer Jésus ; c'est lui qui a fait de Jésus un Dieu pour mettre le ciel et la terre en communication ; c'est lui qui a érigé Jésus en étendard pour combattre un ordre social arriéré ; c'est lui qui, durant une longue suite de générations méditatives, poétiques, oratoires, a concentré tous ses rêves de perfection sur cette figure, de telle sorte qu'après avoir créé les modèles suprêmes de la beauté physique, il créât un modèle achevé de la beauté morale. Jésus est plus grand que le Jupiter olympien de Phidias, mais ce n'est que le chef-d'œuvre de l'art qui condensa dans un exemplaire sublime l'idéal dont nous découvrons l'origine en nous-même. Qu'importe ? nous savons que cette figure est l'expression du divin, soit qu'il vienne d'en-haut, soit qu'il émane de nous. Ce n'est pas sans regret que les âmes tendres renonceront

à une personnification de l'idéal avec laquelle un commerce de tous les jours leur est si doux; il leur en coûte de laisser retourner au foyer commun les rayons choisis dont leur image de prédilection s'est formée. Cependant, de même qu'autrefois la multitude des idoles façonnées par nos mains sont tombées devant le Dieu abstrait, foudroyées en quelque sorte par la révélation de l'Esprit; de même aujourd'hui la noble et touchante figure, ouvrage de notre esprit, s'évanouit devant la révélation de la vie divine dans la nature et l'humanité. La doctrine de Dieu-humanité est la transformation complète du dogme de l'Homme-Dieu. C'est l'humanité qui se proclame la Parole ; longtemps elle fit appel à ses propres facultés sous la forme d'une invocation aux puissances extérieures; aujourd'hui, « MOI, DIS-JE, ET C'EST ASSEZ. » Elle ôte respectueusement au Christ l'auréole dont elle le ceignit, elle se restitue tous ses diadêmes; après s'être fait des dieux et des rois, elle rappelle à elle la souveraineté et la divinité qu'elle avait déléguées ; révolution religieuse sœur de nos révolutions politiques.

En résumé, la foi à une incarnation particulière a préparé l'intelligence de l'incarnation universelle; ce Verbe divin que nous avons individualisé est dans chacun de nous; nous sommes tous les membres du Christ éternel qui n'existe qu'en nous. *Omnia consummata sunt.*

MICHAUD.

Répondez, Monsieur le duc... Répondez, je vous en conjure.

LE DUC.

Chardevel, c'est une revanche que vous prenez; nous voulûmes l'humanité mortifiée et le Christ vivificateur; vous, vous voulez un Christ mortifié et une humanité pléthorique; vous nous purgez de la grâce jusqu'à l'ingratitude. Nous importe-t-il que vous acceptiez Jésus comme un être réel, ayant existé en chair et en os? Si vous n'en faites pas un mythe, vous en faites un symbole. C'est un halluciné, crucifié à propos, qui nous éclaira au milieu de nos périls, mais c'est de nous que partait la lumière; tant de grands hommes qui agirent en son nom étaient sans s'en douter les agents de l'humanité souveraine; notre tradition chrétienne est une longue mystification, une comédie à égayer les esprits forts, et voilà votre philosophie de l'histoire!

Oui, Jésus et l'humanité, telle est la question dans laquelle se débat la question même de l'avenir religieux du monde. Le rationalisme prétend expliquer Jésus par l'humanité dont la vertu progressive rend raison de tous les événements, et, pour peu que nous nous laissions persuader que le Dieu érigé dans nos temples est le produit de notre cerveau, que le Christ est notre créature, nous ne tarderons pas à nous expliquer Dieu par l'univers dont les lois rendent compte de tous les phénomènes. Chose étrange! jamais nous n'avons été plus vivement sollicités à glorifier Dieu dans son ouvrage incommensurable; la science nous a ouvert toutes les portes du ciel au delà desquelles se prolongent des perspectives sans bornes, notre âme s'élance par toutes

ces voies à travers les orbes innombrables des mondes ; jamais nous ne sommes si bien entrés en possession de l'infini, et c'est à ce moment que la philosophie nous dit : « O homme, contiens-toi dans le fini ; replie-toi sur toi-même, isole-toi. » Non que je vous accuse d'un grossier matérialisme, à Dieu ne plaise ! Vous avez observé dans l'humanité la notion du devoir, la faculté de l'idéal, vous les glorifiez avec une passion sincère, ce sont des faits ; quant à l'idéal hors de nous, c'est l'hypothèse. Oui, cet idéal de sagesse, de puissance, de bonté que nous voulons aimer dans tout ce qui nous enveloppe n'est autre chose que la projection et comme l'extravasement de l'idéal que nous avons en nous-mêmes. Tant que nous l'avons ignoré, nous étions excusables de croire à Dieu ; aujourd'hui nous nous rendons modestement cette justice que nous avons fait Dieu. Nous avons découvert en nous la source de cette vie dont l'univers nous semblait pénétré, nous la tarissons dans l'immensité de ses effusions et de ses débordements, et nous professons un athéisme raffiné auquel nous réservons le privilége de boire à la source pure de la vraie religion, l'adoration de l'idéal humain. Voilà le dernier mot de la philosophie du dix-neuvième siècle, qui veut devenir une science positive et se modèle sur les sciences physiques avec une émulation fatale ; elle se croit libre parce qu'elle n'est plus la servante de la théologie ; elle porte le joug de la science..

Mon cher maître, si nous concentrons la vie dans l'esprit divin, en laissant hors de lui l'humanité et

l'univers, vous, vous concentrez la vie dans l'esprit humain ; l'univers n'est pour vous qu'une énorme machine qui se meut par elle-même, Dieu n'est qu'un mot. Il vous semble sans doute que le christianisme nous jette à un mysticisme stérile ; vous défendez à l'humanité de se consumer dans de vagues adorations ; vous lui ordonnez de n'aimer qu'elle, de faire sa félicité et sa gloire en négligeant le reste ; n'est-ce donc pas aller aux extrêmes? L'humanité ne consentira jamais à s'isoler ; il faut beaucoup d'égoïsme pour se dilater dans la solitude, et nous avons un besoin d'aimer auquel ne suffit ni le moi ni le nous ; nous voudrons toujours croire à un amour hors de nous comme nous croyons à un amour en nous ; nous ne voulons pas être à la fois la main qui donne et la main qui reçoit ; éternellement, nous penserons que Dieu se communique à nous, qu'il nous a envoyé son Christ comme le témoin et le gage de sa bonté paternelle, et vous ne nous arracherez pas notre Christ avec lequel vous nous arracheriez Dieu lui-même. Quoi que vous fassiez, jamais l'humanité ne tiendra le Christ pour un vain simulacre ; jamais elle ne le rejettera en disant : « J'ai marché sans guide, j'ai vaincu sans chef, c'est à moi de triompher seule ; le Sauveur, c'est moi ; l'autre n'est que mon sosie ; Jésus est l'automate, l'inspirateur, c'est moi ; Jésus est le piédestal, l'humanité est la statue ! »

MICHAUD.

Vous avez parlé selon mon cœur ; oui, c'est par l'orthodoxie que nous terrasserons l'incrédulité !

CHARDEVEL.

Monsieur l'arien, je suis inquiet de votre attitude martiale. Debout, le corps cambré, la tête en arrière, vous me menacez des yeux ; tandis que M. le duc, que j'ai contristé, se défend sans courroux. O foi ! vous avez votre grandeur ; mais la raison a ses droits. Veuillez donc le remarquer ; Jésus est un personnage historique qui n'a point d'histoire. Ses biographes ne sont pas des Plutarque ; ils nous laissent tout ignorer de lui ; son âge, le lieu de sa naissance, les traits de son visage, l'emploi de son temps jusqu'à l'ouverture de sa mission ; ils le font connaître tel qu'ils se le représentaient ; ce sont des narrations légendaires, et les narrateurs eux-mêmes sont presque des légendes. La philosophie ne souffre pas de lacunes dans la génération des faits ; là où l'homme est absent, elle met le genre humain, et la religion se produit sans miracle. Sans doute vous avez peine à vous déprendre de l'idée d'avoir possédé l'infini sous une forme humaine ; mais si certaines cosmogonies font sortir d'un œuf la terre et le ciel, personne n'a jamais imaginé de faire rentrer le ciel et la terre dans l'œuf. De sincères chrétiens se sont sur ce point ralliés à l'opinion de Socin et d'Arius.

MICHAUD.

Ah ! vous m'entendrez enfin ! Monsiéur Chardevel, il est deux hommes dont vous me jetez incessamment les noms à la tête, Arius et Socin ; eh bien ! je les proclame à haute et intelligible voix de déplo-

rables hérésiarques... Monsieur Chardevel, je parle de Socin et d'Arius.

LE DUC.

Est-ce possible? quoi! mon cher Monsieur, depuis hier soir...

CHARDEVEL.

Je savais bien qu'il y avait eu quelque chose d'insolite chez vous : un coup de la grâce!

MICHAUD.

Hier soir, en me couchant, j'ai compris que, pour vaincre toutes les nouveautés, la métempsychose et le panthéisme, il fallait se rejeter dans l'orthodoxie sans marchander. Trois heures après, cette pensée, enfoncée dans mon esprit comme une épine, m'éveille en sursaut, et alors, alors, moi qui ne suis pas coutumier des illuminations soudaines... Je n'en dirai pas plus. Depuis ce moment, je sens qu'il n'y a de religion que par la foi à l'incorporation réciproque de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu, que par l'union du fini et de l'infini; je proclame Athanase un grand homme; j'entends enfin la haute métaphysique, et mes ancêtres des Cévennes me reconnaissent pour leur digne descendant! Vous n'avez pas désespéré de moi, Monsieur le duc, le souvenir de cette parole m'a mis sur la voie du retour, soyez-en remercié.

LE DUC.

Nous sommes deux maintenant pour soutenir notre cause, allez!

CHARDEVEL.

Dois-je trembler? Est-ce sur moi que va tomber cette bouillante ardeur de néophyte?

MICHAUD.

Votre tour viendra...

ANDRIEUX.

Je répondrai bien mal à votre préférence.

MICHAUD.

Les anges combattront avec moi. Et moi aussi je ne veux pas désespérer de vous. Je sais comment les égarés reviennent au bercail, n'y mettez pas de roideur, tout ira bien. Vous serez dispensé de transfigurer notre Christ, et, ce qui vous sera un grand soulagement, de transformer le dogme de la Vierge-mère, engagement que vous avez pris, je ne l'ai pas oublié. Nouveau chrétien, je vous somme de reconnaître avec nous la divinité de Jésus, dont je vous fournirai les preuves; premièrement les miracles attestés par des milliers de témoins oculaires. Vous n'avez pas un amour puéril du merveilleux, ni moi non plus; je ne demande pas le superflu, je ne veux que le nécessaire; or, le caractère divin du Sauveur devait être certifié par des signes extraordinaires. Je fais bon marché de la plupart des miracles; mais pour ceux de l'Évangile, j'en mettrais la main au feu.

ANDRIEUX.

Les miracles attribués à Jésus ne sont pas probants, parce que tous, jusqu'à la résurrection des morts, avaient été opérés avant lui par de simples prophètes. Ils ne sont pas prouvés, parce que nous

récusons, comme des mineurs, les témoins qui appartiennent à une époque où l'ignorance des lois de l'univers et de l'homme encourageait la crédulité. En outre, cette intervention exceptionnelle de Dieu est l'une des formes de la religion, lorsque Dieu est conçu en dehors de la création; aujourd'hui qu'il dépend de nous d'accroître notre communion avec la vie divine, en connaissant, en pratiquant les lois selon lesquelles elle se manifeste, tout miracle nous semble l'illusion d'un autre âge. Mieux instruit que nous de ces lois et de leurs applications, le Christ a-t-il fait des choses prodigieuses et scientifiquement possibles? Nous l'ignorons; les miracles mis sous son nom sont des ornements chimériques selon le goût des anciens.

MICHAUD.

Mais le christianisme est ruiné dans sa base si l'Évangile n'est pas un livre d'une véracité indiscutable, rédigé sous l'inspiration même de Dieu!

ANDRIEUX.

Dieu n'a livré la vérité à personne; Jésus n'a dit que ce que nous pouvions porter. Il y a dans les Évangiles, à côté de l'expression immortelle d'une haute personnalité, la marque évidente des vues bornées de leurs auteurs. Et le christianisme n'en souffre pas; son fondement, c'est le Christ que nous apprenons à connaître de plus en plus; à cette heure, nous avons de lui une plus juste idée que les évangélistes.

MICHAUD.

Et vous aussi?

ANDRIEUX.

Selon vous, tout a été dit en une fois, vous avez l'idolâtrie de la lettre.

MICHAUD.

Il n'est pas de texte alors que vous ne puissiez récuser, et si j'ouvre nos livres pour vous montrer que Jésus s'est déclaré Dieu, vous direz... que direz-vous?

ANDRIEUX.

Jésus ne s'est pas déclaré Dieu. Vous ne citerez à ce sujet aucune énonciation formelle, explicite, absolue, qui se puisse passer d'un commentaire officieux. Il s'est dit le fils de Dieu; mais nommer Dieu son père, ce n'est pas se dire Dieu, puisque tous les hommes répètent cette prière qu'il a enseignée : « *Notre Père qui êtes aux cieux.* » Le texte qui se prête le mieux à votre interprétation est cette parole : « *Le Père et moi nous ne faisons qu'un.* » Mais Jésus dit aussi que ses disciples et lui ne font qu'un, que tous les hommes ne doivent faire qu'un ; il vient unir les hommes entre eux, les hommes avec Dieu, et il semble affectionner cette expression énergique dont nous avons à le bénir, sans pouvoir en user pour prouver sa divinité. Jésus a dit que, lui et nous, nous vivons et devons nous efforcer de vivre de la vie divine.

MICHAUD.

Qu'entends-je? Jésus aurait été panthéiste.... M. Chardevel nous avait épargné ce blasphème.

CHARDEVEL.

Cette opinion d'Andrieux a été professée par

Schelling et M. de Lamennais; mais ce n'est pas la mienne. Jésus n'était pas si fort au-dessus de son époque.

MICHAUD.

Recordons-nous. Puisqu'il n'y a pas de christianisme sans l'union de Dieu et de l'homme, n'avons-nous pas bien mieux conscience de cette union, si, personnellement, le grand Dieu du ciel est descendu sur notre terre? Quelles difficultés y trouvez-vous? Le genre humain se perdait par sa solidarité avec Adam, Dieu nous sauve en rétablissant la solidarité du genre humain avec lui. Un père meurt pour ses enfants, cela ne vous semble pas naturel? Moi qui vous parle, à sa place je n'aurais pas fait autrement. Tenez, voici un argument auquel vous ne résisterez pas. Qu'est-ce que l'homme? un esprit dans une chair; il est par sa nature propre une incarnation, et Dieu n'aurait pas pu opérer en lui la merveille qu'il opère dans chacun de nous? J'aime la science, mais j'ose la défier d'intervenir ici et de nier que Dieu puisse s'incarner dans un homme, je l'en défie, et surtout je voudrais voir comment un panthéiste, selon lequel tout est Dieu, refuserait d'admettre que Dieu ait pu s'unir à l'homme; vous voilà pris dans vos filets.

CHARDEVEL.

Le dogme de la divinité de Jésus est posé; écoutons le nouveau chrétien.

LE DUC.

Qu'Andrieux se prononce...

MICHAUD.

Sans équivoque ; soyez net.

ANDRIEUX.

La science est favorable au sentiment religieux, puisqu'elle étend la notion de l'infini, mais elle nuit aux dogmes fondés sur l'anthropomorphisme, c'est-à-dire sur l'infini circonscrit à l'homme. Lorsque la terre se croyait le centre de l'univers, l'homme voulut que Dieu, dont il ignorait la majesté, se fît homme jusqu'à mourir pour lui afin que sa vie fût divinisée ; il fit de l'Immense une sorte de dieu lare de son foyer. C'est assurément le signe de notre grandeur d'avoir mis en quelque sorte la main sur Dieu, le Dieu caché d'autrefois, le Dieu partout présent d'aujourd'hui, éternellement insaisissable, pour puiser en lui l'aliment d'une vie supérieure, pour nous élever avec lui jusque dans les profondeurs purifiantes du ciel, et, à une époque caractérisée par une abstraction sublime et des connaissances bornées, la cohabitation de l'esprit d'en haut et de l'esprit d'en bas dans une même chair fut une hypothèse plausible ; maintenant cette hypothèse est ruinée. Selon la science, il y a un rapport nécessaire entre chaque degré de la vie et sa manifestation. Nous n'admettrions jamais que le cerveau du singe suffît à l'intelligence humaine, il est inadmissible que Dieu ait pensé avec le cerveau du fils de Marie. Remarquons, d'ailleurs, que ce cerveau unique aurait dû satisfaire à l'exercice des facultés du vrai Dieu et des facultés du vrai homme, l'homme et le Dieu ne faisant qu'une per-

sonne. De grâce, ne vous scandalisez pas de ces considérations physiologiques; vous parlez science, nous répondons science. N'essayez donc plus de justifier l'union de la nature divine et de la nature humaine par une comparaison avec l'union de l'âme et du corps; la science vous interdit de prêter la même enveloppe à notre esprit borné et à l'esprit qui emplit une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Cela est sans réplique. Quant au panthéiste qui dit, Dieu est dans tout ce qui est, il n'est pas forcé de dire que Dieu est tout entier dans un homme. Vous jouez sur ce mot de panthéisme, et vous jetez à la science d'imprudents défis.

MICHAUD.

Loin de nous la science! C'est mal à nous de vouloir faire accepter notre foi en lui délivrant un passeport signé de la science; cela n'est pas brave... Oh! que vous me chagrinez; j'aurais été si aise de vous sauver! L'onction vous manque. Autant ne pas avoir de religion qu'en avoir une sans surnaturel.

ANDRIEUX.

Notre surnaturel à nous se passe du miracle, est-ce là ce qui vous fâche? Pourquoi ne pas vous souvenir de l'un des illustres amis de votre jeunesse, Benjamin Constant, qui a laissé, dans le titre d'un ouvrage manqué, un programme digne de notre siècle: *La religion considérée dans ses développements?* Le christianisme se fortifie par l'accord sincère et non simulé de la science et de la théologie. Nous ne faisons point violence à l'infini, et nous

avons tout naturellement la conscience de la solidarité du genre humain avec Dieu; nous supprimons la divinité de Jésus, et jamais nous n'aurons joui d'une foi plus paisible à un Christ qui humanise la vie divine et divinise la vie humaine.

LE DUC.

Nous jugerons vos idées, lorsque Chardevel aura achevé l'exposition des siennes.

CHARDEVEL.

Andrieux a abrégé ma tâche.

MICHAUD.

Oui, le rationaliste et le nouveau chrétien s'entendent comme... larrons en foire, et je ne sais lequel des deux est le pire.

CHARDEVEL.

Messieurs, vos derniers arguments en faveur de la divinité de Jésus sont empruntés à l'histoire. Selon vous, tout grand événement fut un miracle préparant la venue du Sauveur; mais, n'en déplaise à ses historiographes, les nations ne faisaient qu'obéir à leurs instincts de sociabilité en élargissant le cercle de leur domination et de leur influence. Selon vous, il ne fallait pas moins que Dieu pour retirer les peuples de la voie des ténèbres; mais cette rhétorique est en opposition avec la loi du progrès continu, avec des faits d'une notoriété classique; feuilletez nos annales, et vous couvrirez de votre dédain ces banalités qui ne conviennent plus qu'aux chaires de village. Les Pères de l'Église grecque proclamaient eux-mêmes que le succès de l'Évangile avait été préparé par l'essor de la philosophie,

des arts, des sentiments moraux. En outre, les institutions politiques qui faisaient deux races des plébéiens et des patriciens avaient été ruinées; Rome communiquait libéralement son droit de cité, il y avait déjà la fraternité de la toge. Et si maintenant vous réfléchissez que le christianisme n'a pas eu la vertu de convertir toutes les populations de notre planète, que les chrétiens y forment une minorité qui n'est pas exemplaire, vous serez bien empêchés d'égaler les résultats de la mission de Jésus à l'omnipotence divine. Il y a une disproportion énorme entre l'effet et cette accumulation de miracles que vous êtes obligés de supposer pour expliquer une visite personnelle de Dieu.

D'ailleurs pourquoi Dieu serait-il venu? Pour donner aux hommes une religion qui les aidât à se développer? Tout le monde a fait le système qui porte le nom du Christ, hors lui. C'est évident. Les éléments du christianisme sont : l'unité de Dieu, — l'unité du genre humain, — la déchéance, — la rédemption, — le Verbe, — la Trinité, — la résurrection des morts, — le ciel et l'enfer. Tout cela préexistait à Jésus. A-t-il essayé d'en faire un corps de doctrine? Jamais. Il ne fait ni théologie, ni métaphysique, ni système, et, pour ma part, je ne lui en veux pas; l'Évangile y perdrait beaucoup de son charme. Eût-il voulu faire une religion, il a tout reçu de ses prédécesseurs, il a tout transmis à ses successeurs; il n'y a pas mis la main. Le christianisme n'existerait pas sans les apôtres.

LE DUC.

Soit ; mais y aurait-il eu des apôtres sans le Christ?

CHARDEVEL.

Saint Paul, le plus grand des apôtres, est précisément celui que le maître n'a point choisi.

LE DUC.

S'il ne fut pas choisi, il choisit, c'est bien mieux.

CHARDEVEL.

Enfin, vous voulez que Jésus soit Dieu pour avoir révélé une morale inconnue aux hommes ; vos autres arguments étant battus par l'esprit, vous vous attachez à la démonstration propre à toucher le cœur. Déclamation pure. Tous les préceptes de la charité, de la miséricorde, de la douceur envers ses ennemis, de la justice envers tous, du respect de soi-même, de la fidélité au devoir, ont devancé Jésus ; ils sont l'expression spontanée de la nature humaine. Près de mille ans avant lui, Bouddah témoignait de sa foi à la fraternité en relevant les parias au niveau des brahmes ; toutes les maximes de la philanthropie ont été frappées au coin de la philosophie grecque ; le poëte Térence disait aux applaudissements de Rome,

Homo sum, nil humani à me alienum puto ;

et, pour en revenir à la Judée, l'amour du prochain à l'égal de soi-même a été prescrit au verset 18 du chapitre XIX du Lévitique. Oui, Moïse, Salomon, les prophètes, Jésus, fils de Sirach, le Talmud, etc.,

ont fourni la plupart des sentences du sermon sur la montagne. Quand il plaira à vos théologiens, nous dresserons un tableau synoptique de la morale révélée par Jésus et de la morale irrévélée; on verra!

La gloire de Jésus est d'avoir imité quelques-uns des maîtres d'Israël en plaçant la sainteté dans la morale, d'avoir fait mieux, d'avoir été un saint lui-même. Ce n'est pas moi qui, à l'exemple de ses âpres accusateurs, lui prêterai l'arrière-pensée d'exciter les pauvres contre les riches, et de réaliser cette sorte de socialisme communautaire qui fut pratiqué par ses premiers disciples; je n'en fais pas un révolutionnaire, je le mets au-dessus de tout dessein politique. Je lui sais même gré de s'être dit le Messie; il fallait que cette préoccupation d'un envoyé de Dieu fût satisfaite. Donc, il a été Dieu, et je n'en ai nul déplaisir; longtemps les bénédictions des femmes et les chants des poëtes feront vivre son nom; longtemps les arts reproduiront ses traits en lui prêtant, à l'exemple de Raphaël, la beauté que votre farouche Tertullien lui refusait par mépris de la chair; longtemps encore, peut-être, il arrivera aux philosophes d'associer son souvenir à leurs efforts pour se perfectionner; mais tout a une fin. Dès à présent l'humanité se reconnaît soi-même pour son Messie, pour son Sauveur, pour son Révélateur; a-t-elle tort? tout compte fait, Jésus n'a rien révélé.

LE DUC.

Il s'est révélé lui-même.

Oui, un homme s'est produit alors qui renouvelle

le monde; je ne discute pas s'il est Dieu ou non; avant de voir avec Andrieux si le christianisme peut se continuer sans la foi à la divinité de Jésus, j'ai hâte de rétablir son humanité que vous ne lui laissez pas. Est-il donc vivant ce Christ que vous nous représentez entre ciel et terre, infatué de la royauté imaginaire du Messie, jouant son rôle avec une naïveté si touchante que le genre humain, qui a aussi la folie du Messie, se prend à l'adorer? Ah! il nous plaît de découvrir plus de grandeur dans la tradition de notre espèce; et, puisque j'aperçois sur les limites de deux âges un homme dont la destinée est si extraordinaire, je vais à lui; je chercherai ce qui dut se passer alors dans l'âme humaine pour que cet homme pauvre, obscur, seul, car ses disciples tirent leur force de lui et ne lui en donnent pas, seul, dis-je, soit monté de la croix au ciel comme l'égal de Dieu lui-même.

J'écarte tout ce qui m'est suspect. J'accorde, j'accorde que les Évangiles ont été rédigés sous l'inspiration personnelle de leurs auteurs; ce système, d'après lequel nos Écritures ont été dictées par Dieu, ne se défend plus que comme une superstition embarrassante. Comment ne pas voir que les évangélistes ont ajusté de leur mieux les événements de la vie de Jésus aux prédictions? Oui, les prophètes disaient vrai quand ils annonçaient un envoyé du Très-Haut; mais les prophètes sont des Juifs, ils font le Messie juif, ils l'habillent du costume juif, et les premiers chrétiens, juifs pareillement, se sont ingéniés à faire entrer dans toutes les minuties de la va-

ticination juive le Sauveur qui vient en démentir la lettre et en accomplir l'esprit. Je veux que le Prophétisé dépasse la vision des prophétisants, de même que le Baptisé dépassait la dignité du baptiste du Jourdain. Reconnaissons, en conséquence, que les évangélistes inventèrent un motif pour amener de Nazareth à Bethléem Marie et Joseph qui n'y avaient point affaire, afin que Jésus naquît dans une petite ville de la tribu de Juda, et qu'ils inventèrent pareillement sa généalogie. Pour moi, je n'attache aucun prix à ce qu'il soit un rejeton direct de David, au-dessus duquel je place de beaucoup l'empereur Charlemagne; je me défie de la salutation des rois mages dont je ne connais pas les royaumes, et, quant à l'étoile qui leur trace leur itinéraire du fond de l'Orient jusqu'à Jérusalem, je l'abandonne aux astronomes. Faut-il que je m'explique sur les miracles? Tantôt je me laisse aller à les croire, tantôt je les repousse, en réfléchissant que le miracle n'est pas un privilége dans nos Écritures; Josué, afin d'exterminer à son aise je ne sais quelles bandes dont le nom m'échappe, suspendit le mouvement de la terre autour du soleil, il arrêta l'effet de la loi de la gravitation universelle, lui Josué! D'ailleurs, tous ces miracles attribués au Christ ne sont que les petits incidents de sa mission. On dit que le Roi, prenant possession de la terre pour la sauver, sema sur son passage les marques de sa munificence en signe de son glorieux avénement; soit, mais nous ne sommes pas de ceux qui s'arrêtent à ramasser cette menue monnaie, notre âme tout entière suit le Roi qui fait éclater sa

puissance en changeant le monde, c'est lui que je veux voir !

Vous l'entendez, Chardevel ; je renonce à tenir les Évangiles pour de sévères monuments historiques, je dis avec vous que Jésus n'a pas d'histoire ; mais pourquoi voudriez-vous qu'il en eût une ? Il n'a ni administré des États, ni commandé des armées, ni fait des conquêtes, ni fondé des villes, ni écrit des livres, ni tenu des écoles ; il ne hante que de petites gens, il agit sans bruit, il fait tout en trois ans. Néanmoins les Évangiles reproduisent une image adorable du Sauveur et persuadent que l'envoyé de Dieu parut, nous en savons assez.

Et là ne s'arrêtent point mes concessions. Je n'hésite pas à avouer qu'avant Jésus, les Juifs, les Grecs, les Romains, et d'autres peuples s'étaient élevés à la notion de la fraternité, de la charité, de la miséricorde, du pardon des injures. Que fit donc Jésus ? Il donna un caractère universel à un sentiment qui n'était encore que particulier ; il attribua la prépondérance à un précepte qui n'était encore que secondaire ; il plaça au premier rang l'amour du prochain, en comprenant tous les hommes sous ce nom de prochain ; il provoqua nos facultés sympathiques à des développements qui ne sont pas encore épuisés ; il fit de la charité un sacerdoce sur une terre livrée à la force, avilie par l'esclavage, et il institua une société dont la charité est aujourd'hui le principe également reconnu par les prêtres, les philosophes, les rois et les tribuns. L'humanité a tout fait, me direz-vous ? Hélas ! à l'heure où nous sommes,

notre triste humanité est encore si violente qu'elle noie toutes les questions dans le sang avant de les résoudre par la conciliation; elle valait moins il y a dix-huit siècles, et c'est elle qui a fait tout cela? Va-t-elle donc sans chefs? Vous ne niez pas qu'à chacun de ses progrès flotte la bannière d'un guide, la flamme, d'un initiateur, et il vous semble inadmissible qu'elle ait eu besoin d'un inspirateur pour s'arracher aux brutalités du passé? Avouez que le Christ vous gêne, et cessez d'en faire, avec tout l'art de l'enluminure, un pieux innocent, un saint rêveur qui eût été bon à fonder un couvent, à diriger des dévotions féminines; ce qu'il a fondé, c'est un monde puissant qui tend de plus en plus à s'organiser d'après son principe!

O singularité désespérante de notre siècle! si des critiques se déclaraient les juges suprêmes de la poésie en annonçant la résolution de l'abolir, nous nous tiendrions sur nos gardes; viennent d'autres critiques qui ne font pas mystère de leur dessein d'abolir la religion, et nous reconnaissons leur souveraine compétence dans les matières religieuses. Ils ont toutes les finesses de l'analyse; mais ce qui leur échappe, c'est l'art secret d'une âme qui va saisir les âmes dans leur essence et les tourne à l'amour; c'est le don de la création; comment le devineraient-ils, eux qui ne veulent que détruire? Oui, l'homme avait en lui et sous la main tous les éléments de sa rédemption; pourtant il ne dépouille le vieil homme qu'après la venue de Jésus; il savait et il ne pouvait; il connaissait la voie et il ne mar-

chait ; ses puissances vitales étaient prêtes ; il y manquait ce que Jésus apporte. Quoi ? Rien ; un accent nouveau à des choses anciennes, à des maximes banales, à des lieux communs de morale, à des refrains dont toutes les oreilles étaient rebattues, et qu'il fait pénétrer dans les cœurs. Rien ; cette vertu secrète que la pauvre femme sentit ou crut sentir en touchant la robe du Sauveur. Rien, un souffle ; rien, dis-je, et tout ; la vie. La vie ! et depuis dix-huit cents ans le monde a vécu de la vie que cet homme a donnée en passant, et vous osez, ô mes maîtres, vous osez rabaisser sa mission en nous informant que telles maximes lui sont communes avec Philon, telles avec Jésus, fils de Sirach, telles avec le Lévitique, telles avec Bouddah, telles avec Socrate... Je voudrais n'oublier personne... Qui le nie et qu'importe ? Oui, il a semé le grain que tous ont semé, là n'est pas la merveille ; mais le prodige, c'est qu'il a attendri la terre sèche et pierreuse à ce point que la moisson a germé. Et comment cela s'est-il fait ? Pour donner autorité à ses enseignements, a-t-il déchaîné la foudre, fait trembler la terre, suspendu le cours des fleuves ou de la mer ? Pour la première fois on parle au nom de Dieu la langue qui persuade et non la langue qui subjugue. C'est l'âme que la parole divine va chercher, d'autant plus divine qu'elle est familière ; le Maître ne monte pas aux cimes enveloppées de nuages pour en redescendre avec l'éclair dans les yeux et le tonnerre dans la voix ; il semble partout communiquer avec Dieu, partout il se communique à nous en ami, il soumet les cœurs

parce qu'il aime aussi naturellement que nous respirons; il aime! Non; il n'est ni un législateur, ni un théologien, ni un philosophe; il n'est rien de tout cela; qu'est-il donc? un homme nouveau en face de l'homme ancien, voilà ce qu'il vient révéler!

Et c'est ce qui terrasse ma raison. Il se montre, et de par lui il y a comme un surcroît à notre âme, une effusion de la grâce divine sur notre terre... n'est-il donc qu'un homme, est-il un Dieu? Mystère terrible devant lequel je me sens fléchir... Quel qu'il soit, nul n'a aimé Dieu autant que lui, nul autant que lui n'a aimé les hommes, et c'est pour cela qu'aujourd'hui nous nous aimons davantage entre nous; c'est pour cela que la religion a enfin reçu son vrai nom, Amour. Dites que le christianisme est né de tous les éléments que le génie de l'antiquité avait trouvés, j'y consens; mais il fallait faire une gerbe de tous ces épis, le Christ est venu, la religion a été faite; religion immortelle parce qu'elle s'est assimilé toutes les doctrines en circulation et les a vivifiées par la charité. Appliquez-vous à ne lui rien laisser en propre; ce que vous ne lui ravirez point, c'est l'incomparable puissance avec laquelle il use de ce qu'il touche. Inventoriez toutes les richesses découvertes avant lui afin de le convaincre d'indigence, il en fait une couronne à laquelle rien ne se peut égaler. Montrez chez tous les peuples de la terre les fragments épars d'une sorte de christianisme antérieur, il édifie le christianisme qui se dresse au milieu des nations, et ce n'est

pas aux dépens de sa gloire que vous accroîtrez celle des ouvriers qui lui succédèrent, la force ne leur venait-elle pas de leur foi en lui ? Laissez-lui donc son humanité pleine, entière, virile ; plus vous essaierez de l'amoindrir, plus vous proclamerez sa grandeur en mettant le genre humain à sa place.

MICHAUD.

Vous m'avez ému jusqu'aux larmes, Monsieur le Duc ; mais gardons-nous de fléchir et hâtons-nous de conclure que, si le Christ n'est pas un homme comme un autre, il est Dieu, cela va de soi.

CHARDEVEL.

La divinité de Jésus n'est pas prouvée scientifiquement...

MICHAUD.

Que la science reste dans les académies !

CHARDEVEL.

En outre, quand il serait le plus grand et le meilleur des hommes, votre religion est menacée puisqu'elle repose sur sa divinité... elle sera préservée peut-être par la transfiguration qu'Andrieux va nous exposer.

MICHAUD.

Arrière cette odieuse combinaison de panthéisme et d'arianisme !

CHARDEVEL.

Votre dernier expédient.

II

JÉSUS.

ANDRIEUX, CHARDEVEL, LE DUC, MICHAUD.

LE DUC.

Andrieux, encore un mot. Si vous niez la divinité de Jésus, le christianisme a été une longue idolâtrie; comment le relèverez-vous d'une pareille honte ? Si vous pensez que nous n'avons pas besoin du Sauveur pour être pénétrés de la vie divine, pourquoi conserveriez-vous un personnage inutile? Si vous nous enlevez la confiance que le Fils de Marie a été l'image visible de Dieu, comment se distinguera-t-il assez bien des autres hommes pour qu'il s'impose comme l'Homme-Dieu unique, pour qu'il empêche les faux Messies d'usurper sur lui au nom de votre progrès? Vous promettez de rajeunir le christianisme en en retranchant le Dieu qui descendit jusqu'à nous, en y ajoutant le dogme de la vie universelle et une; je ne saurais espérer avec autant d'audace que vous entreprenez; j'ai beau confesser que notre foi au Verbe incarné ne se défend pas contre la science, la religion est à mes yeux la première des vérités, et, plutôt que d'y

renoncer, j'accepterais le miracle sans remords. Parlez maintenant; la question de Dieu revient tout entière dans ce débat sur la divinité de Jésus, c'est le débat suprême.

ANDRIEUX.

Le Christ n'est pas Dieu fait homme; mais il n'est pas un homme fait Dieu, une pure création de notre esprit transportée sur l'autel;

Il est l'HOMME; saint Paul le nomma l'ADAM CÉLESTE;

L'UNITÉ, et par lui s'accomplit l'union des hommes entre eux;

L'IDÉAL, et par lui la vie humaine s'idéalise de plus en plus.

Et saint Paul dit non moins divinement: « DIEU EST LE CHEF DU CHRIST, LE CHRIST EST LE CHEF DE L'HOMME; » avec lui, l'humanité est un ordre; sans lui, l'humanité est une anarchie.

Enfin saint Paul le nomma LE MÉDIATEUR.

Ces définitions seront justifiées; le Christ nous apparaîtra comme le point lumineux de l'histoire de notre planète, comme le fait supérieur moyennant lequel tous les faits se coordonnent, et nous découvrirons que ce qu'il y a de capital dans la révélation chrétienne, c'est la révélation du Christ, coefficient de l'être humain en vertu d'une loi providentielle.

Sa déification fut l'expression temporaire de cette loi, telle que le passé la comportait; sa divinité s'évanouit, la loi reste, le christianisme ne finit que pour recommencer. Voilà le débat suprême, et c'est sur

votre tête, ô Christ, que la question de l'avenir religieux du monde est posée, aujourd'hui comme il y a dix-huit siècles.

CHARDEVEL.

Votre unité m'offense. Je ne tolère que la pluralité des initiateurs, la prépotence d'un initiateur unique gênerait notre autonomie. Sans doute, vous ne sacrifiez ni l'humanité à Jésus ni Jésus à l'humanité, vous dites : l'humanité et Jésus, tous et un; mais je repousse dans l'unité une tyrannie qui s'appelle tour à tour Adam, Jésus, le Pape, l'Empereur. Et d'où vient, s'il vous plaît, ce maître dont vous nous affligez à perpétuité? Est-ce un fils du limon terrestre, serait-ce le fils du limon plus pur d'une étoile? Arius prenait Jésus parmi les essences spirituelles; vous, vous avez une ressource dans ce genre humain qui peuple l'immensité. Me trompé-je? n'est-ce pas de l'un des mondes supérieurs à notre planète que vous tirez votre Homme-Dieu?

ANDRIEUX.

Les habitants de la terre sont l'une des populations de l'univers les plus récentes, ils ne sauraient se placer à la tête du genre humain dont tant de nations s'instruisent longtemps avant eux, et nous avons des frères aînés, surhumains relativement à nous en raison de leur degré d'avancement, dont la fonction la plus glorieuse et la plus douce est d'élever leurs inférieurs. Une telle opinion force notre assentiment, parce qu'elle conspire avec la solidarité de ces humanités disséminées dans l'espace, séparées par de prodigieux intervalles, unies pourtant dans une œu-

vre commune, le perfectionnement de leurs facultés. Pourquoi donc ne voudrions-nous pas qu'entre tous ces aînés, Jésus nous eût été attribué comme notre éducateur? Les chrétiens sentirent qu'il n'était pas un homme comme un autre; faute de savoir que l'humanité n'est pas contenue tout entière sur notre globe et qu'elle jouit d'une faculté ascensive indéfinie, ils le firent l'égal de Dieu dont la grandeur leur était inconnue. Aujourd'hui la science nous interdit de faire de Jésus un Dieu; mais, à moins de faire à l'histoire une violence brutale ou ing nieuse, nous ne saurions l'abaisser à notre niveau. Il est auprès de nous le lieutenant de la Providence. Jésus disait : « *Avant qu'Abraham fut, moi je suis.* » — « *J'ai possédé la gloire dans le sein de mon Père avant que le monde fût;* » ces paroles, qu'il n'est plus permis de recevoir comme une affirmation de sa divinité, nous les retenons comme la déclaration du rang qu'il occupait antérieurement à la formation de notre système stellaire. Il a voulu dire cela ou il n'a pas dit ce qu'on lui prête. Nous nous le représentons comme l'un des habitants les plus anciens de l'univers, fils de ses œuvres, promu au gouvernement de notre planète; désormais c'est sans embarras que nous nous expliquons ces mots : « *Je sais d'où je viens et où je vais* ». Et lorsqu'il disait à ses disciples : « *Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles,* » il ne les trompait pas en certifiant son immortalité comme l'un des priviléges de sa haute vertu. Ce privilége semblera une chimère aux rationalistes selon lesquels l'individu n'est

qu'un mode fugitif de l'espèce qui seule se perpétue; mais nous nous adressons à ceux qui goûtent l'hypothèse de la vie.

CHARDEVEL.

Allez-vous aussi nous montrer Dieu disposant les événements pour faire agréer son envoyé?

ANDRIEUX.

Le Christ ne tombe pas des nues, à la suite de grands coups frappés par Dieu; les événements, en suivant leur cours régulier, amènent une crise qui motive son intervention. Les hommes éminents ne font jamais défaut à nos situations difficiles; cette crise exigeait la présence de l'homme prééminent qui arrive à point. Il n'y a rien de miraculeux en cela. Le fil de sa destinée est lié aux fils de la nôtre. Fermons les yeux pour soutenir que notre existence se poursuit tout uniment dans les limites du positif; le mystère néanmoins est à notre origine, à notre fin, rien n'est moins surprenant que de rencontrer un personnage mystérieux dans le personnage capital de notre histoire. A l'heure où notre espèce fait effort pour une palingénésie décisive, elle est assistée par son chef qu'elle ne connaissait pas encore, qui sort de l'ombre, et devient militant à visage découvert; son organisation complète se prononce suivant une loi physiologique.

CHARDEVEL.

Et pourquoi il y a dix-neuf cents ans et non pas auparavant? on veut que tout dans l'âge antique aboutisse à Jésus, que tout parte de lui dans l'âge moderne, et nous donnons les mains à cette pré-

tention lorsque nous partageons en deux âges nos annales si ridiculement écourtées par la chronologie juive. Selon les vrais érudits, cinq mille ans avant Jésus-Christ, l'Égypte bâtissait ses pyramides; quatre mille deux cent quatre-vingt-six ans avant lui, l'Égypte réformait son calendrier et marquait exactement la situation des planètes; ces deux faits nous obligent à reculer les préliminaires de la civilisation égyptienne de quelques milliers d'années. Pourquoi donc l'éducateur du genre humain garde-t-il l'incognito durant cet âge antique dont au bas mot j'estime la durée à quinze mille ans? Pourquoi s'être fait si longtemps attendre?

ANDRIEUX.

Toutes les sociétés antérieures à Jésus se caractérisent par le pouvoir systématiquement oppressif des forts et des intelligents, et, quel que soit le nombre de siècles qui mesure ces essais de la civilisation, nous les comprenons sous le nom d'âge antique. Cependant il y eut alors une sorte d'élection de la race blanche, dont les nations diverses, retirées de leur amalgame avec les éléments inférieurs, héritières des traditions de leurs ancêtres, s'agglomèrent dans le nouveau monde de l'antiquité. Ici se forme un centre de civilisation supérieure; le Christ s'y manifestera lorsque tout y consentira à l'exercice de sa fonction, et le deuxième âge commencera avec des caractères nouveaux.

Non assurément qu'il soit le spectateur inerte des douloureuses épreuves de l'humanité primitive; ce qu'il fait à l'heure où il se montre, il l'a fait après,

il le fit auparavant. Depuis le jour où notre race prit possession de la terre, partout et toujours il entre dans les faits qui se produisent en vertu de notre spontanéité, sans annuler notre libre-arbitre, car le Père vit dans l'humanité; mais le Père lui dévoile sa volonté plus qu'à nous. C'est lui qui coordonne tous nos mouvements afin de les diriger vers le faîte qui reste encore obscur pour nous et dont il a le secret; il nous assiste dans ces perpétuels labeurs de transformation par lesquels notre création se continue.

Nos docteurs se bornent à signaler Jésus figurativement à chaque page des Écritures, prophétiquement dans quelques-uns des traits des grands personnages d'Israël; nous, nous le disons réellement engagé dans l'existence des peuples de l'âge antique, de tous et non pas d'un seul; il a ses apôtres dans chaque région du globe. Son inspiration visite Manou, les chantres des hymnes védiques, Osiris, Zoroastre, Moïse qui l'entrevit au milieu des tonnerres du Sinaï, Bouddah qui l'entendit au sein des forêts profondes, Confucius, Orphée, Numa, etc.; et, depuis l'âge moderne, il ne s'est pas plus emprisonné dans une église qu'il ne s'était précédemment captivé dans Israël. Le jour où ses disciples crurent sentir un grand vent descendant du ciel et voir des langues de feu s'attacher à eux, où saint Pierre commença de prêcher à Jérusalem, il était avec eux; c'est lui-même qui terrassa saint Paul sur le chemin de Damas; apôtres, missionnaires, docteurs, martyrs, anachorètes, prêtres, sol-

dats, capitaines, princes, rois, réformateurs, empereurs, nous ne saurions compter tout ce qu'il fit penser de têtes, mouvoir de bras, tressaillir de cœurs en vue du progrès chrétien ; cependant son souffle a fait frissonner la chair du prophète de l'unité sous les palmiers de la Mecque.

Au lieu d'un Christ aux bras étroits, voyons enfin un Christ aux bras ouverts, se servant de toutes les Églises pour former peu à peu l'Église universelle dans laquelle toutes les nations communieront un jour, et dont il est le Pontife tantôt ignoré, tantôt crucifié, tantôt répudié, tôt ou tard glorifié. C'est lui qui est l'initiateur universel ; les autres initiateurs sont des initiateurs particuliers qui relèvent de lui, ses précurseurs ou ses successeurs. Du commencement à la fin des siècles, son Évangile se mêle aux annales des peuples, et Matthieu, Marc, Luc, Jean n'en ont écrit que quelques pages.

Tel le Christ nous apparaît ; or, s'il est providentiellement uni à notre humanité, nous n'avons point à nous étonner de ce qu'il ait été pressenti sur plusieurs points de la terre à la fois. Il y avait une harmonie préétablie entre la conception de ce nouvel idéal et celui qui en est la personnification ; ce secret transpire, une foule de visions traverse la dernière période de l'antiquité. Nous disons volontiers avec vous que l'esprit humain obéit à sa propre inspiration en se promettant un Sauveur ; mais il vous plaît que l'humanité ait imposé à Jésus le masque du Sauveur attendu pour ne pas en avoir le démenti ; nous pensons qu'en lui se sont effective-

ment accomplies des espérances dont l'objet n'était point une vaine effigie.

Lorsque les invocations de la terre l'y eurent en quelque sorte contraint, il parut dans la Judée où il avait été appelé avec le plus de force, sans être entrevu sous ses véritables traits par les prophètes. Il est le Messie de l'humanité et non pas le Messie spécial des Juifs, dont il ne fut point reconnu, et c'est justement qu'il disait du haut de la croix : « *Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font.* » Il parut, une société se forma qui domine actuellement notre globe par l'ascendant de la force, de l'intelligence, de la charité, et qui ralliera tous les peuples à son nom afin que par lui tous soient unis en Dieu.

CHARDEVEL.

Cette esquisse de la biographie de Jésus depuis le commencement du monde m'a fort intéressé ; mais, à moins que vous n'ayez à ce sujet des documents particuliers, c'est une induction basée sur l'observation des faits durant son court passage parmi nous ; ce moment vous suffit pour apercevoir en lui la figure de l'initiateur suprême. Prouvez donc que l'unité fut prépondérante dans cette rénovation du monde ; c'est où je vous attends.

MICHAUD.

Tout cela n'est qu'un arianisme contre lequel je proteste ; je me sentirais humilié de devoir mon salut à un homme si grand qu'il soit ; il me faut Dieu en personne. Je n'aime pas les moyens termes ;

si Jésus n'est pas un homme comme un autre, il est Dieu tout simplement.

ANDRIEUX.

Les principes d'une société et d'une religion nouvelle avaient été produits par l'antiquité : unité de Dieu, — unité du genre humain, — amour du prochain, — idéal de la vertu dans le sacrifice, — foi à l'immortalité. Cependant rien ne se renouvelait, ni la société ni la religion. La théorie de Dieu-Un, c'est-à-dire de Dieu-Esprit, n'avait qu'une vertu critique ; elle détruisait les cultes matériels du polythéisme, et ne se constituait pas, en raison de la nature des rapports de l'Être abstrait avec le monde et l'homme. Ce qui dominait, c'était l'hyperbole du spiritualisme. Le platonisme était dépassé par la gnose, produit du mélange des mystères de l'Égypte, de la Perse, de l'Inde et de la Grèce, qui niait la participation de Dieu à la création et tenait l'âme pour une égarée à travers les ténèbres de la matière. Ainsi, tandis que les philosophies du naturalisme, du fatalisme, de l'athéisme, prenaient pied au milieu de la décomposition du paganisme et de la formation des superstitions populaires, la foi à Dieu se complaisait dans le mépris des choses sensibles, dans les raffinements d'un idéalisme stérile et d'un mysticisme privilégié. L'Esprit divin n'était accessible qu'aux purs, aux spirituels, aux pneumatiques qui avaient le don de la contemplation dans la solitude. Et voyez les suites. Puisque la nature humaine était tenue pour divisée, puisque le corps était abandonné à tous les sévices de l'expiation au profit de l'âme dégradée ;

la théorie de l'unité du genre humain demeurait pareillement à l'état mystique, soit qu'on la fondât sur la solidarité spirituelle, soit qu'on la fondât sur la solidarité du sang que les antipathies de race, les diversités de langues, les intérêts des nationalités réduisaient à un fait sans conséquences sociales. L'antique droit de la force prévalait, l'esclavage était légitime, l'amour du prochain ne s'exerçait que dans un cercle privé. Certes, il y avait chez les Juifs de fastueuses espérances sur l'union de tous les peuples dans l'adoration du Dieu unique; mais les Juifs ne consentaient à s'humaniser qu'à la condition de judaïser l'humanité, d'imposer leur nation comme le sacerdoce du Très-Haut, leurs livres comme les livres par excellence, le temple de Jérusalem comme la maison de prières, la circoncision sanglante comme le baptême de la paix, et d'enfermer les peuples dans leur loi immuable.

En résumé, le Dieu à l'état pratique était local, il ne pouvait devenir universel que par l'imposition de la Judée et de son littéralisme improgressif; le Dieu universel était à l'état théorique, il ne pouvait devenir populaire que si tous les hommes se faisaient des philosophes détachés de la terre. Tout bien observé, les éléments de la religion nouvelle préexistaient à Jésus, mais il restait à la faire. La question était de faire accepter les théories de l'unité de Dieu et de l'unité du genre humain comme les principes d'un ordre nouveau. Voyons si, dans ce grand travail, Jésus n'a été pour l'humanité qu'une enseigne ou s'il a assumé l'office du Médiateur.

Prenons l'Évangile, écartons le récit des miracles, les enseignements moraux, les scènes de la Passion ; ce qui reste, c'est le fond même de Jésus, c'est-à-dire la médiation. Dieu et l'homme étant séparés par un abîme, c'est lui qui répond de leur union et s'en déclare le gage ; il dit : « *Je suis la voie, la vérité, la vie ; personne ne va au Père que par moi.* » — « *Personne ne connaît le Fils que le Père, et personne ne connaît le Père que le Fils. — Le Père est plus grand que moi, mais le Père et moi ne faisons qu'un.* » — « *Je suis le pain de vie, je suis le pain vivant, moi qui suis descendu du ciel.* » — « *Père, vous avez donné puissance à votre fils sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à ceux que vous lui avez donnés.* » — « *Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés afin qu'ils soient* UN *comme nous.* » C'est sur la foi de ces paroles qu'il y a une nouvelle alliance entre Dieu et tous les hommes. Dès lors Dieu n'appartient exclusivement ni aux pneumatiques, qui savent laisser ravir l'esprit à l'esprit, ni aux Juifs qui sont en possession du Créateur par un traité régulier ; grâce à l'Intercesseur, Jéhovah est livré aux gentils, l'Abstrait est mis à la portée du vulgaire. De là pour tous une obligation commune : l'amour de Dieu ; un but commun : le royaume des cieux ; une condition commune ; le perfectionnement de soi-même et l'amour du prochain. Voici donc que la théorie de l'unité du genre humain, qui reposait sur la solidarité du sang ou sur la solidarité de l'esprit, se fonde sur une solidarité morale.

Cette unité ne se personnifie plus dans Adam qui a failli et qui est mort, elle s'atteste par Jésus qui relève de la chute et qui est toujours vivant. Il y a ici plus qu'Adam, plus qu'Abraham, plus qu'Élie, plus que Jonas, plus que Salomon ; il y a quelqu'un qui se dit le maître du sabbat, s'attribue le pouvoir de remettre les péchés, s'érige en dispensateur de la justice divine, qui va jusqu'à vouloir ressentir personnellement le bien et le mal que les hommes se font entre eux : « *Autant de fois que vous avez manqué d'assister l'un de ces petits, c'est envers moi que vous avez failli ; autant de fois que vous avez assisté l'un d'eux, c'est à moi-même que vous l'avez fait.* » Rien de tout cela n'est écrit dans le rôle du Messie des prophètes. Qu'on nous pardonne l'expression, Jésus joue le personnage du Médiateur d'après une inspiration originale ; il en notifie la présence et en accomplit les fonctions avec une simplicité souveraine, au scandale des Juifs qui l'accusent de s'égaler à Dieu, au scandale des rationalistes de nos jours qui dénoncent en lui une particularité plus étrange que la foi de Socrate à un démon privé, une perpétuelle confusion de la volonté de Dieu et de la sienne. Que ce titre ne lui soit plus contesté ; il est certifié par les Juifs qui en punissent l'audace sacrilége, par les rationalistes qui la classent parmi les cas intéressants de la pathologie religieuse.

Cependant, attendu que Jésus n'a point légiféré comme Moïse, dogmatisé comme Bouddah, chanté comme Orphée, etc., les connaisseurs en religion ne

tolèrent pas qu'il en ait fondé une, lui qui n'a jamais émis aucun dogme, qui n'a jamais fait *que se prêcher lui-même.* Si nous ne nous trompons, le procédé de Jésus consiste précisément à se prêcher. Ce qu'il ajoute de nouveau aux théories connues, c'est que Dieu aime assez les hommes pour avoir donné à un pasteur la mission de rassembler les brebis dispersées ; faut-il donc que le pasteur se dissimule ou qu'il s'affirme ? Il ne peut attirer à Dieu qu'en attirant à lui. S'il est LE MAGISTRAT DE LA CHARITÉ, c'est qu'il fait irrésistiblement pénétrer dans l'intimité de l'être l'amour du prochain et l'amour de Dieu enseignés avant lui, en persuadant que telle est l'ordonnance de haut-lieu qu'il a charge de signifier, et il ne met l'efficacité dans les enseignements stériles, il ne plante dans les âmes la foi à la bonté divine qu'en s'accréditant comme son envoyé. C'est ainsi qu'il établit un pacte entre Dieu et tous les hommes, entre l'Infini et le fini, entre le ciel et la terre ; il vivifie les deux théories de l'unité de Dieu et de l'unité du genre humain pour en faire la vie même du genre humain, et tout cela a lieu parce qu'il se porte le garant de la volonté divine qu'il identifie imperturbablement avec la sienne, parce qu'il agit en ambassadeur qui a les secrets de son roi, parce qu'il engage sur sa tête et jusqu'à la mort le gouvernement de la Providence. Ne vous étonnez plus de ce qu'il se prêche ; ce n'est pas une singularité psychologique, une infatuation maladive de soi-même, il fait sa tâche, il n'est pas intervenu pour autre chose. Oui, faute d'un lien, tout languissait ; Jésus vint et

dit : JE SUIS LE LIEN, et la religion est faite. Et saint Paul est l'Apôtre, parce qu'il est le premier à comprendre que la révélation chrétienne consiste surtout dans la révélation du Médiateur par qui nous sommes liés à Dieu, reliés entre nous, et il prêche le Christ comme le Christ s'était prêché.

Nous demanderez-vous d'où Jésus se sait le Médiateur, à quel titre, n'étant pas Dieu, il se rend caution d'intentions qu'il ignore ? Il est l'un des patriarches de l'univers ; si son antiquité s'accusait par les signes ordinaires, celui que la terre vit mourir à la fleur de l'âge aurait dû apparaître, comme dans la vision de l'Apocalypse, *les cheveux blancs autant que la laine et la neige*. Une longue expérience lui a fait connaître antérieurement à nous la loi du développement continu, les modes divers de l'éducation des peuples ; son rang le met en communion avec la vie universelle et une, il a sur les desseins de Dieu le don de l'illumination. Souffrons que les habitants des mondes supérieurs soient naturellement à l'état religieux, tandis que nous en sommes encore à discuter si la religion est ou n'est pas une infirmité ; marque de notre infériorité actuelle. Quoi qu'il en soit, nous ne dépassons pas les limites de l'induction en disant qu'ayant fait acte de Médiateur, il est avant, il est après ce qu'il s'est montré.

Et nul n'est Médiateur si ce n'est lui ; seul, il en a le caractère parce que seul il détermine les vrais rapports de l'humanité et de Dieu. Voulons-nous le comparer à Moïse et à Bouddah qui, avant sa venue,

avaient produit les deux grands systèmes du monothéisme? Il fait mieux que Moïse qui établit la communication du Créateur et de la créature, mais en les séparant; pour lui, il communique à l'homme Dieu lui-même; il dit à ses disciples, ces prémices de l'humanité régénérée, qu'il est dans son Père, eux en lui, lui en eux. Et il fait mieux que Bouddah qui ne remonte au ciel que pour se confondre avec Dieu; dont les théologiens enseignent l'anéantissement des individualités dans cet abîme; pour lui, il se nomme le *Fils de l'Homme* en même temps qu'il se nomme le *Fils de Dieu*, il divinise la nature humaine sans l'absorber dans la nature divine. L'alliance qu'il ménage est supérieure à celle de ses deux devanciers, parce qu'il associe et distingue; c'est ainsi qu'il transforme leurs systèmes représentés alors par les Juifs et par les gnostiques, et l'Église voulut avec raison qu'en lui l'humanité fût intégralement unie à la divinité. C'est pourquoi notre race a pris confiance en elle; l'espérance est devenue son pain quotidien; elle s'est affranchie de la doctrine de la déchéance que l'antiquité lui avait léguée; elle s'est sentie réhabilitée au point d'entrer familièrement en commerce avec Dieu; dignifiée jusque dans le dernier des siens; impérieusement sollicitée à réaliser en elle l'idéal qui était retourné là-haut sous la forme d'en-bas. Selon saint Jean, Jésus avait dit: « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Et, en effet, par Jésus nous sommes

entrés dans la vie éternelle, c'est-à-dire dans le développement sans limites de nos facultés, dans la certitude d'un avenir de félicité et de gloire, et sa religion est impérissable. Cette religion, ce n'est pas sa divinité; c'est la divinisation progressive de la nature humaine, qui a commencé par la foi au dogme du Verbe incarné en Jésus, qui se développe par la foi au Verbe incarné en tous. Voilà le principal; *la question de sa divinité n'est que secondaire.*

MICHAUD.

SECONDAIRE.... LA QUESTION DE SA DIVINITÉ ? Qu'osez-vous dire ?

ANDRIEUX.

Le but du christianisme, c'est l'homme divinisé; *Jésus-Dieu* est le moyen — l'incident et non le fond — la condition provisoire et non essentielle; sa divinité passe, son intercession demeure. Celui-là est chrétien qui, pour avoir conscience de la solidarité de tous et de la liberté de chacun, veut sentir l'humanité vivifiée par Dieu; il procède du Christ, quand il le renierait. Et les vieux chrétiens n'ont rien à regretter de l'orthodoxie, si, d'une part, la pérennité de la mission du Christ est respectée, si, de l'autre, la divinisation de l'homme est en progrès. Voilà la question simplifiée. De croyants à philosophes les voies sont aplanies.

LE DUC.

Doucement. Le Médiateur fut consacré par son exaltation en Dieu; séparé de Dieu, ne sera-t-il pas déchu?

ANDRIEUX.

La médiation est la vérité qui persiste, quoique la

formule se modifie. Jésus, à moins d'être Dieu autant qu'il était homme, ne pouvait réunir la nature humaine et la nature divine profondément séparées par l'ancienne théologie ; l'humanité le fit Dieu, afin d'être pénétrée de part en part du rayon céleste, et, comme le Père était alors réputé le dieu spécial de notre globe, il n'y eut rien d'exorbitant à ce que le Fils fût déclaré son égal. Aujourd'hui que nous croyons à la vie universelle et une, il est clair que nous devions faire par Jésus le premier acte de foi à notre consubstantialité avec Dieu, parce que Jésus est l'archétype de notre espèce ; c'est par lui que nous inaugurâmes l'incorporation de l'essence divine à l'humanité ; il n'y eut point en cela de honteuse idolâtrie. La tradition est justifiée et continue. Oui, Dieu est incarné en tous, mais il s'incarne de plus en plus dans les innombrables fractions de l'humanité par l'intervention d'innombrables Verbes en qui sa vie s'est déployée, et qui, au besoin, revêtent la forme des populations qu'ils visitent ; outre l'incarnation universelle, il y a les incarnations particulières des Médiateurs. Voilà l'induction générale que nous tirons des faits observés ; la médiation est confirmée, elle est l'une des lois constitutives du régime de l'univers.

Rien n'est donc changé dans les fonctions du Christ. Vieux chrétiens, nous avons dit qu'il venait nous libérer de notre solidarité coupable avec Adam en rétablissant notre solidarité avec Dieu ; chrétiens nouveaux, nous disons qu'il est venu éclairer, rectifier, compléter notre solidarité primitive avec

Dieu, transformer une communion passive et latente en communion active et manifeste. Vieux chrétiens, nous avons aimé Dieu le Père comme le principe de toute vie, Dieu le Fils comme l'appropriation de la vie divine à notre salut; chrétiens nouveaux, nous participons de Dieu par nature sans cesser de participer de Dieu par grâce; il nous plaît d'avoir en Dieu même les racines de notre être et de fructifier par l'irradiation du Christ en nous. Vieux chrétiens, nous avons mangé le pain et bu le vin en commémoration du sacrifice de sa chair et de son sang; chrétiens nouveaux, nous croyons à une perpétuelle assimilation entre lui et nous; la cène est de tous les jours, les signes matériels n'y sont plus nécessaires, il demeure en nous, nous en lui, tous en Dieu.

Et la gloire du Christ s'accroît autant que la conception de Dieu. Il n'est pas l'éducateur des habitants de la terre seulement; la terre fait partie d'une région dont nous avons compris toutes les tribus sous le nom d'humanité solaire. Déjà, dans nos entretiens sur la vie éternelle, nous avons indiqué de mystérieuses relations entre les diverses colonies de cette humanité; aujourd'hui nous en sommes plus assurés. C'est le Christ que nous connaissons, c'est lui que nos concitoyens éloignés connaissent aussi, c'est par lui que nous nous reconnaissons. Non, ce n'est pas vainement que nos vieux chrétiens le surnommèrent le soleil des âmes; il est une source de lumière pour toute cette famille dont les planètes décrivent des ellipses con-

centriques autour du même astre; tous, nous tenons de la bonté divine le même initiateur; tous nous relevons d'un Homme-Dieu unique qui s'est sans doute révélé à chacune de ces terres comme à la nôtre; chaque planète a son Évangile et travaille à l'établissement du règne de Dieu. Un jour, nous saurons comment nos histoires furent mêlées par les migrations alternatives de nos populations, comment les événements majeurs de chacun de nos globes eurent leurs contre-coups les uns sur les autres, combien s'échangèrent d'influences du centre à la circonférence et de la circonférence au centre. Donc, le Christ transfiguré nous apparaît plus grand que le Dieu des vieux chrétiens, qui n'avait d'autres sujets que les races de notre îlot; il est le prince d'un vaste archipel, l'ami, le maître, le frère de toutes les nations qui se partagent ce domaine; c'est lui qui nous provoque à nous élever de plus en plus dans l'axe des aspirations supérieures, sans nous prescrire le sacrifice des choses transitoires aux choses éternelles; il ne nous gouverne qu'avec une science des lois de Dieu dont la sublimité passe la nôtre, qu'avec la connaissance de leurs applications. Cependant, chaque groupe de populations a son roi, son révélateur, son grand-prêtre; par eux, de tous les points de l'immensité, se répondent les uns aux autres, en un concert dont ils dirigent l'harmonie, des cantiques, des prières, des actions de grâces à Dieu partout présent et partout caché dont ils personnifient la Providence, et tous ces hommes-dieux, dans lesquels se retrouvent les Immortels du polythéisme ou les ar-

changes, concourent à une même fin sous l'inspiration de l'Être des êtres. La visite du Médiateur à notre humanité a été la date de sa promotion parmi les peuples de l'univers, de son accession à la religion qui se propage dans les espaces infinis.

MICHAUD.

Comment? Vous attribuez au Christ tant de puissance, et il vous en coûte de le déclarer Dieu? Voyons; est-ce que jamais un homme pourrait avoir assez profité de son éducation pour gouverner un système solaire? Je vivrais cent millions d'années que j'en serais totalement incapable.

CHARDEVEL.

Si vous vous interdisez le miracle, mon cher Andrieux, vous ne vous faites pas faute du merveilleux, du poétique, de l'hypothétique, afin de mettre le christianisme partout et la république nulle part. Vous abusez du peuplement conjectural des mondes pour en faire venir des tyrans étrangers qui nous oppriment de leur civilisation avancée, comme si nous étions des sauvages à la merci des Européens. Permettez-moi de tenir au principe de non-intervention. Vous voulez que Jésus ait concouru à la fondation du christianisme, soit; mais l'âge viril doit-il rester soumis au pédagogue de l'enfance? Nous nous sommes approprié tous ses enseignements moraux; nous sommes en possession de la loi du progrès; le sceptre de notre planète nous a été livré par notre génie des découvertes et par notre faculté créatrice qui n'en sont encore qu'à leur début; quels services nouveaux attendrions-nous de lui? Sans doute, afin de le rendre

agréable à nos contemporains, vous lui ôtez ses traits d'ascète du moyen âge, sa mélancolie de crucifié et sa douceur larmoyante de consolateur ; vous en faites un Titan qui entend la grande industrie, la haute science ; il y a en lui de l'Archimède, du Dédale, du Phœbus Apollo. Avouez donc que votre Christ est, aujourd'hui comme autrefois, le reflet de notre humanité.

ANDRIEUX.

La théologie tend à se renouveler par la science et la philosophie, l'industrie et la politique, les beaux-arts et la morale ; mais la philosophie nie toute religion ; l'homme doit prendre plaisir à s'aimer en soi comme la fleur de la vie divine, et toute nation de l'univers se retrancher de la communion avec Dieu. Selon nous, il s'agit encore une fois de lier les hommes et Dieu par le Médiateur éprouvé. Qu'est-ce qui nous arrêterait ? Jamais l'homme n'a plus fièrement conçu sa destinée, et c'est le Christ qui dénonce ce à quoi l'homme peut parvenir ; c'est lui qui atteste qu'il n'y a pas dans le ciel de plus noble créature que l'homme, dont les chérubins ni les séraphins n'auront jamais égalé le pouvoir ni le savoir. Il n'y a rien en tout cela qui soit pour vous déplaire ; et nous aussi nous voulons que l'humanité se régisse, soit sa Providence, soit son Verbe, soit son Rédempteur ; tout cela est vrai de l'humanité avec son Christ qui est de la même race qu'elle ; en reprenant sa couronne vivante, elle se confirme dans sa destinée, consacre son avénement, légitime ses ambitions. Nous supprimons le dieu qui ne nous aide

plus à monter, nous ne supprimons pas le coopérateur qui ne gêne que notre superbe. C'est alors que l'Église se réconciliera avec le monde, dont, autrement, elle restera séparée; sa force est dans son attache au Médiateur, sa faiblesse dans le mode d'attache. Quoique l'Église réprouve amèrement l'orgueil humain, qui veut tout devoir à lui-même; cependant elle fait profession de croire que le Christ est éternellement uni par sa chair à l'humanité en même temps qu'au Père; lui sera-t-il impossible de renoncer à Dieu fait homme pour retrouver ce qui lui est cher dans notre éternel divinisateur?

Tout cela n'est qu'une hypothèse, mais inoffensive pour la science et nécessaire à notre dignité. Si donc cette hypothèse rehausse notre tradition que vous abaissez; si elle se fonde sur l'histoire du christianisme dont il nous semble mal aisé de travestir le fondateur en un pieux halluciné; si elle concorde avec la tendance de nos développements en nous montrant dans le Christ une incomparable personnification de l'idéal humain; si elle nous ouvre des perspectives lointaines dans ce ciel dont nous sommes encore novices à nous approprier la demeure; si elle nous apporte la satisfaction de l'ordre dans l'infini dont toutes les parties sont sympathiquement associées et si elle exalte heureusement nos facultés; si enfin elle rétablit la religion par le retour au Médiateur, unité suprême de l'humanité de ce quartier de l'univers, travaillant avec nous à notre régénération et à notre union en Dieu; nous voulons croire à cette hypothèse comme à une loi physiologique de notre

espèce, mise en lumière il y a dix-neuf siècles pour être définitivement adoptée.

Ce Christ est nôtre ; surhumain, mais co-humain ; un père, mais un ami et un frère ; il nous devance, mais nous le suivons ; où il va, nous allons ; ce qu'il peut, nous le pourrons ; il est le Christ, mais nous ne sommes faits chrétiens qu'afin de devenir à notre tour des Christ ; il est bien la gloire de Dieu sous la forme humaine, mais l'humanité deviendra aussi l'une des gloires visibles de Dieu; parfait relativement à nous, il ne cesse de se perfectionner lui-même ; il s'élève en nous élevant, et il n'atteindra son plein développement qu'à l'heure où nous aurons atteint le nôtre ; nous nous transformerons, il se transfigurera ; Dieu nous mène.

MICHAUD.

Votre Christ est progressif? il n'y a de stabilité nulle part. Confessez votre hérésie, vous êtes toujours arien.

ANDRIEUX.

Non, mon cher Monsieur ; notre nouveau christianisme termine toutes les querelles de l'ancien, dont la plus radicale fut celle d'Athanase et d'Arius. Ce qu'il y avait de vrai dans Arius, c'était l'impossibilité pour Dieu de s'incarner dans un seul homme ; ce qu'il y avait de vrai dans Athanase, c'était la divinisation de la vie humaine ; ces deux vérités s'accordent dans la foi à Dieu incarné dans tous, au Christ communiquant la vie divine dont il jouit plus que nous. L'hérésie et l'orthodoxie font leur paix.

MICHAUD.

Concilier n'est pas répondre.

LE DUC.

Ah! le prix de cette conciliation, c'est le sacrifice irrévocable de la divinité de Jésus; la certitude est pour vous dans le point d'intersection de deux opinions divergentes. C'en est donc fait! vous ne nous permettez pas de proclamer l'immensité de Dieu et d'inclure dans notre enveloppe Dieu, qui contient tout et que rien ne contient; qui soutient tout, modifie tout, anime tout, mais qui n'est nulle part tout entier; Dieu dont les étincelles jaillissent à chaque instant sur tous les points de l'univers, mais que nous ne pouvons saisir comme un flambeau; Dieu dont les eaux vives pénètrent toute chose, mais dont la source se dérobe; Dieu dont la parole retentit de note en note par toutes les voix de l'univers, mais n'éclate comme un concert par aucune voix. Pourtant, vous tirez de votre foi à la vie universelle et une la glorification de notre dogme du Verbe incarné; vous relevez notre tradition par une transfiguration du Médiateur qui ne pâlit point devant les splendeurs de l'image orthodoxe...

MICHAUD.

Mais vous devenez arien, Monsieur le Duc!

LE DUC.

Vous nous défendez les communications d'un puéril anthropomorphisme avec Dieu rapetissé jusqu'à nous; mais vous ne nous arrachez pas du sein paternel de Dieu, et vous dites vous-même avec nous : « *Christus vincit, regnat, imperat.* »

MICHAUD.

Quoi? à l'heure où je reviens à Dieu fait homme, vous l'abandonneriez ?

LE DUC.

Vous lui trouvez un trône inexpugnable, un empire inamissible dans ce champ de l'espace où notre tourbillon solaire se meut selon le rhythme de la gravitation universelle et vibre harmonieusement avec toutes les sphères qui louent le Seigneur... Où nous conduisez-vous? aux déceptions d'un songe ou à la vérité? O Christ!... hélas! je ne sais plus de quel nom vous nommer... ô Christ miséricordieux! si nous ne devons plus croire à votre divinité, armez-nous donc de courage contre vous-même, révélez-vous à nos âmes tel que vous voulez être aimé... Suspendons ce débat et passons à un autre; j'ai besoin de reprendre haleine, de raffermir mon être troublé par cet ébranlement de mes vieilles croyances, de m'écouter dans le silence... Sachons, sachons ce qui nous sera dit sur la transfiguration de la Vierge-Mère.

MICHAUD.

Pour ce dogme-là, je permets qu'on y touche; dogme étranger au christianisme...

LE DUC.

Il y tient profondément, nous avons à le traiter avec respect.

MICHAUD.

Je l'attaquerai respectueusement.

ANDRIEUX.

Allez; je compléterai ma pensée sur la transfigu-

ration de Jésus, lorsque vous aurez terminé votre délibération sur Marie...

III

MARIE.

LE DUC, CHARDEVEL, MICHAUD, ANDRIEUX.

MICHAUD.

Voyons, voyons, Monsieur Andrieux, comment vous vous y prendrez pour transformer ce dogme; à votre place j'y ferais moins de façon, je le supprimerais.

CHARDEVEL.

Vous parlez en huguenot. Marie est la suite de l'anthropomorphisme féminin, comme Jésus est la suite de l'anthropomorphisme masculin, la femme-Dieu faisant pendant à l'homme-Dieu; on ne peut transfigurer l'un qu'on ne transfigure l'autre, Andrieux y est obligé. Mais il y a une chose encore plus grave. Cette théorie de la Vierge-mère est la solution d'une question ajournée sur laquelle vous avez l'intention de ne pas vous taire, de la formidable question de la femme...

ANDRIEUX.

C'est dans cet entretien que nous en parlerons.

MICHAUD.

Je suis prêt sur les deux sujets.

CHARDEVEL.

Nous aurons donc à statuer sur la femme et sur Marie. Il ne reste auparavant qu'un mystère à éclaircir. Dans l'hypothèse de Dieu fait homme, Jésus naît d'une vierge; le miracle d'une virginité féconde est propre aux incarnations, et Marie est à huit cents ans de distance la sœur cadette de la vierge-mère de Bouddah; mais si l'Homme-Dieu est de notre race...

ANDRIEUX.

Il est né comme tout homme naît; Joseph est son père.

CHARDEVEL.

La physiologie est sauve.

MICHAUD.

Encore la physiologie... Messieurs, il est des mystères sur lesquels la science est incompétente et n'est qu'impertinente; en conséquence, j'honore Marie comme la femme choisie qui porta le Verbe dans son sein, comme une Vierge-mère en ce qui concerne Jésus; mais je répète qu'il n'y a rien de commun entre elle et le christianisme, et je le prouve. Ne parlons pas de ses nombreux enfants, fils de Joseph, qui suivirent la naissance du Sauveur et qu'on juge à propos d'attribuer à sa sœur Marie de Cléophas; venons aux faits avérés. Jésus vivant, elle n'eut aucune part à l'œuvre évangélique; que dis-je? elle est maintenue à distance par l'Homme-Dieu qui vent nous faire comprendre que son nom seul nous est donné pour notre salut; c'est à elle

qu'il fut dit aux noces de Cana : « *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* » c'est sur elle qu'il fut dit publiquement : « *Ma mère, mes frères sont ceux qui font la volonté de Dieu.* » Jésus mort, elle n'eut aucun privilége dans le cénacle, les apôtres agissent sans la consulter; saint Paul, Messieurs, saint Paul ne la nomme pas; de toutes les femmes du Nouveau-Testament elle est celle qui y tient le moins de place, son humilité fait toute sa grandeur. D'où vient donc que Marie ait été déifiée lorsque tout la vouait à l'obscurité? Rien n'est plus facile à expliquer. Il y avait dans nos premières églises, à côté de la pure lumière de la tradition, un mélange de clartés et de ténèbres où naquit clandestinement une sorte de littérature sacrée qui s'empara de la Vierge-mère pour en faire l'héroïne d'évangiles romanesques ; on l'y dépeignit comme élevée dans l'enceinte du temple à Jérusalem, nourrie par les anges, placée par le grand-prêtre sur la troisième marche de l'autel, opérant dès l'enfance des cures miraculeuses. Hélas! ces fables furent avidement accueillies par les femmes dont elles flattaient l'orgueil et par tous ces chrétiens, païens de la veille, qui regrettaient encore leurs divinités de ce sexe. N'est-ce pas Éphèse qui arracha au concile de 431, célébré dans ses murs, la condamnation de Nestorius, mis en cause pour avoir refusé à Marie le titre de *Mère de Dieu?* Éphèse défendait dans cette idolâtrie de fraîche date une compensation de son ancienne idolâtrie de Diane, et l'Église était la fautrice de ces superstitions; j'en pourrais citer cent preuves, je n'en citerai qu'une.

Selon un verset fameux de la Genèse, c'est la postérité de la femme qui écrasera la tête du serpent, ce n'est pas la femme... j'ai vérifié moi-même le texte original, et saint Jérôme avait traduit : « *Ipse conteret caput tuum,* » *ipse* tenant la place du mot masculin qui désignait cette postérité ; mais *ipsa,* se rapportant à la femme, ne tarda pas à se glisser dans les copies de la Vulgate, à alterner avec *ipse;* dès le sixième siècle, *ipse* était supprimé, *ipsa* était en pied. Le grand rôle était dévolu à la femme ; Marie était subrepticement intronisée sur le texte de Moïse, au mépris du Rédempteur ostensiblement figuré par ce rejeton de la femme écrasant la tête du Maudit ; et voilà les traductions que vous avez à justifier pour soutenir votre cause, Monsieur le Duc !

LE DUC.

Toute Église traduit librement ; elle a moins le souci de l'exactitude matérielle que de ce qu'elle croit la vérité, et elle l'impose au texte, sauf à l'allonger, à le raccourcir, à le torturer ; éternelle irrévérence de l'esprit pour la lettre qu'il façonne à ses inspirations éternellement renouvelées !

MICHAUD.

Soit ; tenons-nous aux faits que j'ai articulés ; les contestez-vous, oui ou non ?

LE DUC.

Les Évangiles et les actes des apôtres ne légitiment pas le culte de Marie ; les écrits selon lesquels saint Paul lui dédia un oratoire ont été déclarés apocryphes ; son silence absolu sur la Sainte Vierge est indubitable...

MICHAUD.

Ah! vous êtes plus raisonnable que je n'espérais.

LE DUC.

Et Jésus n'a jamais dit un mot qui prescrivît la dévotion à sa mère.

MICHAUD.

Je ne vous en demande pas davantage, le débat est vidé, le débat est vidé!

LE DUC.

Non, c'est à présent que le débat commence. Je ne viens pas soutenir le dogme miraculeux de la Vierge-mère; j'avoue, après avoir tranquillement interrogé ma conscience, que je ne crois plus à la divinité de Jésus...

MICHAUD.

Lamentable abjuration que j'appréhendais!

CHARDEVEL.

La grâce a des effets divers.

LE DUC.

Je ne suis pas un apostat, mon cher monsieur; je vénère le passé comme une vérité à l'état imparfait dont je cherche l'agrandissement, et je ne rougis pas davantage de ma longue adoration de Marie, dont le culte importait au développement du christianisme; c'est là ce que je souhaiterais vous faire comprendre. Pensons-y, je vous prie; pourquoi le paganisme de l'Asie-Mineure honora-t-il ses madones, personnifications de l'opulence et du charme de la nature, par des transports frénétiques? Pourquoi Minerve et Junon siégèrent-elles au Capitole à la droite et à la gauche de Jupiter? pourquoi les dées-

ses de la Phénicie rendirent-elles si souvent Jérusalem infidèle à Jehovah, le *célibataire des mondes?* N'est-ce pas parce que nous voulons adorer le divin sous les traits des deux sexes? Le ciel chrétien eût paru désert aux populations si la femme avait été absente de la famille mâle du Père, du Fils, du Saint-Esprit; on y plaça l'image de l'indulgence auprès du trône de la justice, de la grâce souriante et miséricordieuse auprès d'une majesté redoutable. Qu'y trouvez-vous à redire? Les femmes avaient aidé à la victoire de l'Évangile par l'enthousiasme et le sacrifice; puisqu'elles avaient été au péril, ne fallait-il pas qu'elles fussent à l'honneur dans la personne de Marie?

MICHAUD.

Mais là est la faute. Les textes n'en disaient rien, vous en convenez.

LE DUC.

Le cœur humain parla, cette origine de son culte ne vaut-elle pas un texte?

MICHAUD.

Le cœur humain mène aux folles adorations, c'est lui qui fait les idoles.

LE DUC.

Vous voulez que la déification de Marie n'ait été qu'une revendication des instincts sensuels; est-ce que la foi à l'incarnation du Verbe ne commandait pas la foi à un vase d'élection, ou, comme le dit saint Jérôme, à cette *porte d'orient du temple qui reste toujours fermée et ne laisse passer que le grand-prêtre?* Marie fut la représentation de la nature

humaine en communication avec l'Esprit divin ; plus Jésus-Christ fut cru le Verbe, plus on bénit les entrailles où le ciel s'était uni à la terre. Et puisque le Sauveur était à la fois Homme et Dieu, les deux natures ne faisant qu'une personne, soyez moins étonné si Nestorius fut condamné pour refuser à Marie le titre de *Mère de Dieu ;* il semblait méconnaître l'intimité de ces deux natures dont le sein de Marie avait été le foyer mystérieux. De grâce, ne l'oubliez pas, c'est sous ce nom de *Fils de Marie* que, malgré les Juifs, le fils de David devint le Messie universel ; c'est sous ce même nom que le Fils de Dieu demeura nôtre, malgré les gnostiques qui niaient qu'il eût revêtu l'humanité, qu'il fut né dans une crèche et mort sur une croix.

Certes, s'il est un dogme où la main de l'Église soit visible, c'est le dogme de Marie, bien qu'elle l'ait fait apparaître dès les premiers temps afin de marquer son ouvrage du sceau de l'antiquité ; ce qu'elle enseigne aujourd'hui, elle veut l'avoir su de toute éternité, elle antidate ses dogmes. Nous sommes d'accord sur ce point. Mais là où vous dénoncez une fiction artificieuse, je sens l'une de ces créations que le contact des pressentiments et de la tradition fait éclore, qu'une divine inspiration de charité immortalise. Remarquez donc combien cette figure de Marie était autorisée par les Écritures ! La rédemption était le deuxième acte de la création ; il parut naturel que, né d'un couple, le genre humain ne pût se régénérer que par un couple. Saint Paul avait nommé Jésus l'Adam céleste, l'Église vit l'Ève céleste

dans Marie ; l'histoire de l'humanité recommença par cette transformation glorieuse de nos premiers parents, Jésus ramena à Dieu tous ceux qu'Adam avait détournés, Marie sauva tous ceux qu'Ève avait perdus, et ce fut sous le talon de la femme elle-même que fut placée la tête du serpent... *Ipsa conteret, ipsa...* Sublime infidélité qui donna à la femme sa revanche sur le génie du mal, qui lui attribua dans la rédemption une part égale à sa part dans la chute, et vous ne pardonneriez pas à l'Église d'avoir fait jaillir de ce texte antique un rayon de feu qui illumine le berceau du monde de la promesse du salut par la moitié de notre chair et de notre âme ; comme si l'Église du Christ n'avait pu se croire assistée du Saint-Esprit plus puissamment que Moïse et subordonner l'autorité de la lettre morte à l'autorité de sa plume vivante ! La mère du Sauveur devint la mère du genre humain ; la rédemption eut sa face de douceur et de miséricorde, comme elle avait sa face de justice et de sévérité. Le Christ était remonté au ciel par ASCENSION, on découvrit qu'elle y avait été ravie par *assomption.* C'est ainsi que l'Église s'appropria ce type de Vierge-Mère qui lui est commun avec d'autres théosophies; elle en tira l'idéal de la femme qu'elle adjoignit à l'idéal de l'homme pour l'œuvre de la réparation ; là est le perfectionnement inattendu, la nouveauté exquise et impérissable.

Est-ce donc en cette occasion, je vous le demande, que le cœur humain fut un conseiller funeste? N'êtes-vous pas touché des heureux effets de cette glorification? La corruption antique rougit devant la

madone nouvelle; pour l'amour d'elle, la milice des anachorètes et des prêtres soutint les assauts du siècle dans la cellule, les solitudes de la cellule dans le siècle; ce fut d'elle que les hommes de fer du moyen âge apprirent à s'attendrir sur la faiblesse, à plier le genou devant la beauté; ce fut en s'instruisant à sa pureté que les dames rehaussèrent leur vertu, et l'on vit la pitié s'élever au-dessus de la brutalité sanguinaire, l'amour au-dessus d'un appétit grossier, la pudeur au-dessus de l'amour même. Il y eut l'imitation de Marie aussi bien que l'imitation de Jésus. Toutes les femmes modernes sont ses filles, de près ou de loin; nous-mêmes, quoi que nous soyons, nous avons le fruit de son adoration dans la part la meilleure de notre âme, et l'influence civilisatrice de l'*Ave Maria* n'est pas plus contestable que la maxime connue : *Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs*. Ce n'est pas tout. En même temps que la nature humaine était épurée par le culte de la Vierge-Mère, ce spiritualisme rigoureux qui confondait les femmes dans la réprobation de la chair et de Satan était adouci par une croyance qui réhabilitait toutes les femmes dans l'une d'elles. De même que Notre-Dame était au ciel la reine des anges, la *dame*, épouse du baron, se fit puissance dans le monde; malgré les rudes prescriptions apostoliques, elle se sentit invitée à briller d'un chaste éclat lorsque sa pareille étincelait de pierreries sur l'autel paré de fleurs et de lumières; cependant la *Vierge*, épouse de Jésus, se faisait puissance dans l'Église; elle régnait dans le cloître comme la dame

dans les châteaux et les tournois. La liberté des femmes ne commence qu'après Marie.

Osons enfin le déclarer ; sans Marie, le christianisme eût été imparfait parce qu'il n'aurait pas répondu à notre double nature. L'homme-Jésus ne liait l'humanité à Dieu qu'à moitié, elle n'acheva de se lier à Dieu que par la femme-Marie ; c'est dans ces deux liens qu'est la religion entière, qui se décomplète si vous en brisez un. Ah ! notre Église le comprit admirablement, elle qui institua l'office de la Vierge en lui appliquant les paroles de l'Écriture sur la Sagesse : « Je suis la force dans les âmes saintes, le repos dans la cité sainte, la reine de Jérusalem... Je suis le cèdre sur le Liban et le cyprès sur la montagne de Sion ; le palmier de Cadès et la rose de Jéricho ; l'olivier des plaines et le platane du bord des eaux. Je suis le baume aromatique, la myrrhe choisie, je réunis en moi les parfums les plus purs. Venez à moi, vous qui m'aimez, que le fruit de mes entrailles vous vivifie. » Et quelle ne fut pas la ferveur des peuples ? Vers la fin du moyen âge, Marie règne au ciel à l'égal de Jésus. C'est alors que s'érigent tant de cathédrales sous le nom de Notre-Dame ; c'est alors que la chrétienté exhale son immense besoin de miséricorde en un cri, un gémissement, un soupir incessamment poussé vers Marie : « *O Mère!* » ce mot, le plus doux de la langue des hommes, vous voulez le rayer de leurs prières ; vous voulez anéantir une libre création de la nature humaine, légitimée par l'Église ? Marie n'est qu'une idole, dites-vous ; soit ; l'épouse de Joseph était une

femme d'un cœur grand et simple qui ne connut la mission de son fils qu'après beaucoup d'autres ; mais, au-dessus de ce personnage réel, comme la fleur sur la tige, s'élève le type idéal des vertus, des grâces, des mérites particuliers de la femme ; ne pouvons-nous renoncer à idole sans nous défaire de notre idéal ?.

MICHAUD.

Et que dites-vous du dogme de l'*Immaculée-Conception* qui renverse les vrais principes du christianisme ? Oui ; c'est à la nature humaine corrompue que le Verbe s'unit pour la racheter ; il est donc clair que le Saint-Esprit ne s'était point réservé un sanctuaire exempt de la tache originelle, je repousse ce dogme de toutes les forces de ma raison !

CHARDEVEL.

Homme excellent qui dévore des montagnes et fait la petite bouche à un caillou.

LE DUC.

La disgrâce de ce dogme, c'est d'être la consécration finale de la croyance au péché originel ; la dernière pierre à l'édifice antique qui s'achève avec la prétention de résister à tout changement. Nos docteurs attendent du protectorat de la Vierge la victoire après tant de défaites ; gens de guerre pour lesquels Marie immaculée est un nouvel étendard de bataille, le gage certain de la confusion de l'esprit du mal et de l'extermination des hérésies. Pour moi, ce que je loue dans ce dogme, c'est qu'il est un témoignage d'amour pour les femmes, ces dernières

affranchies du christianisme, de la part de l'Église qui ne peut placer Marie si haut sans acquiescer à leur émancipation; chose nouvelle qu'elle écrit dans une langue vieillie.

MICHAUD.

Vous expliquez trop bien ces dogmes pour ne pas les supprimer.

LE DUC.

Jamais. Pas un de nos dogmes ne peut être rejeté, le cuivre et l'or y sont mêlés, un mépris sans discernement nous appauvrirait; nous avons à en dégager ce qu'il y a de précieux afin de le faire durer avec un éclat nouveau.

MICHAUD.

Je vais me résumer, nous nous entendrons peut-être. Marie a été une création excellente pour les temps anciens, je n'y contredis pas : s'il vous plaît qu'il y ait eu profit pour la chrétienté à adorer celle qu'on surnomma la *rose mystique*, le *canal des grâces*, l'*échelle des pécheurs*, l'*étoile de la mer*, je vous l'accorde; s'il faut concéder que ce culte satisfit avantageusement aux nécessités dogmatiques, aux penchants grossiers, aux raffinements de la spiritualité, soit; mais, à cette heure, il convient de supprimer l'alliance de la religion et de la fantaisie. Luther abolit la fiction par égard pour les temps modernes; ce que le cœur avait fait, le cœur peut le défaire.

LE DUC.

Oui; mais dites ce que Luther donna aux femmes en leur ôtant Marie.

MICHAUD.

Plus qu'elles n'avaient, plus qu'elles n'avaient. Le culte d'une Vierge-mère mettait les vertus claustrales au premier rang ; le jour où Luther déclara les femmes assez pures pour être les épouses des prêtres du Christ, il les exonéra de toute réprobation ; en effaçant leur image du ciel, il les en dédommagea par leur propre élévation sur la terre ; il répartit entre toutes le privilége concentré sur un symbole unique ; chacune d'elles valut par son titre de chrétienne et non par celui de cliente d'une patrone illusoire ; au nom du Christ, il les fit honorées dans leurs joies conjugales et dans leur fécondité maternelle ; il plaça la chasteté de la matrone libre au-dessus de la virginité de la nonne cloîtrée. N'était-ce donc pas ajouter à la dignité de ce sexe et à la sainteté du mariage ? Mon Dieu ! M. Chardevel avait raison. Marie fut la première solution chrétienne de la question de la femme ; Luther la critiqua, et tout fut bien quand, au lieu de l'imitation de la Vierge-mère Marie, il proposa l'imitation d'Ève, l'épouse-mère.

LE DUC.

Ève, la mère charnelle du genre humain, remplaçant Marie qui en était la mère spirituelle ? c'est ainsi que la réforme judaïsa le christianisme dont les vrais sentiments ne se sont conservés que dans le catholicisme. Voyez ; tandis que le Pape se nomme le père des fidèles, l'Église se nomme leur mère, et, au-dessus de l'Église et du Pape, les fidèles ont un père dans Jésus, une mère dans Marie.

MICHAUD.

Il n'y a qu'un Sauveur pour les deux sexes, un Christ éternellement mâle, c'est sa dignité suprême...

CHARDEVEL.

Ces fils de Calvin sont des bourgeois de Molière qui transportent la *toute-puissance de la barbe* dans leur mythologie.

MICHAUD.

Et Marie n'est qu'une superfétation accidentelle qu'on ne transformera point. Tenez, Monsieur Andrieux ; vos amis, dans leur rage de parodier le catholicisme, imaginèrent d'avoir leur femme-Messie, sauf à la nommer aussi la femme-libre, ce qui était scandaleux, ou la Mère, ce qui n'était que puéril ; ils disaient que sa venue prochaine serait le signal de l'ère nouvelle, le salut du monde, la fin de tous les maux, comme les adorateurs de la *Vierge-Immaculée* le disent aujourd'hui de la femme-Dieu ; c'étaient les mêmes dithyrambes, à cela près que la divinisation de la chair, de la beauté et de l'économie politique donnait plus de couleur à votre poésie. Hé bien ! vous cédez sans le savoir à ces réminiscences, lorsque vous voulez nous arranger un christianisme où les Saint-Simoniens trouveraient cette révélatrice qu'ils ne purent découvrir en Occident, qu'ils allèrent, nouveaux Argonautes, chercher en Orient sans plus de succès. C'est ainsi sans doute que vous sanctionneriez votre fameuse doctrine de l'égalité de l'homme et de la femme....

CHARDEVEL.

Inventée avant eux, s'il vous plaît ; écrite tout au

long dans le noble testament de ce penseur dont les temps nouveaux n'honorent point assez la mémoire, de Condorcet ; mais les Saint-Simoniens en ont accusé l'importance en la faisant entrer dans leur plan de réorganisation sociale. Il est à regretter que quelques-uns d'entre eux y aient mêlé des théories qui faisaient bon marché de la dignité humaine en réhabilitant le *droit du seigneur;* heureusement, les protestations dont Bazard donna le signal dégagèrent de cet alliage la doctrine de l'égalité des deux sexes.

ANDRIEUX.

Il ne s'agit plus que de l'écrire dans le dogme chrétien, grâce à la double transfiguration de Jésus et de Marie.

MICHAUD.

Marie n'est qu'une fiction, comment transfigurer ce qui n'est pas ? Quant à la question des femmes dont on fait tant de bruit, Messieurs, elle est jugée dès le premier jour de la création. Si je ne croyais pas à la Bible, j'y croirais fanatiquement parce que j'y lis une vérité fondamentale de l'ordre social, l'infériorité de la femme.

CHARDEVEL.

Vous ne faites plus de différence entre le sang de la plèbe et le sang du patriciat, et vous professez en ce qui touche les deux sexes la doctrine des deux natures, sur la foi de la Genèse ?

MICHAUD.

Je vous l'ai déclaré, je tiens à honneur d'être un *bouquiniste*. Qu'on adopte le sens littéral ou le sens théosophique des textes, Adam est le type su-

périeur de l'humanité, Ève sort de lui, et c'est elle qui l'entraîne dans la voie de la désobéissance. La subalternité de la femme est un décret de Dieu fulminé dans l'Ancien-Testament, qui ne pouvait être aboli que par le Nouveau; il ne l'a pas été.

LE DUC.

Prenons garde, je vous prie. Quelle était la situation de la femme avant l'Évangile? L'homme de la force la tenait à ses côtés comme l'instrument de ses plaisirs et de la propagation de sa race, il l'absorbait en lui pour sa jouissance égoïste; l'homme de la pensée, au contraire, la tenait à distance, dans l'intérêt de sa purification égoïste, comme la complice de la matière. N'est-ce pas le premier de ces deux hommes qui voulut qu'Ève sortit d'Adam, afin qu'il fût écrit que la femme était la chair de sa chair et les os de ses os? N'est-ce pas le second qui voulu qu'Ève eût été la première à se laisser séduire par le serpent? Cependant il est des fonctions dans lesquelles la femme a une action indépendante, une responsabilité personnelle, l'obligation d'un long oubli de soi-même, ce sont les fonctions maternelles; de telle sorte qu'elle s'élève au-dessus de l'homme par la suite sublime de leurs amours; c'est par ce côté qu'elle devait d'abord se soustraire à sa double subalternité, le christianisme y vint en aide. L'attente d'un envoyé d'en-haut était vaine si la femme ne recevait l'esprit dans son sein pour l'y revêtir d'une robe de chair et l'introduire dans le monde; à titre de mère, c'est-à-dire de coopératrice de la création, il fallait que le Médiateur entre le ciel et

la terre commençât par accepter la femme comme médiatrice entre la terre et lui. Veuillez donc le remarquer; selon la Genèse, Dieu communiqua le souffle de vie à Adam duquel Ève sortit ensuite; selon l'Évangile, l'esprit se communique directement à Marie, et le nouvel Adam, plus grand que le premier, sort d'elle. N'y a-t-il pas là une leçon pour la force mâle qui voulait que la femme fût sa créature, pour la pensée mâle qui voulait que la femme fût une cause de perdition? La venue de l'Homme-Dieu réhabilite par le fait seul de sa naissance la moitié du genre humain, c'est un beau coup de la Providence. Le péché originel spécial de la femme, c'était d'avoir été tirée de la côte de l'homme; ce péché, consigné dans l'Ancien-Testament, est racheté par l'Évangile.

MICHAUD.

L'apôtre a dit : *Dieu est le chef du Christ, le Christ est le chef de l'homme, l'homme est le chef de la femme;* admirable hiérarchie qui concorde avec toutes les Écritures!

LE DUC.

L'Église a dépassé saint Paul en édifiant la personnalité de la femme sous le nom de Marie.

MICHAUD.

Si je ne me trompe, M. le Duc doit avoir été l'un de ces preux chevaliers du moyen âge qui rompaient des lances pour la beauté de leurs dames, et M. le philosophe un troubadour qui enchantait l'oreille des châtelaines.

CHARDEVEL.

Troubadour? Il ne m'en souvient guère... Et vous, puisque vous êtes si fort en métempsychose, ne vous souviendrait-il pas, mon cher Monsieur, d'avoir été... Mamamouchi? Tenez; honnête et bon comme vous l'êtes, vous la pratiquez, cette doctrine de l'égalité, dans vos relations de famille et du monde; seulement, vous voulez rester un prince libéral octroyant des chartes.

MICHAUD.

C'est à la charité à tempérer la loi, la loi est immuable. Certes, l'accroissement de la dignité des femmes est un bienfait du christianisme que nous devons respecter; mais je les honore trop pour ne pas les séquestrer dans leurs fonctions providentielles d'épouses et de mères, et je leur interdis, sous peine de me choquer, d'être écrivains, artistes, savantes, philosophes, théologiennes, politiques... Le champ qui leur reste suffit à les occuper, quoi qu'en disent les socialistes et les rationalistes qui se font leurs Don Quichotte, le grand honneur pour elles! Là, sérieusement, il vous tarde de voir ces dames à l'Académie, aux chambres, à la Bourse, dans l'administration, sous la toge de l'avocat ou la robe du médecin, à l'armée peut-être?

CHARDEVEL.

Pas d'équivoque, Monsieur Michaud. La femme est l'égale de l'homme, je n'ai pas dit sa pareille; je ne la considère point comme une doublure de l'homme qui n'a pas de barbe et qui accouche, soyez-en averti! Si je retrouve en elle ma voix, mon geste,

mes procédés logiques et oratoires, si elle et moi nous ne voyons les objets que sous le même angle d'incidence et de réflexion, avec les mêmes lignes et les mêmes couleurs, si elle est ma contrefaçon ou si je suis la sienne, loin, loin de moi cette créature qui peut être nommée mon singe ou me nommer le sien ! Ce qui me plaît en elle, c'est ce qui n'est pas moi. L'homme et la femme ne sont une harmonie qu'en raison de leurs contrastes. Mais quoi ? Parce que nous différons, vaut-elle moins que moi ? Certes, ce n'est pas dans la force physique que nous ferions consister notre supériorité, ce serait trop modeste. Si l'argument est bon, il ne reste plus à l'homme qu'à se prosterner devant la brute ou la machine. Aujourd'hui le bras obéit, la tête commande, et il n'est pas besoin d'avoir l'encolure d'un Hercule pour faire mouvoir cent mille hommes ; aujourd'hui la femme peut braver l'oppression de l'homme ou se passer de sa protection ; elle est sous l'abri de la loi, et, ce qui vaut mieux, du respect public. Vous targuerez-vous donc de la carrure de vos épaules et de la vigueur de votre poignet, comme si elle n'avait pas dans la sainte vigueur de ses hanches et de son sein tout ce que le fardeau de la maternité exige d'elle, sans préjudice de la grâce des courbes ? Ne parlons plus de la force ; l'humanité civilisée tend à l'équilibre des organes qui fait la santé, à la proportion des membres qui fait l'élégance, à la beauté qui fait le charme ; mais parlons s'il vous plaît du courage, et dites-moi, ô vainqueur des vainqueurs de la terre, si la femme ne sait pas mourir sur l'échafaud, dans le cirque,

sous les austérités, sous les coups lents de la misère, aussi intrépidement que nous?

LE DUC.

Souvent de meilleure grâce; ses preuves sont faites.

MICHAUD.

Elle tient honorablement sa place dans tous les martyrologes, je le reconnais; mais parlons de la force intellectuelle, de la puissance de conception et d'exécution. Y a-t-il chez les femmes un Descartes, un Corneille, un Michel Ange, un Beethoven? Non; leur infériorité native est manifeste: comparez les fronts étroits de ce sexe avec les amples développements cérébraux du nôtre. Pour de l'esprit, il en a, du fin, du délicat, du charmant; pour le génie, point; il n'est pas là... Sans être matérialiste, je tiens compte du cerveau.

CHARDEVEL.

Mettons qu'elles soient actuellement nos inférieures devant les cinq académies; est-ce que l'Institut contient la civilisation tout entière? Voyons quelle y est leur part. L'homme a fait la cité; la femme a fait la famille, en élevant son rôle de concubine et de génitrice à la hauteur d'une fonction par sa vertu d'aimer ce qui est faible et d'obliger ce qui est fort à se laisser aimer, à aimer soi-même; elle est jusqu'à nos jours la médiatrice entre la génération adolescente et la génération adulte, entre les enfants et le père, les enfants dont elle allaite longtemps les instincts moraux, le père qu'elle enveloppe de son influence: à demi-cachée sous l'ais-

selle mâle, parlant à voix basse, versant la force ou la lumière sans offenser l'orgueil. Ce sexe a donc concouru dans l'ombre à la création de l'autre par la perpétuelle infusion de sa vie. Tout homme ancien ou moderne a son Égérie, sa muse, sa prophétesse ; qu'il la batte ou l'outrage, il a près de lui une puissance latente, une vertu anonyme, et jusqu'à nos jours l'œuvre capitale de la femme a été une œuvre impersonnelle envers laquelle l'ingratitude était aisée. Cependant l'homme a tant et tant reçu de la femme qu'après avoir été envers elle un butor, il a fait un progrès, il n'est plus qu'un pédant ; il est disposé à lui accorder une certaine liberté ; de son côté la femme a tant donné à l'homme qu'après avoir été prodigue elle devient avare, et prétend à l'indépendance. Évidemment, depuis quatre siècles, la moitié de l'humanité veut s'appartenir au même titre que l'autre.

MICHAUD.

Les tribuns de l'antiquité ne flattaient que le peuple ; nos tribuns modernes flattent la plèbe et les femmes ; mais ils ne changeront pas les lois de Dieu qui prescrivent à un sexe fragile la soumission, vous ne lui donnerez pas la liberté.

CHARDEVEL.

Fanfaron, vous avez peur de ce sexe fragile....... Oui, Monsieur ; pour nous, nous n'avons pas la fatuité de lui donner une liberté qu'il prend, qu'il ne mériterait pas s'il ne savait s'en emparer ; nous constatons des faits, voilà tout. Faut-il donc vous faire un cours d'histoire pour vous prouver que les femmes

s'affranchissent? L'Église a secondé leur émancipation par l'institution du culte de la Vierge-Mère; la réforme l'a continuée moins par ce qu'elle a apporté que par ce qu'elle a ôté, par le retranchement de l'idéal féminin théologique et chevaleresque. Entre parenthèse, la théorie négative de votre prosaïque réforme est inférieure à celle du catholicisme, parce qu'elle considère la femme, d'après le sens littéral de la Genèse, comme un simple appendice de l'homme, sans que cette humiliation d'Ève soit corrigée par l'exaltation de Marie. Quoi que vous ayez dit, la réforme abaissa son clergé plutôt qu'elle n'éleva les femmes; elle ne les retira point de leur subalternité; elle les sevra des choses saintes, et condamna le célibat plutôt qu'elle ne sanctifia le mariage; mais elle affranchit du prêtre les femmes déjà dignifiées par l'Église, et leur communiqua utilement cette ardeur de liberté austère qui fait sa gloire. Enfin, ne passons point sous silence les libertés riantes de la Renaissance. Au moment où la Vierge était rayée du ciel, une multitude de divinités du même sexe ressuscitait dans les nuées; divinités bien fanées lorsqu'elles moururent, toutes rajeunies et charmantes au seizième siècle; la Vierge emporta avec elle le poëme du moyen âge, l'adoration platonique du chevalier et l'amour voilé de la dame, et les divinités du vieil Olympe rapportèrent d'autres poëmes moins éthérés. Bref, les femmes mirent à profit tous les événements pour faire leur révolution à leurs risques et périls, *per fas et nefas;* la philosophie du dix-huitième siècle les a déclarées libres;

elles ont encore grandi depuis la révolution, et leur minorité légale sera prochainement abrogée. Sera-ce trop tôt? Souvenez-vous qu'au commencement du treizième siècle une demoiselle anglaise se proclamait la rédemptrice de son sexe.

Que fera la femme affranchie? Son influence, au lieu d'être occulte, sera avouée, et, sans cesser d'être privée, deviendra publique. Tout ce qu'elle dépensa de vertus cachées pour la formation de sa famille ou pour l'administration de son ménage, s'appliquera à la grande famille pacifiée; car nous autres, gens de révolution, nous tendons au règne de la paix; il n'y a que vous autres, gens d'ordre, qui soyez les partisans de l'extermination perpétuelle. Alors le génie de la femme se révèlera avec je ne sais quel mélange de grandiose et de grâce, je n'en saurais dire plus; soyez sûr seulement qu'il égalera le nôtre, dût son cerveau ne pas peser autant que le cerveau de l'homme; Broussais soutenait qu'il y faut considérer la qualité autant que la quantité, Monsieur le spiritualiste. A mon avis, le génie de la femme est encore pour nous une sorte de *terra incognita;* nous la jugeons d'après ce qu'elle a fait alors qu'elle ne pouvait rien faire; ayons patience. Nous ne sommes jusqu'à présent que des barbares, quoique fort anciens sur la terre. Nous venons du bas-fond de l'animalité; c'est laborieusement que nous dégageons l'être humain des intempérances de sa racine et que nous prenons possession de notre vie propre, nous n'en avons pas fait une expérience complète, nous n'en avons pas la mesure. Quoi de surprenant

s'il nous reste à apprendre ce que peut la femme qui tombe quelquefois plus bas que nous, qui quelquefois aussi s'élève plus haut? Est-ce à dire que la femme deviendra ce que l'homme est? Non; la question d'équivalence ne sera pas résolue par la similitude. Elle est elle; elle voit autrement que nous ne voyons; elle sait autrement que nous ne savons; elle a une incroyable puissance d'intuition, une merveilleuse vertu de curiosité, une ambition infinie, et les vieux rédacteurs de la Genèse la dessinèrent en traits ineffaçables lorsqu'ils la représentèrent prêtant l'oreille aux promesses du serpent, et entraînant l'homme dans la voie de l'inconnu, c'est-à-dire du progrès... L'espèce humaine dormait dans son paradis terrestre, elle ne s'est éveillée qu'en s'initiant à la science du bien et du mal; la conquête de la vie n'était qu'à ce prix, et la femme est à jamais bénissable de s'être laissé prendre à cette parole qui se justifie : « *Vous serez comme des dieux.* »

Croyez-moi; parmi beaucoup de choses nouvelles qui commencent à cette heure, la plus grande assurément est la destinée de la femme. Personne, personne ne peut prévoir ce qui se passera le jour où elle sortira de ses affections intérieures pour prendre la grande famille en commisération; où elle sentira que la charité qui panse les plaies ne vaut pas la charité qui s'applique à prévenir les afflictions; où elle élargira sa dévotion jusqu'à la religion comme on élargit la chapelle jusqu'à l'église; le jour où, au lieu de suivre la misère à la piste pour

lui soustraire quelques victimes, elle résoudra de vaincre cet assemblage de souffrances, de maladies, de saletés, de laideurs, de résignations lamentables et de turpitudes infâmes qui s'appelle d'un seul nom, la Pauvreté, et dira à son mari : Je le veux ; à son fils : tu le voudras ; à sa fille : nous le voulons ; le jour enfin où, jetant sur la terre un regard d'amour, elle s'écriera : « O terre ! nous te ferons si belle que tu feras envie aux plus belles étoiles du ciel ! » Il viendra, il viendra ce jour triomphant où toutes nos utopies passeront de nos cerveaux d'idéologues et d'économistes dans l'âme créatrice où le Verbe se fait chair, où la chair se fait Verbe !

MICHAUD.

Quels transports ! quel singulier enthousiasme pour le beau sexe chez un philosophe !

CHARDEVEL.

Ah ! cela vous étonne, Monsieur Michaud, et vous avez besoin que je vous l'explique? Apprenez mon secret... J'ai eu une mère. Maintenant, Andrieux, à nous deux. Il va de soi que votre transformation du péché originel et votre foi à la vie universelle vous autorisent à professer chrétiennement la doctrine de l'égalité des deux sexes ; mais je vous mets au défi d'en assortir les deux personnifications légendaires, de façon à consacrer l'association à titre égal de l'homme et de la femme par le mariage, en vue d'une famille, pour l'accomplissement en commun d'une fonction sociale. Et en effet si le christianisme combina les deux systèmes religieux de l'antiquité, le mâle et le femelle, pourtant il ne se fit la

religion des deux moitiés de l'humanité qu'en raffinant leur essence morale jusqu'au mysticisme. Qu'est-ce que Marie? la mère par excellence, rien de plus; elle n'est divine qu'à la condition d'être isolée de l'époux; en quoi peut-elle vous aider à glorifier l'épouse? Enfin l'obstacle est insurmontable en ce qui concerne Jésus. Les chrétiens en font un Dieu, ils sont dispensés d'expliquer pourquoi il ne se marie pas; vous, vous en faites un homme, et voilà un fondateur de religion qui donne à ses apôtres, à ses Églises, au monde l'exemple du célibat, ce qui implique nécessairement l'infériorité du mariage et de la femme. Quel que soit l'artifice du tour, vous ne referez pas la biographie de votre Homme-Dieu isolé d'une compagne; vous êtes tenu d'accepter l'Évangile, à moins que vous ne recouriez encore à quelques-uns de vos documents particuliers... Bref, vous vous êtes imposé la tâche de transfigurer le type de l'humanité masculine, le type de l'humanité féminine, d'en faire sortir la bénédiction de l'homme et de la femme associés à titre égal, à titre conjugal, et vos deux types sont inégaux entre eux, vos deux types sont virginaux... imprescriptiblement.

MICHAUD.

Notre cher philosophe a ses moments lucides, la question est parfaitement posée; Monsieur Andrieux, vous ne la résoudrez point.

ANDRIEUX.

La solution est aisée.

MICHAUD.

L'entendez-vous, Messieurs? la solution est aisée...

ANDRIEUX.

Mais vous en serez atterré.

LE DUC.

Si Andrieux fait mal, d'autres feront mieux. La dignité de l'esprit humain est intéressée à ce que le double idéal auquel il s'est si longtemps affectionné ne s'évapore point en chimères. Il faut que le christianisme soit relevé du reproche d'éterniser la subalternité des femmes, que le Christ me semble avoir toujours traitées en égales des hommes, lui qui ne dédaignait pas d'entretenir la sœur de Marthe de ses hautes pensées. Jamais, depuis le commencement du monde, parole si douce, si équitable n'était descendue sur les filles d'Ève. Représentons-nous le despotisme mâle des temps antiques, et le Fils de l'homme, se déclarant le maître du sabbat, affirme moins son pouvoir surhumain qu'en réprouvant le divorce dont la loi accordait le privilége aux maris ; qu'en substituant pour l'épouse adultère l'obligation de ne plus pécher à la peine de mort ; qu'en relevant une courtisane jusqu'à la pureté par cette absolution inouïe : « *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé.* » De grâce, n'y a-t-il ici que des variantes du Talmud, du fils de Sirach, de Salomon, de Moïse? Pour la première fois choses pareilles s'expriment en une langue de la terre. Comme il couvre d'une main les enfants et les petits, il couvre de l'autre les femmes, autre faiblesse de ce temps ; c'est pourquoi des femmes s'attachèrent à ses pas en disciples fidèles, et il les sollicita directement à entrer dans sa voie. Devant la beauté et le génie

divinement illuminés par la grandeur morale, l'âme de ces femmes s'ouvre à l'enthousiasme pour un homme qui les appelle au royaume céleste en même temps que leurs maîtres, qui les initie à la bonne nouvelle, et je veux bien qu'il y ait là, plus que dans le sermon de la montagne, la révélation d'une charité inconnue. Avant lui, l'homme aimait la femme comme son bien; après lui, l'homme a appris à aimer la femme comme son prochain; ce qui lui avait semblé une partie de son être lui semble désormais un autre lui-même. Quel changement! Les deux moitiés de l'humanité tendent à s'équilibrer, grâce à celui qui a doucement agi sur les deux plateaux de la balance, et voilà le Médiateur.

Le Christ n'a pas tout fait, n'a pas tout dit; mais sa charité a été imitée. L'Église n'a jamais mis l'inspiration des femmes à l'écart; jamais elle n'a interdit aux vierges sages d'allumer leurs lampes pour éclairer le monde; n'a-t-elle pas placé les saintes sur le même rang que les saints? Que dis-je? Avant que le Dante attestât l'esprit de l'âge moderne par l'immortelle création de Béatrix; avant que le philosophe Abeilard eût été glorifié par l'amour d'Héloïse, cette flamme dans l'esprit avide du Savoir, flamme s'épurant de plus en plus et ne pouvant jamais s'éteindre; est-ce que Grégoire VII n'avait pas admis la comtesse Mathilde dans son amitié, comme si, au sommet de l'histoire du sacerdoce mâle de Rome, une femme avait dû apparaître en alliée fidèle du pouvoir moral contre le pouvoir brutal de l'empire? Dans des temps plus rapprochés de nous, est-il un homme

émiment du catholicisme qui n'accepte ou le patronage ou l'amitié ou les avis d'une femme ? Le cardinal de Bérulle est dévot à sainte Thérèse. Madame de Chantal tient une telle place dans la vie de saint François de Sales que saint Vincent de Paul déclare avoir vu l'âme du saint descendre du ciel sous la forme d'un globe de feu à la rencontre de l'âme de la sainte qui montait comme un second globe enflammé, jusqu'à ce que, les deux âmes se confondant, il ne vit plus qu'un seul globe et qu'une seule flamme. Rappelerai-je madame Guyon et Fénelon dont les portefeuilles s'étaient mêlés, selon l'expression de M. de Maistre ? Bossuet, dont le portefeuille ne se mêlait à celui de personne, aimait mademoiselle de Mauléon en amie. Il n'est pas jusqu'à l'austère Port-Royal dont les abbesses n'aient été pour les Arnauld, les Sacy, les Pascal, des conseillères écoutées. Le génie féminin a apprivoisé la pudeur du génie masculin en se montrant capable des mêmes immolations, c'est dans l'arène du sacrifice qu'il a conquis l'égalité, et les servantes du Christ marchent désormais les égales de ses serviteurs, parce qu'elles ont su mourir ou vivre pour lui. Vouées à l'homme surhumain qui leur enseignait à devenir maîtresses d'elles-mêmes, elles se sont religieusement affranchies par la puissance du renoncement, par l'élévation de leur amour ; ce sont ces femmes qui ont fondé la liberté de leur sexe aux pieds du Crucifié. La grande œuvre est faite ; un ordre nouveau commence. La terre ne va-t-elle pas changer de face, n'est-ce pas de ce moment qu'elle s'élève parmi les paradis de l'univers ?

MICHAUD.

Nous ne nous entendrons jamais sur les femmes. Revenons à la question dont on prétend que la solution est aisée, et dites-moi si vous soupçonnez comment on transformera un type sans réalité, le type de Marie, qui n'appartient pas à l'histoire, vous en conviendrez.

LE DUC.

Soit.

MICHAUD.

Qui dès lors n'appartient qu'à la fable.

LE DUC.

Non.

MICHAUD.

C'est l'un ou l'autre.

LE DUC.

Ce type appartient à la prophétie.

MICHAUD.

Que voulez-vous dire?

LE DUC.

Que ce culte de Marie, qui n'a point de base, fut une prophétie en action. Ne vous récriez pas. Lorsque l'élite de l'humanité sentit qu'elle ne pouvait se régénérer sans un Sauveur, elle l'appela sous tous les noms, et il parut. Eh bien! la chrétienté ne se tint pas pour satisfaite; elle s'empara de Marie pour en faire un symbole de maternité, et, de même que les pressentiments du Christ s'étaient exprimés chez les Juifs par l'invocation d'un roi du sang de David, de même la prophétie d'une figure de douceur et de miséricorde s'exprima chez les chrétiens par

l'invocation de la mère du Sauveur. Croyez-moi, toutes les prophéties s'accomplissent. La *Vierge-Mère* dépend de la conception du Christ comme Verbe incarné, elle ne lui survit pas; mais la MÈRE DE L'HUMANITÉ est une création vivace; si ce type disparaissait, le Christ n'aurait plus qu'une face unique, celle de l'homme.

MICHAUD.

Je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'on va aussi nous faire descendre de l'un des mondes supérieurs une Femme-Messie?

CHARDEVEL.

Ce serait abuser du *Deus ex machinâ*. Andrieux, j'ai cherché, je n'ai point trouvé la solution aisée du problème, je m'attends à quelque chose d'étrange et, comme vous dites, d'atterrant. Quoi qu'il en soit, l'Église, en décrétant le dogme de l'*Immaculée conception*, vous invite par un exemple contemporain à proposer une transfiguration de Marie.

MICHAUD.

Parlez donc enfin, donnez-nous le mot de l'énigme que nous ne sommes pas de force à deviner.

IV

JÉSUS ET MARIE, LE CHRIST NOUVEAU.

ANDRIEUX, LE DUC, MICHAUD, CHARDEVEL.

ANDRIEUX.

La prééminence du christianisme résulte de ce que la part est faite à chacune des deux moitiés de notre espèce. Un acte de foi à l'incarnation du Verbe dans la forme mâle n'aurait pas suffi à l'instituer; il y fallait un second acte de foi qui promût la femme au rang de coadjutrice du Rédempteur, de telle sorte que l'humanité se sentît reliée à Dieu par Marie autant que par Jésus. A cette heure, le christianisme ne sera transformé qu'autant que l'égalité des deux sexes sera sanctionnée par l'équipollence de Jésus et de Marie, par l'attribution d'une réalité pareille aux deux types. Or, Marie est une fiction, et la subalternité de la femme se déduit du célibat de Jésus.

Si Jésus est un fils de la terre, nous ne pouvons expliquer son célibat que par la préoccupation de la pureté ascétique; nous avons à le comparer, pour ses relations avec les femmes qui le suivaient, à saint François d'Assise ou à saint François de Sales. Pourtant, nous ne nous interdirons pas de conjecturer qu'à l'heure de l'agonie il se ressouvint des jeunes

filles qui auraient consenti à l'aimer; nous voudrons deviner en lui une sorte de Mahomet spirituel utilisant au profit de sa cause les tendresses enthousiastes qu'il inspirait; sensible, sans en être troublé, aux parfums et aux pleurs versés sur ses pieds et essuyés par des cheveux. Tous ces traits n'excèdent point la liberté de l'analyse psychologique qui cherche l'homme dans le personnage inspiré et ne lui permet pas d'avoir été impunément jeune et beau; mais ils jettent une ombre sur sa candeur. En outre, nous confesserons l'insuffisance d'un initiateur dont l'exemple ne répond plus aux vœux actuels de la société laïque, ni même d'une partie du clergé. L'imitation de sa continence a été salutairement épuisée par le moyen âge sous l'influence de Grégoire VII; Luther, moine marié, est plus complet; la formule de Saint-Simon, « *L'individu social, c'est l'homme et la femme*, » le dépasse. Tranchons le mot, Jésus est-il un célibataire, sa mission ne fut que provisoire; c'est la destinée ascendante des femmes qui en marque la fin.

Puisque le célibat de Jésus ne serait un mérite que dans la doctrine surannée de l'infériorité des femmes; puisque Jésus, tenu pour l'un des nôtres, ne peut pas ne pas être un célibataire; rappelons-nous que la théorie du Médiateur est fondée sur l'hypothèse qu'il appartient à une humanité supérieure. Dès lors, examinons jusqu'où l'être humain peut s'élever, et pour cela demandons-nous d'abord ce que c'est que l'être humain. Est-ce l'homme? est-ce la femme? Non, c'est la femme et l'homme ensem-

ble ; il n'existe que par leur réunion. La division des sexes correspond, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre moral, à une division de fonctions ; elle assure la perpétuité de la population, elle met nos facultés sous des aspects divers au service de la société. A l'origine de la civilisation, l'un des deux sexes est comme absorbé par l'autre ; puis ils se distinguent ; enfin ils tendent à se placer, au-dessus de l'antagonisme et de la confusion, dans une association à titre égal ; l'idéal entrevu dès à présent, c'est leur harmonie. Or, serait-il téméraire de penser que cette division n'est pas une loi éternelle de l'humanité, qu'elle n'est qu'un mode préparatoire de l'union finale ? La physiologie, on le sait, subordonne la division des sexes à l'unité de plan, et se rencontre avec les intuitions des sanctuaires antiques dont la Genèse fut l'expression lorsqu'elle montra l'homme typique dans l'Adam mâle et femelle. Ce qui existe chez nous ne préjuge pas ce qui existe ailleurs ; est-ce que notre expérience de quelques milliers d'années nous aurait édifiés sur tous les développements dont le genre humain est susceptible ? La philosophie de notre temps, excitée aux divinations hardies par la foi au principe du perfectionnement continu, va jusqu'à considérer la mort et la naissance, telles que nous les connaissons, comme des évolutions de la vie propres aux sphères inférieures, heureusement modifiées dans des mondes moins imparfaits. Selon les justes conséquences de ce principe, la multitude de degrés que comprend la hiérarchie du genre humain correspond à la multi-

tude des organismes, et l'habitant de la terre, à peine sorti de l'âge de l'enfance puisqu'il sort à peine de l'âge du mal, serait bien présomptueux d'assimiler toutes les humanités à son image, lorsqu'il voit si près de lui des facultés analogues aux siennes assujéties par leur infériorité à des formes dissemblables.

Il est donc permis de ne point tenir pour nécessaire la division des sexes; il sera accordé que la plénitude morale de l'humanité exige la conspiration des facultés de ses deux moitiés, et, si la métempsychose est admise, il n'y a rien à objecter contre une permutation des conditions de sexualité qui favoriserait le perfectionnement de la vie. Osons, osons vouloir que chacun de nous, après avoir été alternativement homme et femme afin de se développer tour à tour sous l'aspect dorique, sous l'aspect ionique, soit homme et femme à la fois à l'état de développement suprême. L'être humain ne semble véritablement divin que lorsqu'il comprend les deux formes de la charité, la charité virile et la charité féminine. Enfin ne craignons pas de dire que les deux types sont associés dans le Médiateur dont l'amour engendre, enfante incessamment enotre espèce à une vie nouvelle; sous la forme mâle dans laquelle il était passagèrement incarné, il fut un couple. *Le Christ n'est pas célibataire, il est l'homme complet;* il est le père et la mère de la famille humaine. Par là, il se relève au-dessus des dénigrements de la critique envers un fils de la terre, au-dessus des empressements méticuleux de l'orthodoxie à faire observer que dans ses rapports avec les femmes il

manifeste le charme et la pureté du Dieu, et notre hypothèse est autorisée par l'Évangile.

MICHAUD.

Qu'est-ce que tout cela ?

CHARDEVEL.

L'extraordinaire que j'avais prévu.

ANDRIEUX.

On a souvent caractérisé Jésus par la douceur de la femme, en le comparant à Moïse ou à Mahomet ; n'aurions-nous donc jamais découvert sur le visage du Maître la physionomie attendrie d'une mère ? C'est le Maître, serein et foudroyant, qui terrasse les pharisiens, chasse les marchands du temple, dessèche le figuier stérile ; mais qui pleure sur la ruine de Jérusalem et se compare à la poule ayant vainement cherché à rassembler ses petits sous son aîle ? « *Je ne suis point venu apporter la paix, mais la guerre,* » dit une voix ; une autre voix dit : « *Bienheureux les doux parce que le royaume de la terre est à eux.* » et c'est toujours la même bouche qui parle. Est-ce Lui, est-ce Elle qui veut qu'on laisse les petits enfants approcher ? Ne sont-ce pas Elle et Lui tout ensemble qui prononcent sur Madeleine repentante l'absolution immortelle à laquelle tant de générations coupables et aimantes ont dû d'espérer le pardon ? Et lorsque l'épouse adultère est sous le coup d'une condamnation à mort, est-ce de l'homme, n'est-ce pas de la femme que part cette miséricorde qui s'introduit à côté de la loi sans l'effleurer et trace ces mots insidieusement sauveurs : « *Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre !* » Enfin voyez-

le avec ses disciples ; Pierre, ce vétéran de la Galilée, inséparable de son épée, a pour sa part l'affection du Fils de Dieu, les avertissements sévères, et les clefs ; la Fille de Dieu reçoit sur son sein la tête du plus jeune des apôtres, de Jean à qui Marie sera léguée. C'est sous la forme d'un libérateur que l'Homme-Dieu prépare la fin de toutes les servitudes; une libératrice n'aurait pas eu le même pouvoir, tant la femme était subalterne alors ; mais les deux sexes ont leur Messie dans le Christ, les deux accents sont sur ses lèvres, les deux modes de la charité sont merveilleusement fondus, et c'est ce qui fait le charme de ce livre qu'il faut nommer divin parce que l'âme humaine tout entière vit dans son personnage.

Les premiers chrétiens auraient cru dégrader l'Homme-Dieu en supposant qu'il avait quelque chose de commun avec la femme ; l'orgueil mâle était trop entier pour qu'ils entrevissent en lui la réunion des deux types. Cependant, dès que les peuples et l'Église voulurent introduire une femme dans la foi évangélique, la figure de Marie se forma des traits de la bonté miséricordieuse du Christ; elle devint le doux et radieux exemplaire de la face de femme de son fils. L'effacement d'une partie de la personnalité de l'Homme-Dieu fut compensé par l'amplification d'un personnage dont la formation n'est pas une pure invention légendaire, le modèle existe. Marie est le reflet de la moitié méconnue du Sauveur. Nous ne faisons donc rien que nous n'ayons le devoir de faire. Ce que nous avions attribué à Marie par igno-

rance de la nature du Christ, nous le lui restituons; de même que nous restituons à Dieu ce qui avait été attribué au Christ par ignorance de la nature de l'Être des êtres. Nier la divinité de Jésus sans agrandir la conception de Dieu, nier Marie sans agrandir la conception de Jésus, c'est l'œuvre stérile; nous sera-t-il reproché de nier le Verbe fait chair pour proclamer Dieu incarné, de nier la Rédemptrice pour l'affirmer dans le Rédempteur? Tant que les deux moitiés de l'humanité furent en quelque sorte deux humanités à l'état de domination et de servitude, le Christ intervint entre elles sous deux noms, lorsqu'elles sont à la veille de se reconnaître des droits égaux, il intervient entre elles sous un seul nom. Il s'est divisé pour les rapprocher, en donnant aux femmes une reine céleste qui les obligeait à acquérir la conscience de leur personnalité; il se concentre en lui-même pour consacrer leur réconciliation. Il est leur lien vivant ou le lien ne suffit pas. A moins de supposer que les femmes sont des mineures qui suivent la destinée des hommes, qu'on ne dise pas qu'il est homme exclusivement; le Médiateur est le terme central des deux moitiés de notre espèce, ou il n'y a pas de Médiateur.

MICHAUD.

Comment? Jésus et Marie... Marie et Jésus...

CHARDEVEL.

Ne font qu'un. Et voilà votre Christ transfiguré!

MICHAUD.

Transfiguré? Monsieur, il vous fallait un Christ moyennant lequel la question de l'égalité des deux

sexes fût tranchée, leur association à titre égal légitimée, et, pour soutenir des doctrines absurdes, vous en venez aux imaginations les plus fantastiques. Un Christ androgyne qui est né sous la forme masculine, expliquez donc cela !

ANDRIEUX.

L'homme naît tantôt d'un sexe, tantôt d'un autre ; le Christ, sans qu'il y ait violation de la loi commune, naquit homme pour l'exécution de ses desseins.

MICHAUD.

Enfin voilà votre solution ! Vous ne vous trompiez pas, j'en demeure atterré, ébahi, stupéfait.

LE DUC.

Et moi aussi je suis atterré de votre transfiguration que je n'ose repousser, parce que ce Christ est le symbole de l'égalité des deux sexes, que je n'ose admettre, tant le symbole est étrange !

ANDRIEUX.

Vous avez caractérisé le culte de Marie comme la prophétie en action d'une maternité du genre humain ; la prophétie est justifiée par la réunion dans le Christ des deux types traditionnels. Voulons-nous les séparer ? Marie redevient une fable, Jésus le pur représentant de l'homme, le Médiateur s'anéantit, le christianisme n'a plus rien de surhumain.

MICHAUD.

Cher égaré, vous avez osé renoncer à la divinité de Jésus, vous vous êtes condamné à aller d'hypothèse en hypothèse ; voyez plutôt ! Vous faites de Jésus l'un des anciens de l'univers, dont l'édu-

cation s'est achevée dans un autre globe que le nôtre; l'antiquité de la création à part, c'est une première hypothèse que le peuplement de tous ces mondes qui sont inhabités sans doute, quoique habitables. Puis, vous le mettez bravement à la tête du soleil et des huit planètes; qu'est-ce que vous en savez? D'ailleurs votre loi du progrès est une autre hypothèse; êtes-vous donc certain que l'homme, d'escalade en escalade, puisse jamais parvenir à dominer les astres, lui ce misérable ver de terre, cette larve chétive? Enfin vous imaginez d'en faire un être complexe qui n'est pas dans la nature, que je n'ai même pas rencontré dans les contes de fées, et, franchement, l'invention n'est pas heureuse. Si le Christ a les traits d'Adam, je sais comment me le figurer, je puis le peindre ou le sculpter; mais s'il est Adam et Ève, il échappe à la plastique, il est réprouvé par l'art qui ne s'accommode pas d'un idéal insaisissable. Par hasard, faudra-t-il nous le représenter avec deux visages comme le dieu Janus? M. le Duc me pardonnera de lui présenter à lui-même ces réclamations du bon sens; puissé-je vous ramener tous les deux au dogme si clair de Dieu fait homme, homme sur la terre, homme dans le ciel, toujours homme, on sait à quoi se prendre! Point de milieu; il faut en revenir à la divinité du Christ ou souscrire à son androgynie si on ne veut pas qu'il soit un homme comme un autre; quant à moi, j'aimerais mieux abjurer que d'accepter le ridicule de ces excentricités.

LE DUC.

Je ne retournerai plus au miracle, je cherche à m'orienter dans la région du mystérieux. La divinité de Jésus est surnaturelle, le Médiateur qui nous est proposé n'est que surhumain. Laissons les arts qui auront toujours la ressource de figurer le Christ tel qu'il s'est montré ; ce qui me préoccupe, c'est de savoir si la transformation de nos croyances exige impérieusement cette transfiguration, si notre christianisme en deviendra plus sympathique.

ANDRIEUX.

Messieurs, il en coûte de prime abord d'adopter un idéal qui n'entre pas dans nos moules connus ; pourtant il y aurait un matérialisme brutal à décréter que la structure des habitants de la terre est le type absolu de toutes les structures des habitants de l'univers. Il faut méconnaître le développement de la vie, ou il faut admettre que les progrès de l'âme humaine s'expriment par les progrès de ses organismes. Excusons les vieux chrétiens d'avoir obligé l'Homme-Dieu, dans l'empyrée, au corps même dans lequel il s'était incarné sur la terre ; moins ignorants, moins naïfs aujourd'hui, nous voulons qu'il ait le privilége d'une organisation qui réponde à l'ampleur de ses facultés, à l'étendue de ses fonctions. Laquelle ? Nous n'en savons encore rien, pas plus que nous ne soupçonnons la figure géométrique des appareils auxquels nous nous lions en traversant une série d'existences perfectionnées. Notre impossibilité de définir la forme propre à l'androgynie n'est donc pas une raison de la repousser, si elle satisfait à nos

aspirations morales, si elle nous semble l'état qui rapproche le plus la nature humaine de la nature divine, quoique assurément nous ne bannissions pas des mondes supérieurs la dualité de notre espèce. Résignons-nous à ne pas savoir. Nous aurions beau tâter les lignes dont nous disposons à mille combinaisons diverses, il n'en ressortirait jamais que la figuration d'un idéal sublime par un monstre. Or, cet idéal se manifeste par une beauté suprême qui échappe à notre esthétique limitée; à moins de faire de notre humanité la Norme de l'univers, reconnaissons que le beau peut exister en dehors de notre statuaire.

D'ailleurs notre conception du Christ n'a rien d'artificiel ni d'arbitraire. Dès que nous soumettons la double tradition chrétienne à l'influence transformatrice de la charité, ce qui se présente, c'est la conception d'un Médiateur dont l'unité exclut la simplicité et concilie la division. Ce résultat n'a rien à redouter du contrôle de la logique, et, si ce n'est qu'une hypothèse, elle est du même ordre que les autres hypothèses du christianisme en progrès. Depuis plus de trois siècles, la femme se prétend l'égale de l'homme, comme le monde s'est prétendu l'égal de l'Église, comme la création s'est prétendue l'égale de Dieu ; une même transformation résout tous ces antagonismes. La création et Dieu s'associent dans le dogme de la vie universelle et une; le monde et l'Église dans la doctrine d'un nouvel ordre social; les deux types de l'homme et de la femme dans un type unique. L'Homme-Dieu n'est ni Jésus ni Marie;

il les résume : ECCE HOMO. Sous le nom de Marie, c'est le Christ que les catholiques invoquèrent ; les protestants ne révoquèrent Marie que pour l'adorer dans le Christ. Tôt ou tard la réforme avouera que Marie est le complément de Jésus, tôt ou tard l'Église désavouera l'apothéose païenne de Marie pour reconnaître en elle une image du Christ. La Femme-Dieu et l'Homme-Dieu du passé sont un Homme-Dieu unique qui réconciliera toutes les Églises. Hypothèse, soit ; mais elle concorde avec nos autres développements religieux, justifie les divergences du passé et les termine.

Enfin, veuillez y réfléchir, l'étrangeté est ici le signe de la vérité. De toutes les nouveautés de notre temps l'avénement de la femme est la plus profondément neuve, il ressemble à un scandale ; le Médiateur qui le consacre ressemble à un paradoxe. Il nous faudrait un sentiment plus vif de la solidarité de toutes choses pour ne point nous étonner de ce qu'un progrès de l'association sur notre terre nous oblige à nous inquiéter des conditions variées de la vie dans l'univers. Plus religieux, nous serions ravis d'admiration à voir que nous ne pouvons sanctionner la situation d'une moitié de notre espèce à l'égard de l'autre, nouveauté capitale, sans regarder au reste du genre humain, autre nouveauté ; tant le développement de notre destinée nous fait entrer dans de mystérieux engagements avec ce qui n'est pas nous ! Cependant voulons-nous juger sainement la question ? Demandons-nous si nous sommes abaissés ou rehaussés par

ce Médiateur indéfinissable. Nous n'exigeons pas des arts, à l'heure qu'il est, de nous faire voir Dieu; ni la forme humaine embellie, ni la nuée lumineuse, ni la vapeur subtile, ne saurait nous représenter Dieu; la vie infinie se manifeste par la nature et par l'humanité sans se laisser saisir; pourtant notre foi ne périt pas. La foi au Médiateur n'est pas davantage en péril parce qu'il ne prend figure à nos yeux que par le couple de l'homme et de la femme associés à titre égal; voilà sa seule image sur la terre. Lorsque nous sentirons dignement l'excellence du couple, nous croirons au Médiateur qui resplendit dans l'union des deux sexes et l'investit de sainteté. Sans doute cette transfiguration mécontentera nos payens qui sont habitués à se représenter le Christ comme un jeune homme à barbe rousse, Dieu comme un vieillard à barbe blanche; mais le nouveau christianisme nous retire définitivement du fétichisme. Si nous divinisons ce qui est visible, nous plaçons la divinité au delà de nos sens, à la portée de notre amour, et nous achevons de nous montrer plus idéalistes que les vieux chrétiens par notre conception du Médiateur androgyne. Voici donc que Marie, cette croyance fragile, se trouve être l'une des pierres angulaires de la religion qui doit satisfaire à la destinée de la femme autant qu'à celle de l'homme, sous peine de ne pas être. La théorie de ce Médiateur qui contient la Réparatrice adjointe et le Réparateur incomplet remplace à tout jamais l'antique légende de l'inégalité fondamentale d'Adam et Ève, de la

chute occasionnée par la femme, de la lutte éternelle du bien et du mal ; le Christ nous est mieux connu et le passé finit.

MICHAUD.

Mysticisme ! Passe pour un mysticisme qui a son état civil... Hélas ! M. le Duc en est tout songeur. Pour Dieu ! Rejetons l'androgynie qui ne va ni plus ni moins qu'à faire considérer le mariage comme plus saint que le célibat, puisqu'il serait une imitation plus fidèle du Christ. Il faudra dire anathème au célibataire, *Væ soli;* au vicaire du Christ lui-même si, à côté de l'anneau du pêcheur, il n'avait l'anneau nuptial. Nous voilà ramenés au saint-simonisme qui fit tant de fois l'épithalame du pape et de la papesse de l'avenir. Un tel débordement du *matrimonium* est révolutionnaire. Et ne m'opposez pas la réforme. Le clergé protestant dans le temple du Seigneur n'est pas moins célibataire que le clergé catholique ; marié chez soi, il est veuf chez Dieu.

CHARDEVEL.

Messieurs, je ne suis pas de ceux que l'androgynie scandalise. Les chefs-d'œuvre de l'art ne sont complétement beaux qu'à la condition de refléter les rayons de la nature humaine sous ses deux formes. Pareillement, il est permis de concevoir la moralité suprême comme l'harmonie des vertus propres à chacune des deux moitiés de l'humanité, de fondre l'idéal de l'homme et l'idéal de la femme dans un idéal souverain ; mais ce qui est contraire à la raison, c'est de transformer cet idéal en un personnage réel. Votre création ontologique fera sourire les

rationalistes ; pour moi, je ne suis pas fâché de vous avoir vu procéder à la formation d'une nouvelle légende. Quant aux chrétiens qui mettent Dieu et l'homme dans Jésus, ce n'est pas merveille pour eux que la cohabitation de l'homme et de la femme dans votre Médiateur ; mais il plane de trop haut au-dessus des adoratrices du Fils qui le veulent homme, des adorateurs de la Mère qui la veulent femme. Vous ne connaissez pas tous les secrets de la dévotion. La pudicité de votre transfiguration surhumaine déconcerte les pieux transports, les tendres extases, les ravissements célestes dont les notes enflammées du *Cantique des Cantiques* sont la langue ordinaire. Votre Christ nouveau sera donc repoussé par les croyants comme attentatoire à la piété, par les philosophes comme une chimère ; quant au Christ orthodoxe, il est bien ruiné par la science. Reste le Christ que nous avons extrait de l'Évangile, un homme, rien qu'un homme, que nous poétisons afin de ne pas vous contrister. Dans trois jours, ainsi que nous en sommes convenus, nous clorons notre concile par l'épilogue, et ce résultat de nos discussions sur le Médiateur est un heureux antécédent de notre débat final sur la philosophie et la religion.

LE DUC.

Oui, vous croyez avoir enseveli le Christ; il ne vous reste plus qu'à mener les funérailles de Dieu.

MICHAUD.

On sait du moins à quoi s'en tenir avec M. Chardevel ; c'est un ennemi moins dangereux que ceux qui ont traîtreusement un pied dans chaque camp,

qui sont chrétiens avec les philosophes, philosophes avec les chrétiens. Monsieur Andrieux, je ne reviendrai pas sur l'androgynie ; mais, puisque nous sommes à la fin de notre troisième dialogue, voulez-vous que je m'explique catégoriquement ?

ANDRIEUX.

Autant que vous le voudrez.

MICHAUD.

Votre nouveau christianisme, où vous faites entrer les doctrines du rationalisme, ressemble au fameux cheval de Troie, qui était consacré aux dieux et portait l'ennemi dans ses flancs. Vous poussez si loin la rage de tout concilier que vous faites de la conciliation un fléau. Dieu soit loué ! Durant cette épreuve d'une transformation artificieuse, la foi de mes pères se ranimait dans mon âme livrée à de funestes hésitations ; je sors intact des séances de ce concile dont je garderai le souvenir, et je vous en marque ma reconnaissance par un dernier avis. Ce n'est pas à vous à dire comment on doit être chrétien, c'est à vous à l'apprendre. Notre religion est imperfectible, parce qu'elle est parfaite comme venant de Dieu. Luther, s'il vous plaît, ne fait pas la planche aux autres novateurs ; les protestants sont plus archaïques que les papistes. Si donc vous voulez être des nôtres, laissez-moi, pour plus de netteté, vous proposer un modèle de déclaration ; puissiez-vous un jour le souscrire ou le réciter !

Premièrement, je crois que l'Ancien-Testament est le gage de l'enseignement spécial que Dieu donna

personnellement aux Hébreux et qu'à part les solécismes et les barbarismes qui ne sont imputables qu'à ses secrétaires, tout ce livre est inspiré. Nous avons sur Dieu la révélation de Dieu, nous narguons les philosophes. — En conséquence, deuxièmement, nous croyons au monothéisme; anathème au panthéisme qui est nécessairement de l'athéisme! Tout le reste découle de là. — Je crois à la création récente et directe; je déclare la doctrine de l'éternité de l'univers adéquate au matérialisme; je flétris le système de la génération spontanée comme un système athée, justement excommunié par l'académie des sciences, dont l'infaillibilité dans les hautes questions religieuses est la même que dans les questions scientifiques.— Je crois au paradis terrestre... Puisqu'il en faut un aux Français dont les appétences à cet endroit sont singulièrement obstinées et turbulentes, il convient de leur prouver qu'ils n'ont plus à l'avoir puisqu'ils l'ont eu... Quant aux allégations sur l'antiquité de l'homme, ce sont des romans géologiques imaginés pour remplacer l'Éden primitif par une terre sauvage exposée au *diluvium*, pour substituer à Adam et à Ève des ancêtres collatéraux de l'animalité, pour déchirer la première page solennelle de notre histoire avec ces haches de silex qui font mon tourment et qu'on a si malicieusement déterrées. Gardons-nous de penser que le commencement n'a pas été plus beau que la fin. Nous avons misérablement dégénéré de nos premiers parents, mais ils ne furent pas un progrès sur le singe, voilà ce qui est

conforme à la dignité humaine. Tout cela a pour garant l'infaillibilité juive; j'ajoute donc ce paragraphe : — Je crois fermement à la chronologie et à l'anthropologie juives. Les races jaunes, basanées et noires, descendent d'un premier couple blanc dont les perfectionnements successifs ont amené les détériorations de couleur et de forme; la femme hottentote a le droit de nommer Ève son aïeule. — Je crois surtout, je crois au péché originel qui est si bien prouvé par l'éternel instinct de rébellion de la nature humaine; tout conservateur croit au péché originel, comme tout révolutionnaire croit aux droits originels. — Je crois à la rédemption, à l'incarnation, à la divinité de Jésus... Afin de ménager Rome et Genève, le dogme de la transubstantiation restera en blanc. — Je crois à la Vierge-Mère... cela va de soi... Pour ce qui est du dogme de l'Immaculée Conception, je le laisse en blanc par respect pour les protestants et les catholiques. — Je crois au Jugement dernier, à l'Enfer, au Paradis... Laissons pareillement le Purgatoire en blanc par un juste sentiment des convenances... Et je repousse la métempsychose comme le délire de la foi au développement continu des êtres. — Enfin, je condamne tout renouvellement de l'ordre social qui entraînerait un renouvellement de la religion. Puisqu'en fait de religion nous avons le *nec plus ultra*, notre civilisation, d'ici à la fin du monde, n'a plus à faire que des progrès innocents.

Voilà tout. Signez ce formulaire, nous vous ou-

vrons les bras. L'erreur a ses séductions ; je n'aurais qu'à m'abandonner aux témérités de l'esprit humain, j'irais aussi loin que vous peut-être ; mais où aboutirions-nous ? Je mets un frein à tous mes entraînements, une sourdine à toutes les voix du doute, faites comme moi, et, si vous persistez dans votre endurcissement, ne vous étonnez pas si nos dédains se rehaussent jusqu'à cette ironie implacable dont Dieu lui-même nous a donné l'exemple.

CHARDEVEL.

On sait aussi à quoi s'en tenir avec vous.

MICHAUD.

Eh bien ! que répondez-vous ?

ANDRIEUX.

La résistance des conservateurs s'explique honorablement par la défiance de l'impuissance des nouveautés à tenir leurs promesses, par la terreur de l'inconnu ; mais il n'y a point lieu à discuter avec ceux qui interdisent la discussion. Dans notre débat de clôture, je m'efforcerai une dernière fois de justifier la transformation du christianisme...

MICHAUD.

Et moi, quand nous reprendrons nos entretiens, je vous communiquerai le plan d'une réfutation de toutes les erreurs du siècle, que je vais esquisser pendant nos trois jours de vacance. Vous verrez ce que l'amour de l'ordre peut inspirer. Ce travail décidera peut-être notre noble ami à rompre avec ses propensions à un christianisme renouvelé. Mais ce

serait la fin du monde, Monsieur le Duc! Ne reviendrez-vous pas, comme moi, à la foi de vos pères?

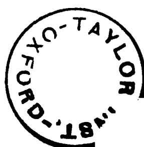
LE DUC.

Lorsque ces entretiens commencèrent, mon orthodoxie dépassait la vôtre; ils finissent, et c'est moi que les nouveautés envahissent, tandis que vous êtes redevenu l'homme de la foi antique. Oui, tout ce que j'ai perdu, vous l'avez regagné. Vous êtes le prudent, je suis le téméraire, le téméraire et le vieillard. Il est des vieillesses qui se résignent aux clartés mourantes du déclin, la mienne a je ne sais quelles impatiences des nouvelles aurores. Que voulez-vous? j'ai vécu entre des débris auxquels l'honneur m'attachait; je ne reprends ma liberté qu'en m'apprêtant à mourir, le frisson des jeunes espérances court sous mes rides, et vous voulez que je m'alarme de la fin d'un monde dont la caducité irréparable a usé mes fortes années? Le monde ne vit qu'à la condition de finir et de recommencer, c'est la loi divine. Auriez-vous donc peur que ce monde finît et ne recommençât point? Étrange terreur de quelques grands esprits! Tout leur semble périr parce que les idées et les institutions qui leur sont chères se décomposent; ils voudraient éterniser ce qui fut; ils exhalent de généreuses invocations sur une tradition stagnante dont le flot baisse de jour en jour; hélas! ils ont leurs chants du cygne sur une mer morte. Cependant la vie monte ailleurs. Lorsqu'une chose tombe, une autre s'élève. Pour moi, après avoir été fidèle à ce qui dépérissait, pur, grâce à Dieu, de toute complicité dans les œuvres

de mort, je sens avec bonheur que tout se rajeunit ; puisque nous ne saurions empêcher le monde de finir, travaillons à ce que le monde recommence et recommence bien.

La question n'est pas ailleurs, Monsieur Michaud, et je rends grâces à Andrieux de m'avoir amené aux frontières de ce nouveau christianisme que Saint-Simon a découvert... vous vous vantez de ce que vous avez gagné, je voudrais paraître n'avoir pas perdu.

La force du nouveau christianisme, c'est qu'il se fonde sur la proposition d'un nouvel ordre social qui coordonne les développements de l'Agir, du Penser, de l'Aimer, de façon à satisfaire aux tendances des civilisations du passé, aux programmes les plus amples de la fraternité dans l'avenir. Voilà la base sur laquelle se dessinent à nos yeux les lignes colossales de la société future. Puisqu'il y a deux problèmes à résoudre, le problème religieux et le problème social, la solution connue sera l'épreuve de l'autre. Tout se tient. Lorsque nos âmes se laissent ravir à la contemplation de l'image du ciel par dégoût de la terre, la terre, quoi qu'elle fasse, reçoit en frémissant l'empreinte de cette image ; c'est ce qui eut lieu au commencement du christianisme ; aujourd'hui que nos âmes versent leurs tendresses sur la terre pour l'embellir, c'est d'après l'image de la terre que nous nous referons une image du ciel. Eh bien ! nous avons transformé notre théologie pour la mettre en harmonie avec notre organisation terrestre ; jamais l'humanité n'aura joui d'une ex-



pression plus large de son amour pour elle-même, de son amour pour Dieu. Vous en doutez? Il vous semble que les questions religieuses ont des solutions indépendantes des modifications de la société? Faisons une expérience sur le péché originel. Je monterai au sommet d'une tour, pour méditer sur ce sujet avec le parti pris de m'abstraire du monde; vous, vous vous mettrez au rez-de-chaussée, toutes fenêtres ouvertes. Ce que vous remarquerez de votre observatoire, c'est que le genre humain, graduellement, diminue la somme du mal, augmente la somme du bien; qu'il s'achemine vers un état social meilleur avec l'espérance de l'améliorer; en un mot, qu'il est doué de la vertu du progrès; et alors il sera clair pour vous que la chute, notre inclination fatale vers le mal, la détérioration de l'espèce sont une doctrine connexe aux temps antiques; mais moi, je m'obstinerai dans l'antiquité, et nous différerons de sentiment parce que nous aurons étudié le problème, vous au milieu, moi en dehors du train de la vie. C'est pourquoi sachons quelle est la société de l'avenir conforme à la volonté de Dieu, et nous serons moins embarrassés de savoir ce que Dieu est; la figure du Christ apparaît plus sûrement à travers les fondations de la cité nouvelle que parmi les ruines de la cité antique.

Je veux, je veux avec vous que nos livres furent divins, puisqu'ils tournèrent nos âmes à l'adoration de Dieu; mais Dieu ne nous a pas épargné la tâche de le connaître de mieux en mieux, et la Bible semblera difficilement son image, après avoir été tant

de fois convaincue d'erreur par nos découvertes. Les docteurs, forcés de renoncer à l'infaillibilité intégrale du texte, font la part du feu ; ils disent que l'Écriture se propose de nous enseigner, *non comment va le ciel, mais comment on va au ciel.* Puéril jeu de mots ! Puisque la Bible ne sait pas bien l'un, elle ne sait pas bien l'autre. Quoi ? ici Dieu aurait abandonné ses scribes à leur ignorance, là il leur aurait communiqué sa lumière ; tels feuillets sur la science à couvrir de nos railleries, tels feuillets sur la religion à couvrir de nos respects comme la vérité éternelle ? Et nous, nous aurions aussi à faire dans notre cerveau une case pour la science, une case pour la religion, comme si l'invincible unité de l'être n'asservissait pas à une mutuelle dépendance le sentiment de nos rapports avec Dieu et notre science de nous-même et de l'univers, comme s'il nous était possible de nous couper en deux et d'adorer à la fois le dieu de nos livres, le dieu de notre intelligence ! Tranquillisons-nous. Dieu se révèle incessamment à nous par nos aspirations vers lui, par ses lois dans l'homme et dans la nature ; ce sont là les Écritures qui ne passent pas ; tant que nous l'avons ignoré, nous voulûmes tenir Dieu dans un volume. Ce qui arrive aujourd'hui complète ce qui arriva il y a quelques siècles ; la science à ses risques et périls s'affranchit de l'Écriture ; aujourd'hui c'est le tour de la religion. Faut-il que nous en frémissions, comme si la religion allait se perdre ? Les premiers chrétiens ne croyaient pouvoir adorer Dieu saintement qu'à Jérusalem ; Dieu

est plus grand que le temple de Salomon, plus grand que l'Église de Rome, plus grand que nos livres; aujourd'hui toute terre le loue, toute voix le chante.

MICHAUD.

Et moi qui vous croyais seulement au bord de l'abîme... Dites-moi au moins, je vous en supplie, que vous n'êtes pas panthéiste, c'est-à-dire athée... Je ne me perds pas dans les subtilités, moi; je dis athée.

LE DUC.

Ah! trouvez bon que je ne sois pas athée sans m'en douter. Je crois à Dieu qui sait, qui peut, qui veut; je crois à Dieu aimant et aimé; êtes-vous plus chrétien que moi? Ai-je cessé de l'être parce que je crois à l'union indissoluble de Dieu et de l'univers aussi bien que de l'âme et du corps?

MICHAUD.

L'apostasie est consommée!

LE DUC.

Allez, le vieux chrétien que je suis et le chrétien nouveau que je me sens devenir ne sont qu'une même personne à deux âges; ce que j'ai cru, ce que je crois ne sont qu'une même chose à deux époques. J'ai cru à Dieu incarné dans Jésus, je crois à Dieu incarné dans tous, ma charité n'en est que plus obligée. Nous avons trop aimé Dieu en lui-même, nous ne l'avons pas encore assez aimé dans les hommes; que dis-je? par amour de Dieu, nous avons haï nos frères jusqu'à la mort. Jamais la solidarité humaine ne s'est révélée plus pleinement à moi que depuis le jour où je sens que la même vie circule en

nous comme la même séve alimente le tronc du chêne, ses vastes rameaux que la tempête ne tord pas, la plus frêle de ses feuilles qu'un souffle fait trembler. Laissez-moi, laissez-moi croire à la diffusion de la vie sur tous les points, sous toutes les formes, dans l'atôme imperceptible et dans les masses sidérales ; laissez-moi jouir avec ravissement de la présence de Dieu en nous, hors de nous, sur notre globe, dans les mondes dont le spectacle nous est donné, dans ces mondes invisibles au delà desquels s'ouvrent encore des cieux sans limites ; je ne suis pas égaré dans une immensité déserte ; là où nos philosophes ne voient que des forces et des lois, je sens la bonté divine intarissable, je la sens se développant en nous par nos propres aspirations et s'infusant en nous par les inspirations du Christ, cette personnification du divin dans les limites de notre nature.

MICHAUD.

Tout est perdu.

LE DUC.

C'est à nous que le Christ ne peut plus être ravi! A quoi vous sert-il de le dépouiller de la divinité, d'insulter à notre défaite en nous montrant qu'il n'est qu'un homme, ô philosophes? A l'heure même où vous le précipitez du ciel à titre de Dieu, on découvre que le ciel est habité par le genre humain, il y rentre victorieusement à titre d'homme. Nous raillerez-vous comme des chrétiens déconcertés par sa déchéance, réduits à le tenir pour un humble habitant de la terre, qui se tirent d'embarras par

un coup de désespoir et de poésie, en jetant leur Galiléen sur le trône du tourbillon solaire? Les grands postes de l'univers appartiennent à ceux qui aiment le plus. Qu'avez-vous à nous reprocher, si ce n'est d'être d'accord avec vous plus que vous ne voulez? La science garantit le peuplement des mondes, et nous signalons dans le Christ l'un des antiques habitants de l'univers, un lien de l'humanité solaire et de l'humanité sidérale. La philosophie exalte la grandeur de l'homme, et nous vous montrons dans le Christ l'accomplissement de ses prophéties les plus ambitieuses : « *Vous serez comme des dieux.* » Aviez-vous donc imaginé que nous ne saurions pas tirer de notre humiliation un triomphe? Vous lui avez fait un nouveau Calvaire, nous lui avons trouvé un nouveau Thabor. Mais quoi? N'y a-t-il pas longtemps que nous avions préparé cette transfiguration en le concevant comme l'archétype de la nature humaine, fixé dans l'Éternel avec l'enveloppe corporelle dont il avait été revêtu sur la terre? Symbole de la vie divine dont tous les hommes sont pénétrés, de la vie humaine qui peuple l'espace sans bornes. Aujourd'hui que l'infinité éclate, non, notre Christ ne tombe pas du sein de Dieu comme le fruit d'une saison de l'arbre éternel; il garde sa place au milieu des rayonnements célestes; il est toujours l'une des gloires de Dieu, nous sommes toujours glorifiés en lui.

O chose singulière! Il y a soixante ans, un rêveur de génie voulant fonder une religion sur la loi de la gravitation universelle, assignait à Newton le gou-

vernement du système solaire; le rêveur est mort en fondant son *nouveau christianisme* sur le principe de la charité, et, ce trône que Saint-Simon assignait à Newton, nous le restituons au Christ; la science cède à l'amour.

La tradition de Jésus est sauve ; pourtant le sera-t-elle si nous abandonnons Marie aux scrupuleux dédains des protestants, aux badinages anacréontiques des incrédules? Sacrifions Marie, Jésus ne sera plus qu'un homme comme nous. Certes, lorsqu'il nous fut dit que Marie est l'une des figures du Médiateur, dont l'unité se révèle quand les deux moitiés de l'homme se rapprochent; j'eus peine à me familiariser avec un homme divin dans lequel les deux âmes de l'humanité n'en font qu'une. Vous l'avouerai-je? le doute m'assaillit. Le Christ ne me présentait pas les caractères du Médiateur s'il n'était Jésus et Marie à la fois, et j'en vins à me demander si le Médiateur n'était pas une création de notre esprit, la personnification de notre idéal; je surpris en moi une trace des théories de Chardevel. Hélas ! ce sont là les transes d'une époque de mutation; on ne touche pas aux nouveautés qu'on ne s'en trouble à se sentir mourir avant de se sentir revivre. Je revis. Nous n'inventons pas notre Christ, mais nous pénétrons d'autant plus dans le type suprême de notre espèce que nous nous connaissons mieux nous-mêmes. Le Médiateur est l'homme complet, la tradition de Marie se relève avec un éclat imprévu, la légende entre dans l'histoire, et notre vieux christianisme, alors même qu'il errait, avait le sens divin des choses !

MICHAUD.

Il ne vous manquait plus que de souscrire à l'androgynie ; vous ne vous refusez aucune témérité.

LE DUC.

Oui, le Christ est Jésus et Marie ; ce n'est pas un Christ nouveau, c'est le Christ mieux connu. N'est-ce pas vers ce type que nous nous élevons en vertu de l'amour qui ne nous a pas été donné uniquement pour assurer la perpétuité des générations, pour balancer la mortalité par les naissances, ce qui nous est commun avec l'animalité, qui nous a été donné surtout pour obliger les deux moitiés de l'humanité à se transformer l'une par l'autre ? N'est-ce pas l'amour qui incorpore à l'époux quelque chose des vertus féminines, à l'épouse quelque chose des vertus viriles, qui continue insensiblement notre création au prix de toutes les tortures qui se mêlent à de délicieuses étreintes, de toutes les tempêtes qui troublent les beaux jours ? Pourquoi cette création ne serait-elle pas achevée chez les aînés de notre race qui, après de longs combats, jouiraient dans un calme auguste de la plénitude de la nature humaine, et réaliseraient dans l'unité l'idéal que le couple essaie de réaliser par l'union ? L'amour aurait sa canonisation. Jusqu'à présent, l'amour a été tenu pour une imperfection par le christianisme dont la vertu la plus haute était de l'ignorer ; il n'a jamais été béni dans le mariage que par des allusions bibliques ; son prêtre isolé était incapable de sentir combien deux existences sortent fortifiées et adoucies de ce bain de flamme et de lumière où elles se sont fondues dans

une même vie. Il faut enfin que l'amour prenne ouvertement sa place religieuse. Et comment cela sera-t-il si le Médiateur n'est pas Jésus et Marie à la fois, de telle sorte qu'il n'y ait rien de plus saint sur la terre que le couple de l'homme et de la femme? Le couple, voilà ce qu'il y a de divin désormais; ce qu'il y a de pur, c'est le mariage. Je sais ce que valut le célibat qui dompta les frénésies de la chair afin de nous rendre plus dignes de nous unir, de même que le renoncement à la terre nous disposa à en prendre possession selon l'équité; mais la moralité suprême n'est plus dans l'isolement, et les virginités sublimes ont préparé les amours sublimes.

Plus je songe, plus je crois. Notre incrédulité tient à notre barbarie. N'en sommes-nous pas encore à considérer sérieusement, dans notre dogme du péché originel, les deux sexes en regard des deux Principes; l'homme, tombant sous le joug éternel du mal, la femme sous le joug éternel de l'homme? Dieu n'est-il pas classé dans un sexe? Nous disons : DIEU BON; nous penserions blasphémer si nous disions: DIEU BONNE. Nous plaçons dans l'Être des êtres l'idéal du père; ne tremblerions-nous pas de faire horreur à l'assemblée de tous les saints du ciel si nous l'invoquions en même temps sous le nom d'une mère? A peine osons-nous nous présager la constitution de la plus vaste des fraternités; la fraternité des deux moitiés du genre humain. Cependant le règne de Dieu sur la terre ne s'établira pas sans le règne de l'androgynie; sans l'association du génie mâle et du génie féminin, qui élèvera le genre

humain au-dessus des âges inférieurs où la servitude de l'une de ses deux moitiés témoigne de sa fraternité de la veille avec l'animalité. Or, s'il en est ainsi, comment le Médiateur sur lequel nous nous modelons ne serait-il pas, dans sa sphère lumineuse, l'Unité vers laquelle convergent les deux flammes errantes dans nos ombres? Je crois!

O Christ! que nous avons adoré comme un père, aimé comme un frère compatissant dans sa justice, puisque vous nous dévoilez la physionomie miséricordieuse d'une mère et souriante d'une sœur, vous ne voulez plus être contemplé sous la couronne d'épines. Nous avons tant souffert de nos longues immolations que nous ne sympathisons plus avec la lugubre image de votre sacrifice; nous vous reprochons de mener éternellement le deuil de cette humanité qui se lasse de mourir et qui veut vivre. Nos épreuves ne sont pas terminées puisque le sang coule encore de tant de plaies ouvertes, plaies du corps, plaies de l'âme; cependant nous nous prenons à espérer. Si nos espérances n'ont pas la clarté soutenue d'un phare, si tantôt elles font explosion par de terribles éclairs pour s'éteindre subitement, si tantôt elles voltigent autour de nous comme un essaim de folles lueurs; le but lointain se montre. L'anéantissement de la misère par le concert des travailleurs et par le progrès de l'industrie ; les souillures de l'ignorance lavées par les eaux purifiantes de la science; la paix entre les nations, et toutes leurs forces coalisées pour la conquête de notre globe à la fécondité et à l'opulence ; notre terre changée en un paradis où l'huma-

nité ne sera affranchie ni des sueurs ni des larmes, mais où elle connaîtra le bonheur qui naît de la dignité de l'esprit, de la beauté du corps, de la vertu d'aimer; paradis où loin d'oublier le ciel elle jouira de sa communion avec la vie divine, et sentira qu'elle n'a mené son œuvre à bonne fin que pour recommencer d'autres œuvres dans le champ de l'infini; oui, voilà ce que nous entrevoyons, voilà ce qui nous attire à travers nos abattements et nos tristesses. Aidez-nous, aidez-nous à atteindre notre but et le vôtre! Ne nous laissez plus errer dans le sombre dédale de nos incertitudes; ordonnez à vos temples de recueillir la lumière comme ils ont recueilli l'ombre. Parlez surtout au cœur de nos femmes, afin qu'il leur plaise de reconnaître en vous Ève vivante à l'égal d'Adam, et de terminer la conquête de leurs droits du même coup qu'elles décideront la victoire du christianisme qui se continuera avec une ampleur inattendue. Tous les aspects de la vie se réconcilient dans l'harmonie, si l'homme et la femme sont les deux aspects de l'être humain réconciliés en vous. O Christ! Marie et Jésus séparés, c'est l'antique manichéisme qui sera terrassé partout puisqu'il finit en vous, et notre ovation sera célébrée dans les étoiles par des chants d'allégresse fraternelle.

Laissons tomber le voile. Le passé nous saisit encore et nous enveloppe, le présent en demeure offusqué. Hélas! nous sommes si lents à découvrir les choses, que la vérité, telle qu'elle est à cette heure en vertu de la raison humaine, se cache encore à nous derrière cette vérité telle que notre

esprit la concevait il y a quinze siècles ; n'est-ce pas ainsi que l'état réel du ciel au moment où je parle se dérobe à nos regards sous l'image d'un ciel qui exista antérieurement? D'autres que nous verront le ciel d'aujourd'hui, nous ne pouvons voir que le ciel d'hier dont la perspective, alors qu'il n'est déjà plus, nous est imposée par la lumière si lente à traverser l'espace. Ayons patience, nous avons été, nous sommes, nous serons, et, puisque l'avenir sera meilleur, employons nos dernières années à préparer nos facultés pour une vie future.

CHARDEVEI.

C'en est fait; M. le duc est le plus nouveau des chrétiens, M. Michaud en est le plus ancien ; dans trois jours, je les mettrai d'accord en démolissant le christianisme par l'affirmation de la philosophie.

MICHAUD.

Et moi, dans trois jours, mon écrit à la main, je combattrai les utopies sociales et religieuses qui égarent les plus sages. Monsieur le duc, le monde spirituel ou temporel ne peut recommencer sans finir, c'est ce dont je ne veux pas, je mettrai du moins ma plume en travers.

ANDRIEUX.

Nous aurons un nouvel interlocuteur dans trois jours.

LE DUC.

Qui donc? M. de Montemayor serait-il revenu de Jérusalem?

ANDRIEUX.

Il est attendu cette nuit.

MICHAUD.

Parbleu! je serai charmé de le connaître; mais allons-nous recommencer nos débats avec lui?

ANDRIEUX.

Personne n'a moins que lui le besoin de discuter, de parler même ; il écoutera silencieusement.

CHARDEVEL.

Qu'il soit le bien venu! La première fois que je le vis, ce fut en bienfaiteur de nos pauvres, son visage m'est encore présent. La flamme de ses grands yeux noirs, habituellement réfléchie à l'intérieur, me fit soupçonner en lui un tempérament mystique; Messieurs, je me trompe fort, ou ce voyageur éternel en Terre-Sainte fait autre chose que de méditer sur le passé d'Israël; lui aussi doit avoir sa religion en portefeuille, une transformation du judaïsme... Qu'il vienne, je veux qu'il parle, qu'il vienne!

ÉPILOGUE

I

LE JUDAISME ET LE CHRISTIANISME

MONTEMAYOR, CHARDEVEL, LE DUC, MICHAUD, ANDRIEUX.

LE DUC.

Les choses sont convenues. M. Michaud fermera l'entretien par la lecture de son travail...

MICHAUD.

Protestation solennelle au nom de la conservation...

CHARDEVEL.

Qui est exigente, à en juger d'après l'épaisseur de votre manuscrit.

LE DUC.

Nous entendrons auparavant Chardevel et Andrieux, et c'est vous-même, Monsieur de Montemayor, qui allez ouvrir la séance. Nous n'avions

26

guère prévu, lors de nos adieux à Rome, que nous nous reverrions en France pour une controverse religieuse.

MONTEMAYOR.

Si je parle, c'est pour vous obéir.

CHARDEVEL.

Nous désirons tous écouter la voix antique d'Israël et son mot nouveau. Je vous avais trouvé un air de famille avec vos prophètes, je savais que vous fréquentiez la terre de vos ancêtres ; j'étais sûr que vous aussi vous transformiez votre croyance. Vous ne pouviez revenir plus à propos pour faire repasser par la critique du judaïsme l'Homme-Dieu que j'ai fait passer par la critique de la philosophie.

MICHAUD.

M. de Montemayor fera autrement, mais jamais pis que vous.

MONTEMAYOR.

Soyez indulgents, Messieurs. J'ai l'habitude du silence; l'œil qui pratique l'ombre n'affronte pas le jour sans un clignement des paupières, la langue ne rompt avec la taciturnité qu'en balbutiant. Je me sens maître de ma parole seulement lorsque mon âme se verse dans le désert; jusqu'à présent c'est devant Dieu que j'ai parlé, que j'ai pensé sur l'avenir religieux de ma race et du monde; les idées ont leur pudeur, et les miennes se produisent devant des témoins pour la première fois.

LE DUC.

Nous cherchons Dieu dans la méditation solitaire

plus volontiers que dans la conversation des hommes ; Dieu se trouve chez des amis autant qu'en Arabie.

MONTEMAYOR.

Puisqu'il faut m'expliquer, Jésus a été l'obsession de ma vie, Jésus tient une place dans tous mes deuils. Je l'ai haï comme la cause des persécutions de tous les miens, me disant que, si les juifs avaient crucifié un homme, les chrétiens pendant près de dix-huit siècles avaient crucifié un peuple. Puis un jour vint où, déjà veuf depuis quinze ans d'une femme aimée, je perdis une fille adorée, ma fille unique ; lorsque je lui eus donné le baiser suprême et qu'elle-même eût porté ma main à ses lèvres, son dernier soupir s'échappa avec un dernier mot, c'était le nom de Jésus. Ma fille mourait chrétienne. Cet ennemi de ma race m'avait dérobé mon enfant ; hélas ! c'était mon image, ma voix, mon âme, et, quand la mort nous séparait, son nom nous séparait davantage. Cependant un père ne maudit point sa fille, je lui gardai ma tendresse, bientôt je cessai de haïr ce qu'elle avait aimé ; je cherchai ce que Jésus avait été dans les desseins éternels, en priant Dieu de ne pas permettre à mes douleurs d'égarer ma justice.

Non, il ne fut point le Christ prédit par qui le trône de David devait être relevé, et Israël délivré du joug des Romains comme jadis il l'avait été de la captivité de Babylone, de la servitude de l'Égypte. Qu'on mette nos textes en regard de sa vie, on ne pourra les lui appliquer... Pardon, Monsieur Michaud ; la question a été tellement éclaircie

qu'il me paraît superflu d'insister. Non, il ne fut pas le Messie attendu de nos pères; quel fut-il donc? Messieurs, Israël avait reçu la révélation des vérités fondamentales de l'ordre moral et théologique pour les transmettre aux autres races, et vous savez quelle fut la généreuse ambition de l'Élu. Rome n'avait qu'une rivale, c'était Jérusalem. Rome voulait enchaîner tous les peuples à son Capitole; Jérusalem voulait amener tous les peuples à sacrifier fraternellement sur l'autel de Jéhovah. Rome était la capitale de l'empire du monde, Jérusalem voulait être la capitale du royaume de Dieu. Mais nos saintes espérances devançaient le progrès de la terre, la force dominait, la Judée fut abattue. Dieu ne permit pas que le trésor dont nous étions les dépositaires fût perdu pour les nations; un homme alors fut suscité pour l'œuvre que le peuple ne pouvait faire, ce fut Jésus de Nazareth.

Plut au ciel que la paix eût régné entre le peuple et l'homme! La guerre ne vint pas de nous. Israël était le vrai fils de Jéhovah, Jésus était le fils d'Israël; fils modeste d'abord et n'enseignant qu'au nom de Moïse, bientôt il parla en son nom; il se vanta d'une mission particulière de Dieu, il se dit le Messie dont il ne remplissait pas les fonctions et n'avait point le signe; il fut condamné sans pitié, mais non sans justice, à mourir. Toutefois, telle était la force de l'idée juive que son entreprise, continuée par des mains juives, triompha. Jésus soit donc béni, quoiqu'il ait amassé un long opprobre sur nos têtes; par lui, Israël est entré dans le monde,

et l'autel, renversé dans Jérusalem par les oppresseurs de notre indépendance, a été relevé par ses apôtres dans Rome. Lui ôter sa gloire, ce serait offenser Dieu qui se servit de lui pour un temps; mais, souffrez que je le dise, la religion ne peut ni durer ni se renouveler en se fondant sur lui, parce qu'il a bâti sur le fondement d'autrui et non sur son propre fondement.

CHARDEVEL.

Allez! faites hardiment concurrence au nouveau christianisme.

LE DUC.

Il n'y a point identité entre le Messie des prophètes et Jésus, nous sommes d'accord; tant s'en faut pourtant qu'il soit humilié par l'éclaircissement de ce quiproquo! Certes, l'attente d'un envoyé de Dieu fut plus fervente chez vous qu'ailleurs; mais elle vous fut commune avec d'autres races, et vous n'eûtes pas le privilége de vous promettre un Sauveur, une rénovation de la terre, un triomphe du bien sur le mal. Or, si le fils du charpentier ne répond pas à votre signalement, il ne fut pas plus conforme aux autres types; il accomplit tous les oracles dans le sens général, il n'en accomplit aucun dans le sens particulier parce qu'il n'était l'homme d'aucune nation, étant l'homme de toutes; et c'est pour avoir ce caractère de l'universalité qu'il est le vrai Messie. Lui reprocherez-vous d'avoir usurpé en se disant le Messie de vos voyants? Leur véracité n'est justifiée que par lui. Vous ne l'avez point reçu, mais celui que vous attendiez à sa place n'est point venu,

Aujourd'hui, pour contester la mission providentielle du Christ, il vous faudrait placer la Judée à la droite et à la gauche de vos yeux en vous interdisant de voir le reste du monde. Quant à nous, si nous fondons le Christ sur la prophétie juive exclusivement, nous forçons l'identité, nous sommes battus par les juifs parce que nous restons juifs; nous fonderons le Christ universel sur toutes les prophéties. Et par là votre jugement sur lui a son excuse; vous ne saviez pas ce que vous faisiez. Pour lui, il savait que, durant l'âge antique, les initiateurs périssent de la main des initiés; il vint au-devant du sort commun, le subit, et ne se vengea point. Cependant l'esprit qui vous dicta sa condamnation est l'esprit même qui vous poussa à votre perte. Son crime capital à vos yeux était d'être un Messie pacifique, au lieu d'être le Messie guerroyant propre à réaliser vos fières espérances; pleins de l'orgueil de votre destinée, vous deviez tenter d'obliger Jéhovah à tenir ses promesses; vous fîtes de Jérusalem le centre d'une conspiration de tout l'Orient contre vos maîtres; témérité héroïque qui amena votre ruine et votre dispersion. Non, vous n'avez point expié le sang du Christ, vous vous êtes fait votre sort comme vous lui aviez fait le sien. Il vous a manqué, ainsi qu'à d'autres peuples, de comprendre que les desseins de Dieu sont plus grands que la pensée d'une nation, que la Providence n'est pas enchaînée par le verbe de ceux qui ont parlé en son nom. Enfin il vous manquait ainsi qu'à vos contemporains la charité fraternelle, vos mains aimaient encore le sang, et ce

Messie que vous n'avez pas reconnu dans Jésus, vous avez commencé par l'espérer dans Juda le Gaulonite, vous avez fini par vous le donner dans Barkochebas !

MONTEMAYOR.

Monsieur le Duc, vous voulez que par Jésus la Providence se soit acquittée des promesses faites en son nom à des peuples divers ; j'ai beau y regarder, il me paraît que Jésus est un juif, instrument de la Judée qui lui fournit ses apôtres dont le plus grand, saint Paul, était même un pharisien ; il est l'écho de notre voix, il n'est pas la voix d'en haut. Ce fut pour les Gentils une révélation que celle de l'unité de Dieu, de l'unité du genre humain, de la fraternité, de la loi morale sanctionnée par la perpétuité de la vie au delà du tombeau ; mais ce qui était nouveau pour eux était ancien chez nous, et Jésus n'a fait que porter la lumière de notre maison dans les ténèbres extérieures, que partager à des indigents le pain dont nous nous nourrissions. S'il a été un prophète pour les étrangers, il ne pouvait l'être en Israël à qui il n'annonçait rien qui ne fût connu et n'apportait pas les bénédictions divines ; notre alliance avec Jéhovah remontait à nos patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, et le Seigneur ne refait pas le pacte qu'il a solennellement scellé. Enfin, à part sa déification, transaction sacrilége entre notre doctrine et l'anthropomorphisme des païens, qu'est-ce que le christianisme, si ce n'est le judaïsme fait à tous?

MICHAUD.

Monsieur Chardevel, vous avez un digne second.

CHARDEVEL.

Apprenez à honorer l'impartialité philosophique. Jésus est un juif qui a sa légende; mais le peuple de Dieu a aussi la sienne, Monsieur de Montemayor, et je fais profession de détruire toutes les légendes.

MICHAUD.

Détruire Israël pour mieux détruire le Christ, porter la hache au tronc par haine de la branche, voilà l'impartialité.

CHARDEVEL.

Vous dites que la vraie religion est descendue du Sinaï sur votre race pour se communiquer par elle aux nations. Mais d'où sortiez-vous, 1599 ans avant Jésus? de l'Égypte qui avait déjà ses pyramides, son labyrinthe, son gigantesque travail hydraulique du lac Mœris, son temple de Thèbes. C'est peu; 4286 ans avant Jésus, l'Égypte réformait son calendrier qui avait été établi d'après l'état du ciel, concurremment avec l'invention de l'année de trois cent soixante-cinq jours, 14,611 ans avant Jésus, c'est-à-dire 13,000 ans environ avant l'exode. Que mes chiffres antédiluviens ne vous soient pas suspects; mes autorités ne se laissent pas récuser. Or, un sacerdoce, si avancé dans la culture des sciences, n'avait-il pas des doctrines théologiques supérieures aux superstitions vulgaires, un enseignement moral en rapport avec sa théologie? L'Égypte fut la grande initiatrice des Grecs, et les Hébreux ne lui devraient rien, ils auraient emporté ses vases, pas davantage? Les choses ne se passent point ainsi. Unité de Dieu,

unité du genre humain, Genèse, Décalogue, tout cela fut extrait du sanctuaire pour leur être donné par un législateur qui n'était point de leur race, qui était Égyptien, ainsi que le dit Manéthon, et prêtre d'Héliopolis — qui ne se nommait pas Moïse, mais Osarsiph. J'honore en lui la grandeur d'un conducteur d'hommes ; mais il avait appris de ses instituteurs l'art de mener les multitudes en se servant à propos des phénomènes naturels et de la thaumaturgie. J'honore le génie de votre race, mais c'est une obstination puérile que de s'attribuer jusqu'à ce jour Dieu en personne pour précepteur, comme si tous les peuples n'avaient pas eu la même prétention. Enfin, je ne vous le cèle pas, Israël m'importune comme un disciple ingrat qui met dans la bouche de Jéhovah les leçons qu'il reçut de Misraïm, et je dénonce l'imposture de la révélation du Sinaï.

MICHAUD.

Défendons notre Sinaï, Monsieur de Montemayor ! Dites, vous qui l'avez vu, dites qu'à l'aspect de ce lieu pittoresque, terrible, majestueux, on a la preuve interne que Dieu a parlé là.

CHARDEVEL.

Ce qui est positif, c'est que les Égyptiens y exploitaient du minerai de cuivre, lorsque les Hébreux y firent leur veau d'or. Voyez donc que, malgré les enseignements d'Osarsiph, Jéhovah ne fut d'abord pour vous qu'un dieu particulier, plus puissant que les autres dieux ; si vous aviez eu la conception nette de l'unité, vous seriez moins fréquemment retombés dans l'idolâtrie. A l'heure même de votre

captivité de Babylone, il y avait dans Juda autant de dieux que de villes. Vous brûliez vos enfants dans la vallée de Jérusalem sur les autels des divinités phéniciennes et carthaginoises, déjà les Grecs n'immolaient plus de victimes humaines. C'est au retour de Babylone que vous fûtes sincèrement monothéistes; vous y aviez profité du mazdéisme qui, sans révélation spéciale, professait l'unité de Dieu, l'unité du genre humain. Cessez donc de vous attribuer le monopole de ces doctrines, et souvenez-vous de Zoroastre, de Bouddah, de Pythagore, de Socrate. Vous n'avez rien su que d'autres peuples n'aient su aussi bien que vous, vous n'avez pas su tout ce qu'on savait ailleurs, et vous ne vous êtes instruits que selon le procédé commun, en tirant de votre propre fonds, en recevant d'autrui. Il y a dans vos Écritures un souffle original que j'admire; mais, à mesure que nous connaissons l'Orient, nous notons dans vos livres le plagiat sous la révélation, et il faut singulièrement aimer l'arôme littéraire du terroir de la Judée pour y reconnaître le parfum de la parole de Dieu.

En conséquence, la lumière de votre maison n'était ni un don miraculeux du ciel, ni une pure émanation de votre crû, et lorsqu'elle fut portée au dehors, ce ne fut pas dans une nuit épaisse, ce fut au sein d'une autre lumière. Israël le nie; vous-même, tout modeste que vous soyez personnellement, vous poussez l'orgueil national jusqu'à vouloir que Jésus ait fait l'intérim du peuple de Dieu, qu'il n'ait donné au monde que votre religion. Je vous abandonne Jésus;

le christianisme est l'ouvrage des apôtres, de saint Paul surtout qui fut le plus grand d'entre eux, étant le moins juif; votre pharisien était citoyen romain et originaire d'une ville grecque. Par là saint Paul représentait l'esprit humain qui se fit sa religion en s'emparant des éléments épars dans l'antiquité. La Judée fournit la doctrine écrite du monothéisme; Rome a l'honneur d'avoir constitué la hiérarchie; seriez-vous assez injuste pour méconnaître la part de la Grèce dans cette grande élaboration, c'est-à-dire la métaphysique de la Trinité et du Médiateur? Ce Médiateur vous semble une interpolation malséante des anthropomorphistes; mes païens avaient du bon; la foi évangélique ne vaut que par la personnification de l'homme dans Jésus; de juif qu'il était, une fois dénationalisé par son crucifiement, il devient l'homme universel de par la Grèce qui adjoint cet idéal à la divinité égoïste du Père; l'unité du genre humain et l'unité de Dieu sont comprises dans un même symbole; c'est par l'admirable invention du Verbe incarné que l'humanité tout entière se divinise. Étonnement interminable d'Israël, qui n'eut qu'une vague notion du Verbe et professait un monothéisme brut! Il suffisait à votre race de se croire unie à Jéhovah *comme une ceinture autour des reins d'un homme*, pourvu qu'elle y suspendît le reste du genre humain. A ouïr vos prophètes, les peuples se *courberaient jusqu'à la plante des pieds* de votre cité sainte, ils viendraient chercher l'Éternel à Jérusalem, et en ce jour-là *dix hommes de toutes nations et de toutes langues s'attacheraient*

au pan de la robe d'un juif afin d'aller à Dieu; les peuples se sont passés de vous en tirant bon parti de Jésus. Nous, nous nous corrigeons de notre foi à Dieu fait homme pour nous en tenir à l'humanité faite Dieu, et non pour retourner à Dieu fait juif. Franchement, vous aviez besoin d'être arrachés de votre nid de montagnes, jetés à tous les vents de l'exil, afin de vous façonner à la sociabilité humaine!

MONTEMAYOR.

Israël mérite vos antipathies; non-seulement il croit, mais encore il a enseigné aux peuples à croire et leur a donné l'exemple du martyre. Pourtant, sa communication directe avec Dieu fût-elle une légende, eût-il emprunté en prêtant à son tour, il fit ce que ses initiateurs ne firent pas; sa mission n'est qu'à lui. S'il tira sa science de l'Orient, il la simplifia comme l'arbre qu'on ébranche pour que le tronc se fortifie; tout ce qu'il écrivit est comme gravé sur la pierre ou l'airain, et ses institutions lui en donnèrent la durée.

Les pyramides sont debout, les débris de Thèbes étonnent encore les yeux, où est le peuple d'Égypte? Ses momies ont vaincu le temps mieux que lui.

La Grèce antique survit dans ses temples, ses statues, ses écrits; la nation est redevenue barbare et rapprend l'histoire de ses ancêtres.

Rome a traversé les siècles avec la majesté d'un second empire, mais la veuve de César sera bientôt veuve du Pape, la ville éternelle est à la veille de perdre son nom.

Hélas! Israël n'a ni villes, ni terres, ni temples;

ses ennemis lui ont laissé des ruines à peine; mais le peuple est entier, il respire, il croit ce qu'il crut au pied du Sinaï, il prie comme il priait à Jérusalem; chacun d'eux est une arche vivante.

Osarsiph ou Moïse, il parla au nom de Dieu, celui qui nous fit pour durer toujours et partout en nous donnant une Loi, une Foi; ces deux oliviers sacrés du prophète, dont la liqueur divine entretient en nous la flamme inextinguible de la vie!

Ah! que ma langue se délie enfin! Messieurs, le christianisme ne se fonda ni sans nos livres ni sans nos fils, ceci est de l'histoire, et notre mission n'est pas finie. Jésus ne s'appropria l'idée messianique que pour transporter le royaume de Dieu dans le ciel; est-ce à vous à vous scandaliser de ce qu'il nous a paru l'infidèle interprète du Dieu qui nous avait habitués à considérer la terre comme l'héritage des fils d'Adam? A cette heure, du gré de tous, ce royaume doit comprendre le temporel aussi bien que le spirituel; et vous aussi vous rebutez la manne céleste, et vous aussi vous avez faim et soif des sucs terrestres, et vous vous lassez du sacrifice, sans savoir où vous irez demander la sanctification du travail et de ses fruits, du repos et de ses joies! Serez-vous donc vos propres idoles? Ne rapporterez-vous qu'à vous-mêmes la gratitude des bienfaits de l'industrie? Apprendrez-vous de la science à pénétrer curieusement dans les merveilles les plus cachées de la création, pour fermer ensuite les cieux comme les rideaux d'une tente sur le Créateur dédaigné, sur le Maître absent de chez lui? La chrétienté se retrouve

au point où l'empire romain tomba jadis; elle se complait dans le matérialisme, en raillant la croix qui autrefois du moins aida les peuples à se relever. Puisque la croix n'a pu écraser la nature humaine telle que Dieu la veut, que fera-t-elle donc, je vous le demande, si elle ne revient au judaïsme qui s'attache à la terre avec amour sans perdre le ciel de vue? L'heure de Jéhovah est arrivée !

CHARDEVEL.

Soit; Jésus n'a été qu'un Christ de circonstance; Moïse rajeuni va-t-il ramener les juifs et les chrétiens à Jéhovah? J'ai déjà eu l'honneur, depuis trente ans, de toucher la main de quelques Messies, je ne serais pas fâché de tirer mon chapeau au Messie juif qui s'est fait désirer....

MICHAUD.

Qui n'arrivera jamais.

MONTEMAYOR.

Ce Messie est venu depuis longtemps. Il y a quarante siècles qu'il a commencé sa mission, il se fera reconnaître par son amour pour le genre humain.

CHARDEVEL.

Quoi? c'est Israël lui-même, éternellement peuple de Dieu?

LE DUC.

Je comprends; de la sorte, les prophéties ne sont pas accomplies par le Christ, et elles ne sont pas démenties par la vaine attente de celui qu'on espérait à sa place.

MICHAUD.

Israël? mais c'est un homme qui est expressément mentionné dans vos prédictions.

MONTEMAYOR.

Selon les chrétiens, le Messie des prophètes était la figure de Jésus; selon nous, il est la figure du peuple juif lui-même dont la mission, ajournée par les événements, échappe à la prescription des siècles. Oui, ce fils de David, ce désiré de toutes les nations, c'est Israël régénéré, voilà pourquoi aucun Messie n'est venu; c'était à Israël à se faire Christ en mettant en lui le cœur de chair à la place du cœur de pierre. N'est-elle pas prédestinée, cette race pour laquelle Dieu a voulu que son amour fût comparé à l'amour de l'époux pour l'épouse? Israël a mérité d'être châtié de son impatience; mais il a été agité entre les nations comme le blé dans un crible, sans qu'un seul grain tombât à terre. L'homme n'a fait qu'une œuvre imparfaite, à moitié ruinée; l'apostolat du peuple recommence. Le peuple va ceindre ses reins. Il a gardé le glorieux entêtement de ses saintes espérances, il est sorti de ses épreuves comme l'or pur du creuset, et, puisqu'il n'a point trahi Jéhovah, Jéhovah, à son tour, sera trouvé fidèle dans ses promesses inoubliées. Nous n'avons été si longtemps mêlés aux nations que pour les solliciter à l'établissement du règne de Dieu, c'est-à-dire d'une société prenant possession du globe par le développement de sa force et de son intelligence sous l'inspiration de la charité; associant tous les travailleurs afin d'extirper la misère de la terre du Seigneur, tous les peuples afin de détruire jusque dans ses racines la plante maudite qui se nomme la guerre.

ANDRIEUX.

Votre socialisme judaïque ne diffère pas de notre socialisme chrétien qui procède des évolutions de notre charité ; tout nous a été donné.

MICHAUD.

Comme cette utopie arrive de tous les points, de 89, du christianisme, d'Israël ! Heureusement, j'ai trouvé le moyen infaillible d'anéantir l'utopie.

MONTEMAYOR.

Nos prophètes annonçaient le fer de lance changé en soc de charrue; nul n'a mieux dit.

CHARDEVEL.

Tous les peuples se prophétisèrent la concorde des loups et des agneaux, et des champs fertiles avec des ruisseaux de lait et de miel.

MONTEMAYOR.

Qu'importe ? Israël seul les introduira dans la terre promise dont la Judée ne fut que le symbole, en même temps qu'il les rattachera à la grande tradition du Sinaï. C'est sur ce roc de granit que la religion a été fondée. Il est temps de rallier toutes les âmes errantes qui désertent les églises du Christ, non pas à la synagogue étroite de nos rabbins, mais à Jérusalem qui redeviendra le centre religieux de l'univers. Le temple sera rebâti sur la montagne sacrée, les peuples y viendront adorer le Dieu unique, le Dieu qui s'est nommé : *Je suis celui qui suis ;* le Dieu-un en qui tout est compris, la terre et le ciel, et son peuple enseignera à ne plus diviser ce qui est uni.

CHARDEVEL.

Avouez que Jérusalem est l'une des capitales de ce globe les plus malencontreusement situées... Monsieur, vous êtes le pur fils de Sem ; moi, je me sens jusques dans mes dernières fibres un fils de Japhet ; si je n'étais gaulois, je voudrais être grec ; mais une personnalité sincère m'est agréable et la charité vraie a toutes mes sympathies. Pardonnez-moi d'avoir rétabli la part du génie japhétique à côté de la tradition du génie sémitique ; au seizième siècle, les deux génies eurent leurs lots dans la réforme et la renaissance ; maintenant que les dépouilles du christianisme sont à partager, ce sera sans dividende pour Sem ; Japhet est le maître du monde.

MICHAUD.

Japhet.... *Japhet est un polisson*, vous savez qui l'a dit, lorsqu'il se passe de Dieu, et Sem est têtu comme l'onagre du désert lorsqu'il veut Dieu pour lui seul.

MONTEMAYOR.

Dieu n'a pas refusé ses dons aux autres peuples, il est le père commun ; mais il daigna nous douer de la passion d'établir son royaume sur la terre, c'est de nous que part cette grande parole tant de fois répétée, que ce soit notre gloire, et de cette parole nous ferons une œuvre.

C'est pour associer les hommes entre eux que ma race a été réservée ; ensuite sa chair et son sang se mêleront à leur chair et à leur sang, son nom ne vivra plus que dans leur mémoire ; mais elle leur laissera un seul nom, celui de frères.

Oui, voilà l'œuvre de ma race qui est encore aujourd'hui ce qu'elle fut autrefois, le levain des nations ; je la sens déjà qui fermente ;

Israël est la vigne dont les branches flexibles s'étendent à la fois du septentrion au midi, de l'occident à l'orient ;

Israël est le camp dont une tour observe les peuples à demi endormis dans la barbarie, dont une autre tour atteint aux tours les plus hautes des peuples civilisés ;

Israël est partout, partout il embouchera la trompette sacrée !

Race de prêtres, de prophètes, d'apôtres, ô Israël, purifie tes lèvres avec le charbon ardent et montre la voie de l'Éternel ; fais que tous soient un comme Dieu ;

Fais, dis-je ; afin que les peuples ne comparent plus tes enfants dispersés au milieu d'eux aux feuilles mortes de l'arbre déraciné et dépouillé par les aquilons, mais qu'ils bénissent en eux les semences de l'arbre de vie que le Seigneur planta il y a quatre mille ans et n'a pas arraché.

O Dieu ! je blasphémerais en vous nommant le Dieu de nos pères seulement, vous le père de ces humanités que vous avez multipliées comme les étoiles ;

Cependant tous les astres obéissent à une même loi, tous les hommes cherchent le même Dieu qui veut être cherché et trouvé, qui ne s'est point caché ; Dieu s'est nommé, il a lui dans son tonnerre, il s'est choisi un peuple pour enseigner l'unité dans les cieux, l'union sur la terre ;

Et les adorateurs du Christ, comme naguère les adorateurs des faux dieux, ont besoin de lui une dernière fois, oui, de ce Job qu'ils insultèrent sur sa cendre et qui s'est relevé leur égal... O Dieu! ce ne serait pas assez pour vous ramener les cœurs; Japhet a outragé Sem, Sem pardonne à Japhet et l'aime.

CHARDEVEL.

Votre race n'existe plus qu'à l'état d'individus, rien ne se fera si vous ne vous chargez particulièrement des fonctions de Messie.

LE DUC.

Monsieur, il est beau à vous de vouloir que votre race, après avoir concouru à l'éducation du genre humain, s'acquitte une dernière fois de sa tâche; mais ne vous échappe-t-il pas qu'à présent le peuple de Dieu est la chrétienté? S'il y a, entre ces tribus de l'Israël moderne, une tribu de Juda choisie pour convertir les peuples à un nouvel ordre social et religieux, n'est-ce pas la France, la nation sympathique par excellence, quels qu'aient été ses erreurs et ses crimes? La France qui, avec Charlemagne, a fait l'Europe du moyen âge, qui, avec Napoléon Ier, a défait cette vieille Europe et posé les assises de l'Europe nouvelle? La France que M. de Maistre lui-même sacra avec terreur, encore sanglante de sa révolution, pour cette mission royale!

MICHAUD.

Aimons notre pays, ne le flattons pas.

LE DUC.

Cependant je suis frappé de cette foison de fortes individualités qui signale votre race; déjà quelques-unes ont apporté au nouveau christianisme je ne sais quoi de sa vieille séve apostolique; peut-être lui sera-t-il donné de s'épanouir en une charité magnifique, féconde, suave, telle que saint Paul et saint Jean soient réjouis de cette floraison suprême de la racine antique; mais ramènerez-vous les cœurs à Dieu sans avoir commencé par vous réconcilier avec le Christ?

MONTEMAYOR.

Ne le glorifions-nous pas?

LE DUC.

Comme un serviteur d'Israël. Pensez-y, je vous prie; le peuple de Dieu est trop jaloux de l'homme divin pour lui rendre justice; c'est une guerre de messie à messie. Pourtant, si le Peuple est encore ce qu'il fut, l'Homme a changé le monde. La religion ne s'agrandit qu'après que les doctrines de la Grèce et les doctrines de la Judée se furent associées en passant par l'âme du Christ qui donna à ses disciples la puissance de tout embrasser, parce qu'il les anima de l'enthousiasme qui n'était nulle part alors, et qu'il tira de lui-même. Un cœur tel que le vôtre ne sent-il pas qu'il s'opère en ce moment une rénovation dont le principe est dans l'homme divin? Veuillez donc le remarquer; Jéhovah dut être transporté de l'atmosphère de la Judée dans l'atmosphère de la Grèce pour s'élever au plus haut des cieux sous le nom de l'Abstrait, de la Substance, de l'Infini; Dieu avait

chez vous les attributs de la force, de la souveraineté, de la vigueur créatrice; mais Dieu n'est mis à sa place, l'homme n'est mis à la sienne qu'à l'heure où l'idéal divin s'enfonce dans une profondeur inaccessible, d'où il ne se communique que par son Verbe; le Père est le dieu mystérieux, le Fils est le dieu familier; l'alliance ne périt pas, elle se renouvelle. Admirable progrès dont la gloire ne vous appartient pas! Ce progrès, nous le continuons par une transformation du dogme de la divinité de Jésus qui amplifie l'idéal divin et vivifie l'alliance chrétienne, par une exaltation de l'esprit japhétique qui désunit le ciel et la terre autrefois, qui en consomme aujourd'hui l'union. Nous faisons plus que Sem dont nous dépassons la croyance, dont nous ne reprendrions la tradition que pour nous suranner; mais le christianisme ne sera pas rajeuni sans l'ardente inspiration sémitique; il fut institué par un pacte de Sem et de Japhet qui ne comprit pas toutes leurs dissidences; il sera constitué par le plein concours de leurs efforts, par une pacification définitive. Et si le christianisme doit remonter vers le passé, il ira au delà de Jérusalem, au delà du Sinaï, au delà de la Bible, comme il ira au delà d'Alexandrie, au delà d'Athènes, au delà de Platon; toutes les Écritures de la terre seront justifiées. Peut-être alors découvrirez-vous la grandeur du Christ qui a transfiguré les traditions du nouveau monde de l'antiquité, qui, à cette heure, veut que les traditions des deux âges de l'humanité se réunissent dans une transfiguration inouïe.

MONTEMAYOR.

Monsieur le Duc, j'ai médité seul, j'ai désaltéré ma pensée à la coupe où ma pensée s'était exprimée ; j'écouterai. Ma fille... oui, ma fille conspire avec vous pour que je m'instruise encore sur son Christ et le vôtre ; j'écoute.

CHARDEVEL.

Andrieux et moi, nous sommes prêts... à moins que M. Michaud ne nous donne lecture de son manuscrit auquel nous ne serions pas fâchés de répondre immédiatement pour n'avoir pas à répondre ensuite ; certes, je ne laisserai pas ce programme de la conservation sans réplique !

MICHAUD.

Il vous tarde que je fasse éclater tout ce que j'ai accumulé de saintes colères pendant trois jours ? Hé bien ! j'y consens.

MONTEMAYOR.

Attendons.

II

TRANSITION.

MICHAUD, CHARDEVEL, LE DUC, MONTEMAYOR, ANDRIEUX.

CHARDEVEL.

Mettez-vous à cette table, vous serez plus commodément pour lire... Que faites-vous ? Vous déchirez votre manuscrit ?

LE DUC.

Arrêtez.

CHARDEVEL.

Vous nous privez du fruit de vos veilles?

MICHAUD.

Vous n'y perdrez rien, je vais improviser.

CHARDEVEL.

Improviser? Vous savez ce volume par cœur?

MICHAUD.

Remettez-vous de votre surprise, Messieurs. Tandis que je m'appliquais, trois jours durant, à sauver la religion et la société *currente calamo*, un autre moyen de salut se présenta à mon esprit, moyen si hardi que je le rejetai; mais une fois quitte de mon travail, c'était hier soir, je tombai dans une méditation entrecoupée de sommeils qui dura jusqu'à ce matin. C'est alors que j'appréciai l'inspiration supérieure que j'avais repoussée; j'y cède, dût-on me taxer de témérité, et je prends en dédain mon morceau d'éloquence sans proposition pratique. Il faut des actes et non des mots. Et ce n'est pas par des expédients mesquins qu'on fera prévaloir le génie de l'ordre; aux grands maux les grands remèdes. Je vais dire comment il est aisé de précipiter l'esprit révolutionnaire dans le puits et de sceller le puits par une pierre. Je traiterai du temporel d'abord, du spirituel ensuite.

CHARDEVEL.

Encore un coup de la grâce?

MICHAUD.

Messieurs, l'autruche ferme les yeux au danger et

se croit en sûreté; soyons hommes et regardons. Qu'est-ce qui met la société en péril? l'utopie. Voilà le *Delenda Carthago.* Mais que faire contre ces chimères qui cadrent si bien avec les instincts humains que ni la force ni le raisonnement ne nous en délivrera? Les cheveux des hommes d'État ont blanchi sur cette question; le moyen est si simple que personne ne s'en avise. Il faut essayer de faire de l'utopie une réalité. Qu'on se récrie, il n'y a pas autre chose; moi, je suis las de tout le temps perdu. Je dors paisiblement sur les faits accomplis; ce qui me donne le cauchemar, c'est l'idée. Fantôme, tu ne m'obsèderas plus, tu veux un corps, tu l'auras. Oui, voilà tout bonnement l'expérience que nous devons aborder, en retenant entre nos mains l'utopie au lieu de l'abandonner à la gaucherie des utopistes. Division de travail nécessaire. Mais ne dormons pas. La pensée prend prétexte de l'inertie des hommes d'exécution pour enrôler une multitude de bras capables seulement de renverser, et nous savons ce qui sort de cet accouplement de la force brutale et de l'idée créatrice, le chaos. En un mot, ce qu'il y a d'épouvantable, c'est la fin; qu'on ose m'en croire, le monde recommencera sans avoir fini.

CHARDEVEL.

Allons! avec vous c'est l'imprévu qu'il faut prévoir.

MICHAUD.

Monsieur Chardevel, votre approbation m'opprime; je ne pactise point avec le radicalisme démocratique qui invective l'égoïsme de la bourgeoisie. Il ne nous manque que d'élever notre philanthropie privée

à la hauteur de la philanthropie sociale ; mais quoi? tout ne peut se faire à la fois, et charité mal ordonnée commence par soi. Après la révolution de Juillet, tandis que nous avions assez de calme au dehors et au dedans pour donner des gages de sollicitude aux masses, nous nous bornions à faire fonctionner le mécanisme de la monarchie constitutionnelle, en graissant les ressorts du pays légal. Nous nous amusions à grossir nos petites querelles de libéraux à libéraux pour en faire des scènes à effet; un beau jour le théâtre de la charte fut enfoncé par ceux qui n'y gagnaient rien. Oui, nous avons en dix-huit ans deux révolutions à notre compte ; 1830 à l'actif, 1848 au passif. Une partie de la bourgeoisie, qui devait arrêter le torrent populaire, de digue se fit écluse, et tout fut brisé. Alors, d'un bout de la France à l'autre, rêveries, systèmes, idées, etc., tourbillonnèrent à l'ébahissement des sots qui se demandèrent d'où cela sortait et qui, à cette heure, s'imaginent qu'il n'en reste plus rien ; tout cela s'est rencogné dans les cervelles pour en sortir une seconde fois si nous n'y veillons pas. Nous y veillerons. Ah ! mes bons amis, vous voulez des nouveautés ; hé bien ! on vous en donnera plutôt que d'en recevoir, nous ne vous demandons que du temps. On peut rebâtir Paris en un jour, tant bien que mal ; mais ceci est plus gros que Paris, c'est un monde. C'est nous qui nous chargerons des intérêts de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, c'est notre devoir envers elle, envers nous-mêmes qui sommes véritablement les rois des temps modernes ; disons-nous donc, royalement, que

les peuples ne sont pas faits pour les bourgeois, mais que les bourgeois sont faits pour les peuples.

CHARDEVEL.

Je vous serre entre mes bras...

MICHAUD.

Monsieur Chardevel, il n'y a rien de commun entre vous et moi. Ah! si nous ne nous étions pas réduits à trembler devant la foudre démagogique, nous nous passerions du paratonnerre des gouvernements forts; c'est pour n'avoir pas été les tuteurs prévoyants des masses que nous avons été heureux de remettre nos barbes grises en tutelle. Travaillons donc à mériter la liberté par notre respect de la justice. Or, il est souverainement inique de dire que la misère est une plaie incurable, éternelle. En vérité, il faudrait ne pas avoir dans sa poitrine un cœur de chrétien pour ne pas sentir ses épaules se soulever de dédain à ces propos dignes des sophistes de l'antiquité; arrière ces courtisans des mauvaises passions de l'aristocratie bourgeoise! Mes gens à moi, sont ceux qui ont si bien compris *à posteriori*, c'est-à-dire depuis l'avertissement de 1848, que la condition économique et morale du grand nombre est le problème politique capital des temps modernes, *qu'éluder ce problème, le taire, l'ajourner, c'est faiblesse et imprudence.* Mes gens à moi sont ceux qui ont si bien vu qu'*il y a aujourd'hui, non pas un Christophe Colomb, mais des millions d'hommes qui sont à la recherche d'un monde nouveau*, ainsi que M. le duc nous le rappelait naguère, et que tous ces chercheurs d'un nouveau monde ont en poupe le vent

de 1789 souvent assoupi, jamais épuisé. Quoi de plus évident? Nous sortons du monde ancien pour aller à un monde nouveau, de l'âge de la misère pour aller à l'âge d'or; et cela étonne, cela effraie! Est-ce que nous sommes gens à prendre dans la poche des uns pour mettre dans la poche des autres? Imbécile terreur qui suppose une ignorance honteuse des procédés de l'économie politique et des ressources du travail mieux combiné!

ANDRIEUX.

Très-bien.

MICHAUD.

D'accord... mais sachez que rien n'est modifié dans ma répugnance aux plans systématiques de la secte saint-simonienne; je m'attache au développement naturel des choses, moi, et c'est par mon plat bon sens que je résous toutes ces questions que vous perchez sur des échasses. Qu'est-ce qui fait notre privilége, à nous? c'est l'instruction, c'est l'instrument de travail; hé bien! il faut mettre à la portée des masses l'instruction par les écoles, l'instrument de travail par des banques, est-ce donc la mer à boire? D'ailleurs, les peuples ne s'aideront-ils pas quand ils se verront aidés, quand ils se sentiront aimés? Messieurs, nous ne nous aimons pas. Je vois encore deux camps, nous avons à les fondre en un, et, à force de rêver à cette fusion, j'ai eu l'idée de fonder une *Société pour l'abolition du paupérisme moral et physique;* société qui aidera à la création des institutions de crédit, des associations ouvrières, du régime de la liberté industrielle et commerciale, des

Invalides du travail, etc., et qui aura la faveur de tant de bonnes âmes voulant faire le bien sans savoir comment s'y prendre; société véritablement apostolique, qui ne se propose pas de dignifier la pauvreté, d'ennoblir la besace — pour cela il suffisait d'apôtres pauvres, de prolétaires éloquents — mais d'abolir le paupérisme... d'après nos statuts, personne ne sera reçu apôtre à moins d'être millionnaire.

LE DUC.

Vous êtes heureusement inspiré.

MICHAUD.

Pardon, Monsieur le Duc, c'est à vous qu'il arrive de l'être, avec votre esprit amoureux des nobles chimères; ce n'est pas mon tempérament, à moi. Je tournerais le dos au Pérou si je ne savais comment y aller. J'ai l'horreur d'un but dont j'ignore le chemin. Mon fort, c'est la transition. Maintenant que la voie est tracée, il faut marcher. Est-ce qu'il y a à s'alarmer d'un avenir dans lequel, grâce à l'industrie qui multipliera les ressources dans des proportions incalculables, grâce à une distribution équitable des produits, il n'y aura plus un seul homme, voulant travailler, qui n'échappe à la misère, à l'abrutissement pire que la misère? Quoi? nous reculerions devant un monde dont tous les habitants connaîtront les douceurs du bien-être, les délicatesses de la dignité intellectuelle, les joies sympathiques de la fraternité? Mais rien que d'en parler, j'en ai la larme à l'œil... Comme si ce paradis terrestre n'avait pas été assez chèrement acquis par nos rudes épreuves; comme

si ce n'était pas là ce royaume de Dieu où nous entrons enfin sous les auspices du Christ!

MONTEMAYOR.

Du Christ... voilà la question.

LE DUC.

Vous avez été le digne interprète des principes de 89, mon cher Monsieur.

CHARDEVEL,

Non. Toutes ses concessions ne sont faites qu'en haine de la révolution; entre M. Michaud et moi la guerre est éternelle.

MICHAUD.

Oui, guerre entre nous! Je ne fais rien pour la révolution; tout pour l'ordre. Passons au spirituel.

CHARDEVEL.

Ceci est plus curieux; malgré vos soubresauts, je ne sais comment vous vous en tirerez.

LE DUC.

Vous avez aussi découvert une transition?

MICHAUD.

Halte-là! Je ne souscris pas aux nouveautés dans l'ordre religieux, je veux les pulvériser; mais, au milieu de la multitude des esprits révoltés, égarés, indifférents, comment faire triompher le vieux christianisme? Armez aujourd'hui la vérité du sceptre de Constantin, des tortures de l'inquisition; demain les peuples raseront les églises comme ils rasèrent la Bastille. Soyons francs; le souvenir des tyrannies et des persécutions pèse sur les âmes et les détourne de Dieu; Messieurs, le remède est indiqué, c'est par la liberté qu'il faut restaurer la religion. Liberté

pour tous ; que chacun puisse enseigner sa doctrine et avoir sa chapelle. Si l'athéisme veut avoir un temple, je ne m'y oppose pas. Il est temps que la philosophie soit terrassée par nos aspirations dégagées de toute contrainte, qu'elle perde l'honneur de paraître défendre l'indépendance de la pensée. C'est alors que le christianisme rentrera dans les cœurs aussi aisément qu'il y entra au temps des apôtres, quand il n'avait d'armes que la vérité.

CHARDEVEL.

Fausse monnaie que ce libéralisme des dévots !

MICHAUD.

Eh! Monsieur, je sais comme vous qu'il n'y aura de vraie liberté que par la séparation absolue du spirituel et du temporel, c'est ce que je veux. Les Églises matériellement protégées sont moralement affaiblies, et l'État usurpe quand il se mêle de leurs affaires! Plus de clergés fonctionnaires au licou du budget, l'obole spontanée des fidèles les fera libres et riches. L'Église libre dans l'État libre ! Peut-être y aura-t-il d'abord une foule de petites religions privées, d'autels domestiques, de cultes entre paravents; mais tôt ou tard la vérité chrétienne l'emportera sur cette concurrence illimitée; la vertu du centre rappellera irrésistiblement tous ceux qui s'en seront écartés. Peut-être plus d'une commune s'arrogera le droit d'élire ses prêtres, puisqu'elle les paiera; pourquoi s'effrayer de ce retour à nos temps primitifs, âge d'or du christianisme? Sans toucher à ses dogmes, l'Église de Rome ne renouvellera-t-elle pas sa hiérarchie qui commença par le suffrage universel ? Quant au

patrimoine de saint Pierre, il a été pris sur l'Italie qui le reprend, et nul n'y perd; le temporel exigu du pape en fait un roitelet, le patrimoine de l'apôtre rapporte moins que son denier.

CHARDEVEL.

Vous sauvez la religion en la remettant au concours ?

MICHAUD.

Vous l'avez dit. Je veux que toutes les opinions soient mises en demeure de se donner la réplique, au lieu de s'attaquer à distance; j'appelle de tous mes vœux des congrès et des *meetings* où l'orthodoxie et le rationalisme soient aux prises, pied contre pied, face à face; les questions seront bien vite éclaircies. Nous verrons comment les philosophes seront accueillis lorsqu'ils diront, *coram populo*, pourquoi ils ne veulent pas de la religion. Je ne sais si mon zèle m'entraîne trop loin; mais il y a chez les femmes un sentiment religieux trop prononcé pour qu'il soit sage de leur refuser le droit de siéger dans de pareilles assemblées, le droit même de parler... Ah! Monsieur Chardevel, vous les condamneriez au silence dans l'intérêt de votre cause; pour moi, je ne concevrais pas que, dans un débat qui touche à tous les mystères de la conscience, les femmes ne fussent pas écoutées, avec admiration même, si elles avaient l'éloquence ardente et chaste de Madame Roland, l'inspiration éblouissante de Madame de Staël. N'en doutez pas; les philosophes seront confondus par une résurrection du christianisme dans lequel le catho-

licisme et la réforme se réconcilieront à la majorité des voix, et le génie de la conservation l'emportera sur le nouveau christianisme pire que la philosophie. L'esprit humain est dévoyé de la vérité par le despotisme, il y retourne par la liberté. Périsse ce manuscrit dont j'abandonne les débris aux vents ou au feu de la cheminée ! J'ai dit mon dernier mot.

MONTEMAYOR.

Enfin on va s'expliquer sur le Christ.

LE DUC.

Que le débat reste entre nos deux amis.

III

LA RELIGION ET LA PHILOSOPHIE

ANDRIEUX, CHARDEVEL, MONTEMAYOR, LE DUC, MICHAUD.

CHARDEVEL.

Votre nouveau christianisme prétend terminer la guerre de la foi et de la liberté philosophique ; entreprise dont vous espérez le succès depuis que M. le duc vous a fait l'honneur de traduire votre prose pondérée en langue poétique et véhémente. Voyons les choses telles qu'elles sont. Une conciliation ne sera agréée ni du rationalisme qui tient la victoire

ni de l'orthodoxie qui mourrait plus vite de ses concessions; elle sera repoussée des deux côtés. Votre nouveau christianisme est entre l'enclume et le marteau.

ANDRIEUX.

Vous nous opposez les deux partis extrêmes; il est un parti moyen dont vous ne parlez pas.

CHARDEVEL.

Vous comptez sur ce public intermédiaire, désagrégé de l'Église, n'adhérant pas à l'école, flottant de l'une à l'autre, qui s'abandonne aux vieilles croyances par habitude machinale et applaudit à leur destruction par humeur critique ? ce public est un ramas d'adeptes de la philosophie au premier degré, qui, avec le temps, se ralliera à nous. Attendez que, conformément à l'heureuse inspiration de M. Michaud, l'Église soit placée dans le droit commun, et qu'elle ait perdu le privilége de la protection de l'État, de la régularité du salaire, de la magnificence du culte. Selon les époques, la persécution fait prospérer une croyance, la suppression d'un privilége suffit pour l'énerver. Autrefois le christianisme, enseveli dans les catacombes, en sortit avec gloire; aujourd'hui il sera en péril, non pas si on le met sous terre, mais si on le met sur le pavé, comme tout le monde, avec la liberté de ses cérémonies et de son prosélytisme. Nos chrétiens seront bien malades lorsqu'ils pourront vivre, tant qu'il leur plaira, sans aucune chance de martyre, à la charge par eux de payer leur culte. Combien de gens s'aviseront d'examiner leur conscience avant de s'abonner à leur re-

ligion ! C'est alors que la philosophie fera ses recrues.

ANDRIEUX.

Si la liberté nuit aux religions officielles, elle provoquera l'essor du sentiment religieux sous une foule de formes, et ces diversités se laisseront ramener au nouveau christianisme qui ne fait du passé ni une table immuable ni une table rase.

CHARDEVEL.

Le polythéisme n'a pas été ravivé par la philosophie alexandrine ; l'intrusion des doctrines contemporaines ne ressuscitera pas la tradition chrétienne. Il faut opter entre la religion et la philosophie, voilà où nous en sommes.

La philosophie est aujourd'hui représentée par deux systèmes. A les désigner d'après le lieu d'origine, l'un est le système allemand, l'autre le système français ; à les nommer d'après leur trait caractéristique, l'un est le système théologique, l'autre le système anti-théologique ; celui-là le panthéisme, celui-ci le positivisme. Je passe sous silence une troisième école, considérable par le talent, qui soutient du point de vue de la raison la thèse du christianisme et fait sournoisement concurrence à la révélation ; l'école spiritualiste est devenue un fief de la politique conservatrice, une succursale de l'Église. Si la force de la situation n'a pu vaincre l'indépendance des uns, elle fait des autres un clergé subalterne ; nos platoniciens offrent gracieusement de l'eau bénite à la porte de leurs paroisses. D'ailleurs ils ne sont tous, comme nos théologiens, qu'apologistes, critiques, historiens, orateurs ; l'ori-

ginalité les compromettrait, leur infécondité certifie leur continence et suffit à leur gloire. Revenons, je vous prie, aux deux écoles dont j'ai indiqué les divergences, dont j'ai maintenant à signaler les conclusions conformes.

La philosophie française constate la décroissance de la théologie et de la métaphysique, et se borne aux questions dont les solutions les plus générales appartiennent encore à l'ordre des faits vérifiables; son point de départ, sa fin, sa mesure, c'est l'humanité. Cependant la philosophie allemande, après avoir scruté les problèmes que la philosophie française écarte, proclame que Dieu ne se connaît que dans l'humanité, ou retourne cette formule pour dire plus exactement que l'humanité ne connaît Dieu qu'en elle. La première école se sèvre de l'infini, de l'éternel, de l'absolu; la seconde s'en éprend avec un profond souci qui se termine par une quiétude superbe; elle reconnaît que l'absolu, l'éternel, l'infini, ces régions insondables du mysticisme, sont un patrimoine intellectuel dont tout homme a l'usufruit, s'il lui plaît; bref, les deux écoles s'accordent à se renfermer dans le fini, le contingent, le relatif. Les résultats sont semblables, la méthode étant la même. La philosophie allemande part de l'observation psychologique, la philosophie française part de l'observation historique; l'une comme l'autre approprie la méthode scientifique à tous les objets de nos connaissances. Et n'accusez pas la philosophie de ne s'être affranchie de la théologie que pour s'asservir à la science; c'est elle-

même qui dota la science de cette méthode inventrice, et, lorsqu'elle en use dans les investigations qui lui sont propres, elle fait acte de souveraine et non de vassale.

Accuseriez-vous la philosophie de n'être qu'une négation? ce qu'elle nie, c'est seulement ce qui est hypothétique. L'ingénieuse philosophie allemande discerne dans tous les dieux les symboles extérieurs de l'idéal humain tel qu'il apparaît en vertu des phases de l'éternel Devenir; la philosophie française, familiarisée par Saint-Simon avec la haute histoire, découvre la correspondance de la série des états religieux et de la série des états sociaux; l'une procède du moi-homme, l'autre du moi-humanité, c'est ce qui les distingue et les rapproche. Et tous les mystères sont dévoilés. Tant que nous ignorâmes que l'univers avait dans ses forces et dans ses lois sa raison d'être, que la vitalité de l'homme était adéquate à ses organes; nous imaginâmes des fonctionnaires pour les fonctions de l'humanité et de la nature dont nous présumions l'inertie; c'est ainsi que nous nous rendions l'équivalent de notre puissance intérieure méconnue en l'exaltant sous l'image d'une puissance extérieure et propice. Aujourd'hui nous replaçons en nous ce que nous avions indûment déplacé. Diomède ne croit plus que Pallas l'accompagne enveloppée d'un nuage, le nuage se dissipe, Pallas est dans la poitrine du héros. Et ce qui est vrai de l'individu est vrai de l'espèce. Donc, nous éliminons l'hypothèse religieuse et nous posons le Savoir sur un terrain ferme; nous nous affirmons.

Dès lors, l'unité des connaissances humaines est sévèrement constituée par l'unité de la méthode. Tout se coordonne dans une science qui devient philosophie, dans une philosophie qui devient science. Voilà l'édifice solide, vaste, simple, que notre siècle construit; ne le comparez pas à vos nefs gothiques qui ne peuvent se soutenir sans arcs-boutants, s'élancer vers la nue sans appareils cachés, qui ne corrigent leurs ténèbres mystérieuses que par une lumière frelatée, leur froide austérité que par un luxe disparate d'arabesques et d'emblèmes hiéroglyphiques; il ressemble au temple grec qui n'admet aucun ornement parasite et se dessine en pleine lumière. Messieurs, ce que les siècles ont bâti, c'est la philosophie; les religions sont des échafaudages grandioses dont la description s'éternisera dans nos archives.

Si je me suis fait comprendre, le nouveau christianisme est incompatible avec la tendance du siècle. Vous vous jugez en règle parce que vous professez l'inviolabilité des lois reconnues, l'irrévérence du surnaturel, et, en effet, vous pouvez prendre en pitié tous les miracles passés ou présents, tant les efflorescences poétiques abondent dans vos hypothèses que vous déclarez valables, parce qu'elles sont à l'extrémité du rayon de l'induction scientifique. Prenez donc garde. Newton, pour avoir découvert la loi de la gravitation, n'avait pas permission de commenter l'apocalypse, et vos illusions ne sont pas tolérables parce que vous rendez hommage à la science; vous ne ferez pas accepter vos contes des Mille et une Nuits en leur donnant pour préface le Système

de la mécanique céleste. Vous outrepassez le positif, la science ne vous avouera jamais, dussiez-vous arguer de votre respect pour l'intelligence et réclamer un respect égal pour la faculté aimante. On se lasse de penser, Messieurs, on ne se lasse pas d'aimer. Mais jusqu'à présent cette faculté abuse de la préséance que le mysticisme lui accorde sur la pensée ; elle s'est prise à Dieu en oubliant l'homme, au ciel en oubliant la terre, à la vie future en oubliant la vie présente ; elle a couru les aventures ; est-ce la limiter si mal à propos que l'inviter à se régler? L'humanité met de côté les romans de la jeunesse pour se fixer dans des affections légitimes. Rentrons en nous-mêmes et cessons de dépayser nos sympathies. L'amour trouvera dans le cercle philosophique un aliment à toute son énergie. L'homme ne s'est encore aimé ni en lui ni en ses semblables ; qu'il commence!

Ma parole froisse des âmes heureuses de croire, convaincues des avantages d'une croyance ; pourtant, à y mieux regarder, la foi, contredite par l'histoire et par la notion scientifique, ne sera plus qu'un système agréable. Semble-t-il prudent aux utilitaires de la religion de subordonner l'enseignement moral à un catéchisme exposé aux récurrences incessantes du doute? Nos préceptes à nous n'ont rien de précaire ; ils ont la certitude de la science ; ils sont la loi consentie par l'homme qui développe ses facultés dans son intérêt et dans celui de ses semblables, les facultés de ses semblables dans leur intérêt et dans le sien ; ils sont la théorie même dont les institutions sociales sont la mise en pratique. Une telle

éducation forme des générations saines, qui s'acheminent, sans déperdition de forces vives, vers le vrai, le juste, le bon ; que reste-t-il à souhaiter? Si l'humanité s'est pronostiqué, comme une ère de félicité et de gloire, l'établissement du règne de Dieu sur la terre, elle y fondera son propre règne, et ses prédictions seront accomplies.

ANDRIEUX.

Soit ; nous voulons être un citoyen de votre république ; mais comment nous empêcherez-vous de regarder au delà? Vous avez la prétention de nous isoler de l'erreur et vous nous séquestrez de l'univers, vous faites de la terre la cellule de l'humanité ; nous voulons retrouver Dieu.

CHARDEVEL.

Au mépris de la science?

ANDRIEUX.

Au nom de nos principes.

CHARDEVEL.

Je prévois une échappée vers la vie éternelle, je le gage, et je vous arrête : la pensée est inhérente à la matière cérébrale.

ANDRIEUX.

Affirmation peu scientifique. Dites que, dans notre milieu, la pensée ne s'exerce pas sans le cerveau ; savez-vous si, avant ou après l'existence présente, le cerveau n'est pas suppléé par un autre organisme? le savez-vous?

CHARDEVEL.

Nous l'ignorons ; mais l'hypothèse d'une entité persistante est moins probable que l'hypothèse de

l'anéantissement des facultés lorsque le jeu des organes cesse ; aucun fait de vie après la mort n'a été observé.

ANDRIEUX.

La science a aussi son *nec plus ultra;* ses présomptions, sous forme de décisions magistrales, sont un excès ; ce qu'elle sait ne lui donne pas autorité dans ce qu'elle ignore. Notre hypothèse de la perpétuité de la vie n'offense pas la science, et nous la maintenons parce qu'elle est plus démocratique et plus philosophique que la vôtre, plus morale.

CHARDEVEL.

Plus morale ? Premièrement, vous altérez, par la perspective de la peine ou de la récompense, le désintérêssement dans le devoir.

ANDRIEUX.

Est-ce que dans votre république le bien-faire serait gratuit ?

CHARDEVEL.

Chacun y trouvera le prix de ses actes ; mais nous agirons d'autant mieux que nous porterons notre responsabilité devant des puissances visibles sans comparution ultérieure devant une puissance inconnue ; la malice humaine tire parti du conflit de ces deux juridictions. Pour nous qui n'attendons rien au delà de l'existence présente, nous nous en appliquerons davantage à l'améliorer ; la pensée de l'immortalité trompe, elle empêche de vivre. L'espérance est prompte au dédain du moment dès qu'elle s'abandonne au rêve de l'éternité ; au lieu d'étreindre la terre, elle se dissipe dans les étoiles ; on ne fait valoir

sa vie qu'autant qu'on la sait bornée, on gaspille le capital sans fin. Je pardonne à l'humanité d'avoir projeté toutes ses ambitions dans des régions imaginaires, tant qu'elle n'eut pas trouvé son assiette sur sa planète ; désormais elle y aura sous la main tout ce qu'elle s'est proposé de plus glorieux et de plus doux ailleurs. Quel besoin avons-nous donc de votre métempsychose ? Soit qu'avec Jean Reynaud vous dispersiez notre espèce dans tous les quartiers du ciel, soit qu'avec Pierre Leroux vous la fixiez à la terre, — grande dissidence entre ces deux nobles rêveurs dont l'un imposait l'univers à l'humanité, l'autre l'humanité à l'univers, — vos chimères ne lui procureront rien dont elle ne soit pourvue, et vous ne faites que broder sans nécessité le vieux canevas de la moralité cléricale.

ANDRIEUX.

Nos chimères rectifient et la moralité cléricale et la moralité philosophique. Le principe du développement continu de la vie doit profiter à tous et à chacun pour ne pas être illusoire, et vous, vous faites bon marché des individus, pourvu que l'espèce florisse. Théorie extrême qui touche à la théorie extrême des vieux chrétiens. Selon eux, l'enfer attend la majorité des hommes ; selon vous, des milliards d'êtres humains ont été, sont et seront irréparablement ensevelis dans leur laideur morale ou physique. Si ceux qui exercent heureusement leurs facultés font retour au néant comme la vile multitude, ils ont eu les joies enviables ; c'est le petit nombre des élus. Vous sied-il de dénoncer le dogme du péché originel et de l'éter-

nité du mal, si vous ne professez la foi à l'éternelle évolution du bien que pour choir à des conclusions si voisines de celles des théologiens ? Les cléricaux croient à Dieu en croyant à Satan, et ils ont un enfer ; les philosophes suppriment l'enfer parce qu'ils ne croient pas à Satan, mais ils se piquent de ne pas croire à Dieu, et ils prêchent le néant, c'est-à-dire la mort éternelle pour toute la suite des générations. Selon leur langage, ces générations se comportent comme les molécules organiques du corps qui, par un jeu régulier de la force vitale, les expulse après service et les remplace avec avantage ; ainsi de l'espèce qui s'immortalise en utilisant les générations les unes après les autres, et qui, perpétuellement, se glorifie dans un patriciat dont les philosophes sont l'esprit et la lumière, tandis que la plèbe innombrable ne vit qu'en fonctionnant servilement dans l'obscurité, ne meurt que pour subir le destin de la matière.

CHARDEVEL.

Vous faites de la popularité à mes dépens ? Terrible aristocrate que je suis ! je m'abstiens de promettre ce que je ne saurais garantir.

ANDRIEUX.

Ni garantir ni nier.

CHARDEVEL.

Et votre grand cœur ne peut se refuser la munificence de l'hypothétique ?

ANDRIEUX.

L'hypothèse de la perpétuité de la vie se classe

parmi les faits progressifs et non parmi les faits caducs; nous promettons à l'humanité ce qu'elle s'est promis de plus en plus.

CHARDEVEL.

J'avais prévu que vous tenteriez de retourner à Dieu par la voie de la vie future; les deux questions sont identiques. C'est de l'idéal humain que nous créons Dieu, et nous créâmes la vie future en expatriant le rêve irréalisable sur notre terre. Mais depuis que nous nous accommodons du présent, cette croyance intéresse peu et les grands et les petits; elle est en décadence. N'est-elle pas condamnée par la théorie du progrès qui est exclusivement fondée sur l'observation des faits généraux? C'est ici que, vos amis et vous, vous êtes en délit philosophique. Votre école transporte une théorie humanitaire aux existences individuelles avec une indiscrétion qui ne corrige point la fatalité des organismes. Tout homme, comme la plante, ne peut donner que son fruit et périt nécessairement après l'avoir produit. Les peuples, d'ailleurs, font-ils la moindre émeute pour faire reconnaître le droit du citoyen au progrès au-delà de sa cellule? Cellule, si l'on veut, ma cellule m'est chère. L'humanité transforme son habitation jusque dans les entrailles du sol, jusque dans les couches de l'atmosphère; elle soumet les masses sidérales à l'ascendant de son intelligence; elle se transfigure moralement; telle est la grandeur tempérée dans laquelle elle se contient sans désir extravagant de perfectionnement pour ses membres éphémères; à elle seule appartient l'immortalité, la

gloire, la majesté. Votre foi à la persistance de l'individu est une contagion du christianisme qui poussa le fanatisme de la vie d'outre-tombe jusqu'au fanatisme de là mort, et fut toujours hors de la réalité.

ANDRIEUX.

Vous voulez que l'homme, au lieu de s'astreindre à une perpétuelle tension vers l'existence future, se sente à l'aise dans l'existence présente ; qu'il n'habite pas la terre avec la nostalgie du ciel et la préoccupation du salut particulier ; qu'il s'associe pleinement à la destinée sociale. Cela nous est commun avec vous. Mais, afin de morigéner l'égoïsme, vous anéantissez le moi. Vous signifiez à l'individu qu'il ne participe point de la faculté progressive de l'être collectif, qu'il est le mécanisme d'une note, et que rien n'est à regretter d'un automate qui ne pourrait que se répéter fastidieusement. L'humanité est le César dont chaque génération à tour de rôle salue l'éternité en tombant pour ne plus se relever. Ici, nous nous séparons de vous, sans méconnaître le motif de vos emportements et en répétant le mot de la comédie : « *Bien rugi, Lion.* »

C'est justement que le christianisme vous irrite, lorsqu'il se désintéresse de la destinée présente de l'humanité, lorsqu'il ne pourvoit à sa destinée future que par le système de l'éternité des peines et des récompenses ; mais il surexcite le zèle de la régénération individuelle et prescrit le devoir de détruire le vieil homme, de dégager l'homme nouveau ; c'est ainsi qu'il donne au moi l'indomptable conscience

d'une vitalité qui ne consent pas au néant. Ce moi ne saurait d'ailleurs se distinguer si subtilement de l'humanité qu'il se juge périssable quand elle est immortelle, improgressif quand elle est perfectible; il peut ce que peut l'espèce, puisque tous valent par chacun non moins que chacun vaut par tous. Et c'est ici que vous êtes en faute contre la philosophie. Vous châtiez l'indifférence à l'avenir de l'espèce et l'outrecuidance de l'individu par l'annihilation du moi; excès contre excès. Vous ne tenez pas la balance, vous faites de la bascule. Vous ne jugez pas impartialement, vous réagissez. Pour nous, nous avons le respect de cette croyance traditionnelle à une autre vie qui se fortifie en se transformant; pour nous, fidèles logiciens du principe dudév eloppement de la vie, nous en attribuons le bénéfice à tous, ainsi que le veulent les philosophes; à chacun, ainsi que le veulent les chrétiens. Quel péril y voyez-vous? La conciliation des intérêts privés et des intérêts publics détermine une conspiration salutaire entre les obligations présentes et les espérances ultérieures. Ce n'est plus par l'égoïsme qu'on se prépare à une autre existence qui n'est pas l'isolement, qui est le retour à l'état social sur cette terre ou ailleurs; dont l'objet, enfin, n'est ni une peine ni une rémunération irrévocablement fixée d'après un jugement dernier. Les châtiments et les récompenses dérivent de nos actes; ils s'inscrivent sur le journal du voyage et non sur les feuillets ineffaçables d'un livre de vie et de mort; ils sont des incidents, ils ne sont pas le but que nous plaçons dans le perfectionnement de nos facultés.

Scientifiquement, celui qui croit à la perpétuité de la vie ne vous redoit rien. S'il se permet une hypothèse, c'est pour aller jusqu'au bout des conséquences d'un principe scientifique; vous, vous en suspendez le cours par aversion de l'hypothèse; sauvez-vous l'honneur de la science mieux que lui? Non, et vous faites litière des individus. Objecterez-vous que les générations qui passent et s'éteignent jouissent des temps qu'elles n'ont pas connus, qu'elles ne connaîtront pas, en contemplant le passé et l'avenir de l'histoire? — il répondra que les joies de cette contemplation sont de vains mirages que vous ajoutez à leur carrière si brève, et que ces abstractions n'ont rien d'efficace; l'homme, acteur du passé et de l'avenir, y reliera le présent par un effort soutenu et enthousiaste, tandis qu'il modèlera nonchalamment une argile qui n'était pas hier, qui ne sera pas demain.— Il épondra que les gens de hautes facultés ont la certitude de revivre, par la sublimité de leurs idées, dans la mémoire de la postérité; qu'à ces grands hommes seulement il est permis de puiser dans la contemplation de l'avenir historique une béatitude qui les indemnise; mais que la plèbe infime n'a de ciel que le leur. — Il répondra que, de l'âge de pierre à ce siècle de l'électricité, toutes les générations se développent, chacun revêtant une nouvelle forme d'existence dès que la forme actuelle ne suffit plus à l'exercice de son activité, et qu'ainsi le monde humain présente, dans la coordination de ses évolutions progressives, un spectacle supérieur au spectacle de l'harmonie des mouvements du monde

stellaire. — En résumé, il répondra qu'à côté des prêtres qui excluent la minorité seulement de la damnation du genre humain, les philosophes damnent la totalité sans réserve, sauf à remplacer l'enfer par le néant, et que, pour lui, il abolit le néant et l'enfer en opposant le principe de la vie progressive aux deux fanatismes de l'orthodoxie cléricale et de l'orthodoxie scientifique, à deux extrêmes qui n'ont raison que l'un contre l'autre.—Donc, puisque nous ne pouvons, tous et chacun, réaliser notre idéal qu'en nous donnant du champ dans le temps et l'espace, nous le prenons sans hésiter; cela nous ravit à la conception d'un idéal de bonté, de sagesse, de puissance dans l'immensité et dans l'éternité, et nous tombons à Dieu. C'est de votre faute. Voulant abolir Dieu et mettre l'humanité à sa place, vous deviez ne rien laisser à regretter ni à désirer. L'humanité aborde à un avenir incomparable de gloire, de magnificence, de prospérité, en jetant successivement à l'eau tous ses équipages qu'elle renouvelle avec l'impassibilité majestueuse du monarque allant prendre possession d'un empire fortuné et ne comptant pas ceux que l'océan dévore pour ne les rendre jamais; l'athéisme ne nous fait pas d'assez bonnes conditions pour que nous ne retournions pas à Dieu.

CHARDEVEL.

Et vous échouez d'hypothèse en hypothèse à la plus grosse de toutes... Messieurs, je me vois forcé de l'attaquer directement, et, quelle que soit la secrète horreur que je vous inspire...

LE DUC.

Soyez athée sans hypocrisie, mon cher maître; vous ne l'avez pas toujours été, j'en suis certain, et cela vous passera, je l'espère, dans une vie future.

CHARDEVEL.

Ouvrons l'histoire, Monsieur le Duc; je défie vos théologiens de ne pas avouer que la science de l'homme sur Dieu est toujours égale à la conscience qu'il a de son moi. Ce que l'homme adora hors de lui, c'est lui-même; il perfectionna la conception de la vie universelle à mesure qu'il se connut mieux; l'univers est le miroir dans lequel la face du Titan se réfléchit avec toutes les vicissitudes de son progrès. Donc, puisque le procédé est constaté, l'homme abjure l'idolâtrie de son simulacre extérieur, et comme il s'explique les phénomènes du Cosmos par des lois inhérentes à la matière, le divin fantôme, expulsé par la science de l'univers, n'a de refuge que dans la classification des concepts de l'intelligence. Pourtant je sais un noble esprit, le seul en ce siècle, qui n'a pu se résigner à l'équation de la science et de la philosophie, et qui entreprend de sauver Dieu, par un pur amour de la métaphysique dont l'évanouissement le désole autant que la fuite de l'ombre d'Eurydice désola Orphée. En vertu des notions de l'Éternel, de l'Absolu, de l'Infini, il retrouve Dieu : Dieu, l'idée du monde, comme le monde est la réalité de Dieu ; idée qui ne sait rien, ne peut rien, n'aime rien ; sous le nom de Dieu, elle n'est que la quintessence suprême de notre raison déployée par Platon en sphère intelligible, et le

dernier de ses disciples replie les cieux philosophiques dans la pensée humaine. Qu'est-ce à dire? Notre théologien, fier dissident de la philosophie allemande, déclare l'idée hypercosmique faite chair en nous; cela sent son germanisme; il gourmande la philosophie française de nier brutalement Dieu, et son Dieu n'a ni feu ni lieu que dans notre conscience; l'athéisme est confondu, pourvu que l'humanité régularise le culte du dieu intérieur en célébrant l'office de la sacro-sainte métaphysique; cela sent son gallicisme. Donc, ce qui est exact, ainsi que Saint-Simon l'avait reconnu en 1813, c'est la décroissance de l'idée théologique, nonobstant une certaine recrudescence dévote occasionnée par les intérêts mondains du parti contre-révolutionnaire. Ignorez-vous d'ailleurs tout ce que l'incrédulité marque secrètement, comme siens, dans le troupeau des fidèles, et combien d'âmes, lasses de l'observance, recherchent les libres et poétiques délectations du vague religieux? Que voulez-vous? Les dieux disparaissent, il est resté au fond des coupes je ne sais quelle goutte de l'ambroisie des banquets célestes, et les esprits légers, habitués à promener leur vol dans l'Olympe, se consolent de l'absence des divinités en savourant les dernières rosées du nectar divin.

MICHAUD.

Soyez athée, s'il vous plaît; mais, pour Dieu, n'enjolivez pas l'athéisme.

ANDRIEUX.

Faisons la part de l'intérêt mondain dans la renaissance religieuse qui date du commencement de ce

siècle; faisons la part des hésitations de la foi; cependant le besoin de croire se témoigne par l'affluence aux églises, par le succès des protestations du spiritualisme, jusques dans cette religiosité indisciplinée qui se sépare de l'orthodoxie pour s'arrêter aux confins du mysticisme, qui abjure Dieu pour se faire un rituel littéraire du *Divin*. Vous-mêmes, Messieurs, êtes-vous impies autant que vous prétendez l'être? Vous croyez faire la théorie de l'athéisme en établissant que l'homme a toujours conçu Dieu comme il se concevait lui-même; vous faites une théorie exacte de la religion qui résulte de l'harmonie entre la notion que l'homme a de sa propre vie et l'idée qu'il se fait de la vie universelle. Tout ce que vous prouvez, c'est que la religion est nécessairement progressive, progressive comme notre science de la vie externe et la conscience de notre vie. Faut-il donc déclarer la religion morte quand elle est en travail de rajeunissement? Le dogme ancien dépérit avant d'être remplacé par le dogme nouveau...

LE DUC.

Uno avulso non deficit alter.

CHARDEVEL.

Si votre idée était vivace, à mesure que la formule du passé se mourait, la formule de l'avenir eût grandi pour succéder; je vois un moribond, où est l'héritier?

ANDRIEUX.

Est-ce à vous à le demander? La rénovation de la vieille idée théologique a été préparée par la philosophie contemporaine qui fait autre chose que nier;

elle a élaboré les doctrines qui confirmeront le dogme en passant par le sentiment en progrès. Le panthéisme a été christianisé, vous vous en souvenez; mais les chrétiens n'osent pas se servir, pour la reconstruction, de ce que vous n'employez qu'à démolir au lieu de vous faire honneur de vos doctrines, c'est en ceci que la science maîtrise la philosophie. La science explique les phénomènes humains et cosmiques par les propriétés élémentaires des choses sans recourir à des causes génératrices extérieures, soit; et que fait la philosophie? elle traduit ces résultats dans son langage spécial, avec la joie de se venger de la dogmatique sacrée, dût-elle céder le pas à l'alliée qui lui présente un moyen autorisé d'abolir le reste des entités scolastiques et de placer le ressort de chaque être dans l'être lui-même. Toutefois il ne vous convient pas d'affirmer rigoureusement que les transformations de l'univers ne sont pas déterminées par l'essence divine, que les transformations de l'organisme humain ne sont pas déterminées par un principe vital, et la philosophie oublie sa légitime fierté de suzeraine de la science, elle déroge jusqu'à l'obséquiosité en adoptant l'hypothèse mécanique de l'astronomie, l'hypothèse matérialiste de la physiologie, de préférence à l'hypothèse supérieure de la vie divine, qui tire une autorité imposante de la suite de ses évolutions, de son accord avec les aspirations actuelles de l'espèce et de l'individu.

CHARDEVEL.

Donc, la philosophie, riche malavisé, fournit

l'étoffe d'une théologie nouvelle et ne sait pas en user; l'orthodoxie, pauvre honteux, ne l'oserait; c'est le nouveau christianisme qui enseignera l'art de s'en servir. Hâtez-vous de chanter victoire!

ANDRIEUX.

Nous nous discutons et nous serons discutés.

MICHAUD.

Discutés, jugés, condamnés par les vieux serviteurs du Christ dont il n'a pas encore été parlé.

MONTEMAYOR.

C'est ce que j'attendais! Monsieur Andrieux, la religion que vous édifiez sur le terrain du positivisme n'est pas inconciliable avec la tradition juive qui contient le principe du développement de la vie, qui n'a pas défini Jéhovah : JE SUIS CELUI QUI SUIS, pour repousser le panthéisme tel que vous le présentez; en outre, le système est complet; y ferez-vous intervenir Jésus sans soulever de périlleuses récriminations?

LE DUC.

Et comment le retrancher sans que la chrétienté éclame?

CHARDEVEL.

Par le temps qui court, il faut que les chrétiens prennent de la religion ce qu'on en peut sauver pour cent ans peut-être. Jésus n'a pas même enseigné à adorer Dieu en esprit et en vérité, la petite religion de l'individu existait avant lui, et il perd de jour en jour son prestige.... je ne connais pas d'ironie littéraire plus profonde que cette parodie de l'Évangile

qui en fait le digne pendant de la biographie d'Apollonius de Thyanes.

MONTÉMAYOR.

M. Andrieux aura peine à montrer que son système est un nouveau christianisme.

ANDRIEUX.

L'humanité se développe comme un homme immortel, toutes les races tendent à s'aggréger en une famille, et toutes les croyances, correspondantes aux phases successives de la civilisation, sont les sectes d'une religion unique dont elles manifestent les aspects divers avant de se constituer en une croyance qui les contienne tous. Unité de la religion, unité de l'humanité, c'est même chose selon le dogme de la vie universelle et une. Or, chacune de ces sectes ayant eu son initiateur, leur conversion à une Église unique a un inspirateur ; c'est à Jésus-Christ que nous attribuons cette mission suprême. Puisque cette mission est contestée au nom d'une tradition dont l'hostilité contre le Christ est commune à d'autres traditions antiques ou modernes, il y a lieu de mettre en pleine évidence, au-dessus du dénigrement des sectes et des écoles, les fonctions religieuses du Médiateur par qui les traditions des deux âges se transfigurent dans le christianisme.

Cette division de l'histoire en deux âges n'a rien d'arbitraire : le premier manifeste nos facultés, le deuxième en transforme les manifestations et les coordonne.

La force prévaut à l'origine de l'âge antique; puis, l'intelligence s'égale à la force ; enfin l'amour

plane. C'est dans un ordre parallèle que se succèdent l'idolâtrie de la nature, — le culte de l'homme, — l'adoration de l'essence divine. Ainsi, après ces siècles sans nom durant lesquels l'humanité se sépare des créations inférieures, une synthèse encore monstrueuse, mais déjà humaine, comprend la nature, l'homme, Dieu. Panthéisme confus, indigne promiscuité de laquelle l'homme a hâte de se dégager; il se distingue de l'ensemble des choses et il en retire la vie divine pour la personnifier sous ses traits; il arrive à distinguer sa pensée de ses organes, à concentrer sa vie propre dans son âme et la vie divine dans l'unité spirituelle; il pousse alors à la dernière limite la certitude de l'être en dehors des conditions géométriques. La synthèse primitive a été entamée par une série d'abstractions dont la dernière est la conception de Dieu isolé de la nature et de l'homme; la décomposition de la synthèse de nos facultés isole l'amour de la force et de l'intelligence.

C'est l'ascension de l'esprit humain à ce pic sublime qui termine l'âge antique. Mais, à une telle hauteur, la vitalité périclite; elle veut la réintégration de l'homme et de la nature en Dieu, de l'intelligence et de la force dans l'amour. Une nouvelle synthèse réunira les éléments de la synthèse primitive, éléments successivement désassociés et observés, en partant, non plus d'une donnée brute, concrète, fatale, mais de l'unité abstraite, légitimement, en vertu de notre tendance à discerner le général dans le particulier, le principe dans le fait, la loi

dans le phénomène. L'Esprit en Dieu, — l'Amour dans l'homme ; tel est le point de départ de la nouvelle synthèse qui se fait, graduellement, comme l'ancienne s'est défaite. C'est premièrement l'accession de l'homme à Dieu. Entre l'essence divine déclarée incommunicable et l'être humain tenu pour dégradé, la communication s'établit par la foi au dogme du Verbe incarné. Mais l'homme ne peut longtemps sentir la vie divine en lui sans la sentir dans la nature ; de là sont nés tous ces débats sur le spiritualisme et le matérialisme, le monothéisme et le panthéisme, entre les philosophes qui ont avec exubérance le sentiment de l'universalité et les chrétiens qui s'astreignent à l'unité étroite. Pareillement, tandis que l'Église retient l'amour dans la sphère de l'intelligence, le monde l'entraîne dans le domaine de la force ; et de là le conflit du spirituel et du temporel que l'amour associera. Donc, tout s'était décomposé, tout se recompose.

Or, sur la limite des deux âges, juste à la place du Médiateur, un homme s'est trouvé, et l'esprit humain l'utilisa, sans impulsion de sa part, pour procéder spontanément aux opérations voulues, selon l'assertion de nos philosophes qui jure avec la règle ordinaire d'après laquelle toute grande chose a un initiateur, qui jure avec l'histoire. Les philosophes anciens demeuraient impassiblement au point culminant de l'abstraction ; c'est le Christ qui, seul, inaugure la nouvelle synthèse. Il s'affirme personnellement comme le lien des hommes et du Père céleste ; il exalte la charité par laquelle les hommes

s'élèvent à l'essence divine et la forcent à descendre vers la nature humaine; charité supérieure qu'il révèle avec une simplicité qui désoriente les ingénieux. Ne pas comprendre que cette parole de vie est l'Évangile même, la Bonne Nouvelle qui n'avait jamais été annoncée et n'avait jamais pu l'être, c'est n'avoir rien compris à l'Évangile. Les philosophes raillèrent, et la parole eût été perdue pour l'esprit humain sans un saint Paul, un saint Jean, un Clément d'Alexandrie, un Athanase, tous apôtres du Christ qui consacrent la nouvelle alliance, dont saint Paul avait été le glorieux annonciateur, par le dogme de l'incarnation du Verbe : première formule solennelle de l'incarnation de la vie divine dans l'humanité. Et les platoniciens de protester par Arius au nom de l'Infini; ils ne sentent pas que l'humanité veut entrer en communication avec la vie divine, ils ne savent pas se faire religieusement honneur de leur doctrine du Verbe, utilisée par les apôtres. Et les Juifs de protester, au nom du monothéisme, contre la nouvelle alliance plus vivifiante que leur alliance avec Jéhovah. Juifs et philosophes sont excusables de n'avoir pas prévu que cette divinisation de l'homme était le prélude de la divinisation de l'humanité et de la nature; aujourd'hui tout s'explique, et jamais la grandeur du Christ ne s'est mieux révélée; de lui seul procède la nouvelle synthèse religieuse. C'est de l'histoire.

CHARDEVEL.

Cela est piquant. On va tout naturellement du

monothéisme antique au panthéisme de nos jours par un effet de la grâce synthétique du Christ.

MICHAUD.

Cela est scandaleux. Une synthèse qui amalgame l'impiété moderne et l'idolâtrie antique avec notre religion pour la corrompre !

ANDRIEUX.

Vieux chrétien, les vieux juifs, satisfaits de leurs relations avec Jéhovah, se refusèrent à une nouvelle alliance par l'intermédiaire de l'Homme divin ; satisfait à votre tour de cette alliance qui a vieilli, vous en repoussez une plus large, celle qui résulte de la consubstantialité du genre humain avec Dieu. Cependant, dès que l'incommunicabilité de l'Abstrait eût été rompue par le Médiateur, la vie divine s'épancha dans l'homme pour pénétrer l'humanité entière, pour déborder dans le Cosmos ; dès que l'Aimer s'associait au Penser, c'était pour s'associer à l'Agir. Le dogme du Verbe incarné dans Jésus n'a été que l'annonciation du dogme de Dieu incarné dans l'humanité et dans l'univers ; osez le reconnaître, et vous opposerez tranquillement à nos adversaires le christianisme qui fait sa tâche en moralisant les traditions antiques et les doctrines modernes, qui purifie ce qu'il s'assimile.

Sans doute, Chardevel, l'intervalle est grand du panthéisme de nos jours ou du naturalisme antique au monothéisme ; il y a un abîme entre le Dieu-Esprit et le Dieu-Nature ; mais vous oubliez un terme intermédiaire, le Dieu fait homme. C'est par le point moyen que nous touchons aux deux points ex-

trêmes. La légitimité relative de ce dogme de Dieu fait homme, vous ne la chicanez pas, nous nous souvenons de vos déclarations récentes à ce sujet. Hé bien! la charité n'a été épuisée ni théologiquement ni socialement; ni par la transformation de l'anthropomorphisme grec ni par la transformation du césarisme romain; si elle a eu le droit d'intervenir, à l'époque de la formation du christianisme, entre le spiritualisme philosophique, d'une part, et l'anthropomorphisme et le césarisme, de l'autre; lui défendrez-vous d'intervenir, à la fin de l'époque de la réforme, entre le dogme de Dieu fait homme, d'une part, et l'insubordination pratique du temporel et la résurrection théorique du naturalisme, de l'autre? Est-elle la charité pour ne pas toujours tenter la conciliation? La première partie de la synthèse chrétienne coûta trois siècles de labeurs; la seconde partie n'en coûte pas davantage. Est-ce donc chose surprenante, Chardevel, que l'amour fasse des synthèses puisque la haine fait des analyses? Pourquoi contester la grâce synthétique de notre charité à laquelle le Christ ajouta « LE TRAIT D'INFINITÉ? »

Un jour, la philosophie remarquera mieux les deux grands mouvements qui s'accompagnent avec des alternatives de prédominance : le mouvement de décomposition, le mouvement de recomposition; le courant analytique, le courant synthétique; la révolution, l'évolution. C'est par la combinaison de ces deux mouvements que tout se renouvelle, que rien ne périt, et ce serait une anomalie que le sacrifice

de l'un ou de l'autre. Non, la philosophie contemporaine ne périra pas; non, l'idée chrétienne ne périra pas; l'Esprit n'est pas anéanti, il triomphe en s'incorporant successivement à l'humanité, à l'univers, il est l'âme du Tout. Ah! si vous vouliez y réfléchir, il vous paraîtrait que votre athéisme est le paroxysme de la religiosité nouvelle. Ce que vous niez, c'est le Dieu extérieur à l'humanité, à la nature, et, quand vous déclarez l'univers et l'homme vivant chacun de sa vie intrinsèque, vous triomphez comme si vous supprimiez Dieu; vous le replacez dans son empire. Autrefois, à la première heure du christianisme, une voix courut dans le monde; *le grand Pan est mort;* aujourd'hui, en signe de la dernière heure du christianisme, retentit cette autre voix : *Dieu n'est plus, le grand Pan ressuscite.* Disons mieux, s'il vous plaît; le Dieu de la chrétienté vit dans le grand Pan; telle est la vérité que le Christ nous aide à découvrir, et vous êtes bien près de l'orthodoxie que vous avez préparée par tant de travaux héroïques, bien près, ô mes amis...

Et maintenant, Monsieur de Montemayor, veuillez y penser. Ce n'est pas seulement en vertu de la négation de la science que, selon nous, la divinité de Jésus est abolie; le christianisme ne nous paraît pouvoir réintégrer le genre humain et la nature en Dieu sans abolir une incarnation particulière. Que l'orthodoxie voie en Jésus Dieu fait homme; que la philosophie, par une antithèse obligée, voie en lui un homme fait Dieu, c'est par son intervention et sous son inspiration que le deuxième âge reprend toute

l'antiquité pour la transformer. Or, puisqu'il n'y a qu'une religion qui s'est graduellement produite pour se reproduire graduellement avec ampleur et régularité, le Christ nous paraît notre compagnon durant ces deux âges, un éducateur suprême assigné par la Providence à des races destinées à former une seule famille. Et, si les habitants de notre planète sont une fraction de l'humanité solaire, il est le prince de cette humanité. Surhumain relativement à nous, parce que, né longtemps avant nous, il a atteint le rang que le genre humain, disséminé dans les espaces infinis, atteindra de progrès en progrès, il n'est qu'un homme pourtant ; un frère aîné qui a mission de nous aider à nous élever aussi haut que lui-même. En conséquence, saluons respectueusement cette aube prophétique qui éclaira la dernière période de l'antiquité, et lorsque le Christ dit : « Celui que vous appelez, c'est moi, » croyons. Honorons l'Église d'avoir pensé qu'il venait nous relever de la chute d'Adam ; la fiction du péché originel est un épisode de la théorie séparative de Dieu et de la création ; il l'abroge en rétablissant l'union des êtres et de l'essence divine. Voilà la religion universelle et unique, cherchée dans le premier âge, trouvée dans le deuxième.

Nos deux âges pourraient être figurés sous l'image de deux cônes soudés l'un à l'autre par leurs sommets ; le sommet du premier cône est le point final des décompositions successives de la synthèse représentée par la base ; le sommet du deuxième cône est le point initial des recompositions successives se ter-

minant à la base par une synthèse nouvelle. N'êtes-vous donc rien, ô Christ, vous qui nous apparaissez à l'heure précise de la conjonction des deux cônes? A l'heure où le Médiateur parut, les deux moitiés de l'humanité étaient à l'état de divorce comme l'âme et le corps, comme Dieu et la création; elles furent rapprochées et par sa parole et par la croyance à Marie; cette légende revit dans le Médiateur qui a l'amour d'une mère aussi bien que l'amour d'un père. Le Christ est androgyne ou il n'y a pas de Médiateur.

MONTEMAYOR.

Androgyne?

MICHAUD.

Vous voyez l'effet constant de cette androgynie.

LE DUC.

Voici donc la religion bâtie sur le terrain même du positivisme, érigée en nouveau christianisme pour avoir été mise en contact avec les traditions!

CHARDEVEL.

Tout n'est pas dit, Messieurs, tout n'est pas dit. Il vous reste à introduire Saint-Simon dans le christianisme. Or, ceci est difficile. Que Saint-Simon ait fini par croire à Dieu; qu'il ait déclaré que le dogme du moyen âge devait se perpétuer moyennant un accord avec la science; soit; il avait un fond de mysticisme qui se trahit par les imaginations de ses *Lettres de Genève*, dans lesquelles il fait de Newton un homme-Dieu dont Bacon est le précurseur et la loi de la gravitation l'évangile; en outre, il avait une disposition de race à s'exagérer l'importance

de la tradition, et je m'étonne peu de son idée fixe d'une réorganisation religieuse inséparable de la réorganisation sociale. Ce n'était pas assez pour lui d'avoir transformé le système théologique-féodal en système scientifique-industriel; il lui fallait l'Église du moyen âge; ne disait-il pas quelquefois : *Mon devancier Jésus.* Hé bien! on tombe du côté où on penche. Cependant il ne s'est jamais mêlé de théologie que pour en signaler la décroissance; c'est donc mal à propos que vous vous emparez d'une déclaration *in extremis* pour lui conférer la dignité apostolique. Puisqu'il a dit sur la société le mot immortel, nommez-le un continuateur de Condorcet; ne le ridiculisez pas en faisant de lui un apôtre de Jésus ou le révélateur d'une religion nouvelle!

ANDRIEUX.

La société ne se sépare de la religion qu'au jour où elle entend différemment ses intérêts et ses devoirs. Si quelques personnes se préoccupent de faire refleurir les idées religieuses sans les enraciner dans les intérêts publics; jamais le gros de l'humanité ne se passionnera pour cette culture en serre chaude. Foncièrement, selon l'unité de l'être humain, il y a un rapport nécessaire entre la conception théologique et l'organisation sociale; c'est ce que Saint-Simon découvrit du premier coup d'œil en esprit supérieur qui ne lâche pas la grande ligne de l'histoire. Sans doute il ne transforma point la théologie comme il transformait la société; nul ne peut tout faire; mais il lia par la charité le spirituel

et le temporel qui étaient devenus compatibles. Or, par là l'organisation manichéenne du moyen âge se résolvait en une organisation une et triple : la science, l'industrie, la morale — le Penser, l'Agir, l'Aimer — la théologie chrétienne était donc consacrée dans le dogme de la Trinité et purgée de l'antagonisme des deux principes : Dieu et Satan, l'esprit et la matière.

La gloire commune de Bazard et d'Enfantin, gloire qui n'appartient qu'à eux et appartient à l'un autant qu'à l'autre, fut de dégager l'inspiration contenue dans ce type social. Sur leur initiative, par leurs efforts rivaux et concertés, avec la collaboration stimulante d'Olinde Rodrigues et la coopération d'Eugène Rodrigues et de Margerin ; deux ans suffirent à régler la concordance des formules dogmatiques chrétiennes et de la formule sociale dont la découverte avait usé la vie de Saint-Simon ; c'était l'œuvre fondamentale. On raille encore aujourd'hui notre école d'avoir fait de l'économie politique une religion ; la chose est exacte, mais on n'eût pas raillé si on eût connu l'intime corrélation de l'ordre religieux et de l'ordre social. Rien ne se fit alors qui ne soit méthodique. A une organisation établie d'après un dogme succède un dogme conçu d'après une organisation ; de même que tour à tour la pratique découle de la théorie, la théorie surgit de la pratique ; de même que l'esprit humain descend de l'*à priori* ou remonte de l'*à posteriori*. Enfantin et Bazard remontèrent d'un plan social défini à la conception théologique, et ils complétèrent l'œuvre du

Maître par un travail décisif auquel nous adhérons sous la réserve d'une vérification historique. Nous aussi nous avons eu à cœur de trouver la place du saint-simonisme dans le développement de l'humanité, nous l'avons cherchée avec le respect de la pensée de Saint-Simon.

Aux temps de notre élaboration dogmatique, l'âge antique nous parut l'âge de la nature, l'âge chrétien l'âge de l'homme ; une religion nouvelle nous sembla résulter de l'union de l'homme et de la nature en Dieu. Nous acceptons la formule, nous critiquons l'équation des deux termes unis.

Notoirement, le naturalisme, — l'anthropomorphisme — le monothéisme se succèdent dans chacun des deux âges, avec cette différence que la série de l'âge antique s'écrit dans l'ordre qui vient d'être indiqué, et la série de l'âge chrétien dans l'ordre inverse. La première série part du chaos et se termine à l'Abstrait, c'est une série de décompositions ; la deuxième série part de l'Abstrait et se termine à l'harmonie, c'est une série de recompositions. L'histoire de la religion est tout entière dans ces deux séries mises bout à bout, et cette histoire est résumée par deux figures, si nettement, que nous les replaçons sous vos yeux.

La synthèse primitive, avec la série *de ses décompositions*, se dessine sous la figure d'un premier cône considéré de la base au *sommet ;* la synthèse finale, avec la série *de ses recompositions*, se dessine sous la figure d'un deuxième cône considéré du *sommet* à la base.

Et, comme complément de ce symbole géométrique, au point de réunion des deux cônes dont le premier part du chaos pour se terminer à l'Abstrait, dont le deuxième part de l'Abstrait pour se terminer à l'harmonie, à ce poste du MÉDIATEUR, le Christ se montre.

Or, l'école réduisait chaque série à un terme, la nature dans la première, l'homme dans la deuxième. Grave erreur ! Logiquement, l'école devait proclamer l'équipollence monstrueuse de l'homme et de la nature ; logiquement, elle devait annoncer une religion nouvelle.

Il nous manqua de distinguer dans la première série le terme intermédiaire entre la *nature* et l'ABSTRAIT, dans la deuxième série le terme intermédiaire entre l'ABSTRAIT et la *natnre*, c'est-à-dire l'HOMME qui va de la nature à Dieu en esclave émancipé, qui retourne de Dieu à la nature en maître. Et faute d'avoir senti l'excellence de l'homme, nous ne sûmes rien du Médiateur qui avait dégagé l'homme de l'ordre des créations inférieures et lui donnait mission de les élever jusqu'à lui-même. En conséquence, notre synthèse fut anarchique, ainsi qu'il ressort de nos définitions de Dieu : HUMANITÉ, *nature*, VIE — ESPRIT, *chair*, AMOUR. L'égalité des fonctions de la chair et de l'esprit, de la nature et de l'humanité, fut l'aveugle conclusion de notre logique inflexible.

Et par là cette religion nouvelle est convaincue de fausseté. Si Dieu est un Tout dont l'univers et l'humanité soient les deux moitiés, Dieu n'est plus

qu'un *lien nominal*, qu'un *idéal honoraire;* chacun de nous, tour à tour, absorbe la vie divine dans la nature et dans l'homme, et nous retournons au naturalisme, à l'anthropomorphisme ; synthétiquement, nous n'arrivons qu'à un syncrétisme athée. La synthèse religieuse veut un Principe en vertu duquel les parties du Tout soient classées; ce Principe, nous l'avons dégagé du chaos pour en faire la loi de l'harmonie ; c'est l'Abstrait qui ferme la première série, qui ouvre la deuxième. Or, cette synthèse où tous les éléments de la tradition sont coordonnés, nous savons comment elle s'est faite, comment elle se nomme; c'est le christianisme auquel notre vérification historique nous ramène.

Logiquement, à cette heure, il faut que nous le répétions : Dieu est l'essence de tous les êtres, et les transformations de l'univers et les transfigurations de l'humanité, n'équivalent, ni dans l'éternité ni dans l'immensité, à l'infinité de sa puissance, de sa sagesse, de son amour. C'est par cette trinité seulement que Dieu nous est intelligible. Dieu n'est pas connu là où cette trinité ne s'incarne pas. Ni la nature ni l'animalité ne connaît Dieu; mais Dieu est connu de l'homme en qui la trinité divine s'est incarnée, si bien que, selon l'athéisme le plus radical, l'homme ne connaît Dieu qu'en lui-même. Disons que l'homme reconnaît Dieu en lui, et laissons nos amis mesurer la distance qui nous sépare.

C'est sur la trinité que Saint-Simon fonda le nouvel ordre social en y inscrivant ces mots : NOUVEAU CHRISTIANISME ; il suffit, pour rectifier la conception théo-

logique de ses disciples, d'y introduire complétement l'inspiration contenue dans ce titre. Et puisque le christianisme n'est pas une tradition morte, puisque le Christ n'est pas un fantôme, Saint-Simon est un apôtre aussi justement qualifié que Luther, Grégoire VII, Athanase, que le grand saint Paul lui-même. L'apôtre du dix-neuvième siècle a déterminé une transformation religieuse au-delà de laquelle on ne découvre plus rien.

CHARDEVEL.

Votre école prétend renouveler de nos jours l'École d'Alexandrie, et faire repasser la philosophie et la science, la politique et l'industrie, les arts et la morale par la sentimentalité chrétienne en progrès ; vous ne méritez pas du genre humain en essayant de ranimer la religiosité expirante.

ANDRIEUX.

Il nous semble à nous que, tous et chacun, nous voulons nous sentir en sympathie avec l'Infini, et que nous puisons dans ce sentiment la force fortifiante de toutes les forces morales de la société et de l'infini. Qui décidera entre nous? l'âme humaine.

CHARDEVEL.

Ne savez-vous pas que votre école s'est perdue à affubler ses idées démocratiques de religiosité? Elle a assumé l'odieux de la théocratie et absorbé la liberté dans un despotisme imité des sacerdoces de Rome, de l'Égypte, de l'Inde.

ANDRIEUX.

Puisque nous participons tous de la vie divine, il n'y a ni parias ni hommes-dieux.

CHARDEVEL.

Avouez, avouez que votre secrète espérance est de voir sortir de votre nouveau christianisme une nouvelle tige pontificale.

ANDRIEUX.

Le pontife est celui qui vit de la vie divine par privilége ; or, nous avons tous part au privilége, il n'y aura plus de souveraineté pontificale sur la terre.

CHARDEVEL.

Le système de conciliation parle déjà en victorieux !

ANDRIEUX.

Il n'y a ni vainqueurs ni vaincus, lorsque le résultat final a pour facteurs et les adversaires et les conciliateurs. L'honneur de la philosophie est d'enseigner que l'unité doit s'instaurer dans l'homme, que ses sentiments, ses théories, ses pratiques doivent se coordonner; mais son système étroit mutile nos facultés aimantes. L'honneur de l'orthodoxie est de faire large la part de la sentimentalité, mais elle n'admet la science que pour l'asservir, l'industrie qu'en la tolérant. Il faut que les croyants aient leur moment héroïque. Le christianisme, qu'ils font descendre du ciel sur la terre, doit être aujourd'hui basé sur la terre même afin de remonter sûrement au ciel. Il leur faut, familiarisés qu'ils sont avec le procédé *à priori*, exécuter une vaste manœuvre *à posteriori*, conformément à la méthode scientifique; ils ont été des platoniciens, qu'ils deviennent aristotéliciens. Toutes les déductions qu'ils ont tirées de leur dogme ancien s'ar-

rêtent en chemin dans la généralité, le vague, le mysticisme; ils ont besoin d'y rejoindre les inductions palpables, précises, circonscrites auxquelles ils atteindront en partant de l'observation des faits ; c'est ainsi que se formera la synthèse chrétienne qui mettra d'accord l'idéal et le réel. Est-ce donc qu'à leur tour les philosophes n'auront pas leur journée d'exaltation? Ils ont à faire l'inverse de ce que nous demandons aux chrétiens. Aristotéliciens exclusifs, ils ne montent pas haut; il leur faut, sans rien abandonner de leurs solides acquisitions, se prêter au souffle de Platon et *repenser* du point de vue de l'infini, de l'éternel, de l'idéal, leurs systèmes du fini, du contingent, du réel ; alors ils referont une ample synthèse qui concordera avec la synthèse chrétienne.

C'est par la question de méthode que vous avez débuté, Chardevel, et que nous finissons. La religion n'a rien à craindre de la méthode, depuis que Saint-Simon a fait une règle de l'emploi alternatif des procédés d'Aristote et de Platon.

Sans doute, de ses *Lettres de Genève* à son *Mémoire de* 1813, il préconise l'*A posteriori;* mais, dans ce Mémoire même, il expose pour la première fois sa vue complète et sur l'équivalence de l'*A posteriori* et de l'*A priori* dont il signale, de Socrate à lui, la prédominance alternative, et sur leur subordination à un moteur commun. Cette théorie originale de la méthode scientifique n'est autre chose qu'une transfiguration de la trinité chrétienne. L'*Agir* se transfigure dans l'*A posteriori;* — observation des

faits, des idées, des sentiments particuliers, — le *Penser* se transfigure dans l'*A priori;* généralisation des sentiments, des idées, des faits, — l'AIMER se transfigure dans un troisième terme encore innommé; son nom, c'est l'AMOUR DU VRAI qui a ses divinations, ses intuitions, sa recherche du but par toutes les voies. Les deux procédés rivaux d'Aristote et de Platon, inconciliables jusqu'alors, sont donc réconciliés par un principe qui détermine l'esprit humain à user de l'un et de l'autre à tour de rôle. Le prix des longs efforts intellectuels de Saint-Simon, emporté par la surexcitation sentimentale d'un penseur du premier ordre, ce fut cette découverte, entièrement neuve, de l'unité vivante dans la méthode scientifico-philosophique; de cette même Unité adorée par les croyants dans la Trinité divine, exaltée par les moralistes dans la trinité humaine, acceptée par les réformateurs de l'ordre social comme la régulatrice de la civilisation; de telle sorte que désormais L'UNITÉ de l'être humain est constituée. La méthode scientifico-philosophique est devenue une méthode religieuse puisqu'elle se fonde sur la conciliation de tous les aspects de la vie.

CHARDEVEL.

Je n'accepte de Saint-Simon que sa méthode historique, le pur *A posteriori*, avec laquelle il a trouvé la formule d'un nouvel ordre social, constaté la décroissance de la théologie, et fourni à son élève Auguste Comte la base de l'école du positivisme.

ANDRIEUX.

D'accord; Saint-Simon est à la fois dans le mou-

vement de la rénovation philosophique, dans le mouvement de la transformation religieuse. Destinée sans exemple parmi les philosophes — gloire sans précédent parmi les réformateurs. De ces deux mouvements qui l'emportera? Au fond, c'est demander qui l'emportera, de la méthode complète ou de l'un de ses deux procédés.

MICHAUD.

Les vieux chrétiens ne démordront pas plus de leur *A priori* que les philosophes de leur *A posteriori.*

ANDRIEUX.

Mon premier mot sera donc aussi le dernier; puisqu'il y a deux partis extrêmes, il y a un parti moyen, c'est sur lui que nous comptons.

LE DUC.

Recevez mes félicitations, Messieurs; vous avez vaillamment et courtoisement combattu. M. de Montemayor vient d'entendre le résumé des entretiens auxquels il n'a pas assisté; il n'ignore plus rien de notre transformation du christianisme, n'a-t-il rien à nous en dire?

IV

L'ÉPOQUE MESSIAQUE

MONTEMAYOR, LE DUC, CHARDEVEL, MICHAUD, ANDRIEUX.

MONTEMAYOR.

Mes pieds ne soulèveront plus la poussière de tes chemins, ô cité sainte ! Je te rêvais la reine des nations, je voyais ton temple se rebâtir sur les antiques fondements de Salomon ; combien de fois son dôme immense m'apparut montant dans notre ciel bleu et doré des splendeurs de l'Orient ;

O cité de mes pères ! longtemps j'ai salué ta victoire après tes humiliations ; mes espérances coulaient en moi comme l'eau d'un fleuve qui remplit la vallée et déborde ;

Et mon espoir s'évapore comme l'eau du torrent en été. Dieu n'a qu'un peuple, c'est le genre humain. Dieu ne s'enchaîne ni à une race ni à une ville ni à une maison, il est partout, son temple est l'univers qui ne le contient pas, et tes ruines seront irréparées, ô cité sainte !

LE DUC.

O cité sainte, héritière de la gloire de Jérusalem, maison de prières de cent nations diverses, ô Rome ! toi dont les clercs tendirent les pans de leurs robes

aux fidèles de toutes les langues pour les conduire à l'Éternel ici-bas et dans un autre monde; toi dont le grand-prêtre vit les fronts des empereurs s'inclinant sous ses mains après s'être courbés jusqu'à ses pieds; ô cité majestueuse entre les cités! où ce que la ville de David s'était prophétisé s'accomplit, où le diadème des Césars resplendit des feux de l'auréole! Et moi aussi j'ai cru qu'après tant de dé sastres tu redeviendrais le centre religieux de la terre, le salut de nos sociétés troublées; j'aimais à voir un pontife unique suspendre les peuples et les princes à la prière commune, et cette prière, ardente de son souffle, monter avec la rapidité de la lumière et de l'espérance jusqu'à l'Invisible en repassant par l'âme du Sauveur. Ce que j'ai vu, ce que j'ai cru, je le rêvais. Dieu se donne sans se livrer; il transporta la mission du peuple élu à une Église agrandie pour se communiquer aux nations, et, à cette heure, il est dans le monde, tandis que l'Église languit dans la solitude au milieu de ruines s'ajoutant à des ruines. Jérusalem est morte, Rome se meurt, il n'y a de vivant que le Christ.

CHARDEVEL.

Ézéchiel a parlé et Jérémie a répondu.

MONTEMAYOR.

Le Christ est donc vivant, ma fille l'a su avant moi, et moi-même...

Une nuit que je dormais aux bords de la mer de Galilée, je fus ravi au ciel parmi les chefs de ma race, leur demandant la vérité;

Un livre fut mis sur mes genoux et il me fut dit :

« Lis. » Mes yeux étaient fermés, le livre l'était comme eux.

Tout à coup une musique céleste se fit entendre; un son vif me frappa au cœur, le fer de lance est moins pénétrant, mes pleurs coulèrent, mes yeux s'ouvrirent, en même temps le livre s'ouvrit de lui-même en oiseau qui déploie ses ailes; c'était l'Évangile.

Et soudain je relevai la tête pour interroger l'auguste assemblée de nos rois, de nos juges, de nos prophètes, de nos patriarches; tous avaient disparu, j'étais seul;

Quand je sentis ma main attirée vers les lèvres d'une vierge qui prononça le nom de Jésus. Ma fille, souriante et radieuse, ma fille me toucha les yeux, et s'échappa en disant: « Tobie rendit la vue à son père. »

O ma fille, ton Christ l'emporte!

Heureux ceux qui ont cru à la première heure, heureux ceux qui croient à la onzième heure! nous avons blasphémé le Christ par la bouche de nos pères, nos pères le glorifieront par la nôtre.

Non, nos prophètes ne s'étaient pas trompés, ni les mages de la Perse, ni les sibylles de l'Étrurie, ni les hiérophantes de la Grèce; le Prédit est venu, et l'Envoyé de Dieu a voulu sucer le lait d'une femme juive afin de disperser notre sang à travers les nations, comme la rosée sanctifiante de la victime.

Non, il n'était pas le fils d'Israël, il était le fils de Jéhovah, le frère aîné d'Israël et de tous les hommes, l'immortel pasteur dont la brebis élue fut jalouse, legrand-prêtre de l'humanité!

O Christ! ceux-là même qui vous ont adoré n'ont pas su qui vous étiez, ils ne l'apprennent qu'avec nous, le Christ nouveau appartient à tous;

Et c'est pourquoi cette époque est la véritable époque messiaque que nous attendîmes; c'est à présent que le Christ consomme l'union du ciel et de la terre en se révélant tout entier aux yeux des chrétiens qui le divinisèrent, aux yeux des juifs qui le crucifièrent;

La paix soit entre nous! Le Médiateur nous anime tous de l'amour divin, il associe en une seule humanité les humanités des deux âges. Béni soit l'Incarné!

LE DUC.

Oui, notre époque est l'époque messiaque parce que le genre humain n'aura plus qu'un Maître, un père et une mère, chef unique de notre famille. Oui, bientôt, si j'en crois les signes des temps, les peuples chrétiens fonderont leur concorde fraternelle par un concile permanent, par un parlement international, la plus auguste des assemblées délibérantes; où toutes les affaires communes seront discutées, les améliorations du présent décidées, les préparations de l'avenir étudiées, les traditions du passé consultées; là, dans des temps prochains, siégera l'autorité morale, s'appuyant sur les éclatantes représentations de l'industrie et de la science; gouvernement religieux, né du suffrage populaire, que Saint-Simon proposa à l'Europe bouleversée, à l'heure même où M. de Maistre proposait la restauration du Pape; véritable Église du Christ, continuant l'église

pacificatrice du moyen âge avec les garanties de la liberté moderne, l'élection démocratique, la discussion publique. Mais, ô Christ, d'où sortira cette Église ? Est-ce du catholicisme qui s'assimilera la vie du monde ? Est-ce du monde qui s'appropriera la tradition catholique pour tirer de son sein ce que Rome ne pourrait plus tirer du sien ? Ah ! j'ai béni, je bénis encore l'Église comme une mère ; un jour les peuples béniront comme moi cette incomparable dynastie de pontifes qui vainquirent César, la féodalité, le despotisme de la force, le privilége du sang, et firent d'une Europe esclave une Europe affranchie ; pourtant lui sera-t-il donné de se transformer jusqu'à la mesure de ce destin ? Voudra-t-elle, une fois dégagée de son royaume de saint Pierre, travailler au règne de Dieu sur la terre avec le frais rassérénement de la délivrance ? Se prononcer en faveur de la liberté sur laquelle on lui fait dire tantôt oui, tantôt non, question de vie et de mort qui tient sa sublime inspiration entre le zist et le zest ? Se réconcilier enfin avec la civilisation pour lui enseigner à se diviniser en apprenant d'elle à s'humaniser ? Le voudra-t-elle ? si l'Église est la figure de l'amour pour bouder le genre humain et n'adorer que soi-même ; de l'espérance pour désespérer de la terre et se promettre dans le ciel les palmes d'un martyre stérile ; de la foi pour ne croire qu'à ce qu'elle fut et non à ce qu'elle peut être, pour demander à Dieu de lui rendre sa gloire et se vanter tous les jours d'un miracle attendu depuis quatre siècles ; alors, alors, puisqu'il faut que Dieu soit connu, servi, aimé, le monde usurpera divine-

ment le sacerdoce. Le nouveau christianisme continuera l'ancien, comme l'Eglise continua Israël en le deshéritant du royaume de Dieu qu'elle transféra aux Gentils, ce royaume s'étendra sur la terre en desbéritant l'Église.

MICHAUD.

Nous vous résisterons !

MONTEMAYOR

O sang de mes pères deshérités, pourquoi murmurez-vous en moi, pourquoi vous soulevez-vous?

Notre foi n'a-t-elle été conservée comme une liqueur précieuse que pour être versée dans le courant qui emporte les croyances? Notre foi ne durera-t-elle qu'en nous séparant de nos frères comme un mur bordé d'une haie?

Voulez-vous que notre histoire se perde dans l'indifférence ou se continue dans l'isolement?

Est-ce donc que le ciel et la terre s'uniront sans nous? Les peuples prendront-ils possession du royaume de Dieu, les esclaves seront-ils affranchis, le soc de charrue forgé du fer de lance, l'hymne de la paix chantée, et, tandis que les peuples célébreront les fleuves de sang taris et les ennemis réconciliés, nous, célébrerons-nous à l'écart le passage de la mer Rouge?

Serons-nous toujours des anciens dans un monde qui se renouvelle, des témoins de l'âge antique à travers les métamorphoses des nations? Serons-nous jusqu'à la fin des siècles un débris immuable?

Israël fut immuable tant que la majesté de Jéhovah fut en péril; on lui mit sur le front le signe

de Caïn et il erra parmi les adorateurs d'Abel sans demander grâce aux juges, sans fléchir devant les bourreaux; mais un Christ nouveau se révèle!

Apaisez-vous, ô sang de mes pères, et écoutez.

Nous avons péché. Nous faisions du jour et de Dieu le partage de Sem, de la nuit et de Satan le partage de Japhet, et nous avons tué le Christ qui voulait partager également entre Japhet et Sem la lumière et la vie.

A cette heure, Japhet juge le Christ comme nous l'avons jugé; il ne le condamne pas à la croix, il le renverse de l'autel pour se mettre à sa place, et il dédaigne de se nommer le fils de Dieu... O blasphème! le Dieu vivant n'est autre que lui-même. Il lit sa gloire dans tous les livres saints des peuples, sur tous les autels de la terre, au front des étoiles, et les cieux sont vides.

Vieux défenseurs de Dieu, resterons-nous muets? Et comment le défendrons-nous si nous ne défendons le Christ dont, aux yeux de Sem, le crime fut d'enseigner à aimer Japhet, dont, aux yeux de Japhet, le crime est d'enseigner à aimer Dieu?

Le Christ est l'apôtre de Dieu sur la terre—l'Ange de l'Éternel, de l'Immense, de l'invisible et partout présent Jéhovah—il aime, et c'est pourquoi il gouverne les astres; il aime, et c'est pourquoi il entend la parole divine; il aime, et c'est pourquoi il nous verse la vie.

Qu'Israël se réveille! que d'un bout de la terre à l'autre la trompette sacrée résonne! Notre Christ est venu, notre Christ se dévoile plus grand que tous

les prophètes, plus grand que tous les révélateurs qui sont, à sa droite et à sa gauche, comme un chœur d'apôtres autour du Maître ;

Tous les livres saints de la terre sont entre leurs mains, ouverts devant lui, et il leur commande, comme Dieu à Ézéchiel, de manger ces Bibles antiques, afin d'écrire un livre nouveau qui glorifie le Dieu unique et fasse de tous les hommes le peuple de Dieu.

O mes pères, levons-nous ! Marchons à la tête des peuples, puisque l'unité du genre humain se fonde dans la religion unique, la plus ancienne et la plus nouvelle, qui réconcilie les fils et les pères ; levons-nous ;

Il faut au Christ nouveau de nouveaux apôtres. Il y a dix-huit siècles une moitié d'Israël suivit le Christ, l'autre moitié le persécuta, que tout Israël se lève enfin, et dise au Christ : me voici !

LE DUC.

Puisse, puisse aussi l'Église dire au Christ nouveau : « Me voici ! » sans y être contrainte par les périls de son indépendance ! Ne voit-elle pas s'approcher la plus terrible des persécutions, la liberté ? Si déjà des congrès mixtes de clercs et de laïques se forment pour assister l'Église avec un zèle mesuré par la soumission ; un jour d'autres catholiques ne se réuniront-ils pas pour discuter avec un zèle impatient de réformes et le respect équivoque de l'infaillibilité pontificale ? Le jour suivant, catholiques, protestants, libres penseurs ne délibéreront-ils pas sur le christianisme, la religion natu-

relle, le panthéisme, l'athéisme? Enfin le bruit de ces controverses ne retentira-t-il pas dans les ateliers et les campagnes pour susciter la question religieuse en regard de la question sociale?

Le jour est proche où partout Dieu sera mis en question. Je n'ai pas peur pour Dieu qui semble dormir dans la masse indifférente, mais qui, à la première étincelle, se réveillera comme un feu caché pour se communiquer en traits rapides à tous les rangs, pour atteindre jusqu'au plus profond de ces abîmes vivants, et remonter en longs jets de flamme au dessus de nos têtes!

Les théologiens tenteront de ramener les peuples à la religion du miracle qui multipliait les pains, et les peuples répondront : « C'est par nos bras que Dieu fait aujourd'hui tous les prodiges; la science ordonne, nos bras exécutent, la terre se change. » Et les vieux théologiens soupireront de l'endurcissement de ces rebelles qui croient à Dieu sans miracles.

Puis viendront les philosophes : « O peuple, en toi réside la sagesse, la lumière, la vertu; tu as secoué le joug de tes superstitions; gloire à toi! » Et de grands applaudissements interrompront les orateurs : « Gloire à toi, peuple! Mais achève ton ouvrage; bannis les hypothèses qui engendrent le fanatisme et l'hypocrisie; déclare que tu connais sur cette terre un Dieu qui porte sa croix et se rachète par son courage, que le vrai Christ, c'est le prolétaire dont l'humanité en progrès est la Providence; déclare enfin que tu ne connais pas le Dieu du ciel. »

Alors il se fera un grand silence. Dieu sera mis aux voix. Dieu, qui ne se révèle plus au milieu des foudres du Sinaï, se révèlera par la voix des multitudes !

Oui, ces questions, débattues entre philosophes et théologiens, ne nous appartiennent plus ; ni livres ni journaux, ni chaires ni tribunes ne les retireront du pour et du contre. Scribes et docteurs que nous sommes, nous ne faisons que plaider, ce n'est pas nous qui prononcerons ; Dieu sortira du cœur de tous. Une humanité nouvelle se forme qui travaille à relier ses membres épars en un seul corps ; à mesure qu'elle se dessinera à ses propres yeux comme un seul homme, elle reconnaîtra en elle l'image du Christ qui, depuis dix-huit siècles, plane au-dessus d'elle comme le symbole de l'unité ; elle le glorifiera et, par lui, retournera à la providence éternelle qui enveloppe les mondes en les pénétrant et qui tressaille en elle-même ; alors elle saluera dans le Christ le pape unique de toutes les églises, le prince unique de tous les royaumes, dont nul ne se dira plus ni le Vicaire spirituel ni le Vicaire temporel ; le Christ laisse la liberté aux peuples, la responsabilité aux chefs, à tous les hommes le gouvernement d'eux-mêmes ; il sait que Dieu vit en tous et tous nous anime vers le but divin ; pour lui, il inspire, il dirige, il rectifie ; le Christ règne, le Christ gouverne en dérobant sa main et son front, et l'antique théocratie s'évanouit devant la souveraineté mystérieuse de notre idéal vivant.

CHARDEVEL.

Ainsi finit le concile, par la strophe de Jérusalem et l'antistrophe de Rome à la gloire du Médiateur.

V

CLOTURE DU CONCILE

ANDRIEUX, LE DUC, MICHAUD, CHARDEVEL, MONTEMAYOR.

MICHAUD.

Messieurs, concluons. Quoique nous ne soyons pas de la même paroisse, nous avons des idées communes, et, quand on a des idées, on en fait quelque chose. Donc, je vous invite tous, nous sommes tous millionnaires ici, à fonder avec moi *Ma société pour l'extinction du paupérisme.*

MONTEMAYOR allant au bureau.

Vous poursuivez votre projet?

MICHAUD.

A la vie, à la mort. *(Montemayor s'assied et écrit.)*

CHARDEVEL.

Projet colossal, Monsieur Michaud.

MICHAUD.

Hé bien! Monsieur Chardevel, les projets sont à la taille des gens. Je renonce aux jeux innocents de la philanthropie qui court après les trous pour les boucher, court toujours, et n'en a jamais fini.

Il faut en venir à la bienfaisance curative, laisser à la société de Saint-Vincent-de-Paul la bienfaisance palliative, et se départir de la charité qui croit à l'éternité de la misère pour la charité qui croit à l'efficacité des efforts individuels et des institutions sociales contre ce fléau.

MONTEMAYOR se levant du bureau.

Monsieur Michaud, veuillez prendre ce pli. Vous y trouverez un billet à votre ordre, de la valeur des épargnes que j'avais faites pour concourir à la reconstruction du Temple... vous inscrirez la somme sous le nom de ma fille.

MICHAUD.

Le temple de Jérusalem ne sera pas rebâti, mais ma société est fondée! Monsieur le Duc, je compte sur votre concours... et M. Chardevel fera bien quelque chose pour nous?

CHARDEVEL.

Rien... Et moi aussi je fonde une société abolitive du paupérisme, *la société des gros sous.* Gardez vos millions, nous nous en passerons.

MICHAUD.

Quel homme insociable! Après tout, la chose, prise par les deux bouts, n'en ira que plus vite... Maintenant, cher Monsieur Andrieux, je reconnais que c'est vous qui m'avez fait trouver mon idée, c'est-à-dire la vôtre, je veux dire celle de Saint-Simon; mais publiquement, par égard pour les esprits méticuleux, je me rattache... à Condorcet.

ANDRIEUX.

La société nouvelle n'aura pas des Pères spirituels

seulement, elle aura ses Pères temporels, et vous serez du nombre.

MICHAUD.

Je serai un père temporel... ça me flatte.

CHARDEVEL.

Digne Monsieur Michaud! j'avais deviné un gros cœur sous ce frac bourgeois; en dépit du maintien affecté d'un conservateur, le naturel a bientôt reparu; vous avez produit sans façon, au cours de nos débats, des personnages divers qu'il serait superflu d'énumérer; tous gens d'esprit et de verve, avec de brusques soulèvements de bon sens, qui ont leur unité dans l'homme excellent dont je suis heureux de serrer la main entre les miennes.

MICHAUD.

Entre vos griffes... Monsieur l'athée. Je me propose, quand vous reviendrez visiter M. le duc, de recommencer notre guerre; d'ailleurs j'ai bien des éclaircissements à demander à M. Andrieux...

ANDRIEUX.

Oui, je n'ai donné qu'un trait de charrue sans ouvrir largement le sillon; j'ai fait ce que je devais, rien de plus. J'étais dénoncé par Chardevel comme un saint-simonien; j'avais à avouer les maîtres de ma jeunesse, à m'avouer moi-même. Le débat religieux s'était ému entre nous; je crus bon de signaler la doctrine qui réconcilierait la nouveauté et la tradition, indiscret d'essayer de vous convertir à nos idées; ma seule ambition était de vous obliger à y réfléchir. J'ai atteint mon but et touché ma borne. Je ne pourrais rentrer utilement dans une

discussion si vaste sans m'instruire de beaucoup de choses que j'ignore, sans méditer de nouveau sur celles que je crois savoir pour en mieux coordonner toutes les considérations décisives, et mes loisirs sont rares, vous ne l'ignorez pas, et l'opportunité manque. Bientôt ces idées éclateront en public avec l'autorité de la science, l'abondance des aperçus, l'ampleur des développements; ce que j'ai dit est l'obscur prélude de je ne sais quelles grandes paroles qui ne s'interrompront plus jusqu'à la transformation définitive de la société et de la religion; mais aujourd'hui l'affirmation et la négation sont aux prises, ce n'est pas au milieu d'une bataille qu'on parle de paix. Il faut attendre la lassitude des deux partis; il faut surtout attendre la formation d'un troisième parti, Le tiers-parti religieux, qui fera ce que Saint-Simon proposa, il y a quarante ans, sans être suffisamment compris. Si notre école a fait sagement de renoncer à bâtir un monde nouveau pour s'attacher à transformer le monde ancien; je suis de ceux qui pensent que notre religion nouvelle, échouée il y a trente ans, ne sera jamais remise à flot; mais que l'esprit de cette hâtive transaction entre la religion et la philosophie revivra impérissablement dans une transformation du christianisme. Œuvre digne des penseurs et des orateurs de la génération qui croît pour nous remplacer, à qui je cède, pour ma part, la parole que je ne reprendrai plus... Les temps ne sont pas mûrs et je suis trop vieux... je retourne à ma charrue.

CHARDEVEL.

Si votre *tiers-parti religieux* se forme, nous, nous constituerons un parti philosophique, et nous redresserons vos boiteux entre l'hypothèse et le positif...

ANDRIEUX.

En les faisant marcher sur une seule jambe?

LE DUC.

Chardevel, il vous semble que la religion est bien osée de vouloir vivre d'accord avec la science, elle qui doit ne plus être. Soyons tous modestes. Vous et nous, nous ne sommes en ce moment qu'à l'état prophétique. Tant que la voix des peuples n'a pas prononcé, votre affirmation ou la mienne n'est qu'une hypothèse. Pariez donc pour l'esprit humain; moi, je parie avec d'autant plus de sécurité pour l'âme humaine qne je la veux en paix avec l'esprit humain, et je répondrais sur ma propre vie du triomphe de la religion sur la philosophie, j'en réponds, dis-je...

CHARDEVEL.

Pourquoi, mon noble ami?

LE DUC.

La religion est l'amour suprême, la philosophie est le moindre amour.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE

DIALOGUE PREMIER.

ÉVOLUTIONS DE LA CHARITÉ.

DIALOGUE DEUXIÈME.

TRANSFORMATION DU DOGME.

DIALOGUE TROISIÈME.

TRANSFIGURATION DE JÉSUS-CHRIST.

ÉPILOGUE.

FIN DE LA TABLE.

LE

CHRIST

PAR

ÉMILE BARRAULT



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1865

Paris. — Imp. BALITOUT, QUESTROY et C°, r. Nve-des-Bons-Enfants, 3.